



UNIVERSITY OF MICHIGAN  
GENERAL LIBRARY  
OCTAVIA WILLIAMS BATES  
BEQUEST





Digitized by Google

E  
141  
T4  
378



LES SINGULARITEZ  
DE LA  
FRANCE ANTARCTIQUE.



ANDRÉ THEVET  
—  
LES  
SINGULARITEZ  
DE LA  
FRANCE ANTARCTIQUE  
NOUVELLE ÉDITION  
Avec Notes et Commentaires  
PAR  
PAUL GAFFAREL,

*Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.*

—  
PARIS

MAISONNEUVE & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

25, QUAI VOLTAIRE, 25.

—  
1878.

MANUFACTURE ADAM

Rue du Faubourg, PARIS VI<sup>e</sup>

*E*  
141  
T4  
1878



Bates  
Maurry  
6-29-29  
19480

## NOTICE BIOGRAPHIQUE.

---



ANDRÉ Thevet, l'auteur de l'ouvrage dont nous publions une nouvelle édition, n'est pas un de ces écrivains de premier ordre qui, par la sûreté de leur critique, le charme de leur style, ou l'intérêt de leurs écrits commandent l'admiration à leurs contemporains et s'imposent à la postérité. Il passait au contraire, même de son temps, pour ne pas avoir un jugement très sûr, et, à une époque où le Français était manié par tant d'auteurs avec une grâce naïve qui nous enchanter encore, il n'écrivait que lourdement, parfois même avec pédantisme. Ses ennemis, et il en eut beaucoup, ne l'épargnèrent pas. Ils mirent en relief ses erreurs, et l'attaquèrent avec une vivacité que ne justifiaient pas les livres de l'infortuné Cordelier. Malheureux pendant sa vie, il fut encore malheureux après sa mort, car le silence se fit autour de son nom, et, même de nos jours, le plus consciencieux des bibliographes américains, M. Harrisse, a oublié ou négligé de le citer parmi les

auteurs qui ont écrit sur la Nouvelle France<sup>1</sup>. Pourtant les *Singularitez de la France antarctique* commencent à être fort recherchées, non seulement par les bibliophiles et par les Américanistes, qui se disputent à des prix presque fabuleux les rares exemplaires de cet ouvrage, mais aussi par tous ceux qui s'occupent du XVI<sup>e</sup> siècle. Il nous a donc paru utile d'éditer de nouveau, en l'accompagnant de notes qui éclaircissent ou corrigent le texte, ce précieux recueil, où se trouvent consignés tant de renseignements curieux non-seulement sur l'essai de colonisation tenté par la France au Brésil, mais aussi sur les origines Canadiennes et les premières années de la prise de possession de l'Amérique par les Européens. Nous n'avons pas, contrairement à tant d'éditeurs, la prétention d'avoir remis en lumière un chef-d'œuvre : nous n'avons cherché qu'à faire connaître une œuvre secondaire, mais utile et surtout intéressante.

André Thevet naquit à Angoulême en 1502. Nos recherches, dans sa ville natale, sur sa famille et ses premières années n'ont pas abouti. Il est probable néanmoins qu'il était d'origine modeste et qu'il ne reçut qu'assez tard une éducation fort superficielle : car il porta toute sa vie le fardeau de son ignorance

<sup>1</sup> HARRISSE. *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle France (1545-1700)*.

native, et, malgré ses efforts pour se donner les apparences de l'érudition, le bonnet, dont le coiffa si libéralement le malin Rabelais, laissa toujours passer le bout de l'oreille<sup>1</sup>. A défaut de la science qui lui manquait, Thevet avait une extrême curiosité, une véritable passion de connaître, qui s'étendait à tout, aux livres, aux médailles, aux monuments, aux plantes et aux animaux. Il aimait les *Singularités*, pour employer son langage, non pas seulement les objets extraordinaire, mais plus encore les objets rares ou peu connus. Ce fut un collectionneur de haute volée. S'il eut vécu de nos jours, il aurait été possédé de la manie du bric-à-brac. On peut lui refuser le discernement, mais non ce goût des recherches patientes, cette admiration naïve pour les œuvres artistiques de toutes les époques, cet enthousiasme de bon aloi pour les savants et pour la science, qui font d'André Thevet un personnage, dont on pourra médire, mais qu'on n'aura pas le droit de dédaigner.

Thevet prit de bonne heure l'habit de Cordelier et étudia la théologie. Il ne paraît pas que la scholastique et les argumentations de l'école aient eu pour lui beaucoup d'attrait, ni même qu'il ait toujours

<sup>1</sup> Cette fine remarque est de M. Ferdinand Denis. Cf. l'intéressante notice qu'il a consacrée à Thevet. *Lettre sur l'introduction du tabac en France*, 1851.

fidèlement observé les règles de l'ordre; car il lui arriva certain jour, en Espagne, une mésaventure, qu'il nous racontera lui-même<sup>1</sup>: « Quant à ces inquisiteurs de la foi, ils sont (côme semble) un peu trop speculatifs en premiere instance, sans ouyr le plus souuent les défenses d'aucun. Et ne dy ceci sans cause: attendu que estant à Seville, certains imposteurs, soubs pretexte que lon me trouua à dix heures du matin au lict, iour de Saint Thomas, me menerent lié et bagué deuant un d'iceux, crians que i'estoys Lutherien, et que ce iour ie n'auoys esté à la messe, sans auoir esgard que i'estoys arriué le soir auparauant en ladice ville, fasché et rompu de la tempeste et ondes marines. Vray est que, comme estant prest à partir, pour estre conduit en la prison obscure, i'eusse deuant la compagnie tiré un agnus Dei, enchassé en or, et une petite croix de bois rouge, faite à la grecque que i'auoys apportée de Hierusalem, cela fut occasion de ma delivrance, moyennant aussi ledit agnus Dei, que me print ce gentil inquisiteur, qui me commanda de vuider bientost la ville, sur peine d'estre attaint du crime, dôt lon m'accusoit. » Thevet ne fut donc jamais un théologien de profession. Lorsque le vice-amiral de Bretagne, Villegaignon, l'emmena avec lui au Brésil pour essayer d'y fonder une France

<sup>1</sup> THEVET. *Cosmographie universelle.* T. II. P. 491.

américaine, notre Cordelier eut grand soin de ne jamais se mêler aux discussions religieuses, qui compromirent si rapidement les destinées de notre colonie, et même, dès qu'il comprit qu'il allait être forcé de se prononcer, il demanda à regagner la France.

Ce n'était pas en effet aux tournois théologiques que se complaisait Thevet : non pas qu'il ait jamais jeté le froc aux orties, ou qu'il ait témoigné pour la religion une indifférence, que ne comportaient ni sa robe, ni son caractère, mais les voyages l'intéressaient bien autrement. A vrai dire, il ne pouvait tenir en place. Il avait hâte de connaître par lui-même les villes et les pays dont il lisait la description. Ses supérieurs eurent le bon sens d'utiliser cette humeur voyageuse. Au lieu de le confiner dans un de leurs cloîtres, ils lui enjoignirent de courir le monde pour la plus grande gloire de l'ordre : seulement, comme ils n'étaient pas riches, ils l'avertirent qu'ils le soutiendraient de leur influence, mais non de leur bourse.

Thevet ne demandait rien autre chose : Il se mit aussitôt en marche et partit pour l'Italie. Il eut l'heureuse chance d'être présenté à Plaisance au cardinal Jean de Lorraine, et sut lui plaire par sa naïve curiosité. Le cardinal était libéral et généreux. Il résolut de faire un heureux, et fournit à Thevet les moyens de visiter l'Orient. Ce dernier s'embarqua à

Venise, et commença une longue série de pérégrinations, qu'il a racontées dans le premier de ses ouvrages, la *Cosmographie du Levant*, et sur lesquelles il est revenu plus tard dans sa *Cosmographie universelle*. Nous n'essaierons pas de le suivre dans ses marches et contre-marches. Aussi bien ses aventures ne furent jamais bien dramatiques. Nous préférions céder la parole à un de ses amis, au poète A. de Baif, qui nous a tracé en quelque sorte son itinéraire <sup>1</sup>.

Aux ans plus forts de ta jeunesse  
Volant à l'ancienne Grece  
Et la terre des vieux Hébreux,  
T'embarquas au port de Venise,  
Et commenças ta belle emprise  
De veoir les hommes et les lieux.

Tu vis l'isle où de Diomède  
Les compagnons malgré son ède  
Furent transmuez en oyseaux.  
Tu vis la terre Phéacie  
Où les peuples passaient leur vie,  
Faisant festins et ieux nouveaux.

De là costoyant la Morée  
L'isle à Pelops jadis nommée,  
Surgis au bers de Jupiter  
Où seiournas neuf lunes pleines,  
Puis vas par les eaux Egiènes  
Dans Chio deux mois habiter.

<sup>1</sup> Ode insérée dans la préface de la *Cosmographie universelle*.

Là tu sceus par les Caloiers  
Des Grecs les chrestiennes manieres,  
En devis humains et plaisans,  
Puis tu vis la nouvelle Rome  
Qui du grand Constantin se nomme  
Où fis ta retraicte deux ans

De là tu vis la cité belle  
Qui du nom d'Adrian s'appelle.  
Et vis la cité que fonda  
Philippe de luy surnommée :  
Puis à travers la mer Egée  
Ta nef à Rhodes aborda :

Où fut plantée la masse grosse  
De ce demesuré Colosse  
Qui l'entré du Port eniamboit.  
De là, la cité d'Alexandre  
Te voit en Egypte descendre  
Au pays que le Nil boit.

Au peril de ta chere vie  
De là passas par l'Arabie  
La pierreuse au mont Sinaï :  
Visitas la mer Erythrée,  
Isles et roches où Persée  
Tua le grand monstre envahy.

Toy de là par ceste mer creuse  
Tu vas en l'Arabie heureuse  
Prendre terre au port de Sidem :  
Par Gazer ville Sanscrinine  
Tu reviens en la Palestine  
Voir la sancte Hierusalem.

La lune par neuf tours emplie,  
Vins à Tripoli de Surie  
Voir le mont du cedreux Liban :  
De là dans Cypre tu prins terre,  
Et bien que la peste y fit guerre  
Y seiournas le quart d'un an.

De là redesirant la France  
Le cher pays de ta naissance,  
T'en vins par Malte nous revoir  
Et des lors tu mis en lumiere  
Aux tiens celle course premiere  
N'estant chiche de ton sçauoir.

On ne sait à quelle époque Thevet avait quitté la France pour visiter l'Orient. Mais, comme nous lisons dans sa *Cosmographie universelle*<sup>1</sup> que ses « lointaines nauigations furent continuées dix-sept ans ou enuiron », et comme, d'un autre côté, nous savons qu'il était revenu en 1554, puisque c'est en 1554 que parut à Lyon, chez Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, la première édition de sa *Cosmographie du Levant* (petit in-4°), n'avons-nous pas le droit de conclure qu'il commença ses voyages dix-sept ans auparavant, c'est-à-dire en 1537 ? Cette absence paraîtra peut-être un peu longue : mais Thevet ne se contentait pas de passer d'un lieu à un autre. Il faisait parfois de longs

<sup>1</sup> THEVET. *Cosmographie universelle*. Préface.

séjours. A. de Baïf ne nous a-t-il pas appris qu'il demeura deux mois à Chio, deux ans à Constantinople, neuf mois à Jérusalem et trois à Chypre ?

A peine de retour en France, une magnifique occasion lui fut présentée de satisfaire encore sa curiosité en visitant le nouveau monde. Villegaignon se disposait en effet à partir pour le Brésil, et faisait appel à tous les volontaires. Lors de son séjour à Malte, Thevet avait entendu parler de ce remuant personnage, qui passait pour un des plus braves chevaliers de la milice chrétienne. On lui avait vanté son courage, son intelligence et son activité. Le cardinal Charles de Lorraine, le neveu de son premier protecteur, était un des plus chauds partisans de Villegaignon. Il crut lui rendre service, et en même temps faire plaisir à Thevet en le lui donnant comme aumônier. L'un et l'autre acceptèrent avec empressement cette proposition, qui leur convenait à tous deux, et c'est ainsi que Thevet monta sur la petite flotte qui conduisait au Brésil nos nouveaux colons.

Le spectacle grandiose qui se déroulait à ses yeux frappa Thevet d'admiration. Il ne se lassait pas de contempler l'Océan et ses merveilles encore inconnues. Les forêts vierges du Brésil, ses animaux et ses tribus barbares achevèrent de l'émerveiller. Il se mit à ramasser fièvreusement des notes, et commença une

belle collection d'oiseaux, d'insectes, de plantes, d'armes et d'ustensiles, dont il se promettait bien de faire l'ornement de son cabinet, quand il retournerait en France. Cette occupation paraît l'avoir absorbé, car il ne semble pas avoir joué un rôle actif lors des premiers jours de notre occupation. Uniquement adonné à la contemplation des *Singularités* de la nouvelle France, il ne se mêlait pas aux discussions qui commençaient déjà et allaient bientôt entraîner la ruine de la colonie ; mais, poussé par une insatiable curiosité, il faisait partie de toutes les reconnaissances opérées dans l'intérieur du pays, ramassant ce qu'il rencontrait, interrogeant les indigènes, non seulement sur les productions du sol, mais aussi sur leurs mœurs, leur langue et leurs traditions. Il n'hésitait pas à s'aventurer fort loin dans le pays. C'est ainsi qu'il accompagna quelques matelots envoyés à la découverte par Villegaignon dans la direction de la Plata. Ce fut même dans cette expédition qu'il faillit devenir la victime des Patagons. Il était malade et attendait sur la grève le retour de ses compagnons, quand il fut assailli par les sauvages qui le dépouillèrent de ses vêtements et se disposaient à l'enterrer vivant dans le sable du rivage. Par bonheur survint un Ecossais, qui l'arracha aux mains des sauvages et le transporta à bord.

Cette mésaventure, les fatigues de ses excursions, et surtout la crainte des discordes qu'il prévoyait, engagèrent Thevet à solliciter son congé. Aussi bien, il avait fait une ample moisson d'observations et de curiosités, et n'aspirait qu'à rentrer en France pour en faire part à ses amis. Villegaignon à ce moment cherchait sa voie ; il hésitait entre le catholicisme et la réforme. Il venait d'écrire à Calvin pour lui demander des colons et des ministres. Il s'imagina que Thevet, protégé du cardinal de Lorraine, pourrait devenir un témoin embarrassant, et lui octroya le congé demandé.

Thevet revint sans encombre en Europe. On s'occupait alors beaucoup du Brésil. Plusieurs négociants s'apprêtaient à y envoyer leurs navires, et de nombreux colons demandaient à s'y établir. Thevet fut très-entouré, très-interrogé : On le pria même, afin de satisfaire la curiosité générale, de composer le récit de son voyage, et de décrire cette France américaine qui hantait les imaginations. Thevet s'exécuta de bonne grâce, et, tout en surveillant la double réimpression de sa *Cosmographie du Levant* (Jean Richard, au Soleil d'or, Anvers, 1556, petit in-8° avec figures. — Jean de Tournes, Lyon, 1556, petit in-4° avec figures sur bois), composa son nouvel ouvrage. Afin d'ajouter plus de crédit à ses descriptions, il

voulut les accompagner de gravures reproduisant les scènes étranges, dont il avait été le témoin, ou les objets curieux qu'il rapportait avec lui. Jusqu'alors, on n'avait que très peu pratiqué à Paris l'imprimerie dite en taille-douce. Anvers et Lyon en avaient pour ainsi dire le monopole. Ce fut Thevet qui attira ces artistes graveurs à Paris, ou du moins il s'en vante dans la préface d'un de ses ouvrages<sup>1</sup> : « I'ai attiré de Flandre les meilleurs graveurs, et, par la grace de Dieu, ie me puis vanter estre le premier qui ai mis en vogue à Paris l'imprimerie en taille douce. » On ne sait trop le nom de l'artiste auquel Thevet aurait confié l'exécution des bois qui ornent ses *Singularitez*. D'après l'auteur des *Annales Plantiniennes*, il se nommerait Assuerus van Londerzeel, et l'ouvrage de Thevet, qui parut en 1558, fut un des premiers qui sortit des presses de Plantin, cet illustre imprimeur n'ayant commencé à exercer qu'en mai 1555. Qu'il nous soit néanmoins permis de soulever une objection : L'édition princeps des *Singularitez* parut bien en 1558, non pas à Anvers chez Plantin, mais à Paris chez les héritiers d'Ambroise de la Porte (1 vol. in-4° avec VIII ff. d'introduction, 166 ff. de texte, et 2 ff. pour la table) : L'édition dont parlent les auteurs des *Annales Plantiniennes* n'est que la seconde (1 vol.

<sup>1</sup> THEVET. *Vrais portraits et vies des hommes illustres*, etc.

in-8°, 8 ff. d'introd., 163 ff. texte, 1 f. table). Ce qui le prouve c'est que les bois de cette seconde édition ne sont que la reproduction très diminuée et peu soignée des bois de l'édition in-quarto. Or l'auteur des bois de cette première édition nous paraît être notre illustre Jean Cousin. On sait, en effet, que Cousin a exécuté beaucoup de gravures sur bois, et sans jamais les signer. Comme l'écrit M. A. Didot<sup>1</sup> dans le beau livre, qu'il a consacré à la mémoire et aux travaux de ce grand artiste, « on n'a pour les reconnaître que le style, d'autre présomption qu'une similitude avec ce qu'on sait de Jean Cousin, d'autre indice que les rapports qu'il eut avec les imprimeurs de Paris qui recoururent à son talent, le tout corroboré par des traditions conservées dans la famille Papillon, et consignées par un de leurs descendants dans son traité historique et pratique de la de la gravure sur bois. » Que si nous examinons avec soin les gravures des *Singularitez*, elles nous rappelleront, en effet, la manière à la fois large et expressive de Cousin, sa science anatomique et son burin spirituel. De plus, on sait que, parmi les imprimeurs qui le firent travailler, on trouve Maurice de La Porte (1524-1548) et sa veuve Catherine Lhéritier (1548-1558). Puisque les *Singularitez* ont été imprimées à Paris en 1558, et par les

<sup>1</sup> A. DIDOT. *Étude sur Jean Cousin*. Paris, 1872.

héritiers de Maurice de La Porte, il est donc probable que les gravures doivent être attribuées à notre Cousin et non pas à Assuérus Van Londerzeel. Ce dernier se serait contenté de copier, en les réduisant, pour l'édition d'Anvers, les gravures composées par Cousin pour l'édition de Paris.

Les *Singularitez de la France antarctique* excitèrent à leur apparition une vive curiosité. On lisait alors avec avidité tous les récits de voyage relatifs au nouveau monde, et Thevet parlait d'un pays sur lequel l'attention publique s'était portée dans ces derniers temps. Sans doute Villegaignon, Barré, Cointa et les autres chefs de l'expédition avaient donné de leurs nouvelles à leurs amis et parents, et leurs lettres passaient de main en main, mais personne encore ne s'était adressé au public pour lui décrire les merveilles de cette France nouvelle. La première édition fut si rapidement enlevée, que Thevet dut en donner presque aussitôt une seconde. Ce fut à Anvers qu'elle parut. Elle dût être composée hâtivement, car les fautes d'impression sont assez nombreuses. Il est visible que l'imprimeur était pressé par l'impatience publique, et que son travail de correction en souffrit. Le succès de Thevet ne s'arrêta pas à la frontière. Son livre fut lu à l'étranger et tellement apprécié qu'un certain Guiseppe Horologgi le traduisit en ita-

lien. Voici le titre exact de cette traduction, qui parut en 1561 : *Historia della India America, detta altamente Francia Antartica di M. Andrea Thevet, tradotta di francese in lingua Italiana.* Venezia, Gab. Giolito de Ferrari, in-8°. Cette traduction eut à son tour les honneurs d'une réédition. (*Venetia appresso i Gioliti 1584*, pet. in-8°).

Ce n'est pas à dire que les *Singularitez* ne prétendent le flanc à aucune critique. Il est certain que l'érudition de Thévet n'est pas toujours très solide. Bien qu'il aime à étaler sa prétendue science de l'antiquité, et à faire de fréquentes citations, ses connaissances ne sont pas très profondes ni ses citations fort exactes. Pline est son auteur favori. Il en use et en abuse, parfois même il le traduit; or nous n'apprendrons rien à personne en rappelant ici que Pline n'a pas dit le dernier mot de la science. Quant aux auteurs grecs, Thévet paraît ne les avoir jamais connus que dans des traductions latines ou françaises, et parfois il leur a prêté, surtout à Aristote, de bien singulières théories.

Nous avouerons encore que Thévet n'est pas toujours d'une parfaite exactitude. Sans doute, tout ce qu'il a vu de ses propres yeux, tout ce qu'il a observé lui-même, il le décrit avec fidélité, et même avec minutie, mais encore a-t-il une fâcheuse tendance à l'exagération. Pour les phénomènes dont il n'a pas

été le témoin, pour les événements auxquels il n'a pas pris part, il se contente trop aisément de ce qu'on veut bien lui raconter. De là des contes à dormir debout ou même des absurdités qui déparent son œuvre. On connaissait tellement sa crédulité qu'on l'exploitait. Le grave De Thou<sup>1</sup> ne raconte-t-il pas qu'étant un jour, « pour se divertir, allé voir Thevet avec quelques-uns de ses amis, gens habiles et d'un esprit fin, ces derniers lui firent accroire, en sa présence, des choses absurdes et ridicules, que même des enfants auraient eu de la peine à croire. »

Nous reprocherons également à Thevet la composition bizarre de son ouvrage. Son plan est bien de décrire les pays au fur et à mesure qu'il les visite, mais à peine un nom propre se présente-t-il à lui qui éveille ses souvenirs, aussitôt il se lance dans une digression qui n'est pas toujours fort heureuse, et à laquelle néanmoins il trouve tant de charmes qu'il la recommencera quelques chapitres plus loin. C'est ainsi qu'il parle à diverses reprises des Antipodes, de l'Équateur, du cap de Bonne-Espérance. A la longue, ce manque de méthode impatiente et ces digressions perpétuelles, fatiguent l'attention.

Que dire enfin de son style ? La langue du XVI<sup>e</sup> siècle est si franche d'allures, si pittoresque avec son

<sup>1</sup> DE THOU. *Histoire de France*. Liv. xvi.

mélange de recherche archaïque et de naïveté gaulloise qu'elle plaira toujours aux lecteurs, mais, disons-le tout de suite, Thevet ne fut jamais un maître en l'art d'écrire. Il dit simplement ce qu'il pense, avec une précision très suffisante, mais sans élégance et surtout sans émotion. De plus, sa phrase est à chaque instant coupée par quelque citation qui l'allourdit et l'embarrasse. Il ne connaît pas l'usage des alinéas; il semble croire que plus une période est longue, plus elle est majestueuse. Mais ce sont là des tâches légères, plutôt celles de l'époque que celles de l'écrivain. Le livre de Thevet se lit couramment, malgré les défauts que nous venons de signaler, et, d'ailleurs, les matières traitées sont si curieuses et si neuves que le fond l'emporte toujours sur la forme. Aussi bien Thevet n'a jamais recherché la réputation d'écrivain. Il ne voulait que satisfaire la curiosité des savants, et il y a pleinement réussi. Sans les *Singularitez de la France Antarctique*, une foule de particularités précieuses sur l'Amérique n'auraient pas été préservées de l'oubli. Quand nous aurons fait la part de la fantaisie, nous trouverons que celle de la réalité est encore fort considérable, et nous comprendrons que des hommes éminents n'aient pas hésité à lui donner leur approbation.

Les ouvrages de Thevet, sa réputation de voya-

geur, et surtout la candeur et l'amérité de son caractère lui valurent des protecteurs et des amis. Le cardinal Charles de Lorraine, qui s'intéressait à lui, continua de lui témoigner une précieuse bienveillance. Un autre cardinal, l'archevêque de Sens, Jean Bertrand, garde des Sceaux depuis 1557, accepta la dédicace de son livre, et sans doute trouva le moyen de lui témoigner sa gratitude. Nous savons, en effet, que Thevet fut nommé successivement aumônier de la reine Catherine de Médicis, historiographe et cosmographe du roi. C'étaient deux sinécures qui assuraient son existence matérielle, et, tout en lui donnant un certain relief, lui permettaient de continuer ses travaux favoris. Il est probable que ce furent ses deux protecteurs qui lui valurent cette double charge. Nous le trouvons peu après pourvu d'un nouveau titre : garde des curiosités du Roi. On ne sait au juste en quoi consistaient ces fonctions, mais elles n'étaient pas purement honorifiques. Thevet parle à diverses reprises, dans ses autres ouvrages, des collections dont il avait la garde, et des visiteurs qu'il initiait à la connaissance de ses trésors. C'étaient surtout des plantes et des animaux, quelques pierres précieuses, et aussi des médailles, et ce que nous nommerions aujourd'hui des antiquités. Il avait lui-même ramassé la plus grande partie de ces curiosités,

et cherchait à les augmenter avec un zèle louable<sup>1</sup>. Les divers rois qui se succédèrent si rapidement en France, depuis Henri II jusqu'au moment de sa mort en 1592, honorèrent Thevet de leur faveur. L'un d'entre eux, tout porte à croire que ce fut Charles IX, lui donna même une abbaye en Saintonge, celle de Masdion. Il ne semble pas y avoir beaucoup résidé, mais, ainsi que beaucoup d'autres abbés de l'époque, il en percevait régulièrement les revenus. Aussi bien, sur la fin de sa vie, Thevet semblait avoir oublié qu'il faisait partie de la milice de Saint François. Il ne portait même plus la robe de cordelier, si du moins nous en croyons le beau<sup>2</sup> portrait, en tête de sa *Cosmographie universelle*, où il est représenté en costume du temps, front découvert, barbe majestueuse, tenant une sphère qu'il mesure de son compas. Des amours, chargés des attributs de la navigation, servent d'enca-  
drement au portrait et à l'inscription suivante :

<sup>1</sup> LÉRY (*Histoire d'un voyage fait au Brésil*. § xi) raconte qu'il avait rapporté en Europe un grand nombre de plumes de perroquets, « mais un quidam de chez le Roy, auquel ie les monst-ray, ne cessa iamais que, par importunité, il ne les eust de moy. » Ce quidam pourrait bien être Thevet.

<sup>2</sup> M. Valet d'Angoulême nous a signalé un autre portrait, d'ailleurs fort insignifiant, de Thevet, par Léonard Gaultier.

Andreas fuit hæc Thevetis imago,  
Toto qui impiger ambulavit orbe,  
Europamque, Asiam, Africamque, partes  
In quas scinditur orbis universus,  
Lustravit, simul et plages remotas,  
Antarcto positas polo sub astro,  
Ignotasque dedit videre primus.

Ces charges de cour et ces honneurs, au lieu de l'endormir, surexcitèrent l'activité de Thevet. Il se crut obligé de prouver qu'il n'était pas indigne de la bienveillance royale, et, jusqu'à la fin de sa vie, ne cessa de composer de nombreux ouvrages. Nous avons de lui un *Discours de la Bataille de Dreux avec le portrait d'icelle* (1563), et surtout une *Cosmographie universelle illustrée des diverses figures des choses les plus remarquables vues par l'auteur, et incognées de nos anciens et modernes*. Paris, Pierre l'Huilier, 1575, 2 vol. in-f°. Le premier a 18 ff. non paginés de préface, 467 ff. de texte et 12 de tables, plus 88 cartes ou figures ; le second 3 ff d'introduction, 558 de texte, 22 de tables, et 120 cartes et figures. Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur le mérite de cet ouvrage qui souleva d'ardentes contradictions, et qui mérite en effet de nombreuses critiques, mais qui n'en constitue pas moins une source abondante de renseignements précieux. La *Cosmographie* n'eut jamais les honneurs

d'une seconde édition, mais, en 1858, le prince A. Galitzin en détacha tous les fragments relatifs à la Russie, et en composa sa *Cosmographie moscovite*, qu'il enrichit de commentaires et de précieuses notes (1 vol. in-16, XVI pp. préface, 181 ff. texte. Paris. Techener). Nous citerons encore de Thevet plusieurs cartes dont la plus curieuse est l'*Univers réduit en fleur de lys*, 1583, et enfin son grand ouvrage intitulé : *Les vrais portraits et vies des hommes illustres, Grecs, Latins et payens, anciens et modernes*. Paris, V<sup>e</sup> Kernert et Guillaume Chaudière, 1584. 2 vol. en un grand in-folio, 81 portraits dans le premier tome, et 138 dans le second. Le texte fut réimprimé en 1670-1671, avec de nombreuses augmentations et corrections, sous le titre d'*Histoire des plus illustres et savants hommes de leurs siècles* (8 vol. in-12 avec figures, mais sans les pièces liminaires de l'édition de 1584.) L'éditeur paraît avoir été Guillaume Colletet.

Telles sont les œuvres imprimées de Thevet : Il en laissa beaucoup d'autres, manuscrites, et pour la plupart inédites. M. Galitzin écrivait, en 1858, dans la préface de sa *Cosmographie moscovite*, que la bibliothèque impériale possédait une quantité de pièces le concernant. Bien que les recherches ne soient pas toujours faciles dans l'énorme accumulation de documents entassés à la rue Richelieu, nous avons, en

effet, constaté l'existence de divers manuscrits de Thevet. En voici l'indication exacte : 1° *Le grand Insulaire et Pilotage* (Saint-Germain, 932-933, Fonds français Saint-Germain, 654. — Catalogue actuel, 15452-15453); 2° *Description de plusieurs isles* (Saint-Germain, 934. — F. fr. 655. — Catal. 17174); 3° *Histoire de Thevet ou relation de deux voyages par lui faits aux Indes australes et occidentales* (Saint-Germain, 935. — F. fr. 656. — Catal. 15454); 4° *Second voyage dans les mêmes pays* (Saint-Germain, 936. — F. fr. 657. — Catal. 17175); 5° *Quinzième livre de la naturelle et générale description des Indes* (Saint-Germain, 2299. — F. fr. 1633. — Catal. 19031); 6° *Traduction de l'itinéraire de Benjamin de Tudèle* (ancien fonds français, 10264. — Catal. actuel 5646; 7° *Description de tout ce qui est compris sous le nom de Gaule*. — (F. fr. 9617. — Catal. 4941.)

Malgré ces labeurs incessants, Thevet trouvait le temps de ne pas oublier ses amis. Nous citerons parmi eux le président Bourdin <sup>1</sup>, qui devint plus tard procureur général, et auquel on doit de savantes observations sur l'ordonnance de Moulins. C'était un bibliophile distingué, et Thevet, qui éprouvait pour les beaux livres la même passion que pour les autres raretés, s'estima fort heureux d'être admis dans

<sup>1</sup> RONSARD. Odes V. xxx.

sa bibliothèque. Deux professeurs au collège de France, Gilbert Genebrard, l'hébraïsant, et Jean Dorat, l'helleniste et le poète, furent également ses amis. Le premier lui dédia deux <sup>1</sup> poèmes hébreuïques qu'il imprima en tête de ses ouvrages, et le second lui adressa plusieurs <sup>2</sup> pièces latines et grecques, qu'il eut grand soin de conserver. Ce fut encore Dorat qui le mit en rapport avec les poètes de la Pleïade. Parmi eux Joachim du Bellay <sup>3</sup>, Etienne Jodelle <sup>4</sup> et Baif <sup>5</sup>, composèrent en son honneur des odes et des épîtres <sup>6</sup>. Guy Lefevre de la Borderie lui dédia un véritable poème avec neuf strophes, neuf antistrophes et neuf épodes. Ronsard <sup>7</sup> enfin, « le maître du chœur, » ne tarit pas en éloges sur son compte.

Combien Thevet auprès de luy <sup>8</sup>  
Doit auoir en France auourd'hy  
D'honneur, de faueur et de gloire,  
Qu'a veu ce grand uniuers,  
Et de longueur et de trauers,  
Et la gent blanche et de la gent noire.

<sup>1</sup> THEVET. Préface de la *Cosmographie universelle*.

<sup>2</sup> Préface des *Singularitez et de la Cosmographie*.

<sup>3</sup> Id.

<sup>4</sup> Id.

<sup>5</sup> Id.

<sup>6</sup> Préface de la *Cosmographie*.

<sup>7</sup> RONSARD. Edit. 1584. — Ed. 1858. — Liv. V, ode xxii.

<sup>8</sup> Jason.

— XXVIII —

Qui de près a vu le soleil  
Aux Indes faire son reueil  
Quand de son char il prend les brides,  
Et l'a vu de près sommeiller  
Dessous l'Occident, et bailler  
Son char en garde aux Néréides.  
Qui a pratiqué mille ports  
Mille rivages, mille bords,  
Tous sonnant un diuers langage,  
Et mille fleuves tous bruyants  
De mille parts diuers fuyants  
Dans la mer d'un tortu voyage.  
Qui a descrit mille façons  
D'oiseaux, de serpens, de poissons,  
Nouueaux à nostre cognissance;  
Puis en ayant sauué son chef  
Des dangers, a logé sa nef  
Dedans le beau port de France.

Ces éloges étaient peut-être hors de proportion avec les mérites de Thevet, mais, puisque Ronsard les avait décernés, il aurait dû ne pas les renier, ou tout au moins ne pas les resservir à un autre contemporain. C'est pourtant ce qu'il n'hésita pas à faire. L'ode, dont nous avons cité quelques fragments, ne figure, avec sa dédicace, que dans les œuvres de Thevet et dans l'édition in-folio de 1584 de Ronsard. Dans les éditions suivantes on s'aperçoit avec étonnement que le nom de Thevet est remplacé par

celui d'un autre voyageur, d'ailleurs illustre et méritant, Piere Belon. Cette substitution de noms peut ne pas être à l'avantage de Thevet, mais elle n'est pas non plus à l'honneur du poète Vendomois.

Aussi bien Thevet n'eût pas que des amis fidèles ou de faux amis, il eût également des ennemis acharnés. Nous citerons parmi eux Jean de Léry <sup>1</sup>, l'auteur du *Voyage au Brésil*, qui ne perd pas une occasion de tourner en ridicule et même d'attaquer dans son honneur l'auteur des *Singularitez*. Fumée, dans son *Histoire des Indes* et Belleforest, dans ses *Additions à la cosmographie de Munster*, ne l'ont pas épargné. Ce dernier avait d'abord jugé à propos de flagorner Thevet pour lui arracher de précieuses indications. « L'an mil cinq cés soixante et quatre, raconte avec indignation notre cordelier <sup>2</sup>, ce commingeois qui met le nez partout, me la fureta (il s'agissait d'une généalogie des rois Lombards), ensemble plusieurs autres mémoires que i'auois apportez d'Italie, et desquels auourd'huy il en a fait parade. » Il est vrai que Belleforest se repentit plus tard de ses plagiats, et, sur son lit de mort, pria Thevet de lui pardonner. Thevet

<sup>1</sup> JEAN DE LÉRY. *Histoire d'un voyage fait au Brésil*. La préface de la seconde édition est tout entière dirigée contre Thevet.

<sup>2</sup> *Cosmographie universelle*. P. 706.

y consentit de bonne grâce, mais il prit soin de le constater dans un de ses ouvrages <sup>1</sup>.

Léry et Fumée, par jalouse de métier, Belleforest, par ingratitudo, avaient attaqué Thevet. On comprend moins l'acharnement de de Thou. A l'entendre, Thevet n'aurait eu ni talent, ni conscience : « Il s'appliqua <sup>2</sup>, dit-il, par une ridicule vanité à écrire des livres, qu'il vendait à de misérables libraires : après avoir compilé des extraits de différents auteurs, il y ajoutait tout ce qu'il trouvait dans les guides des chemins et autres livres semblables qui sont entre les mains du peuple. Ignorant au-delà de ce qu'on peut imaginer, il mettait dans ses livres l'incertain pour le certain et le faux pour le vrai, avec une assurance étonnante. » A part le reproche d'ignorance, ou tout au moins de

<sup>1</sup> *Eloge des hommes illustres.* Édit. 1671. T. VII. P. 292. « De ma part, quand il m'auroit plus offendé qu'il n'a, ie serois bien fasché de satyriser et mal parler d'un mort. Ioint qu'a la fin de ses jours, reconnaissant le tort qu'il sçauoit, d'auoir fait imprimer ces livres, où contre sa conscience il déchiroit la renommée des gens de bien, et de ceux qui lui auoient mis le pain en main, il me manda, et, en présence de deux docteurs de la Sorbonne, son médecine et son marchand libraire et imprimeur, Gabriel Buon, après m'auoir baisé les mains, confessa publiquement qu'il sentoit sa conscience chargée des blasmes qu'il m'auroit imposés : parquoy il me demanda pardon par plusieurs fois. »

<sup>2</sup> THOU. *Histoire de France.* Liv. XVI.

fausse érudition, que nous avons déjà signalé, rien n'est moins fondé que cette virulente attaque. Au lieu d'exploiter, Thevet fut, au contraire, et cela toute sa vie, plus qu'exploité : volé. Comme il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup retenu, et que, de plus, il était d'une inépuisable complaisance, les écrivains du temps faisaient volontiers appel à ses souvenirs : mais, s'ils aimait à se servir de lui, ils ne lui rendaient que rarement justice. Lui qui, quoique en dise de Thou, poussait jusqu'au scrupule la délicatesse littéraire<sup>1</sup>, lui qui citait toujours avec empressement ses autorités, combien de fois fut-il indignement pillé ! De temps à autres il en riait, et se moquait de ceux qui profitait de ses labeurs « soubs prétexte de mēdicité et repues franches<sup>2</sup> », mais le plus souvent il s'en indignait. Sur la fin de sa vie il était tellement habitué à ces plagiats qu'il s'étonnait naïvement quand, par hasard, on le citait : « J'en

<sup>1</sup> Jean de Bray, échevin, lui ayant communiqué sa collection de médailles, il a grand soin de l'indiquer, et ajoute : « Et si d'aduenture il y a quelques-uns qui ayent des mémoires de l'antiquité de leurs villes ou autres choses étrangères, il leur plaise m'en faire part pour insérer en ce mien œuvre à la seconde impression : ie ne seroy ingrat de le recognoistre par mes escrits. » Préface de la *Cosmographie universelle*.

<sup>2</sup> *Cosmographie*. I, 403.

envoiaj, écrit-il, à ce docte allemand Gesnerus, qui confesse l'auoir reçu de moy, sans user d'ingratitude comme plusieurs autres ont fait de mon temps, s'estans servi de mes labeurs <sup>1.</sup> »

Le plus impudent et, pour Thevet, le plus regrettable de ces plagiats, fut commis par Jean Nicot de Villemain, ambassadeur de France en Portugal. Ce diplomate passe pour avoir introduit le tabac en France. Il reçut, il est vrai, d'un négociant flamand qui revenait d'Amérique, des graines de cette précieuse solanée, et les donna comme un présent de grande valeur, à la régente Catherine de Médicis, au grand prieur, et à plusieurs grands personnages. Mais Thevet, bien avant lui, avait observé et décrit le tabac. Bien avant lui, il en avait apporté des plants en France : nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au chapitre XXXII du présent ouvrage, où il trouvera la description très-complète et fort exacte du tabac. Dès 1558, Thevet avait donc fait connaître le tabac à ses ingratis compatriotes : il considérait même comme un titre d'honneur pour lui d'avoir introduit cette plante en France, et, dans sa *Cosmographie universelle* <sup>2</sup>, il eut grand soin de protester contre les prétentions de Jean Nicot. Le

<sup>1</sup> *Cosmographie universelle*. I, 27.

<sup>2</sup> *Cosmographie universelle*. T. II. P. 926.

passage est curieux : « Le me puis vanter auoir esté le premier en France, qui a apporté la graine de cette plante, et pareillement semée, et nommé ladite plante, l'herbe Angoumoisine. Depuis un quidam, qui ne feit jamais le voyage, quelque dix ans apres que je fus de retour de ce païs, luy donna son nom. » La légitime revendication de Thevet ne fut jamais écoutée. On ne voulut pas accepter cette dénomination d'*herbe angoumoisine* qu'il avait pourtant le droit de lui imposer, et l'oublieuse postérité continua et continue encore à rendre grâces à Nicot d'un bienfait dont elle ne lui est pas redevable. Qu'il nous soit du moins permis de nous inscrire en faux contre cet inique jugement, et de proclamer bien haut que c'est à Thevet et rien qu'à Thevet, que le trésor public doit le plus magnifique de ses revenus, et la majorité de nos lecteurs une jouissance quotidienne.

En souvenir de ce bienfait méconnu, puissent ces mêmes lecteurs fermer les yeux sur les imperfections qui déparent l'œuvre de Thevet, et ne plus voir dans ce modeste écrivain, trop attaqué de son vivant, trop oublié après sa mort, que le premier ou du moins le plus ancien des historiens français de l'Amérique.

PAUL GAFFAREL.

c



LES  
SINGVLARI.  
TEZ DE LA FRAN.  
CE ANTARCTIQUE, AV-  
trement nommée Amerique: & de  
plusieurs Terres & Illes de-  
couvertes de nostre  
temps.

Par E. André Thevet, natif d'Angouleme.



A PARIS,  
Chez les heritiers de Maurice de la Porte, au Clos  
Bruneau, à l'enseigne S. Claude.

1558.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



## PRIVILEGE.

**H**ENRY par la grace de Dieu Roy de France, aux Pre-  
uost de Paris, Bailliis de Rouen, Seneschal de Lyon,  
Thoulouse, Bordeaux, ou leurs lieutenans, et à tous  
noz autres iusticiers et officiers salut. Nostre amé F. André Theuet  
d'Angoulesme, nous a fait remonstrer, qu'apres auoir longuement  
voyagé et discouru par l'Amerique, et autres terres et isles decouvertes  
de nostre temps, qu'il a redigé par escript, avec grand peine et labeur,  
les Singularitez de toutes les contrées dessusdictes, ayant le tout mis en  
bonne forme et duee, pour le contentement et profit des gens studieux  
de nostre Royaume, et pour l'illustration et augmentation des bonnes  
lettres : lesquelles Singularitez il auroit grand desir faire imprimer  
et mettre en lumiere, s'il nous plaisoit de grace luy permettre les faire  
imprimer par tel ou tels Libraires et Imprimeurs de noz villes de  
Paris et Lyon qu'il voudra escrire. Mais il double que quelques autres  
des Imprimeurs de nostre Royaume le voulant frustrer de son labeur,  
facent imprimer ledit liure, ou en vendent qui ayent esté impriméz  
par autre que par celuy ou ceux ausquels il en donnera la charge.  
Nous requerant sur ce luy impartir noz lettres et grace especiale. Pour-  
ce est il que nous inclinans à sa requeste pour les causes susdites et  
autres à ce nous mouuans, auons permis et octroyé, permettons et  
octroyons de grace especiale par ces presentes audit suppliant, que luy  
seul puisse par tels Libraires et Imprimeurs que bon luy semblera, et  
qui luy sembleront plus capables et diligens en nos dites villes de Paris  
et Lyon, et autres, faire imprimer ledit liure. Et à fin que le Libraire ou  
Imprimeur auquel ledit Theuet suppliant aura donné la charge de ce  
faire, se puisse rembourser des frais qu'il aura faits pour l'impression.

— XXXVIII —

*Auds inhibé et defendu, inhibons et defendons à tous autres Libraires et Imprimeurs et autres personnes quelconques de nosdites Preuotez, Bailliages, et Senechaucés, et généralement à tous noz subiets d'imprimer ou faire imprimer, vendre, ou distribuer ledit liure iusques à dix ans apres la premiere impression d'iceluy à compter du iour qu'il aura estéacheu d'imprimer, sans la permission et consentement dudit Libraire ou Imprimeur : et ce sur peine de confiscation des liures imprimez et d'amende arbitraire. Si vous mandons et commandons par ces presentes, et à chacun de vous si comme à luy appartiendra, que de noz presente grace, permission, et ottroy, vous faciez, souffriez, et laissez ledit suppliant, ou celuy ou ceux ausquels il aura donné charge de faire ladite impression, iouyr et user plainement et paisiblement de nostre dite presente permission et ottroy. Et à fin que personne n'en pretède cause d'ignorance, nous voulons que la copie en soit mise et inserée dedans les liures qui serōt imprimez, et que foy y soit adouste comme au present original. Car ainsi nous plaist il estre fait. Donné à Saint Germain en Laye, le dix huitiesme iour du mois de Decembre, L'an de grace mil cinq cens cinquante six, et de nostre regne le dixiesme. Ainsi signé, Par le Roy, vous présent.*

FIZES.

## A MONSEIGNEVR

*Monsig. le Reverendissime Cardinal  
de Sens, Garde des sceaux de France,  
F. André Thevet desire  
paix et felicité.*

**M**ONSEIGNEUR<sup>1</sup>, estant suffisammēt auerty, combien, apres ce treslouable, et nō moins grād et laborieux exercice, auquel à pleu au Roy employer vostre prudence, et preuoyant sçauoir, vous prenēs plaisir, nō seulement à lire, ains à voir et gouster quelque belle histoire, laquelle entre tant de fatigues puisse recréer vostre esprit, et luy dōner vne delectable intermissiō de ses plus grauēs et se-rieux negoces : i'ay bien q̄sé m'enhardir de vous pre-

<sup>1</sup> Jean Bertrand, né en 1470, mort en 1560. Issu d'une des plus anciennes familles du Languedoc, capitoul de Toulouse en 1519, premier président au Parlement de cette ville en 1536. Transféré au Parlement de Paris par la protection d'Anne de Montmorency, il fut nommé premier président de cette compagnie en 1550, et garde des sceaux après la disgrâce du chancelier Olivier. Devenu veuf, il entra dans les ordres, et devint d'abord évêque de Comminges, puis archevêque de Sens, et, en 1557, cardinal.

senter ce mien discours, du lointain voyage fait en l'Inde Amerique (autrement, de nous nommée la France Antarctique, pour estre partie peuplée, partie decouverte, par noz Pilotes,) terre, qui pour le iour-d'huy se peut dire la quatrieme partie du monde, non tant pour l'elongnemēt de nos orizons, que pour la diuersité du naturel des animaux, et temperature du ciel de la contrée : aussi pource que aucun n'en a fait iusques icy la recherche, cuidans tous Cosmographes (voire se persuadans) que le monde fut limité en ce que les Anciens nous auoient descrit. Et iaçoit que la chose me semble de soy trop petite, pour estre offerte deuant les yeux de vostre Seigneurie, toutefois la grādeur de vostre nom fera agrandir la petitesse de mon œuvre : veu mesmement que ie m'asseure tant de vostre naïfue douceur, vertu et desir d'ouïr choses admirables, que facilement vous iugerez mon intention ne tendre ailleurs, qu'à vous faire con-gnoistre, que ie n'ay plaisir, qu'à vous offrir chose, de laquelle vous puissiez tirer et receuoir quelque cōtentemēt, et où quelquefois vous trouviez relasche de ces grands et ennuyeux soucis, qui s'offrent en ce degré, que vous tenez. Car qui est l'esprit si cōstant, qui quelquefois ne se fasche, voire se consume en vacquant sans interualle, aux affaires graues du gouernement d'vne republique? Certes, tout ainsi que quel-

quefois, pour le soulagement du corps, le docte medecin ordonne quelque mutation d'alimens : aussi l'esprit est alleché, et comme semonds à grands choses, par le recit diuersifié de choses plaisantes, et qui par leur véritable douceur, semblent chatouiller les oreilles. Cecy est la raison pourquoi les Philosophes anciens, et autres, se retiroient souuent à l'escart de la tourbe, et enueloppement d'affaires publiques. Comme aussi ce grād orateur Ciceron tesmoigne s'estre plusieurs fois absenté du Senat de Rome (au grand regret toutefois des citoyens) pour, en sa maison champestre, cherir plus librement les douces Muses. Doncques puisqu'entre les nostres, ainsi que luy entre les Romains, pour vostre singuliere erudition, prudence, et eloquence, estes comme chef, et principal administrateur de la triomphâte Republique Frâçoise, et tel à la vérité, que le descrit Platon en sa Republique, c'est à sçauoir grand Seigneur, et hōme amateur de science et vertu : aussi n'est-il hors de raison de l'imitter et ensuiuir en cest endroit. Or Monseigneur, ainsi que retournant tout attedié et rompu de si long voyage, i'ay esté par vous premierement, de vostre grace, receu et bien venu, qui me donnoit à congnoistre, qu'estes le singulier patron de toute vertu, et de tous ceux qui s'y appliquent : aussi m'a semblé ne pouuoir adresser en meilleur endroit ce mien petit labeur qu'au

vostre. Lequel s'il vous plaist receuoir autant humainement, cōme de bon et affectionné vouloir le vous presente et dediē, et si lisez le contenu d'iceluy, trouuerez à mon opinion en quoy vous recreer, et m'obligerez à iamais (combien que desia, pour plusieurs raisons, ie me sente grandement vostre tenu et obligé) à faire tres humble et tresobeissant seruice à vostre Seigneurie : à laquelle ie supplie le Createur donner accomplissement de toute prosperité.



## ESTIENNE IODELLE<sup>1</sup>

SEIGNEVR DV LIMODIN. A M. THEVET.

*Ode.*



I nous auions pour nous les Dieux,  
Si nostre peuple auoit des yeux,  
Si les grands aymoient les doctrines,  
Si noz magistrats traffiqueurs  
Aymoient mieux s'enrichir de meurs,  
Que s'enrichir de noz ruines,  
Si ceux la qui se vont masquant  
Du nom de docte en se mocquant  
N'aymoient mieux mordre les sciences  
Qu'en remordre leurs consciencés,  
Ayant dvn tel heur labouré  
Thevet tu serois asseuré

<sup>1</sup> Etienne Jodelle né à Paris en 1532, mort dans la même ville en 1573 : grand ami de Ronsard, imitateur passionné de l'antiquité, composa une *Cléopâtre* et une *Didon*, ainsi qu'une comédie, *Eugène ou La rencontre*. On peut consulter sur le talent poétique trop vanté de Jodelle, SAINTE-BEUVE. *Potsie française au XVI<sup>e</sup> siècle*. P. 209. — GERUZEZ. *Essais d'Histoire littéraire*. Thevet a été si fort enchanté de cette pièce de Jodelle qu'il l'a reproduite en tête de sa *Gnomographie universelle*.

Des moissons de ton labourage,  
Quand fauoriser tu verrois  
Aux Dieux, aux hommes et aux Roys  
Et ton voyage et ton ouurage.

Car si encor nous estimons  
De ceux la les superbes noms,  
Qui dans leur grand Argon ozerent  
Asseruir Neptune au fardeau,  
Et qui maugré l'ire de l'eau  
Iusque dans le Phase voguerent :  
Si pour auoir veu tant de lieux  
Vlysse est presque entre les Dieux,  
Combien plus ton voyage t'orne,  
Quand passant soubs le Capricorne  
As veu ce qui eust fait pleurer  
Alexandre ? si honnorer  
Lon doit Ptolomée en ses œuures  
Qu'est ce qui ne t'honoreroit  
Qui cela que l'autre ignoroit  
Tant heureusement nous descœuures ?

Mais le ciel par nous irrité,  
Semble d vn œil tant dépité  
Regarder nostre ingrate France.  
Les petits sont tant abrutis,  
Et les plus grands qui des petits  
Sont la lumiere et la puissance  
S'empeschent tousiours tellement  
En vn trompeur accroissement,  
Que veu que rien ne leur peut plaire,  
Que ce qui peut plus grands les faire,

Celuy la fait beaucoup pour soy  
Qui fait en France comme moy,  
Cachant sa vertu la plus rare,  
Et croy veu ce temps vicieux,  
Qu'encore ton livre seroit mieux  
En ton Amerique barbare.

Car qui voudroit vn peu blasmer  
Le pays qu'il nous faut aymer,  
Il trouueroit la France Arctique  
Auoir plus de monstres, ie croy  
Et plus de barbarie en soy  
Que n'a pas ta France Antarctique.  
Ces barbares marchent tous nuds,  
Et nous nous marchons incognus,  
Fardez, masquez. Ce peuple estrange  
A la pieté ne se range.  
Nous la nostre nous mesprisons,  
Pipons, vendons et deguisons.  
Ces barbares pour se conduire  
N'ont pas tant que nous de raison,  
Mais qui ne voit que la foison  
N'en sert que pour nous entrenuire ?

Toutefois, toutefois ce Dieu,  
Qui n'a pas bani de ce lieu  
L'esperance nostre nourrice,  
Changeant des cieux l'inimitié,  
Aura de sa France pitié  
Tant pour le malheur que le vice.  
Le voy noz Roys et leurs enfans  
De leurs ennemis triomphans,

Embrasser les choses louables,  
Et noz magistrans honorables  
Separans les bous des agneaux,  
Oster en France deux bandeaux,  
Au peuple celuy d'ignorance,  
A eux celuy de leur ardeur,  
Lors ton liure aura bien plus d'heur  
En sa vie, qu'en sa naissance.



## A MONSIEVR THEVET

*Angoumoisin, Auteur de la presente histoire,  
François de Belleforest : Comingeois.*

### *Ode.*



*E laboureur, quand il moissonne  
Courbé par les champs vndoyans :  
Ou quand sur la fin de l'Autonne  
Contraint ses bœufs (ia panthelans  
Dessoubs le ioug, soubs l'atelage)  
Recommencer le labourage,  
Qui pouruoir puisse aux ans suyuans :*

<sup>1</sup> François de Belleforest né à Sassen en 1530, mort à Paris 1583. Très médiocre poète, gâté par les succès qu'il obtint en province, il devint prosateur plus détestable encore, quand sa pauvreté le força à se mettre aux gages de quelques libraires. Ses principales œuvres sont : *Vingt jones d'agriculture*. — *Les règles du laboureur*. — *Les histoires tragiques*, traduites de BANDELLO. — *La Cosmographie*. — *La Chasse d'amour*. — *Histoire des neuf rois de France qui ont eu le nom de Charles*. — *Annales de l'Histoire de France*, etc. Il s'avisa, sur le tard, de devenir un des détracteurs les plus passionnés de Thévet. Voir BAYLE. *Dictionnaire*, article *Belleforest*.

Ne s'esbahist, quoy que la pene,  
Que la rudesse du labeur  
Cassent son corps, ains d'vne halene  
Forte, attend le temps, qui donneur  
D'années riches, luy remplisse  
Ses granges, et luy parfournisse  
L'attente d'un esperé heur.

Ainsi ta plume qui nous chante  
Les meurs, les peuples du Leuant,  
Du passé point ne se contente,  
Quoy qu'elle ait espandu le vent  
D'vne gloire immortalisée,  
D'vne memoire eternisée,  
Qui court du Leuant au Ponent.

Car encor que l'antique Thrace,  
Que l'Arabe riche ayes veu,  
Que d'Asie la terre grasse,  
D'Ægypte les merueilles sceu :  
Encor que ta plume diuine  
Nous ait descrit la Palestine,  
Et que de ce son loz ait eu :

Toutesfois ce desir d'entendre  
Le plus exquis de l'vnuers,  
A fait ton vol plus loing estendre :  
Luy a fait voir de plus diuers,  
Tant peuples, que leurs paisages,  
Hommes nuds allans, et Sauuages,  
Iusque icy de nul decouuers.

— XLIX —

Le voy ton voyage, qui passe  
Tous degrés et dimensions  
D'un Strabon, qui le ciel compasse,  
Et les habitez orizons,  
Lesquels Ptolomée limite :  
Mais leur connoissance petite  
Surpassent tes conceptions.

Car avant costoyé d'Aphrique  
Les regnes riches, et diuers,  
Les loingtains païs d'Amérique  
Doctement nous as decouuers :  
Encore en l'Antarctique auances,  
Non vne, mais deux telles Frances  
Qui soient miracle à l'univers.

Et ce que iamais l'escrit d'homme  
N'auoit par deça rapporté  
Tu l'exprimes, tu le pains, somme  
Tel tu le fais, qu'en vérité  
L'obscureté mesme en seroit clere :  
Tant que par ce moyen i'espere  
Que lon verra resuscité

Des Mondes cest infini nombre,  
Qui fait Alexandre plourer.  
O que d'arbres icy ie nombre,  
Quels fruits doux i'y peuz sauourer :  
Que de monstres diuers en formes,  
Quelles meurs de viure difformes  
Aux nostres tu sçais coulourer !

d

— L —

Le voy la gent qui idolatre  
Tantost un poisson escaillé,  
Ors vn bois, vn metal, vn plastré  
Par eux mis en œuvre, et taillé :  
Tantost vn Pan, qui mis en œuvre  
Nostre Dieu tout puissant desœuvre,  
Qui de l'vniers émaille

Par maintes beautez, fait le moule,  
Et l'enrichit d'animaux maints,  
Qui la terre en forme de boule  
Entoura des ciels clers serains.  
De là sortent tes Antipodes,  
Ces peuples que tu accrommodes  
A ces Sauvages inhumains.

Desquels quand la façon viens lire  
Avec tant d'inhumanitez,  
D'horreur, de pitié, et puis d'ire,  
Je poursuis ces grands cruaitez.  
Quelquefois de leur politique  
Je loue la sainte pratique,  
Auecques leurs simplicitez.

Làs ! si de ton esprit l'image  
Dieu eust posé en autre corps,  
Lequel d'un marinier orage  
Eust euté les grands effors,  
Qui eust craint de voir par les vndes  
Les esclats, les coups furibondes  
Des armés, et cent mille morts.

— LI —

Pas n'aurions de ceste histoire  
Le docte et véritable trait :  
Mais Dieu soigneux et de ta gloire  
Et de l'équitable souhait  
De la France, qui ne desire  
Que choses rares souvent lire,  
Ce désir a mis en effet.

C'est quand il estrena ce poële  
De ton bon esprit, et t'esleut,  
O Theuet, pour porter parole  
De ces peuples, ainsi voulut  
Que de voir désireux tu fusses,  
Et pour le mieux, il feit que peusses  
Parfaire ce que autre onc ne sceut.

Ainsi l'Europe tributaire  
A ton labeur, t'exaltera :  
Pas ne pourra France se taire,  
Ains t'admirant s'egaiera,  
Lisant ces merueilles cachées  
Et par nul escriuant touchées :  
Les lisant, elle t'honorera.





IN THEVETVM NOVI ORBIS  
PERAGRATOREM ET DESCRIPTOREM  
IO. AURATUS :  
LITERARUM GRÆCARUM REGIUS PROFESSOR.

Avre tenuis, sed non pedibus, nec nauibus ullis,  
Plurimus et terras, mensus et est maria.  
Multam tamen non nota maris terræque reicta  
His loca, nec certis testificata notis.  
At maria et terras pariter vagus iste Theuetus  
Et visu est mensus nauibus, et pedibus.  
Pignora certa refert longarum hæc scripta viarum,  
Ignotique orbis cursor et author adest.  
Vix quæ audita aliis, subiecta fidelibus edit  
Hic oculis, terra sospes ab Antipodum.  
Tantum aliis hic Cosmographis Cosmographus anteit,  
Auditu quanto certior est oculus.

<sup>1</sup> Jean Dorat, né à Limoges, mort à Paris en 1588. Il fut le maître de Ronsard et de plusieurs des membres de la Pléiade, qui plus tard, par reconnaissance, l'admirent parmi eux. François Ier l'avait nommé précepteur de ses pages. Il devint professeur de langue grecque au collège royal. Charles IX lui décerna le titre de poète royal. Ses poésies sont fort au-dessus de leur réputation. Il aimait Thevet, et lui dédia deux autres poèmes, l'un en vers grecs, l'autre en vers latins, que ce dernier inséra pieusement en tête de sa *Cosmographie universelle*.



## PRÉFACE AVX LECTEVRS.

**C**onsiderât à par moy, combien la longue experience des choses, et fidele obseruation de plusieurs païs et nations, ensemble leurs meurs et façons de viure, apporte de perfection à l'homme : comme s'il n'y auoit autre plus louable exercice, par lequel on puisse suffisamment enrichir son esprit de toute vertu heroïque et sciēce tressolide : outre ma premiere nauigation au païs de Leuant, en la Grece, Turquie, Egypte, et Arabie, laquelle autrefois ay mis en lumiere, me suis derechef soubs la protection et conduite du grand Gouuerneur de l'vnivers, si tant luy a pleu me faire de grace, abandonné à la discretion et mercy de l'vn des elemens le plus inconstant, moins pitoyable, et asseuré qui soit entre les autres, avec petis vaisseaux de bois, fragiles et caduques (dont bien souuent lon peut plus esperer la mort que la vie) pour nauiger vers le pole Antarctique, lequel n'a iamais esté decouvert ne congneu par les Anciens, comme il appert par les escrits de Ptolomée et autres, mesme le nostre de Septentrion, iusques à l'Equinoctal : tant s'en faut qu'ils ayent passé outre, et pource a esté estimé inhabitable. Et auons tant fait

par noz iournées, que sommes paruenus à l'Inde Amerique, enuiron le Capricorne, terre ferme de bonne temperature, et habitée : ainsi que particulierement et plus au long nous deliberons escrire cy apres. Ce que i'ay osé entreprendre à l'imitation de plusieurs grands personnages, dont les gestes plus qu'heroiques, et hautes entreprises celebrées par les histoires, les font viure encores aujourd'huy en perpetuel honneur et gloire immortelle. Qui a donné argument à ce grand poete Homere, de tant vertueusement celebrer par ses escrits Vlysses, sinon ceste longue peregrination et loingtain discours, qu'il a fait en diuers lieux, avec l'experiēce de plusieurs choses, tāt par eau que par terre, apres le sacagemēt de Troïe ? Qui a esté occasion à Virgile de tāt louablemēt escrire le Troien Enée (combien que, selon aucuns Historiographes, il eust malheureusemēt liuré son propre païs es mains de ses ennemis) sinō pour auoir vertueusement resisté à la fureur des vndes impetueuses, et autres incōueniens de la marine, il y ait veu et experimēté plusieurs choses, et finablemēt paruenu en Italie ? Or tout ainsi que le souuerain Createur a composé l'hōme de deux essences totalement differentes, l'vne elementaire et corruptible, l'autre celeste, diuine, et immortelle : aussi a il remis toutes choses contenuës soubs le caue du ciel en la puissance de l'homme

pour son vsage : dessus, à fin d'en congnoistre autant qu'il luy estoit necessaire, pour paruenir à ce souue-rain bien : luy laissant toutefois quelque difficulté, et varieté d'exercice : autremēt se fust abastardi par vne oisiueté et nōchallance. L'homme donc biē qu'il soit creature merueilleusemēt bien accōplie, si n'est il neātmoins qu'organe des actes vertueux, desquelz Dieu est la premiere cause : de façon qu'il peut eslire tel instrument qu'il luy plaist, pour executer son dessein, soit par mer ou par terre. Mais il se peut faire, comme lon voit le plus souuēt aduenir, que quelques vns soubs ce pretexte, facent coustume d'en abuser. Le negociateur pour vne auarice et appetit insatiable de quelque biē particulier et temporel, se hazardant indiscretemēt, est autāt vituperable, ainsi que tres biē le reprēd Horace en ses Epistres, cōme celuy est louable, qui pour l'embellissement et illustration de son esprit, et en faueur du bien public, s'expose libremēt à toute difficulté. Ceste methode a bien sceu pratiquer le sage Socrates, et apres luy Platon son disciple, lesquels non seulement ont été contens d'auoir voyagé en païs estranges, pour acquerir le comble de philosophie, mais aussi pour la communiquer au public, sans espoir d'aucun loyer ne recōpense. Cicerō n'a il pas enuoyé son fils Marc à Athenes, pour en partie ouyr Cratippus en Philo-

sophie, en partie pour apprendre les meurs et facons de viure des citoyens d'Athenes ? Lysander eleu pour sa magnanimité, Gouuerneur des Lacedemoniens, a si vaillament executé plusieurs belles entreprises cōtre Alcibiades, homme preux et vaillant : et Antiochus son lieutenant sur la mer, que quelque iacture ou detriment qu'il ait encouru, n'eut iamais le cuer abaissé, ains a tant poursuyui son ennemy par mer et terre, que finablement il a rendu Athenes soubs son obeissance. Themistocles non moins expert en l'art militaire, qu'en philosophie, pour monstrar combien il auoit desir d'exposer sa vie pour la liberté de son païs, a persuadé aux Atheniens, que l'argent recueilly es mines, que lon auoit accountumé de distribuer au peuple, fust conuerti et employé à bastir nauires, fustes, et galeres, cōtre Xerxes, lequel pour en partie l'auoir deffait, et en partie mis en route, cōgratulant à ceste heureuse victoire (contre le propre d'un ennemy) luy a fait present de trois les plus apparêtes citez de son empire. Qui a causé à Seleuc Nicanor, à l'Empereur Auguste Cesar, et à plusieurs Princes et notables personnages de porter dans leurs deuises et enseignes le Dauphin, et l'ancbre de la nauire, sinon donnans instruction à la postérité, que l'art de la marine est le premier, et de tous les autres le plus vertueux ? Voila sans plus long discours, exemple en la nauigation,

cōme toute chose, d'autant qu'elle est plus excellente, plus sont difficiles les moyens pour y paruenir : ainsi qu'apres l'experiēce nous tesmoigne Aristote, parlant de vertu. Et que la nauigation soit tousiours accompagnée de peril; cōme un corps de son vmbre, l'a biē monstré quelquefois Anacharsis Philosophe, lequel apres auoir interrogé de quelle espesseeur estoient les ais et tablettes, dont sont composées les nauires : et la response faicte, qu'ils estoient seulement de quatre doigts : De plus, dit-il, n'est elongnée la vie de la mort de celuy qui auecques nauires flotte sus mer. Or messieurs, pour auoir allegué tant d'excellens personnages, n'est que ie m'estime leur deuoir estre comparé, encor moins les egaler : mais ie me suis persuadé que la grandeur d'Alexandre, n'a empesché ses successeurs de tenter, voire iusques à l'extremité, la fortune : aussi n'a le scauoir eminent de Platon iusques là intimidé Aristote, qu'il n'aye à son plaisir traicté de la Philosophie. Tout ainsi, à fin de n'estre veu oyseux et inutile entre les autres, non plus que Diogenes entre les Atheniens, i'ay bien voulu reduire par escrit plusieurs choses notables, que i'ay diligemment obseruées en ma nauigation, entre le Midy et le Ponent : C'est à scauoir la situation et disposition des lieux, en quelque climat, zone, ou parallele que ce soit, tant de la marine, isles, et terre

ferme, la temperature de l'air, les meurs et facons de viure des habitans, la forme et propriété des animaux terrestres, et marins : ensemble d'arbres, arbrisseaux, avec leurs fruits, mineraux et pierreries : le tout representé viuemēt au naturel par portrait le plus exquis, qu'il m'a esté possible. Quant au reste, ie m'estimeray bien heureux, s'il vous plaist de receuoir ce mien petit labeur, d'aussi bon cuer que le vous presente : m'asseurāt au surplus que chacun l'aura pour agreable, si bien il pense au grand trauail de si longue et penible peregrination, qu'ay voulu entreprendre, pour à l'œil voir, et puis mettre en lumiere les choses plus memorables que ie y ay peu noter et recueillir, comme lon verra cy apres.



## ADVERTISSEMENT AV LECTEVRE

PAR M. DE LA PORTE.

**L**e ne doute point, Lecteur, que la description de ceste presente histoire ne te mette aucunemēt en admiration, tant pour la varieté des choses qui qui te sont à l'oeil demōstrées, que pour plusieurs autres de prime face te semblerōt plutost monstrueuses que naturelles. Mais apres auoir meuremēt cōsideré les grās effects de nostre mere Nature, ie croy fermement que telle opinion n'aura plus de lieu en ton esprit. Il te plaira semblablemēt ne t'esbahir de ce que tu trouueras là description de plusieurs arbres, cōme des palmiers, bestes, et oyseaux, estre totalement contraire à celle de noz modernes obseruateurs, lesquels tant pour n'auoir veu les lieux, que pour le peu d'experience et doctrine qu'ils ont, n'y peuuent adiouster foy. Te suppliant auoir recours aux gens du pais qui demeurent par decà, ou à ceux qui ont fait ce voyage, lesquels te pourront asseurer de la verité. D'autātage s'il y a quelques dictions Francoises qui te semblent rudes ou mal accōmodées, tu en accuseras la fiebure, et la mort. La fiebure, laquelle a tellemēt detenu l'Autheur depuis son retour,

qu'il n'a pas eu loysir de reuoir son liure auant que le bailler à l'Imprimeur, estant pressé de ce faire par le cōmandemēt de Monseigneur le cardinal de Sens. Là mort qui a preuenu AMBROISE DE LA PORTE, hōme studieux et bien entendu en la langue Françoise, lequel auoit pris l'entiere charge du present liure. Toutefois tu te doibs asseurer, que nostre deuoir n'a point été oublie, souhaitant pour toute recompense qu'il te puisse estre agreable.









## CHAPITRE I<sup>er</sup>.

|| *L'embarquement de l'auteur.*

Fol. 1.

COMBIEU que les elemens et toutes choses qui en prouienent sous la lune iusques au centre de la terre, semblent (comme la verité est) auoir esté faittes pour l'hôome : si est-ce que nature, mere de toutes choses, a esté et est tousiours telle, qu'elle a remis et cache au dedans les choses les plus precieuses et excellentes de son ceuure, voire bien s'y est remise elle-mesme : au contraire de la chose artificielle. Le plus sçauant ouurier, fusse bien Appelles ou Phidias, tout ainsi qu'il demeure par dehors seulement pour portraire, grauer, et enrichir le vaisseau ou statue, aussi n'y a que le superficiel qui reçoive ornement et polissure : quant au dedans il reste totalement rude et mal poli. Mais de nature nous en voyons tout le contraire. Prenons exēple premierement au corps humain. Tout

*Toutes choses  
ont esté  
faittes pour  
l'hôome.*

*Differēce d'art  
et de nature.*

l'artifice et excellence de nature est cachée au dedans et centre de nostre corps, mesme de tout autre corps naturel : le superficial et exterieur n'est rien en comparaison, sinon que de l'intérieur il prend son accomplissement et perfectiō. La terre nous monstre extérieurement une face triste et melancholique, couverte le plus souuent de pierres, espines et chardōs, ou autres semblables. Mais si le laboureur la veut ouvrir avecques soc et charrue, il trouera ceste vertu tant excellente, preste de luy produire à merueilles et le recompenser au centuple. Aussi est la vertu vegetatiue au dedans de la racine et du tronc de la plante, réparée à l'étour de dure escorce, aucunes fois simple, quelque fois double : et la partie du fruct la plus precieuse, où est ceste vertu de produire et engendrer son semblable, est serrée cōme en un lieu plus seur, au centre du mesme fruct. Or tout ainsi que le laboureur ayant sondé la terre et recou grand emolument : un autre non content de voir les eaux superficiellement les a voulu sonder au semblable, par le moyen de ceste tant noble nauigation, avec nauires et autres vaisseaux. Et pour y auoir trouué et recueilli richesses inestimables (ce qui n'est autre raison puisque toutes choses sont pour l'homme) la nauigation est deuenue peu à peu tant frequentée entre les hōmes, que plusieurs ne s'arrestant perpetuellement es isles inconstantes et mal asseurées, ont finablement abordé la terre ferme, bonne et fertile : ce que auant l'experience l'on n'eust iamais estimé, mesme selon l'oppiniō des anciens. D'ocques la principale cause de nostre nauigation aux Indes Ameri-

*Utilitt de la navigation.*

*Cause de la navigation de*

ques, est que Monsieur de Villegagnon <sup>1</sup> Cheualier de Malte, homme genereux, et autant bien accôpli, soit à la || marine, ou autres honestetez, qu'il est possible, ayant auecques meure deliberation, receu le commandement du Roy, pour auoir esté suffisamment informé de mon voyage au païs de Leuant <sup>2</sup>, et l'exercice que ie pouuois auoir fait à la marine, m'a instammēt sollicité, voire sous l'autorité du Roy monseigneur et Prince (auquel ie dois tout honneur et obeissance) expressement commandé luy assister pour l'execution de son entreprise. Ce que librement i'ay accordé, tant pour l'obeissance, que ie veux rendre à mon Prince naturel, selon ma capacité, que pour l'honesteté de la chose, combien qu'elle fust laborieuse. Pour ce est-il que le sixiesme iour de may mil cinq cens cinquante cinq, apres que ledit Sieur de Villegagnon eut donné ordre pour l'asseurance et commodité de son voyage à ses vaisseaux, munitions, et autres choses de guerre : mais avec plus grande difficulté que en une armée marchant sur terre au nombre et à la qualité de ses gens de tous estats, gentilshommes, soldats, et varieté d'artisans : bref le tout dressé au meilleur equipage qu'il fut possible : le temps venu de nous embarquer au Hable de grace, ville moderne, lequel en passant, ie diray auoir esté appellé ainsi

*l'auteur aux Ameriques.*

Fol. 2.

*Loüenges du Seigneur de Villegagnon.*

*Embarquement des François pour aller aux Indes Ameriques.*

*Hable de grace et pourquoi*

<sup>1</sup> Sur Villegagnon et sa biographie, on peut consulter H. DE GRAMMONT. *Relation de l'expédition de Charles-Quint contre Alger.* P. 1, 26, 141, 148. — P. GAFFAREL. *Histoire du Brésil français au XVI<sup>e</sup> siècle..*

<sup>2</sup> Thevet l'a raconté dans sa *Cosmographie du Levant.* Lyon, 1554, 1556, in-4°.

*est ainsi appellé.* Hable<sup>1</sup>, selon mon iugement de ce mot Ἀυλώψ qui signifie mer ou destroict : ou si vous dictes Haure, *ab hauriendis aquis*, située en Normandie à nostre grand mer et Ocean Gallique, où abandonnans la terre feisines voile, nous acheminans sus ceste grande mer à bon droit appellée Ocean par son impetuosité, de ce mot Ὡκύς comme veulent aucuns, et totalement soubmis à la mercy et du vent et des ondes.

*Superstition des anciens auant que nauiger.* Le scay bien qu'en la supersticieuse et abusive religion des Gentils plusieurs faisoyent vœux, prieres, et sacrifices à diuers dieux, selō que la nécessité se présentoit. Dōcques entre ceux qui vouloient faire exercice sur l'eau, aucuns iettoyent au commencement quelque piece de monnoye dedans, par maniere de present et offrande, pour auecques toute congratulation rendre les dieux de la mer propices et fauorables. Les autres attribuans quelque diuinité aux vents, ilz les appaisoient par estranges ceremonies : comme lon trouue les Calabriës auoir faict à Iapix, (vent ainsi nommé) et les Thuriens et Pamphiliens à quelques autres. Ainsi lisons nous en l'Eneide de Virgile (si elle est digne de quelque foy) combien, pour l'importune priere de Iuno vers Eolus Roy des Vēts, le miserable Troïen a enduré sur la mer, et la querelle des Dieux qui en est ensuyuie. Par cela peut on euidemment cognoistre l'erreur et abus, dont estoit aueuglée l'antiquité en son gentillisme dam-

<sup>1</sup> Inutile de faire remarquer l'absurde étymologie donnée par Thevet. Havre est un mot d'origine germanique, une corruption de Hafen, port ou baie.

nable, attribuant à une créature, voire des moindres, et soubs la puissance de l'homme, ce qui appartient au seul Createur : lequel ie ne scaurois suffisamment louer en cest endroit, pour s'estre communiqué à nous et nous auoir exempté d'une si tenebreuse ignorance. Et de ma part, pour de sa seule grace auoir tant fauorisé nostre voyage, que nous donnant le vent si bien à poupe, nous auons tranquillement passé le destroict, et de la aux Canaries, isles distantes de l'Equinoctial de vingt sept degrez, et de nostre France de cinq cens lieues ou enuiron. Or pour plusieurs raisons m'a semblé mieux seāt commencer ce mien discours à nostre embarquement, cōme par une plus certaine me || thode. Ce que faisant, i'espere amy (Lecteur) si vous prenés plaisir à le lire, de vous conduire de point en autre, et de lieu en lieu, depuis le commencement iusques à la fin, droit, comme avec le fil de Thesée, obseruant la longitude des païs et latitude. Toutesfois ou ie n'auroys faict tel deuoir, que la chose et vostre iugement exquis meriteroit, ie vous supplie m'excuser, considerant estre mal aisé à un homme seulet, sans faueur et support de quelque Prince ou grand Seigneur, pouuoir voyager et descouvrir les païs lointains, y obseruant les choses singulieres, n'y executer grandes entreprises, combien que de soy en fust assez capable. Et me souuient qu'à ce propos dit tres-bien Aristote, qu'il est impossible et fort malaisé, que celuy face choses de grande excellance et dignes de louège, quand le moyen, c'est à dire, richesses lui defaillett : ioinct que la vie de l'homme est breue, subiecte à mille fortunes et aduersitez,

Fol. 3.



## CHAPITRE II.

*Du destroit anciennement nommé Calpe, et  
au-iourhuy Gibaltar.*

*Destroit de  
Gibaltar.*

**C**OSTOYANS donc l'Espaigne à senestre, avec un vent si calme et propice, vinmes iusques vis à vis de Gibaltar, sans toutesfois de si pres en approcher pour plusieurs causes : auquel lieu nous feimes quelque seiour. Ce destroit est sus les limites d'Espaigne, diuisant l'Europe d'auc l'Afrique : comme celuy de Constantinople, l'Europe de l'Asie. Plusieurs tiennent iceluy estre l'origine de nostre mer Mediterranée, comme si la grande mer pour estre trop pleine se degorgeoit par cest endroist sur la terre, duquel escript Aristote<sup>1</sup> en son liure du monde en ceste maniere : l'Ocean, qui de tous costez nous enuironne, vers l'Occident pres les colonnes d'Hercules se respend par la terre en nostre mer comme en un port, mais par un embouchement fort estoict. Aupres de ce destroit se trouuent deux

*Isles et autres*

<sup>1</sup> ARISTOTE. *De mundo*, III. 3. Ἐν δὲ τῷ πρὸς δύσιν στενοπόρῳ διανεῳγός στόματι, κατὰ τὰς Ἡρακλείους λεγομένας στήλας, τὸν ἔισπουν εἰς τὴν ἕσω θάλασσαν ὡς ἐν εἰς λίμενα ποιεῖται.

isles assez prochaines <sup>1</sup> l'une de l'autre, habitées de singularitez de barbares, coursaires, et esclaves, la plus grande part avec la cadene à la iambe, lesquels trauaillent à faire le sel, dont il se fait là bien grand traffique. De ces isles l'une est Australe et plus grande, faite en forme de triangle si vous le voyez de loin, nommée par les anciens Ebusus, et par les modernes Ieuiza : l'autre *Ebusus Ievisa* regarde Septentrion, appellée Frumentaria. Et pour y aller est la nauigation fort difficile, pour certains <sup>2</sup> rochers qui se voient à fleur d'eau, et autres incommoditez. D'auantage y entrent plusieurs riuieres nauigables, qui y apportent grand enrichissement, cōme une appellée Malue <sup>3</sup>, separant la Mauritanie de la Cesariense : une autre encore nommée Sala <sup>4</sup>, prenant source de la montagne de Dure : laquelle ayant trauersé le royaume de Fes, se diuise en forme de ceste lettre grecque Δ, puis se va rendre dans ce destroit : et pareillement quelques autres, dont à present me deporte. Le diray seulement en passant, que ce destroit passé, incontinent sur la coste d'Afrique jusques au tropique de Cácer, on ne voit gueres croistre ne decroistre la mer, mais par de la sitost que l'on ap <sup>||</sup> proche de ce grand fleuve Niger, unze degrez

*Malve, fl.*  
*Sala, fl.*

Fol. 4.

<sup>1</sup> Les îles dont parle Thevet et qui sont les Baléares ne sont pas si « prochaines » de Gibraltar qu'il veut bien le dire.

<sup>2</sup> Ces deux îles sont en effet entourées d'une chaîne de récifs et d'îlots dont les principaux se nomment Conejera, Bleda, Esporto, Vedra, Espalmador, Espartel, etc.

<sup>3</sup> C'est la Malouia actuelle.

<sup>4</sup> C'est l'Oued Sebou actuel. Quant à la montagne Dure elle paraît correspondre à l'El Dschibbelam.

de la ligne, on s'en apperçoit aucunement selon le cours de ce fleuve. En ce destroict de la mer Méditerranée y a deux montagnes d'admirable hauteur, l'une du costé de l'Afrique, selon Mela, anciennement dite Calpe, maintenât Gibraltar ; l'autre Abyle, lesquelles ensemble l'on appelle colonnes d'Hercules : pour ce que selon aucuns il les diuisa quelquefois en deux, qui parauant n'estoient qu'une montagne continue, nommée Briareï : et là retournant de la Grèce par ce destroit feit la consommation de ses labours, estimant ne deuoir ou pouvoir passer oultre, pour la vastité et amplitude de la mer, qui s'estendoit jusques à son orizon et fin de sa veue. Les autres tiennent que ce mesme Hercules, pour laisser membre de ses heureuses cõquestes, feit là eriger deux colomnes <sup>1</sup> de merueilleuse hauteur du costé de l'Europe. Car la coutume a esté anciennement que les nobles et grands Seigneurs faisoyent quelques hautes colomnes, au lieu où ils finissoient leurs vcyages et entreprises, ou biē leur sepulture et tombeau : pour montrer par ce moyen leur grandeur et eminence par sus tous les autres. Ainsi lisons <sup>2</sup> nous Alexandre auoir laissé quelques signes aux lieux de l'Asie maieure, où il avoit esté. Pour mesme cause a esté

<sup>1</sup> Sur les colonnes d'Hercule on peut consulter RIANT. *Pélerinages des Scandinaves en Terre Sainte.* P. 76, 77. — DOZY, *Recherches sur l'Espagne.* II, 340, Appendice n° XXXV. — SUAREZ DE SALAZAR. *Grandezas y antigüedades de la ciudad de Cadiz.* — REDSLOB. *Thulé.* I, id. IV. — MOVERS. *Die Phönizier.* II, p. 1, 525, etc.

<sup>2</sup> ARRIEN. *Anabasis.* V, 19.

érigé le colosse à Rhodes <sup>1</sup>. Autant se peut dire du Mausolée, nombré entre les sept merueilles du monde et basti par Artemisia en l'honneur et pour l'amitié qu'elle portoit à son mary : autant des pyramides de Memphis, sous lesquelles estoient inhumez les Roys d'Egypte. D'avantage à l'entrée de la mer maieure <sup>2</sup>, Iule Cœsar feit dresser une haute colomne de marbre blanc : de laquelle et du colosse de Rhodes, trouuerés les figures en ma Description du Leuant. Et pourtant que plusieurs ont esté de ce nom, nous dirons avec Arrien <sup>3</sup> Historiographe, ce Hercules auoir esté celuy que les Tyriens ont célébré : pour ce qu'iceux ont edifié Tartesse <sup>4</sup> à la frontière d'Espagne, où sont les colomnes dont nous avons parlé : et là un temple à luy consacré et basti à la mode des Pheniciens, avec les sacrifices et ceremonies qui s'y faisoient le temps passé : aussi a esté nommé le lieu d'Hercules. Ce destroit aujourd'hui est un vray asile et receptacle de larrons, pyrates et escumeurs de mer, cōme Turcs, Mores et Barbares <sup>5</sup>, ennemis de nostre religion

*Quel Hercules  
a esté, duquel  
sont nommées  
ces colonnes.*

*Tartesse,  
ancienne ville  
d'Afrique.*

<sup>1</sup> Sur le colosse de Rhodes, voir PLINE. H. N. Liv. XXXIV, §. 18. — C'était réellement une statue coulée en bronze par Charès de Lindos, élève de Lysippe. Rhodes avait encore une centaine d'autres colosses, dont cinq faits par Bryaxis. Voir LACROIX. *Îles de la Grèce*.

<sup>2</sup> Il s'agit ici de la mer noire.

<sup>3</sup> THEVET. *Cosmographie universelle*. Liv. I, § 4, p. 7.

<sup>4</sup> ARRIEN. *Anabase*. II, 16. Tartessus n'a jamais été en Afrique, mais bien en Espagne. Confusion avec Gadès. Voir STRABON. Liv. III, § 1.

<sup>5</sup> Sur les pirateries des Barbaresques à cette époque et dans cette région, on peut consulter SANDER RANG et F. DENIS.

*Gibaltar, lieu de traffique de l'Europe et d'Afrique.* chrestienne : lesquels voltigeans avecques nauires volent les marchants qui viennent traffiquer tant d'Afrique, Espagne, que de Frâce : mesmes qu'est encores plus à deplorer, la captiuité de plusieurs Chrestiens, desquels ils usent autant inhumainement que de bestes brutes en tous leurs affaires, outre la perdition des ames pour le violement et transgression du Christianisme.



### CHAPITRE III.

#### *De l'Afrique en general.*

**P**ASSANS outre ce destroict, pour ce qu'auiions costoyé le païs d'Afrique l'espace de huit iournées, semblablement à senestre iusques au droit du cap de Canti<sup>1</sup>, dis-*Cap de Canti.* tant de l'équinoctial trente trois degrez, nous en

*Fondation de la régence d'Alger. — CHARRIÈRE. Négociations de la France dans le Levant.*

Le livre fort curieux de NICOLAS DE NICOLAY. *Nauigations et pbrégrinations orientales.*

<sup>1</sup> Le cap Cantin actuel, au nord de Mogador.

escri || rons sommairement. Afrique selon Ptolemée, est une des trois parties de la terre, (ou bien des quatre, selon les modernes géographes, qui ont escrit depuis, que par nauigations plusieurs païs anciennement incongneus ont esté découuers, comme l'Inde Amerique, dont nous pretendons escrire) appellée selon Iosephe <sup>1</sup>, Afrique, de Afer, lequel comme nous lisons ès histoires Grecques et Latines, pour l'auoir subiugée, y a regné, et faict appeller de son nom : car auparauant elle s'appelloit Libye, comme veulent aucūs, de ce mot grec Λίβυς, qui signifie ce vent du midy , qui là est tant frequent et familier : ou de Libs, qui y regna. Ou bien Afrique a esté nommée de ceste particule a, et Φρίξη, qui signifie froid, comme estant sans aucune froidure : et parauant appellée Hesperia. Quant à sa situation elle commence veritablement de l'Ocean Atlantique, et finit au destroit de l'Arabie, ou à la mer d'Egypte, selon Appian : comme pareillement en peu de parolles escrit tres bien Aristote. Les autres la font commencer du Nil, et vers Septentrion à la mer Mediterranée. Dauantage l'Afrique a esté appellée (ainsi que descrit Iosephe aux Antiquités Iudaïques) tout ce qui est cōpris d'un costé depuis la mer de Septētrion, ou Mediterranée, iusques à l'Océan meridional, separée toutefois en deux, vieille et

Fol. 5.

Quatre parties  
de la terre selon  
les modernes  
geographes.

Etymologie  
diuise de ce  
mot Afrique.

Situatiō de  
l'Afrique.

<sup>1</sup> Voici le passage de JOSÈPHE : *Antiquités Judaïques*, I, 15.  
Λέγεται δὲ ὡς οὗτος ὁ Ὁφρήν στρατεύσας ἐπὶ τὴν Λιβύην κατέσχεν αὐτὴν, καὶ οἱ ἔνωναι αὐτοῦ, κατοικήσαντες ἐν αὐτῇ, τὴν γῆν ἀπὸ τοῦ ἐκείνου δνόματος Ἀφρικήν προσηγόρευσαν.

nouuelle : la nouvelle commence aux monts de la Lune ayant son chef au cap de Bonne Esperance, en la mer de midi, trente-cinq degrez, sus la ligne, de sorte qu'elle contient de latitude, vingt-cinq degrez. Quant à la vieille elle se diuise en quatre prouvinces, la premiere est la Barbarie, contenant Moritanie ou Tingitaine, Cyrene et Cesariense. Là tout le peuple est fort noir : autresfois ce païs a esté peu habité, aujourd'huy beaucoup plus, sans parler de diuers peuples au milieu de ceste contrée, pour la diuersité des mœurs et de leur religion, la cognoissance desquelz meriteroit bien voyage tout expres. Ptolemée n'a faict mention de la partie exterieure vers le midy, pour n'auoir esté decouverte de son temps. Plusieurs l'ont descritte plus au long, comme Pline, Mela, Strabo, Apian, et autres, qui m'empeschera de plus m'y arrester. Ceste region dit Herodian estre feconde et populeuse, et pourtant y auoir gens de diuerses sortes, et façons de viure. Que les Pheniciens quelquefois soyent venuz habiter l'Afrique, monstre ce qu'est escrit en langue Phenicienne en aucunes colonnes de pierre<sup>1</sup>, qui se voyent encores en la ville de Tinge, nommée à present Tamar, appartenant au Roy de Portugal. Quant aux meurs : tout ainsi qu'est diuerse la temperature de l'air, selon la

*Colonnes de  
pierre ou sont  
caracteres  
Pheniciens.*

<sup>1</sup> Thevet n'a jamais vu ces colonnes. Il en parle sans doute d'après PROCOPE. *De bello Vandalico*, II, 10. "Ἐνθα στῆλαι δυο ἐκ λίθων λευκῶν πεποιημέναι ἄγχι χρήνης εἰσὶ τῆς μεγάλης, γράμματα Φοινικικὰ ἔγχεισι λαμμένα ἔχουσαι τῇ Φοινίκων γλώσσῃ. Cf. SUIDAS. Au mot Χάνααν."

*Meurs et  
religions des  
Africains.*

Fol. 6.

*Cause pour  
laquelle prouien-  
nent en  
Afrique bestes  
monstrueuses.*

*Prouerbe.*

diuersité des lieux : ainsi acquerent les personnes variété de temperamens, et par consequence de meurs, pour la sympathie qu'il y a de l'ame avec le corps : cōme monstre Galien au liure qu'il en a escrit. Nous voyons en nostre Europe, mesme en la France, varier aucunement les meurs selon la varieté des païs. Comme en la Celtique autrement qu'en l'Aquitanie, et la autremēt qu'en la Gaule Belgique : encores en chacune des trois on trouuera quelque varieté. En general lon trouue les Africains cauteleux : comme les Syriens auares : les Siciliens subtils : les Asians, voluptueux. Il y a aussi grande varieté de religions : les uns gentilisent mais d'une autre façon qu'au temps passé : les autres sont Mahometistes, quelques || uns tiennent le Christianisme d'une maniere fort estrange, et autrement que nous. Quāt aux bestes brutes, elles sont fort variables. Aristote dit les bestes en Asie estre fort cruelles, robustes en l'Europe, en Afrique monstrueuses. Pour la rareté des eaux <sup>1</sup>, plusieurs bestes de diuerse espece sont contraintes de s'assembler au lieu où il se trouue quelque eau : et la bien souuent se communiquent les unes aux autres, pour la chaleur qui les rend aucunement promptes et faciles. De là s'engendrent plusieurs animaux monstrueux, despeces diuerses representées en un mesme individu. Qui a

<sup>1</sup> Thevet s'est presque contenté de traduire PLINE (H. N., VII, 17.) *Africa hæc maxime spectat, inopia aquarum ad paucos amnes congregantibus se feris. Ideo multiformes ibi animalium partus, varie feminis cujusque generis mares aut vi aut voluptate miscente, unde etiam vulgare Græcia dictum : semper aliquid novi Africam afferre.*

donné argument au prouerbe, que l'Afrique produit tousiours quelque chose de nouveau. Ce mesme prouerbe ont plus ayant pratiqué les Romains, comme plusieurs fois ils ayent faict voyages et expeditions en Afrique, pour l'auoir par long temps dominée. Comme vous avez de Scipion surnommé Africain, ils emportoyent tousiours ie ne scay quoy d'estrange, qui sembloit mettre et engendrer scandale en leur cité et Republique.



## CHAPITRE IV.

### *De l'Afrique en particulier.*

*Barbarie partie  
de l'Afrique  
pourquoy  
ainsi nommée.*



R quant à la partie d'Afrique, laquelle nous auons costoyée vers l'Oceā Atlantique comme Mauritanie, et la Barbarie, ainsi appellée pour la diuersité et façon estrange des habitans : elle est habitée de Turcs, Mores, et autres natifs du païs, vray est qu'en aucuns lieux elle est peu habitée, et comme deserte, tant à cause de l'excessiue chaleur, qui les constraint demeurer tous nuds, hors-mis les parties honteuses, que pour la sterilité d'aucuns endroits pleins d'arenes, et

pour la quantité de bestes sauvages, comme Lions, Tigres, Dragons, Leopards, Buffles, Hyenes, Panthères, et autres, qui contraignent les gens du païs aller en troupes à leurs affaires et trafiques, garnis d'arcs, de flèches, et autres bastons pour soy defendre. Que si quelquefois ils sont surpris en petit nombre, cōme quand ils vont pescher, ou autrement, ils gaignent la mer, et se iettās dedans se sauvent à bien nager : à quoy par contrainte se sont ainsi duits et accoustumez. Les autres n'estans si habiles, ou n'ayans l'industrie de nager, mōtent aux arbres, et par ce mesme moyē euitent le danger d'icelles bestes. Faut aussi noter que les gēs du païs meurēt plus souuent par rauissement des bestes sauvages, que par mort naturelle : et ce depuis Gibraltar iusques au cap Verd. ||

Ilz tiennent la malheureuse loy de Mahomet, encore plus supersticieusement que les Turcs naturels. Auant que faire leur oraison aux tēples et mousquées, ils se lauent entièrement tout le corps, estimans purger l'esprit ainsi cōme le corps par ce lauement exterieur et ceremonieux avec un elemēt corruptible. Et est l'oraison faictre quatre fois le iour, ainsi que i'ay veu faire les Turcs à Constatinoble. Au tēps passé que les Payens eurent premieremēt et auant tous autres reçeu ceste damnable religion, ils estoient cōtraints une fois en leur vie faire le voyage de Mecha, où est inhumé leur gētil Prophète : autrement ils n'esperoyēt les delices, qui leur estoÿēt promises. Ce qu'obseruent encores aujourd'huy <sup>1</sup> les Turcs et

Fol. 7.  
*Religion et  
ceremonies des  
Barbares.*

*Mecha  
sepulchre de  
Mahomet.  
Voyage des*

<sup>1</sup> Ces grandes caravanes se font encore non seulement au

*Turcs en  
Mecha.*

s'assemblent pour faire le voyage avec toutes munitions, cōme s'ils vouloyent aller en guere, pour les incursions des Arabes, qui tiennent les montagnes en certains lieux. Quelles assemblées ay-je veu, estant au Caire, et la magnificence et triomphe que lon y fait! Cela observēt encores plus curieusement et es-troittemēt les Mores d'Afrique, et autres Mahometistes, tant sont ils aveuglez et obstinez : qui m'a donné occasion de parler en cest endroit des Turcs, et du voyage, auāt qu'entreprendre la guerre, ou autre chose de grande importance. Et quād principalement le moyē leur est ostē de faire ce voyage, ils sacrifient quelque beste sauvage ou domestique, ainsi qu'il se rencontre : qu'ils appellent tāt en leur langue qu'en Arabesque, *Corban*, dictiō prise des Hebreux et Chaldées, qui vaut autant à dire, cōme present, ou offrāde. Ce que ne font les Turcs de Leuant, mesmes devant Constantinople. Ils ont certains prestres, les plus grāds imposteurs du monde : ils font croire et entendre au vulgaire, qu'ils sçavent les secrets de Dieu, et de leur Prophete, pour parler souuent avecques eux. D'auātage ils usent d'une maniere d'escrire fort estrange, et s'attribuēt le premier usage d'escriture, sur toutes autres nations. Ce que ne leur accordent iamais les Egyptiens, ausquels la meilleure part de ceux qui ont traité des antiquitez, donnent la premiere inuention descrire, et representer par quel-

*Les Egyptiēs  
premiers  
inuenteurs des*

Caire, mais même à Constantinople. Thevet les a décris dans sa *Cosmographie du Levant*. Cf. THEVENOT. *Voyages*. T. I et II, passim.

ques figures la cōception de l'esprit. Et à ce propos a escrit Tacite<sup>1</sup> en ceste maniere, les Egyptiens ont les premiers representé et exprimé la cōceptiō de l'esprit par figures d'animaux, grauans sus pierres, pour la memoire des hōmes, les choses ancienne-ment faites et aduenues. Aussi ils se dient les premiers inuenteurs des lettres et caracteres. Et ceste inuention (comme lon trouue par escrit) a esté portée en Grece des Pheniciens, qui lors dominoyent sus la mer, reputans à leur grande gloire, cōme inuenteurs premiers de ce qu'ils auoient pris des Egyptiēs. Les hōmes en ceste part du costé de l'Europe sont assés belliqueux, coustumiers de se oindre d'huile, dōt ils ont abondance, auant qu'entreprendre exercice violent : ainsi que faisoient au temps passé les athlètes, et autres, à fin que les parties du corps, comme muscles, tendons, nerfs, et ligamens adoucis par l'huile, fussent plus faciles et dispos à tous mouue-mēs, selon la varieté de l'exercice : car toute chose molle et pliable est moins subiecte à rompre. Ils font guerre principalemenr contre les Espagnols de frontiere, en partie pour la religion, en partie pour autres causes. Il est certain que les Portugais<sup>2</sup>, depuis

lettres et  
caracteres.

Barbares assez  
belliqueux.

<sup>1</sup> TACITE. *Annales.* xi. 14. Primi per figuras animalium Ægyptii sensus mentis effingebant..., et litterarum semet inventores perhibent; inde Phoenicas, quia mari præpollebant, intulisse Græciæ, gloriamque adeptos, tanquam reppererint quæ acceperant.

<sup>2</sup> Cf. MAJOR. *The life of Prince Henry of Portugal.* — CODINE. *Bulletin de la société de géographie de Paris.* Avril, juin, juillet, août 1873.

Fol. 8. certains temps ença, ont pris quelques places enceste Barbarie, et basty villes et forts, ou ils || ont introduit nostre religion : specialemēt une belle ville, qu'ils S. Crois, ville auoyēt nommē Saincte Croix, pour y estre arriuez en Barbarie. et arestez un tel iour et ce au pied d'une belle mōtagne. Et depuis deux ans ença la canaille du païs assemblez en grand nōbre, ont precipité de dessus ladicte montagne, grosses pierres, et cailloux, qu'ils auoyent tiré des rochers : de maniere que finablement les autres ont esté contrains de quitter la place. Et a tousiours telle inimitié entre eux, qu'ils trafiquēt de sucre, huile, ris, cuirs, et autres marchandises par Fertilité de la hostages et personnes interposées. Ils ont quantité Barbarie. d'assez bons fruits, comme oranges, citrons, limons, grenades, et semblables, dont ils usent par faute de meilleures viādes : et du ris au lieu de blé. Ils boiuent aussi huilles, ainsi que nous beuuōs du vin. Ils vivent assez bon aage, plus (à mon aduis) pour la sobrieté et indigence de viande qu'autremēt.



## CHAPITRE V.

### *Des isles Fortunées, maintenant appellées Canaries.*

Situatiō des isles Fortunées, et ESTE Barbarie laissée à main gauche, ayans tousiours vent en poupe nous congneumes par l'instrument de marine, de

combien nous pouvions lors approcher des isles For- pourquoy ainsi tunées, situées aux frôties de Mauritanie deuers l'Occident, ainsi appellées par les Anciens, pour la bonne temperature de l'air, et fertilité d'icelles. Or le premier iour de Septembre audit an, à six heures du matin, commençasmes à voir l'une de ces isles par la hauteur d'une montagne, de laquelle nous parlerons plus amplement et en particulier cy apres. Ces isles, selon aucuns, sont estimées estre dix en nombre : desquelles y en a trois, dont les auteurs n'ont fait mention pour ce qu'elles sont desertes, et non habitées : les autres sept, c'est assçauoir Tenerife, l'isle de Fer, la Gomiere, et la grande isle signamment appellée Canarie, sont distantes de l'équinoctial de vintsept degrez : les trois autres, Fortauenture, Palme et Len-celote, de vingt huit degrez. Et pourtant lon peut voir, que depuis la premiere iusques à la dernière, il y a un degré qui vaut dixsept lieües et demye, pris du Nort au Su : selon l'opinion des pillots, mais sans en parler plus auant qui voudra rechercher par degrez celestes la quantité de lieües et stades, que contient la terre, et quelle proportion il y a de lieüe et degré (ce que doit obseruer celuy qui veut escrire des païs comme vray cosmographe) il pourra veoir Ptolomée<sup>1</sup> qui en traite bien amplement en sa Cosmographie. Entre ces isles n'y a que la plus grande qui fut appellée Canarie : et ce pour la multitude des grans chiens, qu'elle nourrist : ainsi que recite Pline, et plusieurs autres apres luy, qui disent encores que Iuba en

*Nombre des  
isles Fortunées.*

<sup>1</sup> PTOLÉMÉE. § III, IV, V, VI.

emmena deux : maintenant sont toutes appellées Canaries pour ceste mesme raison, sans distinction aucune. Mais selon mon opinion<sup>1</sup> i'estimeroye plustost auoir esté appellées Canaries pour l'abondance des cannes et roseaux sauages, qui sont sur le riuage de la mer : car quant aux roseaux portans sucre, les Espagnols en ont planté quelque partie, depuis le temps qu'ils ont commencé à habiter ces lieux là : mais des sauages y en auoit au parauant, que ce païs aye porté chiens ne grands ne petis : ce que aussi n'est vraysemblable : car principalement ay congneu par experiance, que tous ces Sauages découuers depuis certain temps en ça, onques n'a || uoyent eu congnissance de chat, ne de chien : comme nous monstrarons en son lieu plus amplement. Je scay bien toutefois que les Portugais y en ont mené et nourry quelques uns, ce qu'ilz font encores aujour-d'hui, pour chasser aux cheures et autres bestes

Fol. 9.

*Isles Fortunées parquoy maintenant appellées Canaries.*

<sup>1</sup> Malgré l'opinion de Thevet, la véritable étymologie des Canaries paraît être le mot *canis*, et nullement *canna*, attendu que les cannes à sucre furent transportées seulement à l'époque de la découverte. Quant aux chiens que Thevet prétend ne pas exister dans cet archipel, ils existaient encore au temps de Béthencourt, puisque nous lisons dans le *Canarien*. § 69, p. 129, édit. Gravier. « Ils sont bien garniz de bestes, c'est assauoir : pourciaulx, chieures et brebis, et de chiens sauages qui semblent loups, mais ils sont petis. » THOMAS NICOLS, cité par BORY DE SAINT-VINCENT. *Essai sur les îles Fortunées*. P. 211, assure également que non-seulement on trouvait des chiens aux Canaries, mais encore que les insulaires les châtraient et les mangeaient.

sauvages. Pline <sup>1</sup> donc en parle en ceste maniere, la premiere est appellée Ombrion, ou n'y a aucun signe de bastiment ou maison : es montagnes se voit un estang, et arbres semblables à celui qu'on appelle Ferula, mais blancs et noirs, desquels on épraint et tire eau : des noirs, l'eau est fort amere : et au contraire des blancs, eau plaisante à boire. L'autre est appellée Iunonia, ou il n'y a qu'une maisonnette bastie seulement de pierre. Il s'en voit une autre prochaine, mais moidre et de mesme nom. Une autre est pleine de grâds lesards. Vis à vis d'icelles y en auoit une appellée l'isle de neiges, pour ce qu'elle est tousiours couverte de neiges. La prochaine d'icelle est Canaria ainsi dite pour la multitude des grâds chiens qu'elle produit comme desia nous auons dit : dont Iuba Roy de Mauritanie en amena deux et en icelle y a quelque apparence de bastimens vieux. Ce païs anciennement a esté habité de gens <sup>2</sup> sauvages et

*Ombrion.*

*Arbre estrange.*

*Iunonia.*

*Isle de neiges.*

*Canaria.*

<sup>1</sup> Voici le passage de Pline (H.N. vi. 37.). « Primam vocari Ombrion nullis ædificiorum vestigiis : habere in montibus stagnum, arbores similes ferulæ, ex quibus aqua exprimatur, ex nigris amara, ex candidioribus potui jucunda. Alteram insulam Junoniam appellari, in ea ædiculam esse tantum lapide exstructam. Ab ea in vicino eodem nomine minorem. Deinde Caprariam, lacertis grandibus refertam. In conspectu earum esse Nivariam quæ hoc nomen accepit a perpetua nive nebulosam. Proximam ei Canariam vocari a multitudine canum ingentis magnitudinis ex quibus perducti sunt Jubæ duo : apparentque ibi vestigia ædificiorum. »

<sup>2</sup> Les anciens habitants se nommaient les Guanches. C'était un peuple civilisé. Voir BORY DE SAINT-VINCENT. Ouv. cité, p. 46-121. Ils résistèrent avec énergie aux Espagnols qui finirent

*Habitats des  
Canaries  
reduits à la foy  
chrestienne.*

barbares, ignorans Dieu et totalement idolâtres, adorans le Soleil, la Lune et quelques autres planetes, comme souueraines deitez, desqueles ils receuoyent tous biens : mais depuis cinquante ans les Espagnols les ont defaits et subiuguez, et en partie tuez, et les autres tenus captifs et esclaves : lesquels s'habituans là, y ont introduit la foy Chrestienne, de maniere qu'il n'y a plus des anciens et premiers habitateurs, sinon quelques uns qui se sont retirez et cachez aux montaignes<sup>1</sup> : comme en celle du Pych, de laquelle nous parlerons cy apres. Vray est que ce lieu est un refuge de tous les bannis d'Espagne, lesquels par punition on enuoye là en exil : dont il y a un nombre infini aussi d'esclaves, desquels ils se sçauent bien seruir à labourer la terre, et à toutes autres choses laborieuses. Je ne me puis assez emerueiller comme les habitans de ces Isles et d'Afrique pour estre voisins prochains, ayent esté tant differens de langage, de couleur, de religion et de meurs : attēdu mesme que plusieurs sous l'Empire Romain ont conquesté

par les exterminer. En 1532, les nouveaux possesseurs du sol supplierent la cour d'Espagne de leur accorder la permission d'établir aux Canaries l'Inquisition, « afin de forcer le reste des anciens insulaires, qu'ils ne pouvaient souffrir, à ne plus les tourmenter; ne pouvant pas les traduire devant les tribunaux, par ce qu'ils ne commettaient aucun délit qui fut de la compétence de la justice. » L'Inquisition ne remplit que trop bien son mandat.

<sup>1</sup> Ces derniers Guanches ont disparu. Clavijo qui avait long-temps résidé aux Canaries, assure qu'on ne saurait y trouver d'autres Guanches que leurs momies et leurs corps embaumés. (L. IX. § 28. Lamentable extinction de la nation guanchinesa.)

et subiugué la plus grand part de l'Afrique, sans toucher à ces isles, comme ils firent en la mer Meditarranée, consideré qu'elles sont merueilleusement fertiles, seruant à present de grenier et caue aux Espagnols, ainsi que la Sicile aux Romains et Genevois. Or ce païs tres bō de soy estât ainsi bien cultiué rapporte grāds reuenuz et emolumens, et le plus en sucres : car depuis quelque temps ils y ont planté force cannes, qui produisent sucres en grande quantité, et bons à merueille : et non en ces isles seulement, mais en toutes autres places qu'ils tiennent par de là : toutesfois il n'est si bon par tout qu'en ces Canaries. Et la cause qu'il est mieux recueilly et désiré, est que les isles en la mer Meditarranée, du costé de la Grece, comme Mettelin, Rhodes, et autres esclades rapportans tres bons sucres, auāt qu'elles fussent entre les mains des Turcs, ont esté demolies par negligence, ou autrement. Et n'ay veu en tout le païs de Leuāt faire sucre, qu'en Egypte : et les cannes, qui le produisent, croissent sur le riuage du Nil lequel aussi est fort bien estimé du peuple et des marchans, qui en traffiquent autant et plus que de celuy de noz Canaries. Les Anciens <sup>1</sup> estimerent fort le sucre de l'Ara || bie, pour ce qu'il estoit merueilleusement cordial et souuerain specialement en medicines, et ne l'appliquoyent gueres à autres choses : mais auourd'huy la volupté est augmentée iusques là, specialement en nostre Europe, que lon ne sçau-

*Bôte des isles  
Canaries.*

*Sucre de  
Canarie.*

*Sucre de Egypte.*

*Sucre de Arabie.*

Fol. 10.

<sup>1</sup> PLINE. H. N. XII, 17. *Saccharum et Arabia fert, sed laudatius India : est autem mel... ad medicinæ tantum usum.*

roit faire si petit banquet mesme en notre maniere de viure accoustumée, que toutes les saulces ne soyentsucrées, et aucunesfois les viandes. Ce qu'a esté defendu aux Atheniens par leurs loix, comme chose qui effeminoit le peuple : ce que les Lace-demoniens ont suiuy par exemple. Il est vray, que les plus grands seigneurs de Turquie boyuent eaux sucrées, pour ce que le vin leur est defendu par leur loy. Quant au vin, qu'a inuenté ce grand Hippocrates medecin, il estoit seulement permis aux personnes malades et debilitées : mais ce iour d'huy il nous est preque autant commun, que le vin est rare en autre païs. Nous auons dit cela en passant sur le propos de sucre, retourrons à nostre principal subiect. De bleds, il y en a quātité en ces isles aussi de tres bō vin, <sup>1</sup> meilleur que celuy de Candie, où se trouuent les maluaisies, comme nous declarerons aux isles de Madere. De chairs, suffisamment, comme cheures sauuages et domestiques, oyseaux <sup>2</sup> de toute espece, grande quantité d'oranges <sup>3</sup>, citrons, grenades, et autres fruits, palmes, et grande quantité de bon miel. Il y a aussi aux riuves des fleuues, des arbris-

*Fertilité des  
Canaries.*

*Arbrisseaux*

<sup>1</sup> La vigne croissait naturellement aux Canaries, puisqu'on en trouve des feuilles ensouies : mais il n'est pas douteux que le plant producteur du Malvoisie des Canaries y a été apporté par les Espagnols.

<sup>2</sup> Les oiseaux les plus répandus sont les fameux serins, qui, depuis, se sont si bien acclimatés en Europe.

<sup>3</sup> Les oranges croissent spontanément aux Canaries. Le botaniste Ferari a publié un traité spécial, sur les pommes d'or des Hespérides, qui, d'après lui, ne sont autres que les oranges des Canaries. Voir BORY DE SAINT-VINCENT. P. 335-341.

seaux, que l'on nomme papier, et ausdits fleuves des *noms papiers.* poissons nommez silures<sup>1</sup>, que Paulus Ionijs en son liure des Poissons, pense estre esturgeons, dont se repaissent les pauures esclaves, suans de trauail à longue haleine, le plus souuent à faulte de meilleure viande : et diray ce mot en passant, qu'ils sont fort durement traitez des Espagnols, principalement Portugais, et pis que s'ils estoient entre les Turcs, ou Arabes. Et suis cōtraict d'en parler, pour les auoir ainsi veu maltraicter. Entre autres choses se trouue une herbe contre les montaignes, appellée vulgairement Oriselle, laquelle ils recueillēt diligemment pour *Oriselle, herbe.* en faire teinture. En outre ils font une gomme noire *Bré, gomme* qu'ils appellēt Bré, dont a grande abondance en la *noire et la ma-* Teneriffe. Ils abatent des pins, desquels y a grande *niere de la faire.* quantité : et les rōpēt en grosses busches iusques a dix ou douze chartées, et les disposent par pieces l'une sur l'autre en forme de croix : et dessous cest amas y à une fosse rōde de moyenne profondité, puis mettent le feu en ce bois presque par le coupeau du tas : et lors rend sa gomme qui chet en ceste fosse. Les autres y procedent avecques moindre labeur, la fosse faicte mettans le feu en l'arbre. Ceste gomme leur rapporte grands deniers pour la traffique qu'ils en font au Peru, de laquelle ils usent à callefeutrer nauires, et autres vaisseaux de marine, sans l'appliquer à autre chose. Quant au cuer de cest arbre tirant sur couleur *Bois flabant, en*

<sup>1</sup> D'après BORY DE SAINT-VINCENT (p. 364), il n'y aurait pas aux Canaries de poissons d'eau douce. Cet ouvrage de PAOLO GIOVIO est intitulé : *De Romanis piscibus libellus.* Rome, 1524-1527.

*usage au lieu de châdelle.* rouge, les pauures gens des montagnes le couppent par bastons assez longs, comme de demy brassée, gros d'un pouce : et l'alumans par un bout, s'en seruent au lieu de chandelle. Aussi en usent les Espagnols en ceste maniere.



Fol. 11.

## || CHAPITRE VI.

*De la haute montagne du Pych.*

*Admirable hauteur et circuit de la montagne du Pych.*

En l'une de ces isles, nommée Teneriffe, y a une montagne <sup>1</sup> de si admirable hauteur, que les montagnes d'Armenie, de la Perse, Tartarie, ne le mont Liban en Syrie, le mont Ida, Athos, ne Olympe tant célébré par les histoires, ne lui doient estre comparé : contenant de circuit sept

<sup>1</sup> Le pic de Teyde, plus connu sous le nom de Teneriffe, atteint en effet 3710 mètres au-dessus du niveau de la mer, et s'aperçoit en mer à une distance énorme. C'est ce pic que LE TASSE célébra dans sa *Jerusalem délivrée* (xv. 34) : « Dans un vague lointain s'offrit au regard des deux guerriers une montagne dont le sommet était caché dans les nues. Ils approchent, les ombres s'éclaircissent, la montagne s'allonge en pyramide, et de son sommet sortent des torrents de fumée. »

lieües pour le moins, et de pied en cap dix huit lieües. Ceste mōtagne est appellée le Pych, en tout temps quasi nebuleuse, obscure, et pleine de grosses et froides vapeurs, et de neige pareillemēt : cōbien qu'elle ne se voit aisément, à cause (selon mon iugement) qu'elle approche de la moyenne region de l'air, qui est tres froide par antiperistase des deux autres, comme tiennent les Philosophes, et que la neige ne peult fondre, pourtant qu'en cest endroit ne se peut faire reflexion des rayons du soleil, ne plus ne moins que contre le deual : parquoy la partie supérieure demeure tousiours froide. Ceste montagne est de telle hauteur, que si l'air est serain, on la peut voir sur l'eau de cinquante lieües, et plus. Le fest et couppeau, soit qu'on le voye de pres ou de loing, est fait de ceste figure  $\Omega$ <sup>1</sup>, qui est o mega des Grecs.

Lay veu semblablement le mont Etna en Sicile de trente lieües : et sur la mer pres de Cypre, quelque montagne d'Armenie <sup>2</sup> de cinquâte lieues, encores que je naye la veüe si bonne que Lynceus, qui du promontoire Lilybée en Sicile voyoit et discernoit les nauires au port de Carthage. Le m'asseure qu'aucuns trouuerôt cela estrange, estimans la portée de l'œil n'auoir si lôg orizon. Ce qu'est veritable en planeure, mais en haulteur, non. Les Espagnols ont plusieurs

*Hauteur de la  
mōtagne de  
Etna et autres.*

<sup>1</sup> On connaît mieux aujourd'hui la véritable forme du pic. Il présente trois pointes distinctes qui ressemblent aux racines d'une molaire. La principale se nomme le *Pan de Azucar*.

<sup>2</sup> Thevet se trompait, il a confondu l'Arménie avec l'Anatolie ou plutôt avec la côte de Syrie et les cimes du Liban.

fois essayé à sonder la hauteur de ceste montagne<sup>1</sup>. Et pour ce faire ils ont plusieurs fois enuoyé quelque nombre de gens avec mulets portans pain, vin, et autres munitions : mais onques n'en sont retournez, ainsi que m'ont affermé ceux qui la ont demeuré dix ans. Pourquoy ont opiniō qu'en la dite montagne, tant au sommet qu'au circuit y a quelque reste de ces Canariens<sup>2</sup> sauuages, qui se sont là retirez, et tiennent la montagne, viuans de racines et chairs sauuages, qui saccagent ceux qui veulēt recognoistre, et s'approcher pour decouurir la mótagne. Et de ce Prolemée<sup>3</sup> a biē eu cognoscance, disant, que outre les colonnes d'Hercules en certaine isle y a une mótagne de merueilleuse hauteur : et pour ce le coupeau estre tousiours couvert de neiges. Il en tombe grāde abondāce d'eau arrosant toute l'isle : qui la rend plus fertile tant en cannes et sucres que autres choses : et n'y en a autre que celle qui vient de ceste mótagne, autrement le païs qui est enuiron le tropique de Cancer demeureroit sterile pour l'excessive chaleur.

<sup>1</sup> Elle est encore de nos jours inaccessible, au moins pendant l'hiver. Les ascensionnistes partent d'Orotava, gravissent le Monte-Verde, et arrivent au pic par le défilé de Portillo.

<sup>2</sup> Les anciens insulaires ou Guanches ont en effet longtemps maintenu leur indépendance dans les montagnes de l'archipel. Voir BORY DE SAINT-VINCENT. *Les îles Fortunées*. WEBB ET BERTHELOT. *Histoire des Canaries*. Fray Alunzo Espinosa, qui écrivait au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, rapporte qu'on en rencontrait encore quelques-uns à Candellaria et à Guisnar, mais ils étaient mauvais chrétiens et hais des Espagnols. Depuis ils ont disparu.

<sup>3</sup> Sic.

Elle produit abondamment certaines pierres fort *et autres de diuerse sorte.* poreuses, <sup>1</sup> comme esponges, et sont fort legeres, tellement qu'une grosse comme la teste d'un homme, ne pese pas demye livre. Elle produit autres pierres comme excrement de fer. Et quatre ou cinq lieues en montant, se trouuent autres pierres sentans le souffre, dont estiment les habitans qu'en cest endroit y a quelque mine de souffre.



## || CHAPITRE VII.

Fol. 12.

### *De l'isle de Fer.*

**D**ENTRE ces isles i'ay bien voulu particulierement décrire l'isle de Fer <sup>2</sup>, prochaine à la *pourquoy ainsi appellée.* Teneriffe, ainsi appellée, parceque dedans

<sup>1</sup> Sur la constitution géognostique, et les phénomènes volcaniques, consulter AVEZAC. *Iles de l'Afrique.* P. 126-127.— BORY DE SAINT-VINCENT. Ouv. cité, p. 265-302.

<sup>2</sup> Les anciens Guanches appelaient cette île *Hera*, mot qui pourrait bien venir de *Hero*, fente, fissure de rocher, et non de l'espagnol *Hierro*, qui veut dire fer, car les anciens Canariens n'auraient pu tirer le nom de leur pays d'un mot espagnol, et d'ailleurs il n'y a pas de fer dans leur île. Voir BORY DE SAINT-VINCENT. *Essai sur les îles Fortunées.* P. 219.

se trouuent mines de fer : comme celle de Palme pour l'abondance des palmes, et ainsi des autres. Et encores qu'elle soit la plus petite en toute dimension (car son circuit n'est que de six lieües) si est elle

*Fertilité de  
l'Isle de Fer.*

toutesfois fertile, en ce qu'elle contient, tant en cannes portās sucres, qu'en bestial, fruits, et beaux iardins par sus tous les autres. Elle est habitée des Espagnols ainsi que les autres isles. Quant au blé il n'y en a pas suffisance pour nourrir les habitans : parquoy la plus grande part, comme les esclaves, sont contraincts de se nourrir de laict, et fourmages de cheures, dont y en a quantité : parquoy ils se montrent frais, dispos, et merueilleusement bien nourris : par ce que tel nourrissement par coustume est familier à leur naturel, ensemble que la bōne temperature de l'air les fauorise. Quelque demy philosophie ou demy medecin (honneur gardé à qui le mérite) pourra demander en cest endroit, si usans de telles choses ne sont graueleux, attendu que le laict et fromage sont matiere de grauelle, ainsi que l'on voit aduenir à plusieurs en nostre Europe : ie repondray que le fourmage de soy peut estre bō et mauuais, graueleux, et non graueleux selō la quātité que lon en prend et la diposition de la personne. Vray est qu'à nous autres, qui à une mesme heure non contens d'une espece de viāde, en prenons bien souuent de vingt cinq ou trente, ainsi qu'il vient, et boire de mesme, et tant qu'il en peut tenir entre le bast et les sangles, seulement pour honorer chacune d'icelles, et en bonne quantité et souuent : si le fourmage se trouue d'abondant, nature desia greuée de la multitude, en pourra mal faire son proffit, ioint

*Laict et four-  
mage graueleux.*

que de soy il est assez difficile à cuire et à digerer : mais quād l'estomach est dispos, non debilité d'excès siue crapule, non seulement il pourra digerer le fourmage, fust-il de Milan, ou de Bethune, mais encores chose plus dure à un besoing. Retournons à nostre propos : ce n'est à un Cosmographe de disputer si auant de la medicine. Nous voyons les sauuages *Diuers nourris-* aux Indes viure sept ou huict moys à la guerre, de *sements de diuers peuples.* farine faicte de certaines racines seiches et dures, ausquelles on iugeroit n'y auoir nourrissement ou aucune substance. Les habitans de Crete et Cypre ne viuent presque d'autre chose que de laictages, qui sont meilleurs que de noz Canaries, pour ce qu'ils sont de vaches, et les autres de cheures. Je ne me veux arrester au laict de vache, qui est plus gros et plus gras que d'autres animaux, et de cheure est mediocre. Dauantage que le laict est un tresbon *Le laict tresbon nourrissemēt,* qui promptement est conuerti en sang *nourrissement.* pour ce que ce n'est que sang blanchi en la mamelle. Pline <sup>1</sup> au liure II, chap. 42, recite que Zoroastes a vescu ving ans au desert seulement de fourmages. Les Pamphiliens en guerre n'auoyēt presque autres viures, que fourmages d'asnesses et de chameaux. Ce que i'ay veu faire semblablemēt aux Arabes <sup>2</sup> : et nō seulemēt boyuēt laict au lieu d'eau passans les

<sup>1</sup> L'indication de Thevet est fausse. Voici le passage du § 97. Liv. xi, de l'*Histoire naturelle* de PLINE : « Tradunt Zoroastrem in desertis caseo vixisse annis viginti, ita temperato, ut vetustatem non sentiret. »

<sup>2</sup> Ne pas oublier que Thevet avait voyagé en Orient de 1537 à 1554.

Fol. 13. deserts d'Egypte, mais aussi en donnent à leurs chevaux. Et pour rien ne laisser qui plus appartienne à ce || present discours, les anciens Espagnols la plus part de l'année ne viuoyent que de glans : comme recite Strabon <sup>1</sup> et Possidoine, desquels ils faisoient leur pain, et leur bruuage de certaines racines : et nō seulemēt les Espagnols, mais plusieurs autres, comme dit Virgile en ses Georgiques : mais le temps nous a apporté quelque façon de viure plus douce et plus humaine. Plus en toutes ces isles les hōmes sont beaucoup plus robustes et rompus au trauail, que les Espagnols en Espagne, n'ayans aussi lettres ne

*Isle de Fer est  
sous la ligne  
diametrale.* autres estudes, sinō toute rusticité. Le diray pour la fin que les sçauāts et bien apris au fait de marine, tant Portugais que autres Espagnols, disent que ceste isle est droitemēt sous le diametre, ainsi qu'ils ont noté en leurs cartes marines, limitans tout ce qui est du Nort au Su : comme la ligne equinoctiale de Aoest et Est, c'est assçauoir en longitude du Leuant au Ponent : comme le diametre est latitude du Nort au Su : lesqueles lignes sont égales en grandeur, car chacune contient trois cens soixante degrēz, et chacun degré, comme parauant nous auōs dit dixsept lieues et demye. Et tout ainsi que la ligne equinoctiale diuise la Sphere en deux, et les vingt quatre climats douze en Orient, et autant en Occident : aussi ceste diametrale passant par notre isle, comme l'equinoc-tiale par les isles Saint Omer, coupe les paralleles, et toute la sphere, par moytié de Septētrion au midy.

*Valeur du  
degré.*

<sup>1</sup> Voir STRABON. Liv. II.

Au sur-plus ie n'ay veu en ceste isle chose digne d'escrire, sinon qu'il y a grande quantité de scorpions, et plus dangereux que ceux que i'ay veuz en Turquie, comme i'ai congneu par experiance : aussi les Turcs les amassent diligemmēt pour en faire huille propre à la medecine, ainsi comme les medecins en sçauent fort bien user.



## CHAPITRE VIII.

### *Des isles de Madere.*

**N**ous ne lisons poit es Auteurs, que ces isles *Isles de Madere* ayant aucunement esté congneues ne *non congneües des anciens.* couwertes, que depuis soixante ans en-ça que les Espagnols et Portugais se sont hazardez et etrepris plusieurs nauigations en l'Ocean. Et comme auons dit cy deuant <sup>1</sup>, Ptolemée a bien eu cōgnoissance de noz isles Fortunées, mesmes iusques au cap Verd. Pline aussi fait mention que Iuba emmena deux chiens de la grande Canarie, outre plusieurs autres qui en ont parlé. Les Portugais doncques ont esté

<sup>1</sup> Voir plus haut, chapitre v.

*Madere. Que signifie en langue de Portugais.* les premiers qui ont decouvert ces isles dont nous parlons, et nommées en leur langue Madere, qui vault autant à dire comme bois <sup>1</sup>, pourtant qu'elles estoient totalement desertes, pleines de bois, et non habitées. Or elles sont situées entre Gibaltar et les Canaries, vers le Ponent : et en nostre nauigation les auons costoyées à main dextre, distantes de l'Equinoctial enuiron trente deux degrez, et des Fortunées de soixante trois lieües. Pour decourir et cultiver ce païs, ainsi qu'un Portugais maistre pilote m'a recité furent contraints mettre le feu dedans les bois <sup>2</sup> tant de haute fustaye que autres, de la plus grande et principale isle, qui est faite en forme de triangle, comme  $\Delta$  des Grecs, contenant de circuit quatorze lieues ou enuiron : où le feu continua l'espace de

*Situasion des  
isles de Madere.*

<sup>1</sup> Madeira signifie en effet bois : d'où le français madrier. L'archipel de Madère était connu des Arabes, sous le nom de *Geziret el Ghanam*, ou île du bétail, et *Geziret el Thoyour*, ou île des oiseaux. La première fut visitée par les frères Maghrurin de Lisbonne, à une date inconnue, et la seconde était connue d'Edrisi, qui la décrit dans sa géographie. Les insulæ sancti Brandani, qui figurent dans les Portulans du moyen-âge, et peut-être même l'îsole dello Legname qui figure sur les cartes catalanes du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle avec ses appendices de Porto Sancto, Deserte, Salvatge, semblent correspondre à l'archipel de Madère. Ces îles étaient donc fréquentées avant les Portugais, et ce sont les Italiens, et spécialement les Génois qui les découvrirent. Cf. d'AVEZAC. *Iles de l'Afrique.* P. 37.

<sup>2</sup> D'après Cadamosto (*Prima navigazione per l'Oceano*) le feu aurait duré non pas six jours mais plusieurs années, et tous les insulaires, pour échapper à la fureur de l'incendie seraient restés deux jours et deux nuits sans nourriture, plongés dans l'eau jusqu'aux épaules.

Fol. 14.

cinq à six iours de telle vehemence et ardeur, qu'ils furent cō || traints de sesauquer et garantir à leurs nauires et les autres qui n'auoyent ce moyen et liberté, se ietterent en la mer, iusques à tant que la fureur du feu fust passée. Incōtinent apres se mirēt à labourer<sup>1</sup>, planter, et semer graines diuerses, qui proffitent merueilleusement bien pour la bōne dispositiō et amenité de l'air : puis bastirent maisons et forteresses de maniere qu'il ne se trouue aujourd'huy lieu plus beau et plus plaisant. Entre autres choses ils ont plāté abondāce de cānes, qui portent fort bon sucre : dont il se fait grand traffique, et aujourd'huy est celebre le sucre de Madere. Ceste gēt qui aujourd'huy habite Madere, est beaucoup plus ciuile et humaine que celle des Canaries, et traffique avec tous autres le plus humainemēt qu'il est possible. La plus grāde traffique est de sucre<sup>2</sup>, de vin, (dont nous parlerons plus amplemēt), de miel, de cire, orenges, citrons, limons, grenades, et cordouans. Ils font confitures en bōne quātité, les meilleures et les plus exquises qu'on pourroit souhaitter : et les font en formes d'hōmes, de femmes, de lyons, oyseaux, et poissons, qui est chose belle à contempler et encores meilleure à gouter. Ils mettent dauantage plusieurs fruits en confitures, qui se peuuēt garder par ce moyen, et transporter es

*Sucre de Madere  
célébré entre  
autres.*

*Cōfitures de  
Madere.*

*Fertilité des*

<sup>1</sup> D'après Cadamosto, le sol ainsi amendé rendit jusqu'à soixante pour un.

<sup>2</sup> Au XV<sup>e</sup> siècle, Madère produisait déjà par an 400 quintaux de sucre, et les Portugais y trouvaient la majeure partie de leur approvisionnement, mais depuis que la canne a été naturalisée aux Indes, la vigne seule fut cultivée dans l'archipel.

*isles de Madere.* païs estranger, au solagement et recreation d'un chacun. Ce païs est donc tresbeau, et autant fertile : tant de son naturel et situation (pour les belles montagnes accompagnées de bois, et fruits estrâges, lesquels nous n'auons par deça) que pour les fontaines et viues sources, dont la cāpagne est arrosée, et garnie d'herbes et pasturages suffisamment, bestes sauuages de toutes sortes : aussi pour auoir diligēment enrichi le lieu de labourages. Entre les arbres qui y sont, y a plusieurs qui iettent gommes, lesquelles ils ont appris avec le temps à biē appliquer à choses nécessaires.

*Especie de gaiac.* Il se void là une espece de gaiac, mais pour ce qu'il n'a esté trouué si bon que celuy des Antilles, ils n'en tiennēt pas grand conte : peut estre aussi qu'ils n'entendent la maniere de le bien preparer et accōmmoder. Il y a aussi quelques arbres qui en certain

*Sang de dragon.* tēps de l'année iettent bonne gôme, qu'ils appellent Sang de dragō<sup>1</sup> : et pour la tirer hors percent l'arbre par le pied, d'une ouverture assez large et profonde. Cest arbre produit un fruct iaune de grosseur d'une cerize de ce païs, qui est fort propre à refrechir et desalterer, soit en fieure ou autremēt. Ce suc ou gôme n'est dissemblable au Cynabre dont écrit Dioscoride. Quāt au Cynabre, dit-il, on l'apporte de l'Afrique, et se vēd cher, et ne s'ē trouue assés pour satisfaire aux peintres : il est rouge et nō blafard, pourquoy aucuns

<sup>1</sup> Ce n'était pas à Madère mais surtout aux Canaries qu'on trouvait le dragonnier (*Dracena draco*). Les Guanches faisaient des boucliers de son bois. Son suc est fort recherché en pharmacie. Voir POMER. *Traité des drogues*. — *Magasin Pittoresque*. 1869. P. 185.

ont estimé que c'estoit sang de dragon : et ainsi a estimé Pline <sup>1</sup> en son luire trête troisiesme de l'histoire naturelle, chap. septiesme. Desquels tāt Cynabre que sāg de Dragō, ne se trouue aujour'd'huy de certain ne naturel par deça, tel que l'ont descript les Anciens, mais l'un et l'autre est artificiel. Doncques attēdu ce qu'en estimoyent les Anciens, et ce que i'ay congneu de ceste gōme, ie l'estimeroye estre totalement semblable au Cynabre, et sang de dragon, ayant une vertu astringēte et refrigerative. Je ne veux oublier entre ces fruits tant singuliers, comme gros limons, orenges, citrons, et abondance de grenades douces, vineuses, aigres, aigres douces, moyennes, l'escorce desquelles ils appliquent à tanner et enforcer les cuirs, pour ce qu'elles sont fort || astringentes. Et pense qu'ils ont apris cela de Pline, car il en traite au liure treziesme chap. dix-neufiesme de son histoire. Brief, ces isles tāt fertiles et aménées surmonteront en delices celles de la Grece, fusse Chios, que Empedocles a tāt celebré, et Rhodes Apollonius, et plusieurs autres.

Fol. 15.

<sup>1</sup> Thevet a donné une fausse indication : Voici le passage de Pline (xxxiii. 38.) : Sic appellant saniem draconis elisi ele-phantorum morientium pondere, permixto utriusque animalis sanguine, ut diximus (viii. 12.).



## CHAPITRE IX.

### *Du vin de Madere.*

**N**ous auons dit combien le terrouér de Madere est propre et dispos à porter plusieurs especes de bōs fruits, maintenāt faut parler du vin, lequel entre tous fruits pour l'usage et necesité de la vie humaine, ie ne sçay s'il merite le premier degré, pour le moins ie puis asseurer du second en excellente et perfectiō. Le vin et sucre pour une affinité de temperature, qu'ils ont ensemble, demandent aussi mesme disposition : quant à l'air et à la terre. Et tout ainsi que noz isles de Madere apportēt grande quantité de tresbon sucre, aussi apportent elles de bon vin <sup>1</sup>, de quelque part que soyent venuz les plāts et marquotes. Les Espagnols m'ont affermé n'auoir esté apportez de Leuant, ne de Candie, combien que le vin en soit aussi bō, ou meilleur : ce que dōcques ne doit estre attribué à autre chose, sinon à

*Vin et sucre de Madere.*

<sup>1</sup> Les variétés de vigne cultivées à Madère se réduisent à neuf : *verdelho, negro, molle, bastardo, bual* et *tinta* que l'on mêle ordinairement ensemble, *cadel, babora* et *malvazion* qui fournissent le malvoisie. La vigne est cultivée jusqu'à l'altitude de 634 mètres, mais mal cultivée, car la diminution de production n'a pas cessé de s'accroître surtout dans ces dernières années.

la bonté du territoire. Il sçay bien que Cyrus Roy des Medes et Assyriens, auant que d'auoir conquesté l'Egypte <sup>1</sup>, feit plâter grand nombre de plantes, les- quelles il feit apporter de Syrie, qui depuis ont rapporté de bons vins, mais qui n'ont surpassé toutesfois ceux de Madere. Et quant au vin de Candie, combien que les maluaises y soyent fort excellentes, ainsi que anciennement elles ont esté grandement estimées és banquets des Romains, une fois seulement par repas, pour faire bonne bouche : et estoyēt beaucoup plus celebrées que les vins de Chios, Metellin et du pro- montoire d'Aruoise, que pour son excellence et suauité à esté appellé bruuage des dieux. Mais aujourd'huy ont acquis et gaigné reputation les vins de nostre Madere, et de l'isle de Palme <sup>2</sup>, l'une des Canaries, ou croist vin blanc, rouge et clairet : dont il se fait grand traffique par Espagne et autres lieux. Le plus excel- lent se vend sus le lieu de neuf à dix ducats la pipe : duquel païs estant transporté ailleurs, est merueilleu- sement ardent, et plus tost venin aux hommes que nourrissement, s'il n'est pris avec grāde discretion. Platon a estimé le vin estre nourrissement tresbon, et bien familier au corps humain, excitant l'esprit à vertu et choses honestes, pourvu que lon en use modere-

*Maluaise de  
Candie.*

*Vin de l'isle de  
Palme.*

*Utilité du vin*

<sup>1</sup> Erreur de Thevet : Cyrus ne conquit jamais l'Egypte, ce fut son fils Cambyses.

<sup>2</sup> Le vin de Palme est encore aujourd'hui fort renommé. D'après BORY DE SAINT-VINCENT (Ouv. cité. P. 215.) « la vigne y réussit à merveille et donne assez de vin pour qu'on puisse en exporter, ainsi que d'excellente eau-de-vie ».

*pris moderemēt.* ment. Pline <sup>1</sup> aussi dit le vin estre souueraine medecine. Ce que les Perses congoissans fort bien estimerent les grandes entreprises, apres le vin moderemēt pris, estre plus valables, que celles que lō faisoit à ieun, c'est a sçauoir estant pris en suffisante quantité, selon la complexion des personnes. Nous auons dit, qu'il n'y a que la quantité és aliments qui nuise. Dōcques ce vin est meilleur à mon iugement la seconde ou troisieme année, que la premiere, qu'il retient ceste ardeur du Soleil, laquelle se cōsume avec le temps, et ne demeure que la chaleur naturelle du vin : comme nous pourrions dire de noz vins de ceste année 1556 : ou bien apres estre transportez d'un lieu en autre, car par ce || moyen ceste chaleur ardēte se dissipe. Je diray encore qu'en ces isles de Madere <sup>2</sup> luxurient si abondamment les herbes et arbres, et les fruits à semblable, qu'ils sont contraints en coupper et brusler une partie, au lieu desquels ils plantent des cānes à sucre, qui y proffitent fort bien, apportans leur sucre en six moys. Et celles qu'ils auront plantées en ianvier, taillent au mois de

<sup>1</sup> PLINE. *Hist. nat.* XXIII, 19.

<sup>2</sup> D'après le baron DE BUCH, l'ile de Madère est encore parée aujourd'hui, malgré les effets du défrichement et de la culture, de cette richesse et de cette beauté de formes végétales que CAMOENS a célébrées dans le cinquième chant des *Lusiades*. « Madère est devant nous, Madère, l'orgueil de l'Océan qui l'embrasse et des Portugais qui l'ont peuplée. Elle doit son nom à ses forêts. Placée aux limites de l'ancien monde, elle n'a point la célébrité de Paphos ni de Cythère, mais elle les égale en beauté, et si le destin l'eut soumise à l'empire de Vénus, Vénus l'eut préférée aux bosquets de Cythère et de Paphos. »

iuin : et ainsi en proportion de moys en autre, selon qu'elles sont plantées : qui empesche que l'ardeur du soleil ne les incommode. Voyla sommairement ce que nous auons peu obseruer, quant aux singularitez des isles de Madere.



## CHAPITRE X.

### *Du promontoire Verd et de ses isles.*

**L**es Anciens ont appellé promôtoire une eminence de terre entrât loing en la mer, de laquelle l'on void de loing : ce qu'aujourd'hui les modernes appellât Cap, comme une chose eminente par sus les autres, ainsi que la teste par dessus le reste du corps, aussi quelques uns ont voulu escrire *Promontorium a prominendo*, ce qui me semble le meilleur. Ce cap ou promôtoire, dont nous voulons parler, est situé sur la coste d'Afrique entre la Barbarie et la Guynée, au royaume de Senega distant de l'équinoctial de 15 degréz, anciennement appellé Lalout par les gens du païs, et depuis cap Verd <sup>1</sup> par *Ialout*, mainte-

*Promôtoire est  
ce que nous  
appellons cap.*

<sup>1</sup> Le cap Vert est ainsi nommé parce que c'est le seul endroit

*nant cap Verd, ceux qui ont là nauigué, et fait la decouerte : et ce et pourquoi pour la multitude d'arbres et arbrisseaux, qui y verdoyent la plus grand partie de l'année : tout ainsi que ainsi dit.*

*D'Argingoufref*

lon appelle le promontoire ou cap Blanc, pour ce qu'il est plein de sablons blancs comme neige, sans apparence aucune d'herbes ou arbres, distant des isles Canaries de 70 lieües, et là se trouue un goufre de mer, appellé par les gens du païs Dargin<sup>1</sup> du nō d'une petite isle prochaine de terre ferme, ou cap de Palme, pour l'abondance des palmiers. Ptolemée a nommé ce cap Verd, le promontoire d'Ethiopie, dont il a eu cognoissance sans passer outre. Ce que de

*Promontoire  
d'Ethiopie.  
Estendue grāde  
de l'Ethiopie.*

ma part i'estimeroye estre bien dit, car ce païs contient une grande estendue : de maniere que plusieurs ont voulu dire, que Ethiopie est diuisée en l'Asie et en l'Afrique. Entre lesquels Gemma Phrise dit que les monts Ethiopiques occupants la plus grāde partie de l'Afrique, vont iusques aux riuës de l'Ocean occidental, vers midy, iusques au fleue Nigritis. Ce cap est fort beau et grand, entrant bien auant dedâs la mer, situé sur deux belles montagnes<sup>2</sup>. Tout ce païs est

de la côte Africaine, depuis le cap Blanc qui soit signalé à l'attention des navigateurs par sa végétation puissante. Ses pentes sont tapissées de magnifiques baobabs, mais qui ne se revêtent que pendant l'été de leur splendide parure. Voir FLEURIOT DE LANGLE. *Croisières à la côte d'Afrique.*

<sup>1</sup> C'est le banc d'Arguin, auquel le naufrage de la Méduse donna une si triste célébrité. Il limite du côté du large une immense baie située entre les caps Blanc et Mirick.

<sup>2</sup> Les « deux belles montagnes » dont parle Thevet sont deux monticules nommés les Mamelles.

habité de gens assez sauvages, non autant toutesfois que des basses Indes, fort noirs cōme ceux de la Barbarie. Et faut noter, que depuis Gibaltar, iusques au païs du Preste-Jan, et Calicut, contenant plus de trois mille lieües, le peuple est tout noir. Et mesmes i'ay veu dans Hierusalem, trois euesques <sup>1</sup> de la part de ce Preste-Jan, qui estoient venuz visiter le saint sepulchre, beaucoup plus noirs, que ceux de la Barbarie, et non sans occasion : car ce n'est à dire que ceux généralement de toute l'Afrique, soyent également noirs <sup>2</sup>, ou de semblables meurs et conditions les uns comme les autres : attendu la variété des regions, qui sont plus chaudes les unes que les autres. Ceux de l'Arabie et d'Egypte sont moyēs entre blāc et noir : les autres bruns ou grisatres, que lon ap || pelle Mores blācs : les autres parfaitement noirs comme adustes. Ils vivent la plus grand part tous nuds, comme les Indiens, recongnoissans un roy, qu'ils nomment en leur lâgue *Mahouat* : sinon que quelques uns tant hōmes que femmes cachent leurs parties hōteuses de quelques peaux de bestes <sup>3</sup>. Aucuns entre les autres

Fol. 17.  
*Mores blancs.*

<sup>1</sup> C'étaient sans doute des évêques abyssins. Le prêtre Jean qui fit tellement travailler les imaginations du moyen âge n'était en effet que le négus ou empereur d'Abyssinie. Ses sujets étaient convertis au Nestorianisme depuis le quatrième siècle.

<sup>2</sup> Cette variété de coloration est réelle. L'amiral Fleuriot de Langle dans ses croisières à la côte d'Afrique a remarqué que la couleur des sénégalaïs varie du bronze florentin au noir le plus foncé. Il a même observé des cas fréquents d'albinisme. (*Tour du monde*. 593).

<sup>3</sup> Ces usages se sont perpétués : Les étoffes recherchées par

portent chemises et robes de ville estoffe, qu'ils reçoivent en traffiquant avec les Portugais. Le peuple est assez familier et humain envers les étrangers. Avant que prendre leur repas, ils se lacent le corps et les membres : mais ils errent grandement en un autre endroit, car ils préparent très mal et impurement leurs viandes, aussi mangent-ils chairs et poissons pourris, et corrompus : car le poisson pour son humidité, la chair pour estre tendre et humide, est incontinent corrompue par la vehemente chaleur, ainsi que nous voyons par deça en esté : veu aussi que l'humidité est matière de putrefaction, et la chaleur est comme cause efficiente. Leurs maisons et hebergemens sont de mesmes, tous rôds en maniere de colombier, couverts de iōc marin, duquel aussi ils usent en lieu de lict, pour se reposer et dormir. Quant à la religion, ils tiennent diuersité d'opinions assez estranges et contraires à la vraye religion <sup>1</sup>. Les uns adorent les idoles, les autres Mahomet, principalement au royaume de Gambre, estimans les uns, qu'il y a un Dieu auteur de toutes choses, et autres opiniōs non beaucoup dissemblables à celles des Turcs. Il y a aucuns entre eux, qui vivent plus austremēt que les autres, portans à leur col un petit vaisseau fermé de tous costez,

les Sénégalaïs sont surtout des cotonnades, et particulièrement la cotonnade bleue ou guinée.

<sup>1</sup> Ces indigènes, aujourd'hui comme au temps de Thevet, sont encore partagés entre le mahométisme et le fétichisme ; mais il n'est que juste de constater les énormes progrès de la première de ces deux religions.

et collé de gomme en forme de petit coffret ou estuy<sup>1</sup>, plein de certains caracteres propres à faire inuocations, dont coustumierement ils usent par certains iours sans l'oster, ayans opinion que cependant ne sont en danger d'aucun inconvenient. Pour mariage ils s'assemblent les uns avec les autres par quelques promesses, sans autre ceremonie. Ceste nation se maintient assez ioyeuse, amoureuse des danses, qu'ils exercent au soir à la Lune, à laquelle ils tornent tousiours le visage en dansant, par quelque maniere de reuerence et adoration. Ce que m'a pour vray asseuré un miē amy, qui le scāit pour y avoir demeuré quelque temps. Par delà sont les Barbazins et Serrets<sup>2</sup>, avec lesquels font guerre perpetuelle ceux dont nous auōs parlé, combié qu'ils soyēt semblables, hors-mis que les Barbazins sont plus sauuages, cruels et belliqueux. Les Serrets sont vagabonds, et comme desesperez, tout ainsi que les Arabes par les deserts, pillās ce qu'ils peuuēt, sans loy, sans roy, sinon qu'ils portent quelque honneur à celuy d'entre eux qui a fait quelque prouesse ou vaillance en guerre : et alleguent pour raison, que s'ils estoient submis à l'obeissance d'un Roy, qu'il pourroit prendre leurs enfans, et en user comme d'esclaves, ainsi que le Roy de Senega.

*Barbazins et  
Serrets peuples  
d'Afrique.*

<sup>1</sup> Cet usage s'est conservé. Presque tous les nègres de la côte Sénégaliennes portent encore au cou diverses amulettes, dont ils ne se séparent jamais, même quand ils se convertissent au christianisme ou à la civilisation.

<sup>2</sup> Le nom des Serrets s'est perpétué. Ce sont les Serrerres de nos jours. Cf. FLEURIOT DE LANGLE. *Croisières à la côte d'Afrique. Tour du monde.* no 595.

Il combattent sus l'eau le plus souuent avec petites barques <sup>1</sup>, faittes d'escorche de bois, de quatre brassées de long, qu'ils nommēt en leur langue Almadies.

*Almadies.*

Leurs armes sont arcs et flesches fort aigües, et enuenimées, tellement qu'il n'est possible de se sauuer, qui en a esté frappé. Dauantage ils usent de bastons de cannes, garnis par le bout de quelques dents de beste ou poisson, au lieu de fer, desquels il se sçauent fort bien aider. Quand ils prennēt leurs ennemys en guerre, ils les reseruent à vendre aux estrāgers, pour auoir autre mar || chandise (car il n'y a usage d'aucune mōnoye) sans les tuer et manger : comme sont les Cānibales, et ceux du Bresil. Je ne veux omettre que ioignant ceste contrée, y a un tresbeau fleue, nōmé Nigritis, et depuis Senega, qui est de mesme nature que le Nil, dōt il procede, ainsi que veulēt plusieurs, lequel passe par la haute Libye, et le royaume d'Orgueue, trauersant par le milieu de ce païs et l'arrosant, comme le Nil fait l'Egypte : et pour ceste raison a esté appellé Senega. Les Espagnols ont voulu plusieurs fois par sus ce fleue entrer dedans le païs, et le subiuguer : et de fait quelquefois ont entré bien quatre vingts lieües : mais ne pouuans aucunemēt adoucir les gens du païs, estranges et barbares, pour euiter plus grands inconueniens se sont retirez. La traffique de ces sauages est en esclaves, en bœufs,

Fol. 18.

*Nigritis  
fl. maintenāt  
Senega.*

<sup>1</sup> Cadamosto (*La prima Navigazione per l'oceanō alle terre de negri*) fut ainsi attaqué près du cap Vert par trois pirogues chargées de nègres. La victoire fut facile, et son humanité la rendit aussi peu sanglante que possible.

et cheures, principalement des cuirs, et en ont en telle abondance que pour cent liures de fer, vous aurez une paire de bœufs, et des meilleurs. Les Portugais se vantēt auoir esté les premiers, qui ont mené en ce cap Verd, cheures, vaches, et toreaux, qui depuis auroyent ainsi multiplié. Aussi y auoir porté plātes et semences diuerses, cōme de riz, citrons, orenges. Quant au mil, il est natif du païs, et en bonne quantité. Aupres du promontoire Verd y a trois petites isles<sup>1</sup> prochaines de terre ferme, autres que celles que nous appellōs isles de cap Verd, dont nous parlerons cy apres, assez belles pour les beaux arbres qu'elles produisent : toutesfois elles ne sont habitées. Ceux qui sont là prochains y vont souuent pescher, dont ils rapportent du poisson en telle abondance, qu'ils en font de la farine, et en usent au lieu de pain, apres estre seiché, et mis en poudre. En l'une de ces isles || se trouue un arbre, lequel porte fueilles semblables à celles de noz figuiers, le fruit est lōg de deux pieds ou enuirō, et gros en proportion, approchât des grosses et lōgues coucourdes de l'isle de Cypre. Aucuns mangent de ces fruits, comme nous faisons de sucrins et melōs : et au dedâs de ce fruit est une graine faite à la semblâce d'un rougnon de lieure, de la grosseur d'une febue. Quelques uns en nourrissent les singes, les autres en font colliers pour

*Isles pres du  
cap Verd,  
nō habitées.*

Fol. 19.

*Arbre estrange.*

<sup>1</sup> Près du cap Vert on ne peut citer que l'ilot de Gorée, mais il n'avait pas alors assez d'importance pour attirer l'attention de Thevet. Les îles dont il parle correspondent plutôt à l'archipel des Bissagots.

mettre au col : car cela est fort beau quand il est sec et assaisonné.



## CHAPITRE XI.

### *Du vin de Palmiers.*

*Mignol.*

**A**YANT escript le plus sommairement qu'il a été possible, ce que meritoit estre escript du promontoire Verd, cy dessus declaré, i'ay bien voulu particulierement traiter, puis qu'il venoit à propos, des Palmiers, et du vin et bruuage que les sauvages noirs ont apris d'en faire, lequel en leur langue ils appellent, Mignol. Nous voyons combien Dieu pere et createur de toutes choses nous doñe de moyens pour le soulagemēnt de nostre vie, tellement que si l'un defaut, il en remet un autre, dont il ne laisse indigence quelconque à la vie humaine, si de nous mesmes nous ne nous delaissions par nostre vice et negligence : mais il dōne diuers moyēs, selon qu'il luy plaist, sans autre raison. Doncques si en ce païs la vigne n'est familiere comme autrepant, et parauenture pour n'y auoir esté plantée

et diligemment cultiuée : il n'y a vin en usage, non plus qu'en plusieurs autres lieux de nostre Europe, ils ont avec prouidence diuine recouvert par art et quelque diligence cela, que autrement leur estoit denié. Or ce palme est un arbre merueilleusement beau, et bien accompli, soit en grandeur, en perpetuelle verdure, ou autrement, dont il y en a plusieurs especes, et qui prouennent en diuers lieux. En l'Europe, comme en Italie, les palmes croissent abondamment, principalement en Sicile, mais steriles. En quelque frontiere d'Espagne, elles portent fruit aspre et malplaisant à manger. En Afrique, il est fort doux, en Egypte semblablement, en Cypre, et en Crete, en l'Arabie pareillement. En Iudée, tout ainsi qu'il y en a abondance, aussi est cela plus grande noblesse et excellence, principalement en Iericho. Le vin que lon en fait est excellent, mais qui offense le cerveau. Il y a de cest arbre le masle et la femelle <sup>1</sup> : la masle porte sa fleur à la branche, la femelle germe sans fleur, et est chose merueilleuse et digne de contemplation ce que Pline et plusieurs autres en recitent : que aux forestz des palmiers prouenus du naturel de la terre, si on coupe les masles, les femelles deuennent steriles sans plus porter de fruit : comme femmes vefues pour l'absence de leurs maris. Cest arbre demande le païs chaud <sup>2</sup>, terre sablonneuse, vitreuse, et comme salée, autrement on luy sale la racine auant que la

*Plusieurs  
espèces de  
palmes.*

<sup>1</sup> Sur les palmiers et leur fécondation voir PLINE. H. N. XIII.  
7-10. — CLAMAGERAN. *L'Algérie*. P. 170.

<sup>2</sup> Id. XIII. 7. — XVII. 3.

planter. Quant au fruit : il porte chair par dehors, qui croist la premiere, et au dedans un noyau de bois, c'est à dire la graine ou semence de l'arbre : comme nous voyōs es pommes de ce païs. Et qu'ainsi soit lon en trouue de petites sans noyau en une mesme branche que les autres. || Dauantage, cest arbre apres estre mort, reprend naissance de soy mesme : qui semble auoir donné le nom à cest oyseau, que lon appelle Phenix, qui en grec signifie Palme, pour ce qu'il prend aussi naissance de soy sans autre moyen. Encores plus cest arbre tant celebré a donné lieu et argument au proverbe, que lon dit, Remporter la palme, c'est à dire le triomphe et victoire : ou pour ce que le tēps passé on usoit de palme pour couronne en toutes victoires, comme tousiours verdoyante : combien que chacun ieu, ou exercice avoit son arbre ou herbe particulierement, comme le laurier, le myrthe, l'hierre, et l'olivier : ou pour ce que cest arbre, ainsi que veulent aucuns, ayt premierement esté consacré à Phebus, auāt que le laurier, et ayt de toute antiquité representé le signe de la victoire. Et la raison de ce recite

*Propriété de la  
palme.*

Aulu-Gelle<sup>2</sup>, quād il dit que cest arbre a une certaine propriété, qui conuient aux hommes, vertueux et magnanimes : c'est que iamais la palme ne cede, ou plie sous le fais, mais au contraire tant plus elle est chargée, et plus par une maniere de resistance, se redresse en la part opposite. Ce que conferme Aris-

<sup>1</sup> PLINE. XIII. 4.

<sup>2</sup> AULU GELLE. Liv. III. § 6.

tote<sup>1</sup> en ses Problemes, Plutarque en ses Symposiaques, Pline et Theophraste. Et semble conuenir au propos ce que dit Virgile,

N'obeis iamais au mal qui t'importe  
Ains vaillamment resiste à la Fortune.

Or est il temps desormais de retourner à nostre promontoire : auquel, tant pour la disposition de l'air treschaud (estant en la zone torride distant XV degréz de la ligne Equinoctiale) que pour la bonne nature de la terre, croist abundance de palmes, desquels ils tirent certain suc pour leur despence et boisson ordinaire. L'arbre ouuert avec quelque instrumēt, comme à mettre le poin, à un pied ou deux de terre, il en sort une liqueur, qu'ils reçoivent en un vaisseau de terre de la hauteur de l'ouuerture, et la reseruent en autres vaisseaux pour leur usage.

*Maniere de faire ce vin de palmiers.*

Et pour la garder de corruption, ils la salent quelque peu, comme nous faisons le verius par deça : tellement que le sel consume ceste humidité crue estant en ceste liqueur, laquelle autrement ne se pouuant cuire ou meurir, necessairement se corromproit. Quant à la couleur et consistence, elle est semblable aux vins blancs de Champagne et d'Aniou : le goust fort bon, et meilleur que les citres de Bretagne. Ceste liqueur est trespropre pour refreschir et desalterer, à quoy ilssont subiets pour la cō || tinuelle

*Propriete du vin de palmiers.*

Fol. 21.

<sup>1</sup> ARISTOTE. *Problemata*. Liv. vii; PLUTARQUE. *Symp.* Liv. viii; PLINE. *Hist. Nat.* Liv. xvi. § 42; THEOPHRASTE. *Hist. des plantes*. Liv. v.

et excessiue chaleur. Le fruict de ces palmiers, sont petites dattes, aspres et aigres, tellement qu'il n'est facile d'en manger : neantmoins que le ius de l'arbre ne laisse à estre fort plaisir à boire : aussi en font estime entre eux, comme nous faisons des bons vins. Les Egyptiens anciennement <sup>1</sup>, auant que mettre les corps morts en basme, les ayans preparez ainsi qu'es-  
toit la coustume pour mieux les garder de putrefaction, les lauoyent trois ou quatre fois de ceste liqueur, puis les oignoient de Myrrhe, et cinnamome. Ce breuuage est en usage en plusieurs contrées de l'Ethiopie, par  
*Autre sorte de  
bruuage.* faute de meilleur vin. Quelques Mores semblablement font certaine autre boisson du fruit de quelque autre arbre, mais elle est fort aspre, comme verius, ou citre de cormes, auant qu'elles soyent meures. Pour euiter prolixité, ie laisseray plusieurs fruits et racines, dont usent les habitans de ce païs, en aliments et medicaments, qu'ils ont appris seulement par experiance, de maniere qu'ils les sçauent bien accommoder en maladie. Car tout ainsi qu'ils euitent les delices et plusieurs voluptez, lesquelles nous sont par deça fort familières, aussi sont ils plus robustes et dispos pour endurer les iniures externes, tant soyēt elles grandes : et au contraire nous autres, pour estre trop delicats, sommes offensez de peu de chose.

<sup>1</sup> HÉRODOTE Liv. II. § 86.



## CHAPITRE XII.

### *De la riuiere de Senegua.*

 OMBIEN que ie ne me soys proposé en ce mien discours, ainsi que vray Geographe d'escrire les païs, villes, citez, fleuues, goufres, mōtagnes, distâces, situatiōs, et autres choses appartenans à la Geographie, ne m'a semblé toutes fois estre hors de ma profession, d'escrire amplement quelques lieux les plus notables, selon qu'il venoit à propos, et comme ie les puis auoir veuz, tant pour le plaisir et contentement, qu'en ce faisant le bon et bien affectionné Lecteur pourra receuoir, que pareillement mes meilleurs amis : pour lesquels me semble ne pouuoir assez faire, en comparaison du bō vouloir et amitié qu'ils me portent : ioint que ie me suis persuadé, depuis le commencement de mon liure escrire entièrement la verité de ce que i'auray peu voir et congnoistre. Or ce fleue entre autres choses tant fameux (duquel le païs et Royaume qu'il arrouse, a esté nommé Senegua : comme nostre mer Mediterranée acquiert diuers noms selon la diuersité des contrées où elle passe) est en Libye, venant au cap Verd, duquel nous auons parlé cy deuant : et depuis lequel iusques à la riuiere, le païs est fort plain,

*Royaume de  
Senegua,  
appelé du nom  
du fleue.*

sablonneux, <sup>1</sup> et sterile : qui est cause que là ne se trouue tant de bestes rauissantes qu'ailleurs. Ce fleuve est le premier, et plus celebre de la terre du costé de l'Ocean, separant la terre seiche et aride de la fertile <sup>2</sup>. Son estendue est iusques à la haute Libye, et plusieurs autres païs et royaumes qu'il arrose. Il tient de largeur enuiron une || lieue, qui toutesfois est bien peu, au regard de quelques riuieres qui sont en l'Amerique : desquelles nous toucherons plus amplement cy apres. Avant qu'il entre en l'Ocean <sup>3</sup> (ainsi que nous voyōs tous autres fleuves y tēdre et aborder) il se deuise, et y entre par deux bouches elongnées l'une de l'autre enuirō demye lieue, lesquelles sont assés profondes, tellement que lon y peut mener petites naüires. Aucuns anciens, comme Solin en son liure nommé Polyhistor, Iules Coesar, et autres, ont escrit ce grād fleuve du Nil passant par toute l'Egypte,

Fol. 22.

*Opinion  
de quelques  
anciens sur  
l'origine du  
Nil et de  
Senegua.*

<sup>1</sup> Cette description est encore vraie de nos jours. Depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'au Cap Verd, la côte est en effet sablonneuse et stérile. Quelques arbres rabougris couvrent à peine les dunes d'une végétation que la poussière du désert rend griseâtre. Voir FLEURIOT DE LANGLE. *Croisières à la côte d'Afrique. Tour du monde.* no 595.

<sup>2</sup> En effet, le fleuve sert de frontière au désert. Les sables commencent à la rive septentrionale.

<sup>3</sup> Arrivé tout près de la mer, le Sénégal est arrêté par une digue étroite de sable, coule alors vers le sud, se divise en deux larges bras, au milieu desquels est notre capitale Saint-Louis, et finit au-dessous de cette ville, en formant une barre mobile qui gêne beaucoup la navigation. La description de Thevet est donc fort exacte.

auoir mestne source et origine que Senegua <sup>1</sup>, et de mesmes montagnes. Ce que n'est vraysemblable. Il est certain que la naissance du Nil est bien plus outré l'Equateur, car il vient des hautes montagnes de Bede <sup>2</sup>, autrement nommées des anciens Geographes, mōtagnes de la Lune, lesquelles font la separation de l'Afrique vieille à la nouvelle, cōme les mōts Pyrénées de la Frāce d'avec l'Espagne. Et sont ces montagnes situées en la Cyrenaique, qui est outre la ligne quinze degrés. La source de Senegua dōt nous parlons, procede de deux montagnes <sup>3</sup>, l'une nommée Mandro, et l'autre Thala, distinctes des montagnes de Bed plus de mille lieues. Et par cecy l'on peut voir combien ont erré plusieurs pour n'en auoir faict la recherche, cōme ont fait les modernes. Quant aux montagnes de la Lune <sup>4</sup>, elles sont situées en l'Ethio-

<sup>1</sup> Sur cette confusion des deux fleuves par les anciens, on peut consulter l'intéressant mémoire de M. BERLIOUX, qui a pour titre : *Doctrina Ptolemai ab injuria recentiorum vindicata, sive Nilus superior et Niger verus, bodiernus Echirren, ab antiquis explorati.*

<sup>2</sup> Inutile de faire remarquer que les conjectures de Thevet sur les sources du Nil sont tout-à-fait hypothétiques. La science contemporaine n'a pas encore débrouillé ce mystère géographique.

<sup>3</sup> Le Sénégal est en effet formé par deux rivières principales la Baoulé et la Falemé, dont les sources sont fort éloignées l'une de l'autre. Il est difficile de déterminer la position des monts Mandra et Thala dont parle Thevet, puisqu'on ne connaît pas encore l'orographie exacte de ces Alpes africaines, et que les dénominations géographiques ont été singulièrement défigurées dans sa naïve description.

<sup>4</sup> Les montagnes de la Lune après avoir figuré sur les atlas modernes jusqu'aux voyages de Speke, Baker, Livingston, etc.,

*Montagnes de Lybye.*

pie inferieure, et celles d'ou vient Senegua en Libye, appellée interieure : de laquelle les principales montagnes sont Usergate, d'ou procede la riuiere de Bergade ; la montagne de Casa, de laquelle descend le fleue de Darde : le mont Maudro elevé par sus les autres, comme ie puis coniecturer, à cause que toutes riuieres, qui courent depuis celle de Salate, iusques à celle de Masse, distans l'une de l'autre enuiron septante lieües, prennent leur source de ceste montagne. Dauantage le mont Girgile, duquel tombe une riuiere nommée Cympho : et de Hagapole vient Subo fleue peuplé de bon poisson, et de crocodiles ennuyeux et dommageables à leurs voysins. Vray est que Ptolemée qui a traicté de plusieurs païs et nations estranges, a dit ce que bon luy a semblé, principalement de l'Afrique et Ethiopie, et ne trouue auteur entre les anciens, qui en aye eu la cognosance si bonne et parfaite, qui m'en puisse donner vray contentemēt. Quand il parle du promontoire de Prasse (ayant quinze degrez de latitude, et qui est la plus loingtaine terre, de laquelle il a eu cognosance comme aussi descrit Glarean <sup>1</sup> à la fin de la description de l'Afrique) de son tēps le mōde inférieur a été descrit, neantmoins ne l'a touché entièrement, pour estre priué et n'auoir cōgneu une bōne partie de la

*Nul auteur ancien a eu parfaite cōgnosance de toute l'Afrique.*

ne se rencontrent plus aujourd'hui que sur les cartes arriérées. Elles ont été remplacées par la chaîne encore indécise qui sépare les eaux du Nil de celles du Tanganiycka, les monts Moun dans le pays des Nyam-Nyam.

<sup>1</sup> GLAREANUS. *De geographia liber.* Bâle. 1527.

terre meridionale, qui a esté découuerte de nostre temps. Et quant et quāt plusieurs choses ont esté adioustées <sup>1</sup> aux escrits de Ptolemée que l'on peut voir à la table generale, qui est proprement de luy. Parquoy le lecteur simple, n'ayant pas beaucoup versé en la Cosmographie et cognoissance des choses, notera que tout le monde inferieur est diuisé par les anciens en trois parties inegales, à scauoir Europe, Asie, et Afrique : desquelles ils ont escrit les uns à la verité, les autres ce que bon leur a semblé, sans toutesfois rien toucher des Indes occidētales, qui font aujourd'huy la quatriesme partie du mōde, découvertes par les modernes : cōme aussi a esté la plus grand part des Indes Oriētales, Calicut et autres. Quāt || à celles de l'Ocident, la Frāce Antarctique, Peru, Mexique, on les appelle aujourd'hui vulgairemēt, le nouveau Monde, voire iusques au cinquante deuziesme degré et demy de la ligne, où est le destroit de Magello, et plusieurs autres provinces du costé du North, et du Su à costé du Leuāt et au bas du Tropique de Capricorne en l'Océā meridional : et à la terre Septētrionale : desquelles Arrian, Pline, et autres historiographes n'ôt fait aucune métion qu'elles ayent esté découvertes, de leurs téps. Quelques uns <sup>2</sup> ont bien fait mentiō d'aucunes isles qui furēt decouvertes par les Carthaginois, mais i'estimoroys estre les isles

Fol. 23.

Nouveau  
monde.

Isles Hesperides  
découvertes  
autresfois  
par les  
Carthaginois.

<sup>1</sup> Ce fut en effet l'habitude d'ajouter les découvertes récentes aux éditions de Ptolémée. Voir les éditions de Ptolémée imprimées au XVI<sup>e</sup> siècle, et particulièrement celles de Ruscelli.

<sup>2</sup> Voir ARISTOTE. *De mirabilibus auscultationibus*. § 84. DIODORE DE SICILE. VI. 9-20. Cf. P. GAFFAREL. *Les Phéniciens en Amérique*.

Hesperides ou Fortunées. Platon aussi dit en son *Isle Atlantique Timée* <sup>1</sup>, que le tēps passé auoit en la mer Atlātique et Oceā un grād païs de terre. Ce que plus tost i'estimeroye fable : car si la chose eut esté vraye, ou pour le moins vraysemblable, autres que lui en eussent escrit : attēdu que la terre de laquelle les Anciēs <sup>2</sup> ont eu cōgnoissance, se diuise en ceste maniere. Premierement de la part de Leuant, elle est prochaine à la terre incogneüe, qui est voysine de la grande Asie : et aux Indes Orientales du costé du Su, ils ont eu cognoissance de quelque peu, asçauoir de l'Ethiopie meridionale, dite Agisimbra <sup>3</sup>, du costé du North des isles d'Angleterre, Escosse, Irlande, et montagnes Hyperborées, qui sont les termes plus lointaings de la terre Septentrionale, comme veulent aucuns. Pour retourner à nostre Senegna, deça et delà ce fleue tout ainsi que le territoire est fort diuers,

<sup>1</sup> *Timée*. Edit. Didot. II. P. 202. Voir aussi le *Critias*.

<sup>2</sup> L'érudition de Thevet est ici en défaut. Qu'il nous suffise de citer parmi les écrivains anciens qui parlèrent de l'Atlantide : PLUTARQUE. *Vie de Solon.* 26-31. — PLINE. H. N. II. 90. — STRABON. II. 3. 6. — POSIDONIUS, cité par Strabon. — PHILON LE JUIF. *De l'indestructibilité du monde.* — PROCLUS, citant Crantor et Marcellus dans son *Commentaire du Timée*. P. 24. — ARNOBE. — TERTULLIEN. *De pallio.* 25. — *Apologétique.* 40. ELIEN. III. 18. — etc.

<sup>3</sup> Les anciens s'étaient avancés bien plus au sud. Il est probable qu'ils doublèrent l'Afrique. Quant aux régions du nord, ils connaissaient certainement la Scandinavie, et la Thule de Pythéas est sans doute l'Islande. Cf. P. GAFFAREL. *Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'antiquité.* — LELEWEL. *Pythéas de Marseille*, etc.

aussi sont les hommes qu'il nourrit. Delà les hommes sont fort noirs, de grâde stature, le corps alaigre et deliure, nonobstant le païs verdoye, plein de beaux arbres portans fruit. Deça vous verrez tout le contraire, les hōmes de couleur cendrée, et de plus petite stature. Quant au peuple de ce païs de Senegua, ie n'en puis dire autre chose, que de ceux du cap Verd, sinon qu'ils font encore pis. La cause est que les Chrestiens n'oseroient si aysément descendre en terre pour traffiquer, ou auoir refraischement comme aux autres endroits, s'ils ne veulent estre tuez ou pris esclaves. Toutes choses sont viles et contemptibles entre eux, sinon la paix qu'ils ont en quelque recommandation les uns entre les autres. Le repos pareillement, avec toutesfois quelque exercice à labourer la terre, pour semer du ris : car de blé, ne de vin, il n'y en a point. Quant au blé, il n'y peut venir, comme en autres païs de Barbarie ou d'Afrique, pour ce qu'ils ont peu souuent de la pluie, qui est cause que les semences ne peuuent faire germe, pour l'excessiue chaleur et siccité. Incontinent qu'ilz voyent leur terre trempée ou autrement arrousée, se mettent à labourer, et apres auoir semé; en trois mois le fruit est meur, prest à estre moissonné. Leur boisson est de ius de palmiers et d'eau. Entre les arbres de ce païs, il s'en trouue un de la grosseur de noz arbres à glan, lequel apporte un fruit gros comme dattes. Du noyau ils font huile, qui a de merueilleuses propriétés. La premiere est, qu'elle tiêt l'eau en couleur iaune comme saf-fran : pourtant ils en teignent les petis vaisseaux à boire, aussi quelques chapeaux faits de paile de ionc,

*des habitans  
de Senegua.*

*Arbre  
fructifere, et  
huille de grâde  
propriét.*

Fol. 24. ou de ris. Cest huile d'auâtage a odeur de violette de Mars, et saueur d'olieue : parquoy plusieurs || en mettent avec leur poisson, ris, et autres viandes qu'ils mangent. Voyla que i'ay bien voulu dire du fleue, et pais de Senegua : lequel confine du costé de Leuant à la terre de Thueusar <sup>1</sup>, et de la part de Midy au royaume de Cambra, du Pouent à la mer Oceane. Tirans tousiours nostre route, commençasmes à entrer quelques iours apres au pais d'Ethiopie, en celle part, que lon nomme le royaume de Nubie, qu'est de bien grande estendue, avec plusieurs royaumes et prouinces, dont nous parlerons cy apres.



### CHAPITRE XIII.

#### *Des isles Hesperides autrement dites de Cap Verd.*



PRES auoir laissé nostre promôtoire à senestre, pour tenir chemin le plus droit qu'il nous estoit possible, faisant le Surouest un quart

<sup>1</sup> Sur les cartes d'Ortelius on ne trouve pas la terre de Thueusar, mais le royaume de Gambia, qui paraît correspondre au Cayor actuel.

du Su, feimes enuiron une iournée entiere : mais venans sur les dix ou unze heures, se trouua vent contraire, qui nous ietta sus dextre, vers quelques isles, que lon appelle par noz cartes marines isles de Cap Verd, lesquelles sont distâtes des isles Fortunées ou Canaries, de deux cens lieües, et du cap de soixante par mer, et cent lieües de Budomel en Afrique suyuant la coste de la Guynée vers le pole Antarctique <sup>1</sup>. Ces isles sont dix <sup>2</sup> en nombre, dont il y en deux fort peuplées de Portugais, qui premierement les ont encouvertes, et mis en leur obeissance : l'une des deux, laquelle ils ont nômée Saint Jaques, sur *Isle S. Jacques.* toutes est la plus habitée : aussi se fait grandes trafiques par les Mores, tant ceux qui demeurent en terre ferme, que les autres qui nauiguent aux Indes, en la Guinée, et à Manicongre, au païs d'Ethiopie. Ceste isle est distante de la ligne equinoctiale de quinze degrés : une autre pareillement, nommée Saint Nicolas, habitée de mesme côme l'autre. Les autres ne sont si peuplées, côme Flera, Plintana, Pinturia, et Foyon : ausquelles y a bien quelque nobre de gens et d'esclaves, enuoyez par les Portugais pour cultiuer la guerre <sup>3</sup>, en aucūs endroits qui se trouue-

*Situatiō des  
isles de cap  
Verd.*

*Isle S. Nicolas.*  
*Isles Flera,  
Plintana,  
Pinturia et  
Foyon.*

<sup>1</sup> En réalité cet archipel se trouve à 252 lieues au sud-ouest du cap Vert.

<sup>2</sup> Les dix îles se nomment : St.-Jacques, St.-Antonio, Fogo, Boavista, St.-Nicolas, St.-Vincent, ilha do Sal, Maio, Brava, Sainte-Luce. On compte en outre quatre îlots, Razo, Grande, Branco, do Rambo. Sur cet archipel on peut consulter LOPES DE LIMA. *Ensaio sobre a statistica das ilhas do Cabo Verde.* — AVEZAC. *Illes de l'Afrique.* P. 171.

<sup>3</sup> Sic pour terre.

*Maroquins  
d'Espagne.*

royent propres : et principalement pour y faire amas de peaux de cheures, dōt y a grande quātité, et en font fort grāde traffique. Et pour mieux faire, les Portugais deux ou trois fois l'année passent en ces isles avec nauires et munitiōs, menās chiens et filets, pour chasser aux cheures sauvages <sup>1</sup> : desquelles apres estre eschorchées reseruent seulement les peaux, qu'ils deseichēt auecques de la terre et du sel, en quelques vaisseaux à ce appropriés, pour les garder de putrefactiō : et les emporter ainsi en leur païs, puis en font leurs marroquins tāt celebrés par l'uniuers. Aussi sont tenu les habitās des isles pour tribut, rendre pour chacun au Roy de Portugal le nōbre de six mille cheures, tāt sauvages que domestiques salées et seichées : lesquelles ils deliurent à ceux, qui de la part d'iceluy Seigneur font le voyage auec ses grands vaisseaux, aux Indes Orientales, comme à Calicut, et autres, passans par ces isles : et est employé ce nōbre de cheures pour les nourrir pēdant le voyage, qui est de deux ans, ou plus, pour la distance des lieux, et la grande nauigation qu'il faut faire. Au surplus l'air en ces isles est pestilentieux et malsain <sup>2</sup>, tellemēt que

<sup>1</sup> Les chèvres sont encore très-nombreuses dans l'archipel, malgré ce qu'on en tue chaque année pour les peaux, qui sont maintenant exportées non plus en Portugal, mais dans l'Amérique du nord. Ces chèvres ont bonne apparence, leur poil est court et lustré, leurs couleurs variées.

<sup>2</sup> Le climat de ces îles est très-chaud, et surtout fort humide. L'influence du climat sur l'état sanitaire varie selon les îles. A Saint-Jacques on meurt avec une déplorable facilité. A Saint-Nicolas la progression des décès ne s'est pas encore arrêtée. Dans

les premiers Chrestiens || qui ont commencé à les habiter ont esté par long temps vexez de maladie, tant à mon iugement pour la temperature de l'air qui en tels endroits ne peut estre bōne, que pour la mutation. Aussi sont là fort familières et comūnes les fieures chaudeſ, aux esclaves ſpecialement, et quelque flux de ſang : qui ne peuuent estre ne l'un ne l'autre que d'humeurs excessiuement chaudeſ et acres, pour leur continual trauail et mauuaise nourriture, ioint que la temperature chaude de l'air y consent, et l'eau qu'ils ont prochaine : pourquoy reçoiuent l'exces de ces deux elemēſ.



#### CHAPITRE XIV.

*Des tortues, et d'une herbe qu'ils appellent  
Orſeille.*

**P**uis qu'en nostre nauigation auons delibéré  
escrire quelques singularitez obſeruées ès  
lieux et places où nous auons esté : il ne

ces deux îles, mais surtout dans la première, règnent des fièvres  
endémiques connues ſous le nom de *Carneiradas* (dyſſenteries).  
L'ile de Maō est ſujette aux fièvres de ſaison. Les autres ſont  
toutes très-saines.

sera hors de propos de parler des tortues, que noz isles dessus nommées nourrissent en grande quantité, aussi bien que des cheures. Or il s'en trouue quatre especes<sup>1</sup>, terrestres, marines, la troisiesme viuant en eau douce, la quatriesme aux marests : lesquelles ie n'ay delibéré de deduire par menu, pour eviter prolixité, mais seulement celles qui se voyent aux riuages de la mer, qui enuironne noz isles.

*Tortue marine.* Ceste espece de tortue saillent de la mer sus le riuage au temps de son part, fait de ses ongles une fosse dedans le sablon, où ayant fait ses œufs (car elle est du nombre des ouiperes dont parle Aristote) les couure si bien qu'il est impossible de les voir ne les trouuer, iusques à ce que le flot de la mer venant les découure : puis par la chaleur du Soleil, qui là est fort vehemente, le part s'engèdre et éclost, ainsi que la poule de son œuf, lequel consiste en grand nombre de tortues, de la grandeur de crabes (qui est une espece de poisson) que le flot retournant emmene en la mer. Entre ces tortues, il s'en trouue quelques unes de si merueilleuse grandeur, mesmes en ces endroits dont ie parle, que quatre hommes n'en peuvent arrester une : comme certainement i'ay veu,

<sup>1</sup> Les tortues sont encore très-nombreuses dans ces parages. Elles fréquentent surtout les plages basses des îles Orientales, Boavista et ilha do Sal. C'est aux mois de juin, de juillet et d'août qu'elles déposent leurs œufs dans le sable. La chasse s'en fait à cette dernière époque à la lueur des flambeaux. Elles donnent au commerce de l'écailler, une chair excellente et de la bonne huile à brûler.

et entendu par gens dignes de foy. Pline <sup>1</sup> recite, qu'en la mer Indique sont de si grandes tortues, que lescaille est capable et suffisante à couurir une maison mediocre : et qu'aux isles de la mer Rouge, ils en peuuent faire vaisseaux nauigables. Ledit auteur dit aussi en auoir de semblables au destroit de Carmanie en la mer Persique. Il y a plusieurs manieres de les prendre.

Quelques fois ce grand animal, pour appetit de nager plus doucement, et plus librement respirer, cherche la partie superficielle de la mer un peu deuant midy, quand l'air est serain : ou ayant le dos tout decouvert, et hors de l'eau, incontinent leur escaille est si bien deseichée par le Soleil, qu'elles ne pouuans descendre au fond de la mer, elles flottent par dessus bon gré mal gré et sont ainsi prises. Lon dit autrement, que de nuyt elles sortent de la mer, cherchans à repaistre, et apres estre saoulées et lassées s'endorment sur l'eau pres du riuage, où l'on les prend aisement, pour les entendre ronfler en dormant :

*Maniere de  
prendre les  
tortues  
marines.*

<sup>1</sup> PLINE. H. N. ix. 12. Testudins tantæ magnitudinis Indicum mare emittit ut singularum superficie habitabiles casas integrant : atque insulas maris rubri his navigant cymbis. — Les voyageurs du seizième siècle ont tous parlé avec admiration de ces énormes amphibiies. Ainsi nous lisons dans LERY (*Histoire d'un voyage fait au Brésil. § III*) : « Le diray qu'entre autres une qui fut prise au nauire du vice-admiral estoit de telle grosseur, que quatre vingt personnes qu'ils estoyent dans ce vaisseau en disnerent honestement. Aussi la coquille ovalle de dessus qui fut baillée pour faire une targue au sieur de Sainte Marie nostre capitaine, avoit plus de deux pieds et demi de large. »

*Espesseeur de  
ces escailles de  
tortues  
marines, et  
comme ils s'en  
seruent.*

Fol. 26.

*Rondelles  
descailles de  
tortue.*

*Histoire d'un  
gentil-hôme  
Portugalois.*

entre plusieurs manieres qui seroyent longues à reciter. Quant à leur couverture et escaille ie vous laisse à penser de quelle espesseeur elle peut estre, proportionnée à sa grandeur. Aussi sur la coste du destroit de Magellan, et || de la riuere de Plate, les sauages en font rondelles, qui leur seruent de boucliers Barcelonnois, pour en guerre receuoir les coups de flesches de leurs ennemys. Semblablement les Amazones sur la coste de la mer Pacifique, en font rempars, quād elles se voyent assaillies en leurs logettes et cabannes. Et de ma part i'osera dire et soustenir auoir veu telle coquille de tortue, que la harquebuse ne pourroit aucunement trauerter. Il ne faut demander combien noz insulaires du cap Verd en prennent, et en mangent communement la chair, comme icy nous ferions du bœuf ou mouton. Aussi est elle semblable à la chair de veau, et presque de mesme goust. Les sauages des Indes Ameriques n'en veulent aucunement manger persuadez de ceste folle opinion, qu'elle les rendroit pesans, comme aussi elle est pesante, qui leur causeroit empêchement en guerre : pour ce qu'estans appesantis, ne pourroyent legerement poursuyure leurs ennemis, ou bien eschapper et euader leurs mains<sup>1</sup>. Ie reciteray pour la fin l'histoire d'un gentil-homme Portugais lepreux, lequel pour le grand ennuy qu'il receuoit de son mal, cherchant tous les moyens de

<sup>1</sup> La tradition s'est perpétuée : D'après d'AYEZAC (*Iles de l'Afrique*. P. 187), une croyance populaire attribue à la chair des tortues prise comme nourriture et à leur sang frotté sur la peau la faculté de guérir la lèpre.

s'absenter de son païs, comme en extreme desespoir, apres auoir entendu la conquête de ces belles isles par ceux de son païs, delibera pour recreation s'y en aler. Doncques il se dressa au meilleur equipage, qu'il luy fut possible, c'est asçauoir de nauires, gens, et munitions, bestial en vie, principalemēt cheures, dont ils ont quantité : et finablement aborda en l'une de ces isles : où pour le degoust que luy causoit la maladie, ou pour estre rassasié de chair, de laquelle coustumierement il usoit en son païs, luy vint appetit de manger œufs de tortues, dont il fist ordinaire l'espace de deux ans, et de maniere qu'il fut gueri de sa lepre. Or ie demanderoys volontiers, si sa guerison doit estre donnée à la temperature de l'air, lequel il auoit changé, ou la viande. Le croyrois à la verité, que l'un et l'autre ensemble en partie, en pourroyent estre cause. Quant à la tortue, Pline <sup>1</sup> en parlant tant pour alimēt que pour medicament ne fait aucune mention qu'elle soit propre contre la lepre : toutesfois il dit qu'elle est vray antidote contre plusieurs venins, specialement de la Salemandre, par une antipathie, qui est entre elles deux, et mortelle inimitié.

Que si cest animant auoit quelque propriété occulte et particulière contre ce mal, ie m'en rapporte aux philosophes medecins. Et ainsi l'experience a donné à congnoistre la propriété de plusieurs medicaments, de laquelle l'on ne peut dōner certaine

*Portugais  
gueri de lepre.*

*Antipathie de  
la tortue avec  
la Salemandre.*

<sup>1</sup> PLINE, H. N. xxxii. 14. *Marinarum carnes admixtae ranarum carnis contra salamandras præclare auxiliantur. Neque est testudine aliud salamandrae adversius.*

raison. Parquoy ie conseilleroys volontiers d'en faire experience en celles de ce païs, et des terrestres, si l'on n'en peut recouvrer de marines : qui seroit à mon iugement beaucoup meilleur et plus seur, que les viperes tant recommandées en ceste affection, et dont est composé le grand Theriaque : attēdu qu'il n'est pas seur user de viperes pour le venin qu'elles portent, quelque chose que l'on en die : laquelle chose est aussi premierement venue d'une seule experience.

Lon dit que plusieurs y sont allez à l'exemple de cestuy-cy, et leur a bien succédé. Voila quant aux tortues. Et quant aux cheures que mena nostre gentilhomme, elles ont là si bien multiplié, que pour le present il y en a un nombre infini : et tiennent aucuns, que leur origine vient de là, et que parauant n'y en auoit esté veu. Reste à par || ler d'une herbe, qu'ils nomment en leur langue Orseille.

Fol. 27.  
Orseille, herbe.

Ceste herbe <sup>1</sup> est comme une espece de mousse, qui croist à la sommité des hauts et inaccessibles rochers, sans aucune terre, et y en a grande abondance. Pour la cueillir ils attachent quelques cordes au

<sup>1</sup> L'orseille (*Lichen roccella*) croît en abondance au cap Vert et surtout aux Canaries. C'est une sorte de lichen, dont on se sert dans la teinture. Elle donne, après avoir été macérée quelque temps dans l'urine, une belle couleur pourprée. On a cru que les Phéniciens avaient employé l'orseille. Ils venaient la chercher dans les îles de l'Atlantique qu'on nommait Purpuriæ. La pourpre que nous cherchons dans un murex n'était peut-être que le lichen roccella. C'est seulement à partir de 1730 que l'orseille du cap Vert fut régulièrement exploitée, et, à partir de 1790, pour le compte du gouvernement.

sommet de ces montagnes et rochers, puis montent à mont par le bout d'embas de la corde, et grattans le rocher avec certains instruments la font tomber, comme voyez faire un ramoneur de cheminée : laquelle ils reseruent et descendant en bas par une corde avec corbeilles, ou autres vaisseaux. L'émolument et usage de ceste herbe est qu'ils l'appliquent à faire teintures, comme nous auons dit par cy deuant en quelque passage <sup>1</sup>.



## CHAPITRE XV.

### *De l'isle de Feu.*

**D**NTRE autres singularites, ie n'ay voulu omettre l'isle de Feu, <sup>2</sup> ainsi appellée, pourtant que *Isle de Feu, et  
continuellement elle iette une flambe de feu,* *pourquoy  
telle, que si les anciens en eussent eu aucune  
ainsi nommée.*

<sup>1</sup> Chap. v. P. 25.

<sup>2</sup> C'est l'ile do Fogo, surmontée par un volcan de 2,790 mètres d'élévation. Ce volcan ne paraît pas avoir eu d'éruptions violentes avant 1680. Depuis le milieu jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les commotions volcaniques devinrent de plus en plus fréquentes. Celles de 1785 et 1799 furent très-redoutables.

cognoissance, ils l'eussent mise entre les autres choses, qu'ils ont escrit par quelque miracle et singularité, aussi bien que la montagne de Vesuve, et la montagne d'Etna, desquelles pour vray en recitent merueilles. Quant à Etna en Sicile, elle a ietté le feu quelques fois avec un bruit merueilleux, comme au temps de M. Æmile et T. Flamin comme escrit Orose. Ce que conferment plusieurs autres historiographes, comme Strabon, qui afferme l'auoir veüe et diligemment considerée. Qui me fait croire, qu'il en soit quelque chose, mesme pour le regard des personnages, qui en ont parlé : aussi elles ne sont si elongnées de nous, qu'il ne soit bien possible de faire epreuve auecques l'œil, tesmoing le plus fidele, de ce qu'en trouvès aux histoires. Je scay bien que quelcun d'entre noz modernes escriuains, a voulu dire que l'une des Canaries <sup>1</sup> iette perpetuellement du feu, mais qu'il se garde bien de prendre celle dont nous parlons, pour l'autre. Aristote au liure des Merueilles parle d'une isle décououverte par les Carthaginois, non habitée, laquelle ietoit comme flambeaux de feu, venât de matières sulfureuses, outre plusieurs autres choses admirables. Toutesfois ne sçauroys iuger qu'il ayt entendu de la nostre, encore moins du mont Etna, car il estoit cogneu devant le regne des Carthaginois. Quant à la montagne de Pussole <sup>2</sup> elle est située en

<sup>1</sup> On a vu plus haut (§ vi) qu'une des Canaries est effectivement formée par un volcan.

<sup>2</sup> Sur la montagne de Pouzzolles, consulter STRABON. Liv. v. § 4-6.

terre ferme : et si aucun vouloit dire autrement, ie m'en rapporte : de ma part ie n'ay trouué, que iamais ayt esté congnue, que depuis mil cinq cens trente, en ceste part de Ponent, avec autres tant loingtaines, que prochaines, et terre continentte. Il y a bien une autre montagne en Hirlande, nommée Hecla, <sup>1</sup> laquelle par certains tēps iette pierres sulfureuses, tellemēt que la terre demeure inutile cinq ou six lieües à l'entour pour les cendres de soufre dont elle est couuerte. Ceste isle dont nous parlons, cōtient enuirō sept lieües de circuit : nōmée à bonne raison isle de feu, car la montagne ayant de circuit six cens septāte neuf pas, et de hauteur mil cinquante cinq brassées ou enuiron, iette continuallement par le sommet une flābe, que l'on voit de trente ou quarante lieues sur la mer, beau || coup plus clerement la nuyt que le iour, pour ce qu'en bonne philosophie la plus grande lumiere anneantist la moindre. Ce que donne quelque terreur aux nauigans, qui ne l'ont congneüe auparauant. Ceste flambe est accompagnée de ie ne scay quelle mauuaise odeur resentant aucunement le soufre, qu'est argument qu'au ventre de ceste montagne y a quelque mine de soufre. Parquoy l'on ne doit trouuer telles manieres de feu estranges, attendu que ce sont choses naturelles, ainsi que tesmoignent les philosophes : c'est que ces lieux sont pleins de soufre et autres mineraux fort chaux, des-

Fol. 28.

<sup>1</sup> Intéressante description du mont Hécla dans le *Tour du Monde*. no 453. N. NOUGARET. *Voyage dans l'intérieur de l'Islande*. Cf. LA PEYRÈRE. *Relation de l'Islande*.

quels se resout une vapeur chaude et seiche semblable à feu. Ce qui ne se peut faire sans air. Parquoy nous apparoissent hors la terre par le premier soupirail trouué, et quand elles sont agitées de l'air. Aussi de là sortent les eaux naturellement chaudes, seiches, quelques fois adstringētes, cōme les fontaines et beins en Allemagne et Italie. Dauantage en Esclauonie pres Apollonia<sup>1</sup> se trouue une fontaine sortant d'un roc, ou l'on voit sourdre une flamme de feu, dont toutes les eaux prochaines sont comme bouillantes. Ce lieu donc est habité de Portugais, ainsi que plusieurs autres par delà. Et tout ainsi que l'ardeur de ceste montagne n'empesche la fertilité de la terre, qui produit plusieurs especes de bons fruits, où est une grande température de l'air, viues sources et belles fonteines : aussi, la mer qui l'enuironne, n'esteint ceste vehe-mente chaleur, comme recite Pline<sup>2</sup> de la Chimere tousiours ardente, qui s'esteint par terre ou foin iettez dessus, et est allumée par eau.

<sup>1</sup> STRABON. XVI, 2.

<sup>2</sup> PLINE. H. N. II. 108. In Commagenes urbe Samosatis stagnum est emittens limum flagrantem, quum quid attigit solidi, adhæret : præterea tacta sequitur fugientes... Aquis etiam accenditur. Terra tantum restinguī docuere experimenta.



## CHAPITRE XVI.

*De l'Ethiopie.*

**C**OMBIEN que plusieurs Cosmographes ont suffisamment descriit le païs d'Ethiopie, mesme entre les modernes, ceux qui ont recentemēt fait plusieurs belles nauigatiōs par ceste coste d'Afrique, en plusieurs et loingtaines contrées : toutesfois cela n'empeschera, que selon la portee de mon petit esprit, ie n'escriue aucunes singularités obseruées en nauigeant par ceste mesme coste en la grande Amerique. Or l'Ethiopie est de telle estendue, qu'elle porte et en Asie & en Afrique, et pour ce lon la deuise en deux. Celle qui est en Afrique, aujourd'huy est appellée Inde terminée au Leuant de la mer Rouge, et au Septentrion || de l'Egypte et Afrique, vers le midy du fleuue Nigritis, que nous auons dit estre appellé Senegua<sup>1</sup> : au Ponent elle a l'Afrique intérieure, qui va iusques aux riuages de l'Ocean. Et ainsi a esté appelée du nom d'Ethiops, fils de Vulcain,

*Estendue de  
l'Ethiopie.*

Fol. 29.

*Senegua, fl.  
anciennement  
Nigritis.*

<sup>1</sup> Le Sénégal et le Niger étaient confondus par les cartographes du XVI<sup>e</sup> siècle. Voir les cartes d'Ortelius où les deux fleuves n'en forment qu'un seul.

laquelle a eu auparavant plusieurs autres noms : vers l'occident montagneuse, peu habitée au Leuant, et areneuse au millieu, mesme tirant à la mer Atlātique.

Les autres la descriuent ainsi : il y a deux Ethiopies, l'une est soubs l'Egypte, region ample et riche, et en icelle est Meroë, isle tresgrande entre celles du Nil : et d'icelle tirant vers l'Oriêt regne le Preste-Iā. L'autre n'est encore tant congneüe ne decouverte, tant elle est grāde, sinō aupres des riuages. Les autres la diuisent autremēt, c'est asçauoir l'une part estre en Asie, et l'autre en Afrique, que lon appelle aujour-d'huy les Indes de Leuant, enuironnée de la mer Rouge en Barbarie, vers Septentrion au pais de Libye, et Egypte. Ceste contrée est fort mōtagneuse, dont les principales mōtagnes sont celles de Bed<sup>1</sup>, Ione, Bardite, Mescha, Lipha. Quelques uns ont escrit les premiers Ethiopiens et Egyptiens auoir esté entre tous les plus rudes et ignorans, menans une vie fort agreste, tout ainsi que bestes brutes : sans logis arresté, ains se reposans où la nuÿt les prenoit, pis que ne font aujourd'huy les Masouites. Depuis l'equinocial vers l'Antarctique, y a une grande côtrée d'Ethiopes, qui nourrit de grands Elephans, Tigres, Rhinocerons. Elle a une autre region portant cinnamome, entre les bras du Nil. Le royaume d'Ettabech<sup>2</sup> deça et dela le Nil, est habité de Chrestiens. Les autres

Royaume  
d'Ettabech.

<sup>1</sup> On ne retrouve plus aujourd'hui ces noms de montagnes.

<sup>2</sup> C'est l'Abyssinie, dont le nom indigène est en effet *Habesch*, qui ressemble singulièrement à *Ettabech*.

sont appellez Ichthyophages<sup>1</sup>, ne viuants seulement Ichthyophages. que de poisson, rendus autresfois soubs l'obeissance du grand Alexandre. Les Anthropophages sont aupres des mōts de la Lune : et le reste tirant de là iusques au Capricorne, et retournant vers le cap de Bonne Esperance est habité de plusieurs diuers peuples, ayans diuerses formes et monstrueuses<sup>2</sup>. On les estime toutesfois auoir été les premiers néz au monde, aussi les premiers qui ont inuenté la religion et ceremonies : et pour ce n'estre estrangers en leur païs, ne venans d'ailleurs, n'auoir aussi oncqves enduré le ioug de seruitude, ains auoir tousiours vescu en liberté. C'est chose merveilleuse de l'honneur et amitié qu'ils portent à leur Roy. Que s'il auient que le Roy soit mutilé en aucune partie de son corps, ses subiets<sup>3</sup> spe-

<sup>1</sup> Les Ichtyophages dont parle Thevet n'étaient pas Africains. Ils habitaient les rivages actuels du Béloutchistan. Ils furent en effet soumis par Alexandre. Voir ARRIEN. *Périple de Néarque et Anabase.* VI. 28.

<sup>2</sup> Ces prétendues monstruosités, qu'enregistrèrent avec tant de soin les géographes de l'antiquité, n'ont jamais existé. Voir TYLOR. *La Civilisation primitive.* § x. On prête un sens nouveau et extravagant aux descriptions de tribus étranges faites avec une entière bonne foi, quand elles arrivent à la connaissance de personnes qui ne sont pas au courant des faits originels. Pour n'en citer qu'un exemple, les hommes à oreilles énormes dont parlent les anciens (PLINE. IV. 27. — MELA. III. 6.) existent réellement, mais on a exagéré ce qui chez ces peuplades n'était qu'une perversion du goût.

<sup>3</sup> Parfois même les nègres se tuent quand meurt leur roi. Voir les abominables funérailles des rois du Dahomey décrites par BORGHERO. *Annales de la propagation de la foi.* (1862.)

*Amytiel des  
Anthropophages  
envers leur  
Roy.*

*Meroë ville  
capitale  
d'Ethiopie,  
anciennement  
Saba.*

Fol. 30.

cialement domestiques, se mutilent en ceste mesme partie, estimans estre chose impertinente de demeurer saints et entiers, et le Roy estre offensé. La plus grand part de ce peuple est tout nud pour l'ardeur excessiue du soleil : aucuns couurent leurs parties honteuses de quelques peaux : les autres la moitié du corps, et les autres le corps entier. Meroë <sup>1</sup> est capitale ville d'Ethiopie, laquelle estoit anciennement appellée Saba, et depuis par Cambyses Meroë. Il y a diuersité de religion. Aucuns sont idolatres, comme nous dirons cy apres : les autres adorent le Soleil leuant, mais ils dépitent l'Occident. Ce païs abonde en miracles, il nourrit vers l'Inde de tres grands animaux comme grands chiens, elephās, rhinocerons d'admirable grandeur, dragons, basilics, et autres : d'auantage des arbres si hauts, qu'il n'y a flesche, ne arc, qui en puisse attindre la sommité, et plusieurs autres choses admirables, comme aussi Pline <sup>2</sup> recite au liure dixseptiesme, chapitre second de son *Histoire na || turelle*. Ils usent coustumierement de mil et orge, desquels aussi ils font quelque bruuage : et ont peu d'autres fruits et arbres, hormis quelques grands palmes. Ils ont quantité de pierres precieuses en aucun lieu plus qu'en l'autre. Il ne sera encores, ce me semble, hors de propos de dire ce peuple estre noir selon que la chaleur y est plus ou moins vehemente,

<sup>1</sup> HÉRODOTE. II. 29.

<sup>2</sup> Mauvaise indication de Thevet. Le vrai passage est au livre VII. § 2 : Arbores tantæ proceritatis traduntur, ut sagittis superjaci nequeant.

*Pourquoy les  
Ethiopiens  
et autres sont  
de couleur  
noire.*

et que icelle couleur prouient d'adustion superficielle causée de la chaleur du Soleil, qui est cause aussi qu'ils sont fort timides. La chaleur de l'air ainsi violente tire dehors la chaleur naturelle du cuer et autres parties internes : pourquoy ils demeurent froids au dedans, destituez de la chaleur naturelle et bruslez par dehors seulement : ainsi que nous voyons en autres choses adustes et bruslées. L'action de chaleur en quelque obiect que ce soit, n'est autre chose que resolution et dissipation des elemens, quād elle perseuere, et est violente : de maniere, que les elemens plus subtilz consument, ne reste que la partie terrestre retenant couleur et consistence de terre, comme nous voyons la cendre et bois bruslé. Donques à la peau de ce peuple ainsi bruslé ne reste que la partie terrestre de l'humeur, les autres estans dissipées, qui leur cause ceste couleur. Ils sont, comme i'ay dit, timides, pour la frigidité interne, car hardiesse ne prouient que d'une vehemente chaleur du cuer : qui fait que les Gaulois, et autres peuples approchans de Septentrion, au contraire froids par dehors pour l'intemperature de l'air, sont chauds merueilleusement au dedans, et pourtant estre hardis, courageux, et pleins d'audace.

Pourquoy ces Noirs ont le poil crespe, dents blanches, grosses leures, les iambes obliques, les femmes incontinentes, et plusieurs autres vices, qui seroit trop long à disputer, parquoy ie laisseray cela aux philosophes, craignant aussi d'outrepasser noz limites. Venons donc à nostre propos. Ces Ethiopes et Indiens :

<sup>1</sup> Lire sur les pratiques magiques des griots ou féticheurs du

*Indiens et Ethiopiens usent de magie.* usent de magie, pour ce qu'ils ont plusieurs herbes et autres choses propres à tel exercice. Et est certaiñ qu'il y a quelque sympathie es choses et antipathie occulte, qui ne se peut cognoistre que par longue experiance. Et pour ce que nous costoyames une contrée assez auant dans ce païs nommé Guinée, i'en ay bien voulu escrire particulierement.



## CHAPITRE XVII.

### *De la Guinée.*

*Guinée, partie de la basse Ethiopie.*

**A**PRES s'estre refreschis au cap Verd, fut question de passer outre, ayans vent de Nordest merveilleusemēt fauvorable pour nous conduire droit soubs la ligne Equinoctiale laquelle deuions passer : mais estans parvenuz à la hauteur de la Guinée, située en Ethiopie, le vent se trouva tout contraire, pour ce qu'en ceste region les vents sont fort inconstans, accompagnez le plus

Gabon les curieux détails donnés par le docteur DU BELLAY  
(*Tour du Monde.* n° 306.)

souuent de pluies, orages, et tonnerres, tellement que la nauigation de ce costé est dangereuse. Or le quatorzième de septembre arriuasmes en ce païs de Guinée, sus le riuage de l'Ocean, mais asses avant en terre, habitée d'un peuple fort estrange, pour leur idolatrie et superstition tenebreuse et ignorantane. Avant|| que ceste contrée fust découverte, et le peuple y habitant congnu, on estimoit qu'ils avoyent mesme religion et façon de viure, que les habitans de la haute Ethiopie ou de Senegua : mais il s'est trouué tout l'opposite. Car tous ceux qui habitent depuis iceluy Senegua : iusques au cap de bonne esperance sont tous idolatres sans cognoissance de Dieu, ne de sa loy. Et tant est aueuglé ce pauure peuple, que la première chose qui se rencontre au matin, soit oyseau, serpent, ou autre animal domestique ou sauuage, ils le prennent pour tout le iour, le portans avec soy à leurs negoces, comme un Dieu protecteur de leur entreprise : comme s'ils vont en pescherie avec leurs petites barquettes d'écorce de quelque boys, le mettent à l'un des bouts bien enveloppé de quelques fueilles, ayans opinion que pour tout le iour leur amenera bonne encontre, soit en eau ou terre, et les preseruera de tout infortune. Ils croient pour le moins en Dieu, allegans estre là sus immortel, mais incongneu, pour ce qu'il ne se donne à cognoistre à eux sensiblement. Laquelle erreur n'est en rien differente à celles des gentils du temps passé, qui adoroyent diuers Dieux, soubs images et

Fol. 31.

*Habits de la  
Guinée iusques  
au cap de  
Bonne  
Esperance  
tous idolatres.*

<sup>1</sup> THEVET. *Cosmographie universelle*. Liv. III. § 11. Du royaume de Senega.

simulachres. Chose digne d'estre recitée de ces pauvres Barbares lesquels ayment mieux adorer choses corruptibles, qu'estre reputez estre sans Dieu. Diodore <sup>1</sup> Sicilien recite que les Ethiopes, ont eu les premiers cognoissance des Dieux immortels, auxquels commencerêt à vouer et sacrifier hosties. Ce que le poëte Homere <sup>2</sup> voulant signifier en son Iliade, introduit Jupiter avec quelques autres Dieux, auoir passé en Ethiopie, tant pour les sacrifices qui se faisoient à leur honneur, que pour l'amenité et douceur du païs. Vous auez semblable chose de Castor et Pollux : lesquels sur la mer allâs avec l'exercite des Grecs contre Troye, s'euanouyrent en l'air, et onques plus ne furent veuz. Qui donna opinion aux autres de penser, qu'ils avoient esté rauis, et mis entre les deitez marines. Aussi plusieurs les appellent cleres estoilles de la mer. Ledit peuple n'a temples, ne Eglises, ne autres lieux dediez à sacrifices ou oraisons. Outre cela ils sont encore plus meschants sans comparaison que ceux de la barbarie et de l'Arabie : tellemēt que les estrāgers n'oseroyent aborder, ne mettre pied à terre en leurs païs, sinon par ostages : autrement les saccageroyēt comme esclaves. Ceste canaille la plus part va toute nue, combien que quelques uns, depuis que leur païs a esté un peu fréquenté, se sont accoutumez à porter quelque

*Castor et  
Pollux nommés  
cleres estoilles  
de la mer*

*Meurs et  
façon de viure  
de ceux de la  
Guinée.*

<sup>2</sup> DIODORE DE SICILE. III. 2. Φασὶ δὲ παρ' αὐτοῖς πρώτοις καταδειχθῆναι θεοὺς τιμᾶν καὶ θυσίας ἐπιτελεῖν καὶ πομπὰς καὶ πανηγύρεις καὶ τάλλα δι' ὧν ἄνθρωποι το θεῖον τιμῶσι.

<sup>2</sup> HOMÈRE. *Iliade*. I. v. 423-424.

camisole de ionc ou cottō, qui leur sont portées d'ailleurs. Ils ne font si grande traffique de bestial qu'en la Barbarie. Il y a peu de fruits, pour les siccitez et excessiues chaleurs : car ceste region est en la zone torride. Ils vivent fort long aage, et ne se monstrent caduques tellement qu'un homme de cent ans, ne sera estimé de quarante. Toutesfois ils vivent de chairs de bestes sauvages, sans estres cuittes ne bien préparées. Ils ont aussi quelque poisson, ouitres en grande abondance, larges de plus d'un grand demy pied, mais plus dangereuses à manger, que tout autre poisson. Elles rendent du ius semblable au laict : toutesfois les habitās du païs en mangent sans danger : et usent tant d'eau douce que salée. Ils font guerre coustumierement contre autres nations : leurs armes sont arcs et flesches, comme aux autres Ethio-pes et Africains. Les femmes de ce païs s'exercent à la guerre, ne plus ne moins que les hommes. Et si portent la pluspart une large boucle de fin or <sup>1</sup>, ou autre metal aux oreilles, leures, et pareillement aux bras. Les eaux de ce païs sont fort dangereuses, et est aussi l'air insalubre : pour ce à mon aduis, que ce vent du midy chaud et humide y est fort familier, subiet à toute putrefaction : ce que nous experimenterons encore bien par deça. Et pource ceux qui de ce païs ou autre mieux temperé, vont à la Guinée, n'y

*La Guinée  
mal aérée.*

<sup>1</sup> L'usage s'est perpétué : Voir dans les *Croisières à la côte d'Afrique* par l'amiral FLEURIOT DE LANGLE. (*Tour du Monde*. n° 676) le portrait de la favorite.

peuvent faire long séjour <sup>1</sup>, sans encourir maladie. Ce que aussi nous est aduenu, car plusieurs de nostre compagnée en moururent, les autres demeurerent long espace de temps fort malades, et à grāde difficulté se peurent sauver : qui fut cause que n'y seiour-nasmes pas longuemēt. Je ne veux omettre, qu'en la Guinée, le fruit le plus frequent, et dont se chargent les nauires des païs estranges, est la Maniguette <sup>2</sup>, tresbonne et fort requise sur toutes les autres espi-cieries : aussi les Portugais en font grande traffique. Ce fruit vient parmy les champs de la forme d'un oignon, ce que volontiers nous eussions representé par figure pour le côtentemēt d'un chacun, si la com-modité l'eut permis. Car nous nous sommes arrestez au plus nécessaire. L'autre qui vient de Calicut et des Moluques n'est tant estimé de beaucoup. Ce peuple de Guinée traffique avec quelques autres Bar-bares voisins, d'or, et de sel d'une façon fort estrange. Il y a certains lieux ordonnez entre eux, où chacun de sa part porte sa marchandise, ceux de la Guinée le sel, et les autres l'or fondu en masse <sup>3</sup>. Et sans

<sup>1</sup> On sait que les Européens ne s'acclimatent pas dans ces régions. Presque tous ceux de nos marins qui résident au Gabon tombent malades. Nos négociants ne peuvent y séjourner.

<sup>2</sup> Nos navigateurs du XV<sup>e</sup> siècle donnaient à cette épice le nom de *Malaguette*. Voir VILLAUT DE BELLEFONDS. *Relation des costes d'Afrique*. La côte de Guinée avait été nommée par nos négociants Dieppois la Coste de Malaguette.

<sup>3</sup> Ces transactions singulières étaient déjà en usage au temps d'Hérodote. Voir le chapitre cxci du livre iv, relatif au com-merce des Carthaginois avec les peuples de l'intérieur de la Lybie. « Ils débarquent leur cargaison, la rangent sur la plage,

*Maniguette,  
fruit fort  
requis entre  
les espiceries.*

autrement communiquer ensemble, pour la defiance qu'ils ont les uns des autres, comme les Turcs et Arabes et quelques sauvages de l'Amerique avec leurs voisins, laissent au lieu denommé le sel et or, porté là de chacune part. Cela fait se transporteront au lieu ces Ethiopes de la Guinée, où s'ils trouuent de l'or suffisamment pour leur sel, ils le prennent et emportent, sinon ils le laissent. Ce que voyans les autres, c'est asçauoir leur or ne satisfaire, y en adiousteront iusques à tant que ce soit assez, puis chacun emporte ce qui lui appartient. Entendez davantage que ces noirs de deça, sont mieux appris et plus civils que les autres, pour la communication qu'ils ont avec plusieurs marchans qui vont traffiquer par dela : aussi allechent les autres à traffiquer de leur or, par quelques menues hardes, comme petites camizoles et habillemens de vil pris, petits cousteaux et autres menues hardes et || ferrailles. Aussi traffiquent les Portugais <sup>1</sup> avec les Mores de la Guinée, outre les autres choses d'uoires, que nous appellons dents d'Elephās :

Fol. 33.  
*Traffique  
d'ivoire.*

remontent sur leur navire et font une grande fumée. Les habitants, à l'aspect de la fumée, se rendent auprès de la mer, et, pour prix des marchandises, ils déposent de l'or, puis ils se retirent au loin. Les Carthaginois reviennent, examinent, et, si l'or leur semble l'équivalent des marchandises, ils l'emportent et s'en vont. S'il n'y en a pas assez, ils retournent à leur navire, et restent en place. Les naturels approchent et ajoutent de l'or, jusqu'à ce qu'ils les aient satisfaits. » — Cf. LÉRY. § 15.

<sup>1</sup> Les Français et surtout les Dieppois, se livraient également à ce commerce. Voir VITET. *Histoire de Dieppe*. — ESTANCELIN. *Navigations des Normands*.

et m'a recité un entre les autres, que pour une fois ont chargé douze mil de ces dents, entre lesquelles s'en est trouué une de merueilleuse grandeur, du pois de cent liures. Car ainsi que nous auōs dit, le païs d'Ethiopie nourrit elephās, lesquels ils prennent à la chasse, cōme nous ferions icy les sangliers, avec quelque autre petite astuce et methode, ainsi en mangent ils la chair. Laquelle plusieurs ont affermé estre tres bōne : ce que i'aime mieux croire, qu'ē faire autremēt l'essay ou en disputer plus longuement. Je ne m'arresteray en cest endroit à descrire les vertus et proprietez de cest animal le plus docile et approchât de la raisō humaine, que nul autre, veu que cest animal a esté tāt celebré par les Anciēs, et encores par ceux de nostre tēps, et attendu que Pline <sup>1</sup>, Aristote, et plusieurs autres en ont suffisamēt traité, et de sa chair, laquelle on dit estre medicamenteuse, et propre contre la lepre, prise par la bouche ou appliquée par dehors en poudre : les dents que nous appellons iuoyre, conforter le cuer et l'estomach, aider aussi de toute sa substance le part au ventre de la mere. Je ne veux donc reciter ce qu'ils en ont escript, comme ce n'est nostre principal subiect, aussi me sembleroit trop elongner du propos encommencé. Toutesfois ie ne laisseray à dire ce que i'en ay veu. Que si de cas fortuit ils en prennent quelques petis, ils les nourrissent, leurs apprenans mil petites gentillesses : car cest animal est fort docile, et de bon entendement.

*Elephant  
animal  
approchant de  
la raison  
humaine.*

<sup>1</sup> PLINE. *Histoire naturelle.* VIII. I-XI. — ARISTOTE. *De animalibus.* III. Passim.



## CHAPITRE XVIII.

### *De la ligne Equinoctiale, et isles de Saint Homer.*

**L**AISSANS donc ceste partie de Guinée à senestre, apres y auoir bien peu seiourné, pour l'infection de l'air, ainsi qu'auons dit cy deuant, il fut question de poursuyure nostre chemin, costoyans tousiours iusques à la hauteur du cap de Palmes <sup>1</sup>, et de celui que l'on appelle à trois points, on passe un tres beau fleue portat grands vaisseaux, par le moyen duquel se mene grand traffique par tout le païs, et lequel porte abondance d'or et d'argent, en masse non monnoyé. Pourquoy les Portugais se sont acostez et appriuoisez avec les habitans, et ont là basti un fort chasteau, qu'ils ont nommé Castel de mine <sup>2</sup> : *Fleuve portant mine d'or et d'argent. Castel de mine.*

<sup>1</sup> Aujourd'hui cap Palmas. Ce cap a conservé son nom. Il se trouve dans la Guinée anglaise, sur la Côte-d'Or, entre Axim et Tacorady.

<sup>2</sup> Castel El Mina fut d'abord découvert et colonisé par nos compatriotes, les Dieppois. Ce sont eux qui, les premiers, et cela dès 1364, explorèrent la région. En 1383, ils y fondèrent un établissement permanent, mais l'abandonnèrent en 1413, à cause des guerres civiles qui désolaient la France et arrêtaient tout commerce. Les Portugais les remplacèrent si complètement que

Cania et  
Rhegiū  
fleuues.

Monstre marin  
de forme  
humaine.

et non sans cause, car leur or est sans comparaison plus fin que celuy de Calicut, ne des Indes Ameriques. Il est par deça l'Equinoctial enuiron trois degrez et demy. Il se trouue là une riuiere, qui prouient des montagnes du païs nommé Cania, et une autre plus petite nommée Rhegium : lesquelles portent tres bon poisson, au reste crocodiles dangereux, ainsi que le Nil et Senega, que l'on dit en prendre son origine. L'on voit le sable de ces fleuves ressembler à or puluerisé, les gens du païs chassent aux crocodiles, et en mangent comme de venaison. Je ne veux oblier, qu'il me fut recité, auoir esté veu pres Castel de Mine, un mōstre marin ayant forme d'hōme, que le flot auoit laissé sur l'arene <sup>1</sup>. Et fut ouye semblablement la femelle en retournant avecques le flot, crier hautement, et se douloir pour l'absence du masle ; qui est chose digne de quelque admiration.

le souvenir même se perdit de ces expéditions françaises à la côte d'Afrique. DRAPER (*Description des côtes de Guinée*. 1686.), D'ELBÉE (*Journal de mon voyage aux îles dans la côte de Guinée*. 1671), et surtout VILLAUT DE BELLEFONDS (*Relation des côtes d'Afrique*. 1669) sont unanimes à reconnaître que de leur temps on retrouvait à Elmina et aux environs des preuves matérielles du séjour antérieur des Français dans la région.

<sup>1</sup> LANDRIN. (*Monstres marins*, dans la *Bibliothèque des merveilles*.) rapporte plusieurs faits analogues. PLINE. H. N. IX. 4.: « Tiberio principi nuntiavit Olisiponensium legatio ob id missa, visum, auditumque in quodam specu concha canentem Tritonem... Et Divo Augusto legatus Galliae complures in littore apparere exanimes nereidas scripsit. Auctores habeo in equestri ordine splendentes visum ab his in Gaditano oceano marinum hominem toto corpore absoluta similitudine... » etc.

Par cela peut-on connoistre la mer|| produire et nourrir  
diuersité d'animaux, ainsi comme la terre. Or estans  
paruenus par noz iournées iusques soubs l'Equinoctial,  
n'aurons delibéré de passer outre, sans en escrire  
quelque chose. Ceste ligne Equinoctiale autrement  
 cercle Equinoctial, ou Equateur, est une trace ima-  
ginative du Soleil par le milieu de l'uniuers, lequel  
lors il diuise en deux parties égales, deux fois l'année,  
c'est asçauoir le quatorzième de septembre <sup>1</sup>, et  
l'unzième de mars, et lors le Soleil passe directe-  
ment par le zenith de la terre, et nous laisse ce cercle  
imaginé, parallele aux tropiques et autres, que lon  
peut imaginer entre les deux poles, le soleil allant  
de Leuant en Occident. Il est certain que le Soleil  
va obliquemēt toute l'année par l'Ecliptique au Zo-  
diaque, sinon aux iours dessus nommez, et est direc-  
tement au nadir de ceux qui habitent là. Dauantage  
ils ont droit orizon, sans que l'un des poles leur soit  
plus eleué que l'autre. Le iour et la nuit leur sont  
égaux, dont il a esté appellé Equinoctial : et selon  
que le Soleil s'elongne de l'un ou l'autre pole, il se  
trouue inégalité de iours et nuits, et elevation de  
pole. Donc le Soleil declinat peu à peu de ce point  
Equinoctial, va par son zodiaque oblique, presque au  
tropique de Capricorne : et ne passant outre fait le  
solstice d'hyuer : puis retournant passe par ce mesme Solstice d'hyuer.  
Equinoctial, iusques à ce qu'il soit paruenu au signe

fol. 34.

Description  
de la ligne  
Equinoctiale.

D'où a été  
nommé  
Equinoctial.

<sup>1</sup> Par suite de la réforme du calendrier, ces dates aujourd'hui  
ne sont plus exactes. Les équinoxes de septembre et de mars  
sont à la date du 21 et du 23 de ces deux mois.

*Solstice d'est.* de Cancer, où est le solstice d'esté. Parquoy il fait six signes partant de l'Equinoctial à chacun de ces tropiques. Les Anciens ont estimé ceste contrée ou zone entre les tropiques, estre inhabitable pour les excessives chaleurs, ainsi que celles qui sont prochaines aux deux poles, pour estre trop froides. Toutesfois depuis quelque temps en ça, ceste zone a esté descouverte par nauigatiōs, et habitée, pour estre fertile et abondante en plusieurs bonnes choses, nonobstant les chaleurs : comme les isles de Saint Homer<sup>1</sup> et autres, dont nous parlerons cy apres. Aucuns voulans soubs cette ligne comparer la froideur de la nuyt, à la chaleur du iour, ont pris argument, qu'il y pouuoit, pour ce regard, auoir bōne temperature, outre plusieurs autres raisons que ie laisseray pour le present. La chaleur, quand nous y passames, ne me sembla gueres plus vehemēte, qu'elle est icy à la Saint Jean. Au reste il y a force tonnerres, pluyes et tempestes. Et pour ce es isles de S. Homer, comme aussi en une autre isle, nommée l'isle des Rats, y a autant de verdure qu'il est possible, et n'y a chose qui monstre adustion quelconque. Ces isles soubs la ligne Equinoctiale sont marquées en noz cartes marines, S. Homer, ou S. Thomas, habitées aujourd'huy par les Portugais, combien qu'elles ne soient si fertiles que quelques autres : vray est qu'il s'y recuille

*Temperature  
de l'Air sous  
la ligne  
Equinoctiale.*

*Isle des Rats.*

*Isle de  
S. Homer, ou  
S. Thomas.*

<sup>1</sup> L'ile Saint-Homer et l'ile des Rats paraissent correspondre à l'ile Saint-Thomas et aux îlots qui en dépendent (das Cabras, Santa-Anna, das Rolas, Macaco, Gabado, Formoso, São Miguel, Joanna de Souzo, Coco.)

quelque sucre <sup>1</sup> : mais ils s'y tiennēt pour traffiquer avec les Barbares, et Ethiopiens : c'est à sçauoir, d'or fondu, perles, musc, rhubarbe, casse, bestes, oyseaux, et autres choses selon le païs. Aussi sont en ces isles les saisons <sup>2</sup> du temps fort inegalles et differentes des autres païs : les personnes subiettes beaucoup plus à maladies que ceux du Septentrion. Laquelle difference et inequalitatē viêt du Soleil, lequel nous cōmunicue ses qualitez par l'air estant entre luy et nous. Il passe (comme chacū entend) deux fois l'année perpendiculairement par là, et lors descrit nostre Equinoctial, c'est asçauoir au moys de Mars et de Septembre. Enuiron ceste ligne il se trouue telle abundance de poissons <sup>3</sup>, de plusieurs et diuer || ses especes, que cest chose merueilleuse de les voir sus l'eau, et

*Abondāce de  
diuers poissōs  
soubs lī ligne.*

Fol. 35.

<sup>1</sup> La culture du sucre était jadis très-florissante à St.-Thomas. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, on y comptait plus de quatre-vingts sucreries, produisant plus de deux millions de kil. de sucre. La canne avait été apportée de Madère. Sa culture fut malheureusement abandonnée au XVII<sup>e</sup> siècle, et n'a pas repris depuis.

<sup>2</sup> On ne connaît dans l'archipel que deux saisons, celle des ouragans (das ventanias) d'août à septembre, et celle des pluies (das aguas), qui règne de l'équinoxe de septembre aux derniers jours de mars. La première est salubre ; dans la seconde au contraire, le sol exhale des miasmes délétères, funestes à la santé des habitants et surtout à celles des Européens, qui n'en sont que trop souvent les victimes. Voir D'AVEZAC. *Iles de l'Afrique*. P. 223.

<sup>3</sup> La mer ambiante, aujourd'hui encore, est tellement féconde en poissons de toute sorte que les baies et les criques en sont remplies, et qu'une chaloupe montée par six hommes peut en quelques heures prendre plusieurs quintaux de poisson. Cette pêche n'est pas sans danger à cause d'énormes requins dont la voracité ne recule pas devant l'attaque des chaloupes.

les ay veu faire si grand bruit autour de noz nauires,  
qu'à bien grande difficulté nous nous pouuions ouyr  
parler l'un l'autre. Que si cela aduient pour la chaleur  
du Soleil, ou pour autre raison, ie m'en rapporte aux  
philosophes. Reste à dire, qu'enuiron nostre Equinoctial,  
*Eau marine douce soubs l'Equinoctial.* i'ay experimenté l'eau y estre plus douce, et  
plaisante à boire qu'en autres endroits où elle est fort  
salée, cōbien que plusieurs maintiennēt le cōtrarie,  
estimāts deuoir estre plus salée, d'autāt que plus pres  
elle approche de la ligne, où est la chaleur plus vēhē-  
mētē : attēdu que de là vient l'adustiō et saleure de  
mer : parquoy estre plus douce, celle qui approche  
des poles. Ie croirois veritablemēt que depuis l'un et  
l'autre pole iusques à la ligne aīsi que l'air n'est ega-  
lemēt tēperé, n'estre aussi l'eau temperée : mais  
soubs la ligne la temperature de l'eau suyure la  
bonne tēperature de l'air. Parquoy y a quelque raison  
que l'eau en cest endroit ne soit tant salée comme  
autre part. Ceste ligne passée commençasmes à trou-  
uer de plus en plus la mer calme et paisible, tirants  
vers le cap de Bonne Esperance.



## CHAPITRE XIX.

*Que non seulement tout ce qui est soubs la ligne  
est habitable, mais aussi tout le mōde est habité,  
cōtre l'opinion des anciens.*

**G**ON voit euidemment combien est grande la *Grande cupidité de sçauoir ingenerée aux hommes.* curiosité des hommes, soit pour appetit de cognoistre toutes choses, on pour acquerir possessions, et euiter oysiueté, qu'ils se sont hazardez (comme dit le Sage, et apres luy le poëte Horace en ses epistres) à tous dāgers et trauaux, pour finalement pauureté eslongnée, mener une vie plus tranquille, sans ennuy ou fascherie. Toutesfois il leur pouuoit estre assez de sçauoir et entendre que le souuerain ouurier a basti de sa propre main cest uniters de forme toute ronde, de maniere que l'eau a esté separée de la terre, à fin que plus commodemēt chacun habitast en son propre element, ou pour le moins en celuy duquel plus il participeroit : toutesfois non contens de ce ils ont voulu sçauoir, s'il estoit de toutes pars habité. Neantmoins pour telle recherche et diligence, ie les estime de ma part autant et plus louables, que les modernes escriuains et nauigateurs, pour nous auoir fait si belle ouuerture de

*Opiniōs de  
plusieurs  
philosophes si  
tout le mōde  
est habitable.*

telles choses, lesquelles autrement à grand peine en toute nostre vie eussions peu si biē comprendre, tant s'en faut que les eussions peu executer. Thales, Pythagoras, Aristote, et plusieurs autres tant Grecs que Latins, ont dit, qu'il n'estoit possible toutes les parties du monde estre habitées<sup>1</sup> : l'une pour la trop grande et insupportable chaleur, les autres pour la grande et vehemente froidure. Les autres Autheurs diuisans le monde en deux parties, appellées Hemispheres, l'une desquelles disent ne pouuoir aucunement estre habitée : mais l'autre en laquelle nous

<sup>1</sup> Sur l'inhabitabilité des zones, autres que la zone tempérée, les cosmographes de l'antiquité furent à peu près unanimes. Voir PLINE. H. N. I. 61. — II. 68. — VI. 36. — HYGIN. I. 8. — MACROBE. II. 5. — PTOLÉMÉE. VI. 16. C'est surtout au moyenâge que s'accréda cette singulière erreur. Cf. LACTANCE. *Instit. Div.* III. 24. — ST-AUGUSTIN. *Cité de Dieu.* XVI. 9. — ST-BASILE. Ad Psal. XLVII. 2. P. 201. — ST-GRÉGOIRE DE NAZIANZE, ST-AMBROISE, ST-JEAN CHRYSOSTOME, ST-CÉSAIRE, PROCOPE DE GAZA et DIODORE DE TARSE, cités par LETRONNE. *Opinions cosmographiques des pères de l'Eglise.* (*Revue des deux Mondes.* 1834.) La zōne torride surtout semblait inhabitable. Dès le Ve siècle, OROSE, PHILOSTORGE et MOÏSE DE KHOREN, au VI<sup>e</sup> le grammairien JEAN PHILOPONUS, et, dans les siècles suivants, GRÉGOIRE DE TOURS, BÈDE LE VÉNÉRABLE, HONORÉ D'AUTUN, l'abbesse HERRADE DE LANDSBERG affirmaient que les chaleurs excessives de cette partie de l'univers interdisaient à l'homme d'y séjourner. Au XIII<sup>e</sup> siècle, NICÉPHORE BLEMMYDAS et les représentants les plus autorisés de la science, VINCENT DE BEAUVAIIS lui-même; au XIV<sup>e</sup>, BRUNETTO LATINI, DANTE, ORESME, MANDEVILLE et BOCCACE, renouvelaient encore ces vieilles théories. Voir SANTAREM. *Cosmographie et cartographie du moyen-dge.* I. 310.

sommes, necessairement estre habitable. Et ainsi des cinq parties du monde ils en ostent trois, de sorte que selon leur opiniō n'en resteroit que deux, qui fussent habitables. Et pour le donner mieux à entendre à un chacun (combien que ie n'estime point que les sçauants l'ignorent) i'expliqueray cecy plus à plein et plus apertemēt. Voulans donc prouuer que la plus grande partie de la terre est inhabitable, ils supposent auoir cinq zones en tout le monde, par lesquelles ils || veulent mesurer et cōpasser toute la terre : et desquelles deux sont froides, deux temperées, et l'autre chaude. Et si vous voulez sçauoir comment ils colloquent ces cinq zones, exposez vostre main senestre au soleil leuant, les doigts estendus et separerez l'un de l'autre (et par ceste methode l'enseignoit aussi Probus Grāmaticus), puis quand vous aurez regardé le soleil par les intervalles de voz doigts, fleschissez les et courbez un chacun en forme d'un cercle. Par le pouce vous entendrez la zone froide, qui est au Nort, laquelle pour l'excessiue froidure (comme ils afferment) est inhabitable. Toutesfois l'experiēce nous a montré depuis quelque temps toutes ces parties iusques bien pres de nostre pole, mesme outre le parallele Arctique, ioignant les Hyperborées, comme Scanie, Dace, Suece, Gottie, Noruegie, Dānemarc, Thyle, Liuonie, Pilappe, Pruse, Rusie, ou Ruthenie, où il n'y a que glace et froidure perpetuelle, <sup>1</sup> estre neant-

*Cinq zones  
par lesquelles  
est mesuré le  
môde.*  
Fol. 36.

*Zone froide.*

<sup>1</sup> On le savait bien avant Thevet : Voir KERAGLIO. *De la connaissance que les anciens ont eue du nord de l'Europe.* Acad. des Inscrif. XLV. 26-57. — LELEWEL. *Pythas de Marseille.* —

moins habitée d'un peuple fort rude, felon et sauvage. Ce que ie croy encores plus par le temoignage de Mōsieur de Cābray<sup>1</sup> natif de Bourges, ambassadeur pour le Roy en ces païs de Septentrion, Pologne, Hongrie et Transsiluanie, qui m'en a fidelement communiqué la verité, homme au surplus pour son eruditio[n], et cognoissance des langues, digne de tel maistre et de telle entreprise. Parquoy sont excusables les Anciens, et non du tout croyables, ayans parlé par coniecture, et non par experiance. Retournons

*Zone tempérée.* aux autres zones. L'autre doigt dénote la zone tempérée, laquelle est habitable, et se peut estendre iusques au tropique du Cancre : combiē qu'en approchant elle soit plus chaude que temperée, comme celle qui est iustement au milieu, c'est asçauoir entre ce tropique et le pole. Le troisiesme doigt nous represente

*Zone torride.* la zone située entre les deux tropiques, appellée torride, pour l'excessiue ardeur du soleil, qui par maniere de parler la rostit et brusle toute, pourtant a esté

*Autre zone tempérée.* estimée inhabitable. Le quatriesme doigt est l'autre zone temperée des Antipodes, moyène entre le tropique du Capricorne et l'autre pole, laquelle est habitable. Le cinquiesme qui est le petit doigt, signifie l'autre zone froide, qu'ils ont pareillement estimée inhabitable,

WIBERG. *Relations des Grecs et des Romains dans le Nord.* (Revue archéologique. Mai 1866.)

<sup>1</sup> Jacques de Cambray, chargé à diverses reprises de missions importantes, avait déjà représenté la France à Constantinople en 1546. Voir CHARRIÈRE. *Négociations de la France dans le Levant.* I. 622, 651, etc.

pour mesme raison que celle du pole opposite de laquelle on peut autant dire, comme auons dit du Septentrion, car il y a semblable raison des deux. Apres donc auoir congneu ceste regle et exemple, facilement lon entendra quelles parties de la terre sont habitables, et quelles non, selon l'opinion des Anciens. Pline <sup>1</sup> diminuant ce qu'est habité, escrit que ces cinq parties, qui sont nommées zones, en faut oster trois pour ce qu'elles ne sont habitables : lesquelles ont esté désignées par le pouce, petit doigt et celuy du milieu. Il oste pareillement ce que peut occuper la mer Oceane. Et en un autre lieu il escrit que la terre qui est dessoubs le zodiaque est seulement habitée. Les causes qu'ils alleguent pour lesquelles ces trois zones sont inhabitables est le froid vehement, qui pour la longue distance et absence du soleil est en la région des deux poles : et la grande et excessiue chaleur qui est soubs la zone torride, pour la vicinité et continuele presence du soleil <sup>2</sup>. Autant en afferment presque tous les theo-

<sup>1</sup> PLINE. H. N. II. 68. Circa duæ tantum zonæ, inter exustan et rigentes, temperantur : eæque ipsæ inter se non perviæ, propter incendium siderum. Ita terræ tres partes abstulit cælum : Oceani rapina in incerto est.

<sup>2</sup> Assurément Thevet a raison ; mais la croyance à l'antichtone ou continent opposé au nôtre fut longtemps considérée comme une fable. Voir PLUTARQUE. *De facie in orbe lunæ*. § 7. Eusèbe de Césarée, s'étant hasardé dans son commentaire sur les psaumes à dire que la terre était ronde, se repentit bientôt de sa témérité et revint à l'opinion commune ; Virgile, évêque de Salzbourg, ayant commis l'imprudence d'exposer publiquement la théorie des Antipodes, fut dénoncé au pape Zacharie, et menacé d'excommunication s'il ne rétractait pas sa doctrine. Il le fit et rejeta

Fol. 37.

*La zone torride  
et montagnes  
Hyperborées  
estres habitées.*

logiens modernes. Le contraire toutesfois se peut monstrer par les escrits des Auteurs cy dessus alleguez, par l'autorité des Philosophes, specialement de nostre temps, par le temoignage de l'escriture sainte : puis par l'experience, qui surpassee tout, laquelle en a esté faite par moy, Strabon, Mela, et Pline, combien qu'ils || approuuent les zones, escriuent toutesfois qu'il se trouuent des hommes en Ethiopie<sup>1</sup> en la peninsule nommée par les Anciens Aurea, et en l'isle Trapobane, Malaca, et Zamotra soubs la zone torride. Aussi que Scandinauie, les monts Hyperborées, et païs à l'entour pres le septentrion (dont nous auons cy deuant parlé) sont peuplés et habités : iaçoit selon Herodote, que ces montagnes soyent directement soubs le pole. Ptolemée ne les a colloquées si pres, mais bien à plus de septante degrez de l'Equinoctial. Le premier qui a monstré la terre contenue soubs les deux zones temperées estre habitable a esté Parmenides, ainsi que recite Plutarque. Plusieurs ont escrit la zone torride non seulement pouuoir estre

sa prétendue erreur sur un certain Virgile d'Arles, favori du mérovingien Childebert II, mort en 874. Nouveau Galilée, il se sentit incapable de résistance. Jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle persistèrent ces erreurs étranges, car les moines de Salamanque et d'Alcala, opposaient encore à Colomb des considérations analogues sur les antipodes et la zône torride.

<sup>1</sup> Voir REINAUD. *Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie Orientale.* Cf. Curieux mémoire de M. HOUSSAYE : *Sur la connaissance qu'avaient les anciens de l'Inde Transgantique.*

habitée, mais aussi estre fort peuplée. Ce que prouue Auerroes par le tesmoignage d'Aristote au quatriesme de son liure intitulé *Du ciel et du monde*. Auicenne pareillement en sa seconde doctrine, et Albert<sup>1</sup> le Grand au chapitre sixiesme de la nature des regions, s'efforcent de prouver par raisons naturelles, que ceste zone est habitable, voire plus commode pour la vie humaine, que celle des tropiques. Et par ainsi nous la conclurons estre meilleure, plus commode, et plus salubre à la vie humaine que nulle des autres : car ainsi que la froideur est ennemie ; aussi est la chaleur amie du corps humain, attēdu que nostre vie n'est que chaleur et humidité, la mort au contraire, froideur et siccité. Voyla donc comme toute la terre est peuplée et n'est iamais sans habitateurs, pour chaleur ne pour froidure, mais biē pour estre infertile, comme i'ay veu en l'Arabie deserte et autres contrées. Aussi a esté l'homme ainsi créé de Dieu, qu'il pourra viure en quelque partie de la terre, soit chaude, froide ou temperée. Car luy mesme a dit à noz premiers pārens : *Croissez et multipliez.* L'experience d'auantage (comme plusieurs fois nous auons dit) nous certifie, combien le monde est ample, et accommodable à toutes creatures, et ce tant par continuelle nauigation sus la mer, comme par loingtains voyages sur la terre.

Zone torride  
meilleure, plus  
commode et  
salubre que  
les autres.

<sup>1</sup> *Liber cosmographicus de natura locorum.* Fol. 14 B et 23 A.



## CHAPITRE XX.

*De la multitude et diuersité des poissons estant  
sous la ligne Equinoctiale.*

**M**UANT que sortir de nostre ligne, i'ay bien voulu faire mention particulière du poisson, qui se trouue enuirō sept ou huict degrez deça et delà, de couleurs si diuerses et en telle multitude, qu'il n'est possible de les nombrer, ou amasser ensemble, comme un grand monceau de blé en un grenier. Et faut entēdre qu'entre ces poissons plusieurs ont suyui noz nauires plus de trois cens lieües : principalement les dorades, dont nous parlerons assez amplement cy apres. Les marsouins apres auoir veu de loing noz nauires, nagent impetueusement à l'encôte de nous, qui donne certain presage aux mariniers de la part que doit venir le vent : car ces animaux, disent-ils, nagent à l'opposite, et en grande troupe, comme de quatre à cinq cens. Ce poisson est appellé Marsouin, Marsouin de *Maris sus*<sup>1</sup> en Latin, qui vaut autant à

<sup>1</sup> D'après Littré, la véritable étymologie du mot serait le gothique *merisum*, qui, d'ailleurs, a la même signification que *maris sus*.

dire, que porceau de mer, pour ce qu'il retire aucunement aux porcs terrestres : car il a semblable grouissemant, et a le groin comme le bec d'une canne, et sus la teste certain conduit, par lequel il respire ainsi que la balene.

Fol. 38.

|| Les mattelots en prennent grand nombre avec certains engins de fer aguts par le bout, et cramponnez, et n'en mangent gueres la chair, ayans autre poisson meilleur : mais le foye en est fort bon et delicat, ressemblant au foye du porc terrestre. Quand il est pris ou approchant de la mort, il iette grands soupirs, ainsi que voyons faire noz porcs, quand on les seignie. La femelle n'en porte que deux à chacune fois. C'estoit donc chose fort admirable du grand nombre de ces poissons, et du bruit tumultueux, qu'ils fesoyent en la mer, sans comparaison plus grand que nul torrent tombant d'une haute montagne. Ce que aucuns estimeronnt par aventure fort estrange, et incroyable, mais ie l'asseure ainsi pour l'auoir veu. Il s'en trouue, comme ie disois, de toutes couleurs, de rouge, comme ceux qu'ils appellent Bonnites : les autres azurez et dorez, plus reluisans que fin azur, cōme sont Dorades : autres verdoisans, noirs, gris, et autres. Toutefois ie ne veux dire, que hors de la mer ils retiennent toujours ces couleurs ainsi naïues. Pline recite qu'en Espagne a une fontaine, dont le poisson porte couleur d'or, et dehors il a semblable couleur que l'autre. Ce que peut prouenir de la couleur de l'eau estant entre nostre œil et le poisson : tout ainsi qu'une vitre de couleur verte nous represente les choses de semblable couleur. Venons à la Dorade. Plusieurs tant anciens

Bonnites.

Fontaine qui  
représente le  
poisson de  
couleur d'or.

*Aristote et  
Pline de la  
Dorade.*

*Description  
de la Dorade.*

que modernes, ont écrit de la nature des poissons, mais assez legerement, pour ne les auoir veuz, ains en auoir ouy parler seulement, et specialement de la Dorade. Aristote escrit qu'elle a quatre nageoires, deux dessus et deux dessous, et qu'elle fait ses petits en Esté, et qu'elle demeure cachée longue espace de temps : mais il ne le termine point. Pline<sup>1</sup> à mon aduis a imité ce propos d'Aristote, parlant de ce poisson, disant, qu'elle se cache en la mer pour quelque temps, mais passant outre a defini ce temps estre sur les excessiues chaleurs, pour ce qu'elle ne pouuoit endurer chaleur si grande. Et voluntiers l'eusse representé par figure, si i'eusses eu le temps et l'opportunité remettant à autre fois. Il s'en trouue de grandes, comme grands saulmons, les autres plus petites. Depuis la teste iusques à la queüe elle porte une creste, et toute ceste partie colorée cōme de fin azur, tellement qu'il est impossible d'excogiter couleur plus belle, ne plus clere. La partie inferieure est d'une couleur semblable à fin or de ducat : et voyla pourquoi elle a esté nōmée Dorade, et par Aristote appellée en sa langue *χρυσόρρυς*, que les interpretes ont tourné Aurata. Elle vit de proye, comme tresbien le descrit Aristote, et est merueilleusement friande de ce poisson volant, qu'elle poursuit dedans l'eau, comme le chien poursuit le lieure à la campagne :

<sup>1</sup> PLINE. H. N. ix. 25. Quidam æstus impatientia, mediis fervoribus, sexagenis diebus latent, ut glaucus, aselli, auratæ.  
ARISTOTE. *De animalibus.* I. 5. — IV. 10. — VI. 17. — VIII. 2. 13. 15.

se iettant haut en l'air pour le prendre : et si l'une le faut, l'autre le recouure.

Ce poisson suyuit nos nauires, sans iamais les abandonner, l'espace de plus de six sepmaines nuit et iour, voire iusques à tant qu'elle trouua la mer à dégoust. Je scay que ce poisson a esté fort celebré et recommandable le temps passé entre les nobles, pour auoir la chair fort delicate et plaisant à manger : comme nous lisons que Sergius <sup>1</sup> trouua moyen d'en faire porter une iusques à Rome, qui fut seruie en un banquet de l'Empereur, où elle fut merueilleusement estimée. Et de ce temps commença la Dorade à estre tant estimée entre les Romains, qu'il ne se faisoit banquet sumptueux où il n'en fust seruy par une singularité.

|| Et pour ce qu'il n'estoit aisé d'en recouurer en esté, Sergius senateur s'aduisa d'en faire peupler des viuiers à fin que ce poisson ne leur defaillist en saison quelconque : lequel pour ceste curiosité auroit esté nommé Aurata, ainsi que A. Licin Murena, pour auoir trop songneusemēt nourri ce poisson que nous appellons Murena. Entre les Dorades ont esté plus estimées celles qui apportées de Tarente estoient en-gressées au lac Lucrin, comme mesme nous tesmoigne Martial <sup>2</sup>, au troisiesme liure de ses Epigrāmes. Ce poisson est beaucoup plus sauoureux en hiuer qu'en esté : car toutes choses ont leur saison. Corneille

*Dorade, poisson  
en grande  
recommanda-  
tion du temps  
des Anciens.*

Fol. 39.

<sup>1</sup> PLINE. H. N. ix. 79.

<sup>2</sup> MARTIAL. XIII. 90 : « Non omnis laudem pretiumque aurata meretur : — Sed cui solus erit concha Lucrina cibus. »

Celse ordonne ce poisson aux malades, spécialement febricitans, pour estre fort salubre, d'une chair courte, friable et non limoneuse. Il s'en trouue beaucoup plus en la mer Oceane qu'en celle du Leuat. Aussi tout endroit de mer ne porte tous poissons, Helops poisson tres singulier ne se trouue qu'en Pamphilie, Illus et Scaurus en la mer Atlantique seulement, et ainsi de plusieurs autres. Alexandre le Grand estant en Egypte acheta deux Dorades deux marcs d'or, pour éprouuer si elles estoient si friandes, comme les descriuoyent quelques uns de son temps. Lors luy en fut apporté deux en vie de la mer Oceane (car ailleurs peu se trouuent) à Memphis, là ou il estoit : ainsi qu'un medecin iuif me monstra par histoire, estant à Damasce en Syrie. Voyla, lecteur ce que i'ay peu apprendre de la Dorade remettant à ta volonté de voir ce qu'en ont escrit plusieurs gens doctes, et entre autres Monsieur Guillaume Pellicier <sup>1</sup>, evesque de Montpellier, lequel a traicté de la nature des poissons autant fidelement et directement qu'homme de nostre temps.

<sup>1</sup> Pellicier (Guillaume), prélat et diplomate français, né à Mauguio, mort à Montferrand, près Montpellier, 1490-1568. Evêque de Maguelone, il obtint en 1536 le transfert de son siège épiscopal à Montpellier. Ambassadeur à Venise, il y fit une ample moisson de manuscrits. C'était un habile jurisconsulte et un naturaliste éminent. Ilaida son ami Rondelet dans la composition du traité *De Piscibus*. Il avait composé des *Commentaires de Pline*, dont le manuscrit n'a pas été retrouvé.



## CHAPITRE XXI.

*D'une isle nommée l'Ascension.*

**S**ANS élonger de nostre propos, huict degrez de là nostre ligne le vingt sixiesme du mois d'octobre trouuasmes une isle non habitée, laquelle de prime face voulions nommer isle des oyseaux, pour la grande multitude d'oyseaux, qui sont en ceste dicte isle : mais recherchans en nos cartes marines, la trouuasme auoir esté quelque temps auparauant découverte par les Portugais, et nommée isle de l'Ascension <sup>1</sup> pour ce que ce iour la y estoient abordez. Voyans donc ces oyseaux de loing voltiger sur la mer, nous donna coniecture, que là pres auoit quelque isle. Et approchans tousiours veimes si grand nombre d'oyseaux <sup>2</sup> de diuerses sortes et plumages,

*Isle de  
l'Ascension,  
pourquoy aussi  
nommée.*

<sup>1</sup> Cette île fut découverte en 1501 par le Portugais Jean de Nova. Cependant on trouve déjà sur la Mappemonde exécutée en 1500 par Juan de la Cosa, pilote de Colomb, une île dont la position paraît correspondre à celle de l'Ascension.

<sup>2</sup> Les oiseaux sont encore fort nombreux à l'Ascension. Frégates, fous, paille-en-queue aux longues plumes caudales, hironDELLES, pétrels, albatros noirs à poitrine blanche semblent s'y être donné rendez-vous. Dans la saison de la ponte, l'hironDELLE DES TROPiques dépose sur les plaines et les hauteurs un

sortir, comme il est vray semblable, de leur isle, pour chercher à repaistre, et venir à noz nauires, iusques à les prendre à la main, qu'à grand peine nous en pouuions défaire. Si on leur tendoit le poing, ils venoyent dessus priuément, et se laisseyent prendre en toutes sortes que l'on vouloit : et ne s'en trouua espece quelconque en ceste multitude semblable à ceux de par deça, chose peut estre, incroyable à quelques uns. Estans laschez de la main ne s'en fuyoient pourtant, ains se laisseyent toucher et prendre comme deuant. Dauantage en ceste isle s'en trouue une espece de grands, que i'ay ouy nommer Aponars. Ils ont petites ailes, pourquoys ne peuuent voler. Ils sont grands et gros comme noz herons, le ventre blanc, et le dos noir, comme charbon, le || bec semblable à celuy d'un cormoran, ou autre corbeau. Quand on les tue ils criët ainsi que pourceaux. I'ay voulu descrire cest oyseau entre les autres, pour ce qu'il s'en trouue quantité en une isle tirant droit au cap de Bonne Viste,

*Oyseaux de diverses especes en grand nombre.*

*Aponars, oyseaux.*

Fol. 40.

*Cap de Bonne  
Viste. Aponars,  
et pourquoys  
ainsi dicte.*

du costé de la terre neufue, laquelle a esté appellée isle des Aponars<sup>1</sup>. Aussi y en a telle abondâce, que

nombre d'œufs tellement considérable qu'on en ramasse jusqu'à dix mille douzaines dans une seule semaine. Les poules de Guinée sont également très abondantes. Voir d'AVEZAC. *Îles de l'Afrique.* P. 259.

<sup>1</sup> Allusion au voyage de Jacques Cartier au Canada. Voici le passage de la relation de Cartier. (Ed. Ramié. P. 3.) « Nonobstant ledit banc, noz deux barques furent à ladite isle pour auoir des ouaiseaulx, desqueulx y a si grant nombre, que c'est une chasse increable, qui ne la voyt; car nonobstant que ladite isle contienne enuiron une lieue de circumferance, en soit si très plaine

quelquefois trois grāds nauires de France allans en Canada, chargeant chacun deux fois leurs basteaux, de ces oyseaux, sur le riuage de ceste isle, et n'estoit question que d'entrer en terre, et les toucher deuant soy aux basteaux, ainsi que moutons à la boucherie, pour les faire entrer. Voyla qui m'a donné occasion d'en parler si auant. Au reste, de nostre isle de l'Ascension, elle est assés belle ayant de circuit six lieues seulement, auecques montagnes tapissées de beaux arbres et arbrisseaux verdoyans, herbes et fleurs, sans oblier l'abondance des oyseaux, ainsi que desia nous auons dit. L'estime que si elle estoit habitée et cultiuée, avec plusieurs autres, qui sont en l'Oceā, tant deça que delà l'Equinoctial, elles ne seroyent de moindre emolument, que Tenedos, Lemnos, Metelin, Negrepont, Rhodes, et Candie, ne toutes les autres, qui sont en la mer Hellespont, et les Cyclades : car en ce grand Ocean se trouuent isles ayans de circuit plus de octante lieues, les autres moins : entre lesquelles la plus grād partie sont desertes et non habitées. Or apres auoir passé ceste isle, commençastmes à décourir quatre estoilles de clarté et grandeur admirable, disposées en forme d'une croix <sup>1</sup>, assez loing

*Isle de  
l'Ascension  
non encors  
habitée, comme  
plusieurs  
autres.*

qu'i semble que on les ayt arimez... Nous nommons iceulx ouaiseaulx apponatz desqueulx noz deux barques en chargèrent en moins de demye heure, comme de pierres, dont chaiscun de noz nauires en sallèrent quatre ou cinq pippes, sans ce que nous en peumes mangier de froys. »

<sup>1</sup> La magnifique constellation de la croix du sud était connue avant la découverte de l'Amérique. Elle est visible dans la mer

toutesfois du pole Antarctic. Les mariniers qui nagez par delà les appellent chariotz. Aucuns d'iceux estiment qu'entre ces estoilles est celle du Su, laquelle est fixe et immobile, cōme celle du Nort, que nous appelons Ourse mineur, estoit cachée auant que fussions soubs l'Equateur, et plusieurs autres qui ne se voyent par deça au Septentrion.



## CHAPITRE XXII.

*Du promontoire de Bonne Esperance & de plusieurs singularités obseruées en iceluy, ensemble nostre arriuée aux Indes Ameriques, ou France Antarctique.*

**A**PRES auoir passé la ligne Equinoctiale, et les isles Saint Homer, suyuans ceste coste d'Ethiopie, que lon appelle Inde meri-

Rouge. Les planisphères arabes l'indiquent toutes. Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, les Vénitiens et les Génois, qui s'étaient avancés dans l'Atlantique, en avaient connaissance. Dante enfin l'avait célébrée (*Purgatoire*. I. 22) : « Portant ma pensée sur l'autre pôle

dionale, il fut question de poursuyure nostre route jusques au tropique d'Hyuer : environ lequel se trouve ce grand et fameux promontoire de Bône esperance, que les pilots ont nommé, Liô de la mer<sup>1</sup>, pour estre craint et redouté, tant il est grand et difficile. Ce cap des deux costez est environné de deux grâdes montagnes, dont l'une regarde l'Orient, et l'autre l'Occident. En ceste contrée se trouve abondance de Rhinocerons, ainsi appellez, pour ce qu'ils ont une corne sus le nez. Aucuns les appellent bœufs d'Ethiopie. Cest animal est fort monstrueux, et est en perpetuelle guerre et inimitié avecques l'Elephant.<sup>2</sup> Et pour ceste cause les Romains ont pris plaisir à faire combattre ces deux animaux pour quelque spectacle de grandeur, principalement à la creation d'un Empereur ou autre grand magistrat, ainsi que l'on fait encores aujourd'huy d'Ours, de

India  
Méridionale.  
Cap de Bône  
esperance  
pourquoy nomé  
Lion de la mer.

Rhinocerons,  
ou bœufs de  
Ethiopie.

qui était à ma droite, j'aperçus quatre étoiles qui ne furent jamais vues que de la race première. On eût dit que le ciel se plaisait à leur rayonnement. O Septentrion, région vraiment veuve, puisqu'il t'est refusé de les contempler. »

<sup>1</sup> Thevet est le seul à donner ce nom au cap de Bonne-Espérance. Lorsque Barthelemy Dias le découvrit en 1486, il l'appela cap des Tempêtes (o cabo Tormentoso), en souvenir des périls et des tempêtes qu'il avait surmontés pour le doubler. Avec une sagacité de prévision qui n'appartient qu'aux hommes de génie, Jean II substitua le nom de cap de Bonne-Espérance à la dénomination de mauvais augure imposée par Dias.

<sup>2</sup> Cf. THEVET. *Cosmographie universelle*. T. I. P. 403. Cet usage s'est perpétué en Hindoustan. Lisez dans l'*Inde des Rajahs*, par ROUSSELET, l'intéressante description des fêtes de Baroda (*Tour du Monde*. no 563).

Fol. 41. Toreaux, et de Lions. Il n'est du tout si haut que l'Elephât, ne tel que nous le depeignôs par deça. Et qui me doñe occasion d'en parler est que traversant d'Egypte en Arabie, ie vis un fort ancien obelisc <sup>1</sup>, ou estoient gravées quelques figures d'animaux au lieu de lettres ainsi que l'on en usoit le temps passé, entre lesquels estoit, le Rhinoceros, n'ayant ne frange, ne corne, ne aussi mailles telles que noz peintres les representent. Pourquoy i'en ay voulu mettre icy la figure. Et pour se preparer à la guerre Pline <sup>2</sup> raconte qu'il aguise sa corne à une certaine pierre, et tire tousiours au ventre de l'Elephant, pour ce que c'est la partie du corps la plus molle. Il s'y trouue aussi grande quantité d'asnes sauuages, et une autre espece portant une corne entre les deux yeux <sup>3</sup>, longue de deux pieds. I'en vis une estant en la ville d'Alexandrie, qui est en Egypte, qu'un seigneur Turc apportoit de Mecha, laquelle il disoit avoir mesme vertu contre le venin, cōme celle d'une

<sup>1</sup> On rencontre en effet non seulement sur les obélisques, mais encore sur beaucoup d'autres monuments Egyptiens des animaux représentés. Le rhinoceros y figure de temps à autre, par exemple comme spécimen des animaux appartenant à un pays vaincu. Voir le *Catalogue du Musée égyptien du Louvre*, etc.

<sup>2</sup> PLINE. H. N. VIII. 29. Rhinoceros genitus hostis elephanto : cornu ad saxa limato præparat se pugnæ, in dimicazione alvum maxime petens, quam scit esse molliorem.

<sup>3</sup> L'animal portant corne entre les deux yeux, dont parle Thevet, est sans doute l'harrisbuck ou peut-être encore l'oryx du Cap. Voir BALDWIN. *Chasses en Afrique (Tour du Monde. nos 207. 208)*.

Licorne. Aristote<sup>1</sup> appelle ceste espece d'asne à corne, Asne des Indes. Environ ce grand promontoire est le departement de voye du Ponent et Leuant : car ceux qui veulent aller à l'Inde orientale, comme à Calicut, Taprobane, Melinde, Canonor, et autres, prènent à senestre, costoyans l'isle S. Laurent<sup>2</sup>, mettant le cap de la nauire à l'Ouest, ou bien au Suest, ayant vent de Ouest au Nortouest à poupe. Ce païs des Indes de là au Leuât est de telle estendue que plusieurs l'estimêt estre la tierce partie du môle. Mela et Diodore recitent que la mer enuironnat ces Indes de Midy à l'Oriët, est de telle grâdeur, qu'à grand peine la peut on passer, encore que le vent soit propice en l'espace de quarante iours : Ce païs est donc de ce costé enuironné de la mer qui pour ce est appellée Indique, se confinant deuers Septentrion au môt Caucase. Et est appellée Inde du fleue nommé Indus, tout ainsi que Tartarie du fleue Tartar, passant par le pays du grand Roy Chā. Elle est habitée de diuersités de peuples, tant en meurs que religion. Une grande partie est soubs l'obeissance de Preste-Iâ, <sup>3</sup> laquelle tiêt le Christianisme : Les autres sont Mahumetistes, comme desia nous auons dit, parlâs de l'Ethiopie : les autres idolâtres. L'autre voye au

*Estendue de  
l'Inde Oriëtale.*

*Mer Indique.*

*Indus, fl.  
Tartar, fl.*

<sup>1</sup> ARISTOTE. *Hist. animal.* II. § 1.

<sup>2</sup> Ce fut le premier nom donné par les Européens à Madagascar. Voir FLACOURT. *Histoire de Madagascar.*

<sup>3</sup> Confusion perpétuelle des auteurs du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle entre l'Inde et l'Abyssinie. C'est de ce dernier empire et nullement de l'Inde qu'était maître le prêtre Jean.

partement de nostre grand cap, tire à d'extre, peur aller à l'Amerique, laquelle nous suyuimes, atopagiez du vēt, qui nous fut fort bōn et propice.

Fol. 42.  
Nonobstant nous demeurasmes encore assés long-temps sur l'eau, tant pour la distāce des lieux, que pour le vēt, que nous eumes depuis contraire : qui nous causa quelque retardement, iusques au dix huictiesme degrē de nostre ligne, lequel dereschef nous fauorisa. Or ie ne veux passer outre sans dire ce que nous aduint chose digne de memoire. Approachans de nostre Amerique bien cinquante lieües, commençasmus à sentir l'air de la terre, tout autre que celuy de la marine, auecque une odeur tant suave des arbres, herbes, fleurs, et fruits du païs, que iamais basme, fusse celuy d'Egypte ne sembla plus plaisant, ne de meilleure odeur. Et lors ie vous laisse à penser, combien de ioye receurent les pauures nauigans, encores que de long temps n'eussent mangé de pain et sans espoir davantage d'en recouurer pour le retour. Le iour suyuant, qui fut le dernier d'Octobre, enuiron les neuf heures du matin decouurismes les hautes montagnes de Croistmouron <sup>1</sup>, combien que ce ne fust l'endroit, où nous pretendions aller.

Montagnes de Croistmouron.  
Parquoy costoyans la terre de trois à quatre lieües loing, sans faire contenance de vouloir descendre, estans bien informez que les Sauuages de ce lieu sont fort alliez avec les Portugais, et que pour neant les aborderions, poursuyuismes chemin iusques au

<sup>1</sup> Les montagnes de Croistmouron correspondent à la sierra de Espinhaco, qui sert de ceinture orientale au San-Francisco.

deurisne de Nouembre, que nous entrasmes en un lieu nomé Maqueh<sup>1</sup>, pour nous enquérir des choses spécialemēt de l'armée du Roy de Portugal. A quel lieu nos esquifs dressés, pour mettre pied en terre, se presenterent seulement quatre vieillards de ces Sauuages du païs, pour ce que lors les ieunes estoient en guerre, lesquels de prime face nous furoient, estimans que ce fussent Portugais, leurs ennemys : mais on leur donna tel signe d'asseurance, qu'à la fin s'approcherent de nous. Toutefois ayans là seiourné vingt quatre heures seulement, feimes voile pour tirer au cap de Frie<sup>2</sup>, distant de Maqueh vint cinq lieües. Ce païs est merueilleusement beau, autrefois decouvert et habité par les Portugais, lesquels y auoient donné ce nom qui estoit parauant Gechay, et basti quelque fort, esperans là faire residence, pour l'amenité du lieu. Mais peu de temps apres, pour ie ne scay quelles causes, les Sauuages du païs les firent mourir, et les mangerent comme ils font coustumierement leurs ennemys. Et qu'ainsi soit, lors que nous y arriuasmes ils tenoyent deux pauures Portugais, qu'ils auoient pris dans une petite caraueille, ausquels ils se delibroyent faire semblable party, que aux autres, mesmes à sept de leurs compagnons de recente memoire : dont leur vint bien à propos nostre arriuée, lesquels par grande pitié<sup>3</sup> furent par nous rachetez,

*Maqueh.*

*Cap de Frie.*

*Gechay.*

*Coustumes des  
Sauuages de  
manger leurs  
ennemys.*

<sup>1</sup> Ce lieu se nomme aujourd'hui Macaheh.

<sup>2</sup> Ce cap a conservé son nom, cabo Frio.

<sup>3</sup> D'ordinaire les Français se montraient moins tendres envers les Portugais prisonniers des Brésiliens. H. STADEN. (Ouv. cité.)

et deliurez d'entre les mains de ces Barbares. Pomponne Mele appelle ce promontoire dont parlons, le frôt d'Afrique, parce que de là elle va en estressissant cōme un angle, et retourne peu à peu en Septentrion et Orient, là ou est la fin de terre ferme, et de l'Afrique, de laquelle Ptolemée n'a onques eu cōgnoscance. Ce cap est aussi le chef de la nouvelle Afrique, laquelle termine vers le Capricorne aux montagnes de Habacia et Gaiacia. Le plat païs voisin est peu habité, à cause qu'il est fort brutal et barbare, voire monstrueux : non que les hommes soyent si difformes que plusieurs ont escrit<sup>1</sup> comme si en dormant l'auoyent songé, osans affermer qu'il y a des peuples auxquels les oreilles pendent iusques aux talons : les autres avec un œil au frôt, qu'ils appellent Arismases, les || autres sans teste : les autres n'ayans qu'un pié, mais de telle longueur qu'ils s'en peuuent ombrager contre l'ardeur du soleil : et les appellent monomeres, monosceles, et sciapodes. Quelques autres autant impertinens en escriuent encore de plus estranges, mesmes des modernes escriuains sans iugement, sans raison, et sans experience. Je ne veux du tout nier les monstres qui se font outre le dessein de nature, approuvez par les philosophes, confirmez par expe-

P. 151), raconte qu'il faillit être abandonné par un interprète normand qui ne voulait pas lui sauver la vie, par ce qu'il le prenait pour un Portugais. Il raconte encore (P. 196. 208), que parfois nos compatriotes fournissaient aux Brésiliens pour leurs hideux festins des prisonniers portugais.

<sup>1</sup> Allusion à certains passages des auteurs anciens et spécialement de PLINE. H. N. VII. 2.

rience, mais bien impugner choses qui en sont si elōgnées, et en outre alleguées de mesme. Retournons en cest endroit à nostre promontoire. Il s'y trouue plusieurs bestes fort dangereuses et veneneuses, entre autres le Basilisc, plus nuisant aux habitās et aux estrangers mesmes sus les riuages de la mer à ceux qui veulent pescher. Le Basilisc (cōme chacun peut entendre) est un animal veneneus, qui tue l'hōme de son seul regard, le corps long enuiron de neuf pouces, la teste eleuée en pointe de feu, sur laquelle il y a une tache blanche en maniere de couronne, la gueule rougeastre, et le reste de la face tirant sur le noir, ainsi que i'ay congneu par la peau, que ie vei entre les mains d'un Arabe du grād Caire. Il chasse tous les autres serpens de son sifflet (comme dit Luciā) pour seul demeurer maistre de la cāpagne. La Foine lui est ennemye mortelle selon Pline <sup>1</sup>. Bref ie puis dire avec Salluste <sup>2</sup> qu'il meurt plus de peuple par les bestes sauvages en Afrique, que par autres incōueniēs. Nous n'auons voulu taire cela en passāt.

<sup>1</sup> PLINE. *Hist. Nat. Liv. viii. § 33.* Huic tali monstro mustelarum virus exitio est : adeo naturæ nihil placuit esse sine pari.

<sup>2</sup> SALLUSTE. *Jug. xvii.* Morbus haud sāpe quemquam superat. Ad hoc malefici generis plurima animalia.



## CHAPITRE XXIII.

*De l'isle de Madagascar, autrement de S. Laurent.*

Fe grād desir que i'ay de ne rien omettre qui soit utile ou nécessaire aux lecteurs, ioint qu'il me semble estre l'office d'un escriuain, traiter toutes choses qui appartiennent à son argument sans en laisser une, m'incite à decrire en cest endroit ceste isle tant notable, ayant septante huit degrez de longitude, minutes nulle, et de latitude unze degrez et trente minutes, fort peuplée et habitée de Barbares noirs depuis quelque temps (lesquels tiennent presque mesme forme de religiō que les Mahometistes : aucuns estans idolatres, mais d'une autre façon) : cōbien qu'elle ait esté descouverte par les Portugais <sup>1</sup> et nommée de S. Laurent, et au parauant Madagascar en leur langue : riche au surplus et fertile de tous biens, pour estre merueilleusement bien située. Et qu'ainsi soit, la terre produit là arbres

*Fertilité de  
l'isle de  
Saint Laurent.*

<sup>1</sup> Madagascar était connue des anciens (Menuthias) et des Arabes (Serendib). Les Portugais la retrouvèrent dans leurs expéditions aux Indes orientales. Les Français la visitèrent à diverses reprises, mais ils ne devaient s'y établir qu'au XVII<sup>e</sup> siècle avec Pronis, sous le règne de Louis XIII (1642). Voir FLACOURT. *Histoire de la grande isle Madagascar.*

fruitiers de soy mesme, sans planter ne cultiver, qui apportent neantmoins leurs fruits aussi doux et plai-sans à manger que si les arbres auoient esté entez. Car nous voyons par deça les fruits agrestes, c'est à sçauoir que la terre produit sans la diligence du laboureur, estre rudes, et d'un goust fort aspre et estrange, les autres au contraire. Donques en ceste isle se trouuent beaucoup de meilleurs fruits, qu'ë terre ferme, encores qu'elle soit en mesme zone ou temperature : entre lesquels en y a un qu'ils nomment en leur langue Chicorin <sup>1</sup>, et l'arbre qui le porte est semblable à un plumier d'Egypte ou Arabie, tant en hauteur que || fœillages. Duquel fruit se voit par deça, que l'on amene par nauires, appellé en vulgaire noix d'Inde : que les marchants tiennent assez chères, pource que outre les frais du voyage, elles sont fort belles et propres à faire vases : car le vin estant quelque temps en ces vaisseaux acquiert quelque chose de meilleur, pour l'odeur et fragrance de ce fruit, approchât à l'odeur de nostre muscade. Le diray davantage que ceux qui boiuent coustumierement dedans (ainsi que m'a recité un Iuif, premier medecin du Bassa du grand Caire, lors que i'y estoye) sont preseruez du mal de teste et des flancs, et si prouoque l'urine : et à ce me persuade encores plus l'experiëce, maîtresse de toutes choses, que i'en ay veüe. Ce que n'a oblié Pline et autres, disans que

*Chicotin,  
fruit que nous  
disons noix  
d'Inde.*

Fol. 44.

*Diverses  
utilitez de ce  
fruit.*

<sup>1</sup> Thevet parle ici du cocotier qui est en effet très abondant à Madagascar. Sur les propriétés de la noix de coco, consulter FLACOURT. Ouv. cité. P. 127.

toutes especes de palmes sont cordiales, propres aussi à plusieurs indispositiōs. Ce fruit est entieremēt bon, sçauoir la chair superficielle, et encores meilleur le noyau, si on le mange frais cuilly. Les Ethiopes et Indiens affligez de maladie, pillent ce fruit et en boiuuent le ius, qui est blanc comme lait, et s'en trouuent tresbiē. Ils font encores de ce ius quād ils en ont quātité, quelque alimēt cōposé avec farines de certaines racines ou de poisson, dont ils mangēt, apres auoir bien boullu le tout ensemble. Ceste liqueur n'est de longue garde, mais autant qu'elle se peut garder, elle est sans comparaison meilleure pour la personne, que confiture qui se trouue. Pour mieux le garder ils font bouillir de ce ius en quantité, lequel estant refroidy reservēt à des vaisseaux à ce dediez. Les autres y meslent du miel, pour le rendre plus plaisant à boire. L'arbre qui porte ce fruit est si tendre, que si on le touche tant soit peu, de quelque ferrement, le ius distille doux à boire et propre à estancher la soif. Toutes ces isles situées à la coste *Isle du Prince.* d'Ethiopie, cōme l'isle du Prince, ayant trente cinq degréz de longitude <sup>1</sup>, minute 0, et deux de latitude, minute 0 : Mopata, Zanzibar, Monfia <sup>2</sup>, S. Apolene <sup>3</sup>, S. Thomas soubs la ligne sont riches

<sup>1</sup> L'île du Prince est dans l'Océan Atlantique.

<sup>2</sup> *Monfia*, île au sud de celle de Zanzibar, près de la côte de Zanguebar.

<sup>3</sup> *Santa Apollonia* est un des noms de l'île Maurice actuelle. Sur la mappemonde de Ribero elle est ainsi dénommée. Les Portugais l'appelèrent également *Cosmo Ledo*, les Hollandais *Mauritius* et les Français, *Ile de France*.

et fertiles, presque toutes pleines de ces Palmiers, et autres arbres portans fruits mérueilleusemēt bons. Il s'y trouue plusieurs autres especes de palmiers portans fruits, cōbien que non pas tous, comme ceux d'Egypte. Et en toutes les Indes de l'Amerique et du Peru tant en terres fermes qu'aux isles, se trouue de sept sortes de palmiers<sup>1</sup> tous differens de fruits les uns aux autres. Entre lesquels i'en ay trouué aucun qui pörtent dates bonnes à manger comme celles d'Egypte, de l'Arabie Felice, et Syrie. Au surplus en ceste mesme isle se trouuent melons<sup>2</sup> gros à merueille, et tant qu'un homme pourroit embrasser, de couleur rougeastre, aussi en y a quelques uns blancs, les autres iaunes mais beaucoup plus sains que les nostres, specialemēt à Paris, nourriz en l'eau et fiens, au grand preuidice de la santé humaine. Il y a aussi plusieurs especes de bōnes herbes cordiales, entre lesquelles une qu'ils nomment spaguin<sup>3</sup>, semblable à notre cicorée sauuage, laquelle ils appliquent sur les playes et blessures, et à celle des viperes, ou

*Sept sortes de palmiers aux Indes Ameriques.*

*Melons de grosseur merueilleuse.*

*Spaguin, herbe.*

<sup>1</sup> LÉRY (§ XIII). « Il s'y trouve de quatre ou cinq sortes de palmiers, dont entre les plus communs, sont un nommé par les sauages *Geraū*, un autre *Yri* : mais comme ni aux uns ni aux autres ie n'ay iamais veu de dattes, aussi croi-ie qu'ils n'en produisent point. »

<sup>2</sup> FLACOURT (P. 120) distingue à Madagascar deux sortes de melons, le *voamanghe* ou melon d'eau qui acquiert des dimensions extraordinaires, et le *voatanghe*.

<sup>3</sup> On ne sait quelle est la plante qu'a voulu désigner Thevet. Est-ce le *mafoutra* de Flacourt (p. 136) ou le *fooraha* (p. 139)? L'une et l'autre possèdent des vertus curatives.

*Abōdāce de  
vray sandal.*

Fol. 45.

*Pa. oyseau  
estrange.*

*Asne Indique.  
Orix.*

autre beste veneneuse. Car elle en tire hors le venin, et autres plusieurs notables simples, que nous n'auons par deça. Dauantage se trouue abondance de vray sandal par les bois et bocages duquel ie desireroye qu'il s'en fist boñe trafique par deça : au moins ce nous seroit moyen d'ē auoir du vray qui seroit grand soulagemēt, veu l'excellence et proprieté que luy attribuent || les auteurs. Quant aux animaux comme bestes sauvages, poissons, oyseaux, nostre isle en nourrit des meilleurs, et en autant bonne quantité qu'il est possible. D'oyseaux en premier lieu en repre-senterons un par figure, fort estrange, fait cōme un oyseau de proye, le bec aquilin, les aureilles enormes pendantes sur la gorge, le sommet de la teste elevé en pointe de diamant, les pieds et iambe<sup>1</sup> : et se nourrit de serpens, dont il y a grande abondance et de plusieurs especes, et d'oyseaux semblablement, autres que les nostres de deça. De bestes il y a l'elephans en grād nōbre, deux sortes de bestes unicorns, dont l'une est l'asne Indique, n'ayant le pied fourché, comme ceux qui se trouuent au païs de Perse, lautre est ce que l'on appelle Orix<sup>2</sup>, ou pié fourché. Il ne s'y

<sup>1</sup> Cet oiseau est peut-être le *vouroupatra* de Flacourt (P. 165).

<sup>2</sup> Les orix ne se trouvent plus aujourd'hui que sur le continent dans l'Afrique Australe. Flacourt (P. 151) les nomme *Breb*. « C'est un animal, dit-il, que les nègres de Manghabei disent

trouue point d'asnes sauages, sinõ en terre ferme. Qu'il y aye des licornes, ie n'en ay eu aucune cõgnos-  
sance. Vray est, qu'estant aux Indes Ameriques quel-  
ques Sauuages nous vindrent voir de bien soixante  
ou quatre vingts lieües, lesquels cõme nous les inter-  
rogiôs de plusieurs choses, nous reciterent qu'en leur  
païs auoit grand nombre de certaines bestes grâdes  
comme une espece de vaches sauages qu'ils ont  
portâs une corne seule au frôt, longue d'une brasse  
ou enuiron : mais de dire que ce soyët licornes ou  
onagres ie n'en puis rien asseurer, n'en ayant eu  
autre cognoissance. J'ay voulu dire ce mot encore  
que l'Amerique soit beaucoup distante de l'isle dôt  
nous parlons. Nous auons ia dit que ceste contrée  
insulaire nourrit abondance de serpens et laisarts d'une  
merueilleuse grandeur, et se prennent aisément sans  
danger. Aussi les Noirs du païs mangent <sup>1</sup> ces lai-  
sarts et crappaux, comme pareillement font les Sau-  
uages de l'Amerique. Il y en a de moindres de la  
grosseur de la iambe, qui sont fort delicats et frians à  
manger, outre plusieurs bons poissons et oyseaux,  
desquels ils mangent quand bon leur semble. Entre  
autres singularités pour la multitude des poissons, se  
trouuent force balenes, desquelles les habitans du païs  
tirent ambre, que plusieurs prennent pour estre ambre  
gris, chose par deça fort rare et precieuse : aussi

*Ambre gris  
fort cordial.*

estre dans le pays des Antsianactes, qui a une corne seule sur le  
front, grand comme un grand cabrit, et est fort sauage. Il faut  
que ce soit une licorne. »

<sup>1</sup> FLACOURT. Ouv. cité. P. 155.

Fol. 46. qu'elle est fort cordiale et propre à reconforter les parties plus nobles du corps humain. Et d'iceluy il se fait grande traffique avecques les marchans estrangers.



## CHAPITRE XXIV.

*De nostre arriuée à la France Antarctique, autrement Amerique, au lieu nommé cap de Frie.*

**A**PRES que par la diuine clemence avec tāt de trauaux communs et ordinaires à si longue nauigation, fusmes paruenus en terre ferme, non si tost que notre vouloir et esperance le desiroit, qui fut le dixiesme iour de nouembre, au lieu de reposer ne fut question, sinon de découurir et chercher lieux propres à faire sieges nouueaux, autant estonnez comme les Troyens arriuās en Italie<sup>1</sup>. Ayans donc bien peu séiourné au premier lieu, où auions pris terre, comme au precedent chapitre nous l'auons dit,

<sup>1</sup> Sur l'arrivée au Brésil de Villegaignon, Thevet et leurs compagnons, consulter P. GAFFAREL. *Histoire du Brésil Français au XVI<sup>e</sup> siècle.* P. 178 et suiv.

feimes voile de rechef iusques au cap de Frie, ou nous recrût tres bien les Sauuages du païs, monstrans selon leur mode euidens signes de ioye : toutes fois nous n'y seiournames que trois iours. Nous saluerent donc les uns apres les autres comme ils ont de coustume, de ce mot *Caraiubé*, qui est autant, cōme, bonne vie, ou soyes le bien venu. Et pour mieux nous communiquer à nostre arriuée toutes les merueilles de leur païs, l'un de leurs grands *Morbichaouassoub* <sup>1</sup>, c'est à dire, Roy, nous festoya d'une farine faite de racines, et de leur *Cahouin*, qui est un bruuage composé de mil nommè *Auaty*, et est gros comme pois. Il y en a de noir et de blanc, et font pour la plus grande partie de ce qu'ils en recueillent ce bruuage, faisans bouillir ce mil aux autres racines, lequel apres auoir bouilly est de semblable couleur que le vin clairet. Les Sauuages le trouuent si bon qu'ils s'en enyurent comme l'on fait de vin par deça : vray est qu'il est espais comme moust de vin. Mais escouetes une superstition à faire ce bruuage la plus estrange qu'il est possible. Apres qu'il a bouilly en grands vases <sup>2</sup> faits ingenieusement de terre grasse, capables

*Cahouin,  
bruuage des  
Amériques.  
Auaty especie  
de mil.*

*Superstition  
des Sauuages  
à faire ce  
bruege.*

<sup>1</sup> Morbicha, en langue Tupi, signifie en effet souverain ou seigneur.

<sup>2</sup> Sur la fabrication du cahouin, consulter MONTAIGNE I. XXX.— LÉRY. § IX. — THEVET. *Cosm. Univ.* P. 916-917, avec planche très-expressive. — BASANIER et de GOURGUES. *Relations sur la Floride Française.* — PAUL MARCOY. (*Tour du Monde.* no 171.) Préparation de la Chicha dans les Andes. Léry affirme que cette distinction entre femmes et filles ne fut jamais nécessaire : « Je repete nommement que ce sont les femmes qui font ce mestier

Fol. 47.

d'un tuy, viendront quelques filles vierges macher ce mil ainsi boullu, puis le remettront en un autre vaisseau à ce propre : ou si une femme y est appellée, il faut qu'elle s'abstienne par certains iours de son mary, autrement ce bruuage ne pourroit iamais acquerir perfection. Cela ainsi fait; le feront bouillir de rechef iusques à ce qu'il soit purgé, cōme || nous voyons le vin bouillant dans le tonneau, puis en usent quelques iours apres. Or nous ayant ainsi traictez nous mena puis apres veoir une pierre large et longue de cinq pieds ou enuiron, en laquelle paroisssoient quelques coups de verge, ou menu baston, et deux formes de pié : qu'ils afferment estre de leur grand Caraibe <sup>1</sup>, lequel ils ont quasi en pareille reuerence, que les Turcs Mahommet : pourtāt (disent-ils) qu'il leur a dōné la congnoissance et usage du feu, ensemble de planter les racines, lesquels parauant ne viuoient que de fueilles et herbes ainsi que bestes. Estāts ainsi menez par ce Roy, nous ne laissiōs de diligēment recōgnoistre et visiter le lieu auquel se trouua entre plusieurs cōmodités qui sont requises, qu'il n'y avoit

car combien que ie n'ai pas veu faire de distinction des filles d'avec celles qui sont mariées (comme quelqu'un a escrit) tant y a neantmoins qu'outre q' les hommes ont ceste ferme opinion, que s'ils maschoyent tant les racines que le mil pour faire ce bruuage, qu'il ne seroit pas bon : encore reputeroient-ils indecent à leur sexe de s'en mesler. »

<sup>1</sup> Toutes ces traditions primitives avaient été soigneusement recueillies par Villegaignon. Thevet fut non pas le collecteur, mais le vulgarisateur de ces curieuses légendes. M. F. DENIS (*Fête Brésilienne à Rouen*, p. 81-96), en a cité plusieurs, particulièremenr celle de l'origine du feu.

point d'eau douce que bien loing delà, que nous empescha d'y faire plus lōg séjour, et bastir dont nous fusmes fort faschez, cōsideré la bonté et amenité du païs. En ce lieu se trouue une riuiere d'eau 1 salée, passant entre deux montagnes elongnées l'une de l'autre d'un iect de pierre : et entre au païs enuiron trente et six lieues. Ceste riuière porte grande quantité de bon poisson de diuerses especes, principalement gros mullets : tellement qu'estans là nous veimes un sauvage qui print de ce poisson plus de mille en un instant et d'un traict de filet. Dauantage s'y trouuent plusieurs oyseaux de diuerses sortes et plumages, aucuns aussi rouges que fine esclarlatte : les autres blancs, cendrez, et mouchetez, comme un emereillon. Et de ces plumes les Sauuages du païs font pennaches de plusieurs sortes, desquelles se couurent, ou pour ornement, ou pour beauté, quād ils vont en guerre, ou qu'ils font quelque massacre de leurs ennemis : les autres en font robes et bonnets à leur mode 2. Et qu'ainsi soit, il pourra estre veu par une robe ainsi faite, de laquelle i'ay fait present à Monsieur de

Rivière  
d'eau salée.

Oyseaux de  
divers plumages

Robe faite de  
plumages,  
apportée  
d'Amérique.

<sup>1</sup> Ce que Thevet prenait pour une rivière n'était qu'un des nombreux golfs qui creusent profondément la côte brésilienne depuis le cap Frio.

<sup>2</sup> FERDINAND DENIS. *De arte plumaria. MARGRAVIUS. De vestitu et ornatu vivorum et mulierum Brasiliensium.* Ces splendeurs de l'industrie Indienne ne sont pas encore complètement effacées. On les retrouve encore sur le Haut-Amazone parmi les Ticunas et les Mundurucus. Voir OSCULATI. *Exploratione delle Regioni equatoriali. 1854.* — DEBRET et CASTELNAU. *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud.*

Troistieux, gentilhomme de la maison de monseigneur le Reuerendissime Cardinal de Sens <sup>1</sup>, et garde des Seaux de France, homme, dis-ie, amateur de toutes singularitez, et de toutes personnes vertueuses. Entre ce nombre d'oyseaux tous differens à ceux de nostre hemisphère, s'en trouue un qu'ils nomment en leur langue *Arat* <sup>2</sup> qui est un vray herō quāt à la corpulence, hors-mis que son plumage est rouge cōme sang de dragon. Dauantage se voyent arbres sans nombre, et arbrisseaux verdoyans toute l'année, dont la plus part rend gommes diuerses tant en couleur que autrement. Aussi se trouuent au riuage de la mer des petits vignots <sup>3</sup> (qui est une espece de coquille de grosseur d'un pois) que les Sauuages portent à leur col en filez comme perles, specialement quand ils sont malades : car cela, disent-ils, prouoque le ventre, et leur sert de purgation. Les autres en font poudre, qu'ils prennēt par la bouche, disent outre plus, que cela est propre à arrester un flux de sang : ce que me semble contraire à son autre vertu purgative : toutes-fois il peut auoir les deux pour la diuersité de ses substances. Et pour ce les femmes en portent au col et au bras plus costumieremēt que les hommes. Il se trouue semblablement en ce païs et par tout le riuage de la mer sur le sable abondance d'une espece de fruit, *Fēues marines.* que les Espagnols nomment Fēues marines, rondes

<sup>1</sup> Le cardinal de Sens se nommait Jean Bertrand. C'est à lui que Thevet a dédié son ouvrage.

<sup>2</sup> Sur les Aras ou Perroquets, voir LÉRY. § XI.

<sup>3</sup> Sur les vignots ou vignols et leur usage au Brésil, voir LÉRY. § VIII.

comme un teston, mais plus espesses et plus grosses, de couleur rougeastre : que l'on diroit à les voir qu'elles sont artificielles. Les gens du païs n'en tiennent conte. Toutesfois les || Espagnols par singuliere estime les emportent en leur païs, et les femmes et filles de maison en portent coustumierement à leur col enchassés en or, ou argent, ce qu'ils disent auoir vertu contre la colique, douleur de teste, et autres. Bref, ce lieu est fort plaisant et fertile. Et si l'on entre plus auant, se trouue un plat païs couvert d'arbres autres que ceux de nostre Europe : enrichy dauen-tage de beaux fleuves, avec eaux merueilleusement cleres, et riches de poisson. Entre lesquels i'en descririray un en cest endroit, mōstrueux, pour un poisson d'eau douce, autāt qu'il est possible de voir, ainsi que la figure suiuante le demonstre. Ce poisson est de grandeur et grosseur un peu moindre que nostre harenc, armé de teste en queue, cōme un petit animal terrestre nommé *Tatou*, la teste sans comparaison plus grosse que le corps, ayant trois os dedās l'eschine, bon à manger, pour le moins en mangent les Sauuages, et le nōment en leur langue, *Tamouhata*.



## CHAPITRE XXV.

*De la riuiere de Ganabara autrement de Janaire, et comme le pais où arriuasmes, fut nomé France Antarctique.*

*Ganabara,  
ainsi dicte pour  
la similitude  
du lac.*

**N**'AYANS meilleure commodité de seiourner au cap de Frie, pour les raisons susdites, il fut question de quitter la place, faisans voile autre part, au grand regret des gens du pais, lesquels esperoyêt de nous plus long seiour et alliance, suyuant la promesse que sur ce à nostre arriuée leur en auions faite : pourtant nauigasmes l'espace de quatre iours, iusque au dixiesme, que trouuasmes ceste grande riuiere nommée Ganabara de ceux du pais, pour la similitude qu'elle a au lac, ou Ianaire, par ceux qui ont fait la premiere decouverte de ce pais, distante de là où nous estions partis, de trente lieües ou environ. Et nous retarda par le chemin le vent, que nous eusmes assés contraire. Ayās donc passé plusieurs petites isles <sup>1</sup>, sur ceste coste de mer, et le destroit de nostre riuiere, large comme d'un trait d'ar-

<sup>1</sup> Ces petites îles, à l'entrée de la baie de Rio de Janeiro, se nomment Razo, Redondo, Comprida, Palmas, Cagada, Tucinha, Pay et Taipu.

quebuse, nous fumes d'auis d'entrer en cest endroit,  
et avec noz barques prendre terre : où incontinent les  
habitans nous receurent autant humainement qu'il  
fut possible : et comme estans aduertiz de nostre  
venue, auoyent dressé un beau palais à la coustume  
du païs, tapissé tout autour de belles fueilles d'arbres,  
et herbes odorifères, par une maniere de congratula-  
tion, monstrâts de leur part grand signe de ioye,  
et nous inuitans à faire le semblable. Les plus vieux  
principalemēt, qui sont comme roys et gouuerneurs  
successiuemēt l'un apres l'autre, nous venoyent || voir  
et avec une admiration nous saluoyent à leur mode  
en leur langage : puis nous cōduisoient au lieu qu'ils  
nous auoient preparé : auquel lieu ils nous apporte-  
rent viures de tous costez, comme farine faite d'une  
racine qu'ils appellent manihot, et autres racines  
grosses et menues, tres bonnes toutesfois et plaisantes  
à manger, et autres choses selon le païs : de maniere  
qu'estans arriuez, apres auoir loué et remercié (cōme  
le vray Chrestiē doit faire) celuy qui nous auoit  
pacifié la mer, les vents, bref, qui nous auoit donné  
tout moyen d'accôplir si beau voyage, ne fut question  
sinon se recreer et reposer sur l'herbe verte, ainsi  
que les Troïens apres tant de naufrages et tempestes  
quand ils eurent rencontré ceste bonne dame Dido :  
mais Virgile dit qu'ils auoyent du bon vin vieil, et  
nous seulement de belle eau. Apres auoir là seiourné  
l'espace de deux moys, et recherché tant en isles que  
terre ferme, fut nommé le païs loing à l'etour par  
nous decouvert, France Antarctique, où ne se trouua  
lieu plus commode pour bastir et se fortifier qu'une

Fol. 49.

*Manihot racine  
de laquelle les  
Sauvages usent  
et font farine.*

*France  
Antarctique.*

bien petite isle, contenant seulement une lieüe de circuit, située presque à l'origine de ceste riuiere, dôt nous auös parlé, laquelle pour mesme raison avec le fort qui fut basti, a esté aussi nommée Colligni <sup>1</sup>.

*Isle fort  
commode, en  
laquelle s'est  
premièremēt  
fortifié le  
seigneur  
de Villegagnon.*

Ceste isle est fort plaisante, pour estre reuestue de grande quantité de palmiers, cedres, arbres de bresil, arbrisseaux aromatiques verdoisans toute l'année : vray est qu'il n'y a eau douce, qui ne soit assez loing. Doncques le seigneur de Villegagnon, pour s'asseurer contre les efforts de ces sauvages faciles à offenser, et aussi contre les Portugais, si quelques fois se vouloient adonner là, s'est fortifié en ce lieu, comme le plus commode, ainsi qu'il luy a esté possible. Quant aux viures, les sauvages luy en portent de tel que porte le païs, comme poissons, venaison, et autres bestes sauvages, car ils n'en nourrissent de priuées, comme nous faisons par deça, farines de ces racines, dont nous auons n'agueres parlé, sans pain ne vin : et ce pour quelques choses de petite valeur, comme petits costeaux, serpettes, et haims à prendre poisson. Le diray entre les louënges de nostre riuiere, que là pres le *Roche de laquelle provient un lac.* destroit se trouue un maresc <sup>2</sup> ou lac prouenant la

<sup>1</sup> Ce n'est pas sur cette ile que s'établirent d'abord nos compatriotes, mais sur un rocher nommé le Rattier, qu'ils abandonnèrent bientôt, comme trop exposé à la fureur des vagues. Leur nouveau domicile fut l'ile aux Français, à laquelle les Brésiliens, par un sentiment qui les honore, ont conservé le nom d'*île Villegagnon*. Cf. THEVET. *Cosmog. Univ.* — LÉRY. § IV. — GAFAREL. Ouv. cité.

<sup>2</sup> Il s'agit du lac Rodrigo alimenté en effet par les eaux qui coulent du mont Corcovado.

plus grand part d'une pierre ou rocher, haute merueillement et élevée en l'air en forme de piramide, et large en proportion, qui est une chose quasi incroyable. Ceste roche est exposée de tous costez aux flots et tormentes de la mer. Le lieu est à la hauteur du Capricorne vers le Su, entre l'Equinoctial vingt et trois degréz et demy, soubs le tropique du Capricorne.



## CHAPITRE XXVI.

*Du poisson de ce grand fleuve sus nommé.*

 E ne veux passer outre sans particulierement traiter du poisson, qui se trouue en ce beau fleuve de Ganabara ou de Ianaire en grande abondance et fort delicat. Il y a diuersité de vignots tant gros que petis : et entre les autres elle porte ouître, dôt l'escaille est reluisante comme fines perles, *Ouitres portans perles.* que les Sauuages mangent communement, avec autre petit poisson que pescsent les enfans. Et sont ces ouîtres tout ainsi que celles qui portent les perles : aussi s'en trouue en || quelques unes, non pas si fines que celles de Calicut, et autres parties du Leuant. Au

Fol. 50.

*Maniere des  
Sauuages à  
prēdre du  
poisson.*

*Panapana  
espèce de  
poisson.*

reste les plus grands peschent aussi le grand poisson, dont ceste riuiere porte en abondance. La maniere de le prendre est telle, que estās tous nuds en l'eau, soit douce ou salée leur tirent coups de flesches <sup>1</sup>, à quoy sont fort dextres, puis les tirent hors de l'eau avec quelque corde faite de cotton ou escorce de bois, ou bien le poisson estant mort vient de soymesme sur l'eau. Or sans plus long propos, i'en reciteray principalement quelques uns monstrueux, representez par portrait, ainsi que voyez, comme un qu'ils nomment en leur langage *Panapana* <sup>2</sup>, semblable à un chien de mer, quant à la peau, rude et inegale comme une

<sup>1</sup> C'est encore la méthode actuelle des Brésiliens. On lit dans le *Voyage au Brésil* par AGASSIZ (*Tour du Monde*. no 460) : « Le lendemain nous partimes en canot pour la chasse au poisson. Je dis à dessein la chasse, car c'est avec la flèche et la javeline que l'on prend l'animal, et non avec l'hameçon ou le filet. Les Indiens ont une adresse étonnante pour tirer à l'arc les gros poissons, ou pour harponner avec la lance les monstres du fleuve. » Cf. H. BRESSON. L'Amazone (*Explorateur*. II. 325) : « Les naturels de l'Amazone chassent les tortues d'eau à l'aide de flèches articulées de construction spéciale. La pointe est faite d'un croc en os ajusté à flottement libre dans une baguette de roseau autour de laquelle s'enroule un fil végétal d'une assez grande résistance. L'Indien décoche sa flèche à la tortue qui plonge entraînant avec elle le crochet. Le crochet se détache du bois de la flèche qui flotte toujours, et indique ainsi au chasseur l'endroit où la bête blessée s'est réfugiée. »

<sup>2</sup> Cf. LÉRY. § XII. « Quant à la forme du pana-pana, ayant le corps, la queue et la peau semblable, et ainsi aspre que celle du requin de mer, il a au reste la teste si plate, bigarrée et estrangement faite que quand il est hors de l'eau, la divisant et separant également en deux il n'est pas possible de voir teste de poisson plus hideuse. »

line. Ce poisson a six taillades en pertuis de chacun costé du gosier, ordônez à la facon d'une Lamproye, la teste telle que pouuez voir par la figure mise icy apres : les yeux presque au bout de la teste, tellement que de l'un à l'autre y a stancé d'un pied et demy. Ce poisson au surplus est assez rare, toutesfois que la chair n'en est fort excellente à manger, approchant du goust à celle du chien de mer. Il y a davantage en ce fleuve grâde abondâce de Raiés, mais d'une autre espece que les nostres : elles sont deux fois plus larges et plus longues, la teste platte et longue, et au bout y a deux cornes longues chacune d'un pié, au milieu desquelles sont les yeux. Elles ont six taillades soubs le ventre, pres l'une de l'autre : la queüe longue de deux pieds, et gresle comme celle d'un rat. Les Sauuages du païs n'en mangeroient pour rien, non plus que la tortue, estimâs que tout ainsi que ce poisson est tardif à cheminer en l'eau, rendroit aussi ceux qui en mangeroient tardifs, qui leur seroit cause d'estre pris aisément de leurs ennemis, et de ne les pouuoir suyure legerement à la course. Ils l'appellent en leur langage *Ineuonea*. Le poisson de ceste riuiere uniuersellement est bon à manger ; aussi celuy de la mer costoyât ce païs, mais non si delicat que soubs la ligne et autres endroits de la mer. Je ne veux oblier, sur le propos de poisson à reciter une chose merueilleuse et digne de memoire. En ce terrouër autour du fleuve susnômé, se trouuent arbres et arbrisseaux <sup>1</sup> approchâts de la mer, tous couverts et

*Especie de  
Raiés.*

*Ineuonea.*

<sup>1</sup> Ces arbres sont les palétuviers.

*Arbres chargez chargez d'ouïtres haut et bas. Vous deuez entendre d'ouïtres et par que quād la mer s'enfle elle iette un flot assez loing quelle raison.* en terre, deux fois en vingt et quatre heures, et que l'eau couure le plus souuent ces arbres et arbustes, principalement les moins eleuez. Lors ces ouïtres estant de soy aucunement visqueuses, se prennent et lient contre les branches, mais en abondāce incroyable: tellement que les Sauuages quand ils en veulent manger, coupent les branches ainsi chargées, comme une branche de poirier chargée de poires, et les emportent: et en || mangent plus coustumieremēt que des plus grosses, qui sont en la mer : pourtant disent-ils, qu'elles sont de meilleur goust, plus saines, et qui moins engendrent fieures, que les autres.

Fol. 51.



## CHAPITRE XXVII.

*De l'Amerique en general.*

**A**YANT particulierement traité des lieux, où auons fait plus long seiour après avoir pris terre, et de celuy principalement ou auourd'hui habite le Seigneur de Villegagnon, et autres

François ensemble de ce fleuve notable <sup>1</sup>, que nous auons appellé Ianaire, les circonstances et dependences de ces lieux, pource qu'ils sont situez en terre descouverte, et retrouuée de nostre temps, reste d'en escrire ce qu'en auons congneu pour le seiour que nous y auons fait. Il est bien certain <sup>2</sup> que ce païs n'a iamais esté congneu des anciens Cosmographes, qui ont diuisé la terre habitée en trois parties, Europe, Asie, et Afrique, desquelles parties ils ont peu auoir congoissance. Mais ie ne doute que s'ils eussent congneu celle dont nous parlons, consideré sa grande estendue, qu'ils ne l'eussent nombrée la quatresme. Car elle est beaucoup <sup>3</sup> plus grande que nulle des autres. Ceste terre à bon droit est appellée Amerique, du nom de celuy qui la premierement descouverte, nommé Americ Vespuce, homme singulier en art de nauigation <sup>4</sup> et hautes entreprises. Vray est que depuis luy plusieurs en ont descouvert la plus grande

*L'Amérique  
indigneu aux  
anciens.*

*Americ Vespuce  
premier qui a  
descouvert  
l'Amerique.*

<sup>1</sup> Ce fleuve n'était pas un fleuve mais une baie, et ce n'était pas Thevet qui lui avait donné son nom, mais bien les Portugais, quand ils y arrivèrent au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. Cf. CRESPIN. *Histoire des Martyrs*. P. 401.

<sup>2</sup> La question n'est pas tellement résolue que l'affirme Thevet. Cf. Congrès américanistes de Nancy et de Luxembourg, divers mémoires de MM. CORDEIRO, GRAVIER, BEAUVOIR, GAFFAREL, etc., etc.

<sup>3</sup> Erreur géographique : L'Asie est plus considérable comme superficie que l'Amérique.

<sup>4</sup> Il est peu de problèmes géographiques qui aient été discutés plus souvent et avec autant de passion. Sur Americ Vespuce, on peut consulter HUMBOLDT. *Histoire de la Géographie de l'ancien Continent*. D'AVEZAC. *Hylacorystus*, etc.

*Situatio de l'Amorique.* partie tirant vers Temistitan <sup>1</sup>, iusques au païs des Geans et destroit de Magellā. Qu'elle doive estre appellée Inde <sup>2</sup>, ie n'y vois pas grand raison : car ceste contrée du Leuāt que l'on nomme Indes, a pris ce nom du fleuve notable Indus, qui est bien loing de nostre Amerique. Il suffira donc de l'appeller Amerique ou France Antarctique. Elle est située veritablement entre les tropiques iusques dela le Capricorne, se confinant du costé d'Occident vers Temistitan et les Moluques : vers midy au destroit de Magellan, et des deux costez de la mer Oceane, et Pacifique. Vray est que pres Darienne et Furne, ce païs est fort estroit, car la mer des deux costez entre fort auant dans terre. Or maintenant nous faut escrire de la part que nous auons plus congnue, et frequentée, qui est située enuiron le tropique brumal, et encores de là. Elle a esté habitée et est habitée pour le iourd'huy, outre les Chrestiens, qui depuis Americ Vespuce l'habitent, de gens merueilleusement estranges et sauages, sans foy <sup>3</sup>, sans loy, sans religion, sans ciuité

<sup>1</sup> Temistitan est le nom ancien du Mexique.

<sup>2</sup> Thevet avait certes raison, mais l'usage a prévalu, et l'Amérique fut longtemps appelée Inde Occidentale. Cette dénomination que rien ne justifie, a pour origine l'erreur de Colomb, qui croyait avoir simplement trouvé une route nouvelle vers les Indes et non pas un continent inconnu.

<sup>3</sup> Presque tous les écrivains qui ont étudié les savages d'Amérique ont affirmé qu'ils n'avaient pas de religion. D'après LUBBOCK *Origines de la Civilisation* (P. 209). « On a découvert plusieurs tribus en Amérique qui n'ont aucune notion d'un être supérieur, et aucune cérémonie religieuse. La plupart n'ont aucun mot dans leur langage pour exprimer l'idée de divinité. »

aucune, mais viuans comme bestes irraisonnables, ainsi que nature les a produits, mangeans racines, demeurās tousiours nuds tant hommes que femmes, iusques à tant, peut estre, qu'ils seront hantez des Chrestiens, dont ils pourront peu à peu despouiller ceste brutalité, pour vestir d'une façon plus ciuile et plus humaine. En quoy nous deuons louer affectueusement le Createur, qui nous a esclarcy les choses, ne nous laissant ainsi brutaux, cōme ces pauures Ameriques.

Quāt au territoire de toute l'Amerique, il est tresfertile en arbres portans fruits excellēs, mais sans labeur ne semence. Et ne doutez que si la terre estoit cultiuée, qu'elle ne rapportast fort bien veu sa situation, montagnes || fort belles, plaineures spacieuses, fleuues portans bon poisson, isles grasses, terre ferme semblablemēt. Auiourd'huy les Espagnols et Portugais en habitent une grande partie, les Antilles sus l'Ocean, les Moluques, sus la mer Pacifique, de terre ferme iusques à Dariene, Parias et Palmarie : les autres plus vers les midy, comme en la terre du Bresil. Voyla de ce païs en general.

*L'Amerique  
païs tresfertile.*

Fol. 52.

*Quelle partie  
de l'Amerique  
habitte, tant  
des Espagnols  
que Portugais.*

Cf. HEARNE. *Voyage du fort du prince de Galles à l'Océan glacial.*  
BABERTY. *Smithsonian Trans.* P. 390. SMITH. *Voyages in Virginia,*  
P. 138. DOBRIZHOFFER. Ouv. cit. Passim. ROBERTSON. *History of  
America.* T. IV. P. 122.



## CHAPITRE XXVIII.

### *De la Religion des Ameriques.*

**N**ous auons dit que ces pauures gens viuoient sans religion<sup>1</sup> et sans loy, ce qui est véritable. Vray est qu'il n'y a creature capable de raison tant ueuglée, voyant le ciel, la terre, le soleil et la lune, ainsi ordonnez, la mer et les choses qui se font de iour en iour, qui ne iuge cela estre fait de la main de quelque plus grād ouurier, que ne sont les hommes. Et pour ce n'y a nation tant barbare que

<sup>1</sup> Thevet a résumé dans ce chapitre les traditions Brésiliennes, récoltées avec soin par Villegaignon. Il les a exposées tout au long dans sa *Cosmographie universelle*, et surtout dans ses manuscrits, encore inédits, dont M. Ferdinand Denis a donné une intéressante analyse dans sa *Fête Brésilienne à Rouen*. Pourtant, dans sa *Cosm. uni.* (P. 910) il entre en contradiction avec lui-même puisqu'il parle en ces termes de Léry qui avait traité dans un des chapitres de ses ouvrages, la religion des Brésiliens. « C'est ici qu'il fault que je me moque de celuy qui a esté si téméraire que de se vanter d'avoir fait un livre de la religion que tiennent ces sauages. S'il estoit seul qui eust esté en ce païs là il lui seroit aisé de m'en faire accroire ce qu'il vouldroit, mais ie scay de certain que ce peuple est sans religion, sans liures, sans exercice d'adoration, et cognissance des choses diuines. »

par l'instinct naturel n'aye quelque religion, et quel- *Religiō de ceux que cogitation d'un Dieu*.<sup>1</sup> Ils confessent donc tous de l'Amérique.



estre quelque puissance, et quelque souueraineté : mais quelle elle est, peu le sçauent, c'est à sçauoir, ceux ausquels Nostre Seigneur de sa seule grace s'est voulu communiquer. Et pour ce ceste ignorance a causé la variété des religions. Les uns ont recognu le Soleil comme souuerain, les autres la Lune, et

<sup>1</sup> Cette planche aurait dû figurer à la page 79. Nous la reproduisons à cette place, pour ne pas la rejeter trop loin.

*Toupan.*

quelques autres les Estoilles : les autres autrement, ainsi que nous recitent les histoires. Or, pour venir à nostre propos, noz Sauuages font mention d'un grand Seigneur, et le nommēt en leur langue, Toupan, lequel, disent-ils, estant là haut fait plouuoir et tonner : mais ils n'ont aucune maniere de prier ne honnorer, ne une fois, ne autre, ne lieu à ce propre. Si on leur tient propos de Dieu, comme quelque fois i'ay fait, ils escouteront attentivement avec une admiration : et demanderont si ce n'est point ce prophete, qui leur a enseigné à planter leurs grosses

*Hetich racines.*

racines, qu'ils nomment Hetich<sup>1</sup>. Et tiennent de leurs peres que auant la cognoissance de ces racines, ils ne viuoient que d'herbes comme bestes, et de racines sauuages. Il se trouua, comme ils disent, en leur païs un grand Charaïbe, c'est à dire, Prophete, lequel s'adressant à une ieune fille, luy dōna certaines grosses racines, nommées Hetich, estant semblables aux nauueaux Lymosins, luy enseignant qu'elle les mist en

*Charaïbe.*

<sup>1</sup> La même tradition se retrouvait aux Antilles. Les Caraïbes racontaient qu'un homme blanc descendu du ciel les réconforta pendant une famine. « Il leur auoit apporté une racine excellente qui leur seruiroit à faire du pain et que nulle beste n'oseroit toucher quand elle seroit plantée. Il vouloit que désormais ce fut leur nourriture ordinaire. Les Caraïbes ajoutent que la dessus ce charitable inconnu rompit en trois ou quatre morceaux un bâton qu'il auoit en main, et commanda de les mettre en terre, assurant que peu après, y fouissant, on trouveroit une puissante racine, et le bois qu'elle auroit poussé dehors auroit la vertu de produire la même plante. » ROCHEFORT. *Hist. des Antilles.* P. 428.

morceaux, et puis les plantast en terre : ce qu'elle fist : et depuis ont ainsi de pere en fils tousiours cōtinué. Ce que leur a biē succédé tellement qu'à présent ils en ont si grande abondance, qu'ils ne mangent gueres autre chose : et leur est cela commun ainsi que le pain à nous : d'icelle racine s'en trouue deux especes, de mesme grosseur. La premiere en cuisant devient iaulne comme un coing : l'autre blanchâtre. Et ces deux especes ont la feuille semblable à la manne : et ne portēt iamais graine. Parquoy les Sauuages replantent la mesme racine coupée par rouëlles, comme l'on fait les raues par deça, que l'on met en sallades, et ainsi replantées multiplient abondamment. Et pour ce qu'elle est incognuë à noz medecins et arboristes de par deça, il m'a semblé bon vous la représenter selon son naturel.

¶ Lors que premierement ce païs fut descouvert, ainsi que desia nous auons dit, qui fut l'an mil quatre cens nonante sept <sup>1</sup>, par le commandement du Roy de Castille, ces Sauuages estonnez de voir les chrestiens de ceste façon, qu'ils n'auoient jamais veüe, ensemble leur maniere de faire, ils les estimoyent comme prophetes, et les honoroyent <sup>2</sup> ainsi que

Fol. 53.

*L'Amériques  
premieremēt  
descouverte en  
l'An de 1497.*

<sup>1</sup> Double erreur de Thevet : L'Amérique fut découverte, ou du moins retrouvée par Colomb en 1492, et non en 1497. De plus c'était Isabelle de Castille et nullement son mari Ferdinand qui avait pris l'initiative de l'expédition.

<sup>2</sup> Sur ce naïf empressement des sauvages Américains auprès des premiers Européens qu'ils virent, les voyageurs sont unanimes. Voir, entre autres, COLOMB. *Journal de son Voyage*. Passim.

dieux : jusques à tant que ceste canaille les voyât deuenir malades, mourir, et estre subiets à semblables passions comme eux, ont commencé à les mespriser, et plus mal traiter que de coustume, comme ceux qui depuis sont allez par dela, Espagnols et Portugais, de maniere que si on les irrite, ils ne font difficulté de tuer un chrestien, et le manger, comme ils font leurs ennemis. Mais cela se fait en certains lieux et specialement aux Cannibales, qui ne viuent d'autre chose : comme nous faisons icy de bœuf et de moutō. Aussi ont-ils laissé à les appeller Charaïbes, qui est à dire prophetes, ou demidieux, les appellans cōme par mepris et opprobre, Mahire, qui estoit le nom d'un de leurs anciens prophetes, lequel ils detesterent et eurent en mespris. Quant à Toupan, ils l'estiment grand, ne s'arrestant en un lieu, ains allât çà et là, et qu'il declare ses grands secrets à leurs prophetes. Voylà quāt à la religion de noz Barbares ce que oculairement i'en ay congnu et entendu, par le moyen d'un truchement François <sup>1</sup>, qui auoit là demeuré dix ans, et entendoit parfaitement leur langue.

— Id. *Lettera rarissima. ANTONIO DE SOLIS. Histoire de la conquête du Mexique.* — PRESCOTT. Id. § vi.

<sup>1</sup> Ces interprètes normands furent en effet nos meilleurs intermédiaires entre les Brésiliens et nos compatriotes. C'étaient de hardis aventuriers, habitués à ne compter que sur eux-mêmes, aux prises avec des difficultés sans cesse renaissantes, et qui furent très-bien accueillis par les Brésiliens. Non seulement ils adoptèrent leurs usages nationaux et parlèrent leur langue, mais encore ou prétend qu'ils poussèrent l'oubli de leur origine



## II CHAPITRE XXIX.

Fol. 54.

*Des Ameriques, et de leur maniere de viure, tant hommes que femmes.*

**N**ous auons dit par cy deuant, parlans de l'Afrique, qu'auons costoyée en nostre nauigation, que les Barbares et Ethiopes, et quelques autres es Indes alloyent ordinairement tous nuds, hors-mis les parties honteuses, lesquelles ils couuroyēt de quelques chemises de cotton, ou peaux, ce qui est sans comparaison plus tolerable qu'en noz Ameriques, qui vivent touts nuds ainsi *Fagon de viure des habitans de l'Amerique.* qu'ils sortent du ventre de la mere, tant hommes que femmes, sans aucune honte ou vergonge<sup>1</sup>. Si

jusqu'à renoncer à leur religion et à prendre part aux plus horribles festins du cannibalisme (LÉRY. § vii). Cf. GAFFAREL. *Histoire du Brésil Français.* P. 72.

<sup>1</sup> LÉRY dit expressément (§ ix, vers la fin) que cette nudité des Américains n'excitait aucun mauvais désir. Cf. dissertation de THEVET dans sa *Cosmographie universelle.* P. 928. MONTAIGNE est du même avis que Léry. Il termine son chapitre des Canibales par ces mots ironiques : « Tout ne va pas trop mal, mais quoy ils ne portent pas de hault de chausses. »

vous demandez s'ils font cela par indigence, ou pour les chaleurs, ie respondray qu'ils pourroient faire quelques chemises de cotton, aussi bien qu'ils scauent faire licts pour coucher : ou bien pourroient faire quelques robes de peaux de bestes sauvages et s'en vestir, ainsi que ceux de Canada : car ils ont abondance de bestes sauvages, et en prennent aisement : quant aux domestiques ils n'en nourrissent point. Mais ils ont ceste opinion d'estre plus alégres et dispos à tous exercices, que s'ils estoyent vestus. Et qui plus est, s'ils sont vestuz de quelque chemise legere, laquelle ils auront gagnée à grand trauail, quand ils se rencontrent avec leurs ennemis, ils la despouilleront incontinēt, auant que mettre la main aux armes, qui sont l'arc et la flesche, estimans que cela leur osteroit la dexterité, et alegreté au combat, mesmes qu'ils ne pourroient aisément fuir, ou se mouuoir deuant leurs ennemis, voire qu'ils seroient pris par tels vestements : parquoy se mettront nuds tant sont rudes et mal aduisez. Toutesfois ils sont fort desireux de robes, chemises, chapeaux, et autres acoustremens, et les estiment chers et precieux, iusques là qu'ils les laisseront plus tost gaster en leurs petites logettes que les vestir<sup>1</sup>, pour crainte

<sup>1</sup> Curieux passage de LÉRY, § v. On avait fait cadeau de chemises à des Brésiliens ; « quand ce vint à s'asseoir en leurs barques, à fin de ne les gaster en les troussant iusque au nombril, et descourant ce que plustost il falloit cacher, ils voulurent encores, en prenant congé de nous, que nous viassions leur derrière et leurs fesses. »

qu'ils ont de les endommager. Vray est qu'ils les vestiront aucunesfois pour faire quelques cahouinages c'est à dire quand ils demeurent aucun iours à boire et faire grand chere, apres la mort de leurs peres, ou de leurs parens : ou bien en quelque solennité de massacre de leurs ennemys.

Encores s'ils ont quelque hobergeon ou chemise de petite valeur vestües, ils les depouilleront et mettront sus leurs espaules se voulans asseoir en terre, pour crainte qu'ils ont de les gaster. Il se trouve quelques vieux entre eux, qui cachent leurs parties honteuses de quelques fueilles, mais le plus souuent par quelque indisposition qui y est. Aucuns ont voulu dire qu'en nostre Europe, au commencement qu'elle fut habitée, que les hommes et femmes estoient nuds, hors-mis les parties secrètes ainsi que nous lisons de nostre premier pere. Neantmoings en ce temps la les hommes viuoyent plus long aage que ceux de maintenant, sans estre offensés de tant de maladies : de maniere qu'ils ont voulu soutenir que touts hommes deuroyēt aller nuds, ainsi qu'Adam et Eue noz premiers parens estoient en paradis terrestre. Quant à ceste nudité il ne se trouve aucunement qu'elle soit du vouloir et commandement de Dieu. Je scay biē que quelques heretiques appeler Adamians<sup>1</sup>, maintenās faussement ceste nudité

<sup>1</sup> Ces Adamians étaient de fanatiques Hussites qui essayèrent, en effet, au quinzième siècle, d'introduire ce singulier usage : mais le bon sens public et surtout le climat de la Bohème firent vite justice de cette folie.

*Adamians,  
heretiques  
maintenans  
la nudité.*  
Fol. 55.

*Opinion des  
Turlupins et  
philosophes  
cyniques  
touchant la  
nudité.*

*Iules Cesar  
portoit bonnet*

et les sectateurs viuoient touts nudz, ainsi que noz Ameriques dont nous parlōs, et assistoyent aux synagogues ||pour prier à leur temples touts nuds. Et par ce l'on peut cognoistre leur opinion euidemmēt faulse : car auant le peché d'Adam et Eue, l'escripture sainte nous tesmoigne, qu'ils estoient nuds, et apres se couuroyent de peaux, comme pourriez estimer de present en Canada. Laquelle erreur ont imité plusieurs, comme les Turlupins <sup>1</sup>, et les philosophes appellez Cyniques : lesquels alleguoient pour leurs raisons, et enseignoyent publiquement l'homme ne devoir cacher ce que nature luy a donné. Ainsi sont monstrez ces heretiques plus impertinens apres auoir eu la cognoissance des choses, que noz Ameriques. Les Romains quelque estrāge façon, qu'ils obseruassent en leur maniere de viure, ne demeuroyent toutesfois ainsi nuds. Quant aux statues et images, ils les colloquoyēt toutes nues en leurs temples, comme recite Tite Live. Toutesfois ils ne portoyent coife <sup>2</sup> ne bonnet sus la teste : comme nous trouuōs de Caius Cesar, lequel estant chauue par deuant, auoit coustume de ramener ses cheueux

<sup>1</sup> On a donné ce nom à des hérétiques du XIV<sup>e</sup> siècle dont les opinions se rapprochaient de celles des Beghards et Béguines du siècle précédent, c'est-à-dire qu'ils aspiraient à une perfection impossible, et dédaignaient les actes pour ne s'occuper que de l'esprit. Charles V fit brûler leur chef à Paris, et les sectaires se dispersèrent.

<sup>2</sup> Ceci est une erreur : Les anciens se servaient parfaitement de chapeaux, voire même de casquettes. Cf. *Dictionnaire des Antiquités* de Saglio et Daremberg.

de derriere pour courir le front : pourtant prist licence de porter quelque bonnet leger ou coife, pour cacher ceste part de la teste, qui estoit pellée.

Voyla sus le propos de noz Sauuages. I'ay veu encores ceux du Peru user de quelques petites chemises de cotton façonnées à leur mode. Sans eslongner de propos, Pline recite qu'a l'extremité de l'Inde Orientale (car iamais il n'eut cognoissance de l'Amérique) du costé de Ganges y auoir certains peuples vestuz de grandes fueilles larges, et estre de petite stature. Ie diray encore de ces pauures Sauuages, qu'ils ont un regard fort espouuantable, le parler austere, reiterât leur parole plusieurs fois. Leur language est bref et obscur<sup>1</sup>, toutesfois plus aisé à comprendre que celuy des Turcs ne des autres natiōs de Leuant comme ie puis dire par experience. Ils prennent grand plaisir à parler indistinctement, à vanter les victoires et triūphes qu'ils ont fait sus leurs ennemis. Les vieux tiennent leurs promesses et sont plus fideles que les ieunes, tous neantmoins fort subiets à l'arrecin, non qu'ils desrobent l'un l'autre, mais s'ils trouuent un Chrestien ou autre estranger, ils le pilleront. Quant à l'or et argent ils ne lui en feront tort, car ils n'en ont aucune cognoissance. Ils usent de grandes menaces, specialement quand on les a irritez, non de frapper seulement, mais de tuer. Quelque inciuilité qu'ils ayent, ils sont forts prompts à faire seruice et plaisir, voire à petit salaire charitable

*contre la  
coustume des  
Romaïs, et  
pourquoy.*

<sup>1</sup> Voir *Jean de Lery et la langue Tupi*, par P. GAFFAREL.

*Stature des  
Ameriques, et  
couleur  
naturelle.*

iusques à conduire un estranger cinquante ou soixante lieues dans le pais, pour les difficultez et dâgers, avec toutes autres œuures charitables et honestes, plus ie diray qu'entre les Chrestiens. Or nos Ameriques ainsi nuds ont la couleur exterieure rougeastré, tirant sus couleur de lion<sup>1</sup> : et la raison ie la laisseray aux philosophes naturels, et pourquoy elle n'est tant aduste comme celle des Noirs d'Ethiopie : au surplus bien formez et proportionnez de leurs membres : les yeux toutefois mal faits, c'est à sçauoir noirs, lousches et leur regard presque comme celuy d'une beste sauvage. Ils sont de haute stature, dispos et alegres peu subiets à maladie, sinon qu'ils reçoivent quelque coups de flesches en guerre.

<sup>1</sup> Ce passage semble traduit d'Améric Vespuce, qui, dans sa première lettre, décrit les indigènes du nouveau continent comme des hommes à couleur rouge comme le poil du lion.



## II CHAPITRE XXX.

Fol. 56.

### *De la maniere de leur manger et boire.*

**O**n peut facilement entendre, que ces bonnes gens ne sont pas plus civils en leur māger, qu'ē autres choses. Et tout ainsi qu'ils n'ont certaines loix, pour eslire ce qui est bon, et fuir le contraire, aussi mangēt ils de toutes viandes, à tous iours et à toutes heures, sans autre discretiō, vray est que d'eux-mesmes ils sont assés superstitieux de ne manger de quelque beste, soit terrestre ou aquatique, qui soit pesante à cheminer, ains de toutes autres qui cognoissent plus legeres à courir ou voler, cōme sont cerfs et biches : pour ce qu'ils ont ceste opiniō<sup>1</sup>, que ceste chair les rendroit trop pesans, qui leur apporteroit inconuenient, quand ils se troueroient assaillis de leurs ennemis. Ils ne veulent aussi manger de choses salées, et les defendent à leurs enfants. Et quād ils voyent les chrestiens man-

*Les Sauvages  
viuēt sans loix.*

*Que les Ameriques ont en horreur la chair salée.*

<sup>1</sup> Cette opinion est fort répandue chez tous les sauvages. Voir LUBBOCK. *Origines de la civilisation.* — BRETT. *Indian Tribes of Guiana.* 355. « Les hommes chez les Acawoïò et les Caraïbes, quand ils attendent l'accouchement de leurs femmes, s'abstiennent de certaines viandes, de peur que, s'ils venaient à en manger, le nouveau né ne s'en ressentît mystérieusement. »

*Viandes  
ordinaires des  
Sauvages.*

*Lesart des  
Ameriques.*

*Silence des  
Sauvages  
à table.*

ger chairs salées, ils les reprennent comme de chose impertinente, disans que telles viandes leur abbregeront la vie. Ils usent au reste de toute espece de viandes, chair et poisson, le tout rosti à leur mode. Leurs viandes sont bestes sauverages, rats de diuerses especes et grandeurs, certaines especes de crapaux plus grands que les nostres, crocodiles et autres, qu'ils mettent toutes entieres sus le feu, avec peau et entrailles : et en usent ainsi sans autre difficulté : voire ces crocodiles, lesards gros comme un cochō d'un moys, et longs en proportion, qui est une viande fort friande, tesmoings ceux qui en ont mangé. Ces lesards sont tant priuez qu'ils s'approchent de vous, prenant vostre repas que si vous leur iettez quelque chose, ils le prendront sans crainte ou difficulté. Ces sauverages les tuent à coups de flèches. Leur chair ressemble à celle d'un poulet. Toute la viāde qu'ils font bouillir sont quelques petites ouistres, et autres escailles de mer. Pour manger ils n'obseruent certaine heure limitée, mais à toutes heures qu'ils se sentent auoir appetit, soit la nuict apres leur premier sommeil se leueront tresbien pour manger, puis se remettront à dormir. Pendant le repas ils tiennent une merueilleuse silence, qui est louable plus qu'en nous autres, qui iasons ordinairement à table. Ils cuisent fort bien leur viande, et si la mangent fort posément, se mocquans de nous, qui deuorons à la table au lieu de manger : et iamais ne mangent, que la viande ne soit suffisammēt refroidie. Ils ont une chose fort estrāge : lors qu'ils mangent, ils ne buront iamais, quelque heure que ce soit : au contraire, quand ils se mettront

à boire, ne mangeront point, et passerōt ainsi en buuant voire un iour tout entier. Quand ils font leurs grands banquets et solennitez, cōme en quelque massacre, ou autre solennité, lors ne ferōt que boire tout le iour, sans manger. Ils font bruuages de gros mil blâc et noir, qu'ils nōmēt en leur langue Auaty : toutesfois peu apres auoir ainsi beu, et s'estre separés les uns des autres, māgerōt indifferēmēt tout ce qui se trouuera. Les pauures viuent plus de poisson de mer, ouistres, et autres choses semblables, que de chair. Ceux qui sont loing de la mer peschēt aux riuieres : aussi ont diuersité de fruits, ainsi que nature les produit, neantmoins viuent longtemps sains et dispos ; icy faut noter que les anciens ont plus communement vescu || de poisson <sup>1</sup> que de chair : ainsi que Herodote affirme des Babiloniēs <sup>2</sup>, qui ne viuoient que de poisson. Les loix de Triptoleme, selon Xenophon, defendoïēt aux Atheniēs l'usage de la chair. Ce n'est dōc chose si estrāge de pouuoir viure de poisson sans usage de chair. Et mesmes en nostre Europe du commencement, et auant que la terre fust ainsi cultiuée et habitée, les hômes viuoyent encores plus

Fol. 57.  
*Maniere de  
viure des  
anciens.*

<sup>1</sup> D'après les ingénieuses remarques de M. DE MORTILLET (*Les Origines de la pêche et de la navigation*) la chasse aurait au contraire de beaucoup précédé la pêche et il faut par conséquent renverser la proposition de Thevet.

<sup>2</sup> La citation de Thevet est inexacte : HERODOTE (I, 200) dit simplement qu'il existe parmi les Babyloniens trois tribus, qui ne se nourrissent que de poisson, mais il ne parle pas de tous les Babyloniens.

*Les hommes  
tant plus sont  
nourris  
delicatement et  
moins sont  
robustes.*

austeremēt sans chair<sup>1</sup> ne poisson, n'ayans l'industrie d'en user : et toutesfois estoient robustes, et viuoient longuement, sans estre tant effeminés, que ceux de nostre temps : lesquels d'autāt plus qu'ils sont traités delicatement, et plus sont subiets à maladies et debilités. Or noz Sauuages usent de chairs et poissons, comme nous auons dit : et en la maniere qui vous est icy monstrée par figure. Quelques uns d'iceux se couchent en leurs lits pour manger, au moins sont assis, specialement le plus vieil d'une famille sera dedans son lict, et les autres aupres, luy faisans le service : comme si nature les auoit enseignez à porter honneur à vieillesse. Encores ont bien ceste honesteté, que le premier qui a pris quelque grosse proye, soit en terre ou en eau, il en distribuera à tous principalement aux chrestiens, s'il y en a, et les inviteront liberalement à manger de telle viande, que Dieu leur donne estimans receuoir iniure si vous les refusez en cela. Et qui plus est, de primeface que l'on entre dans leurs logettes, il vous demanderont en leur langue, *Marabissere*, comment as tu nom : car vous vous pouuez asseurer, que s'ils le sçauent une fois, iamais ne l'oublieront, tant ils ont bonne memoire, et y fust Cyrus<sup>2</sup> Roy des Perses, Cyneas legat du Roy Pir-

<sup>1</sup> Ceci est contredit par les découvertes de la science contemporaine. Les premiers hommes, au contraire, ne furent et ne pouvaient être que des chasseurs. Ils se nourrissent par conséquent de la chair des animaux. Voir : FIGUIER. *L'Homme primitif*, etc.

<sup>2</sup> PLINE. H. N. VII, 24. *Cyrus rex omnibus in exercitu suo militibus nomina reddidit. L. Scipio populo romano : Cineas senatus et equestri ordini Romæ, postero die quam advenerat*, etc.

rhus, Mithridates, ne Cesar, lesquels Pline recite auoir esté de trébonne memoire : et apres leur auoir respondu quelques propos, vous demanderont, *Mari-pipo*, que veux-tu dire, et plusieurs autres caresses.



### CHAPITRE XXXI.

*Contre l'opinion de ceux qui estiment les Sauvages  
estre pelus.*

**P**OURTANT que plusieurs ont ceste folle opiniō que ces gens que nous appellōs Sauvages, ainsi qu'ilz viuent par les bois et chāps à la maniere presque des bestes brutes, estre pareillement ainsi pelus par tout le corps, comme un ours, un cerf, un lion, mesmes les peignent ainsi en leurs riches tableaux : bref, pour descrire un homme Sauvage, ils luy || attribuerôt abondāce de poil, depuis le pied iusques en teste, comme un accident inseparable, ainsi qu'à un corbeau la noirceur : ce qui est totalement faux : mesmes i'en ay veu quelques uns obstinez iusques là, que ils affermoyent obstinément iusques à iurer d'une chose, qui leur est certaine,

Fol. 58.

pour ne l'auoir veüe : combien que telle soit la cōmune opinion. Quant à moy, ie le scay et l'affermes asseurément, pour l'auoir ainsi veu. Mais tout au contraire, les Sauuages tant de l'Inde Orientale, que de nostre Amerique, issent du ventre de leur mere aussi beaux et polis, que les enfans de nostre Europe. Et si le poil leur croist par succession de temps en aucune partie de leurs corps, comme il auiët à nous autres, en quelque partie que ce soit, ils l'arrachent avecques les ongles, reserué celuy de la teste seulement, tant ils ont cela en grand horreur, autant les hommes que les femmes. Et du poil des sourcils, qui croist aux hommes par mesure, les femmes le tondent et rasent avec une certaine herbe <sup>1</sup> trenchante comme un rasoir. Ceste herbe ressemble au ionc qui vien pres des eaux. Et quant au poil amatoire et barbe du visage ils se l'arrachent comme au reste du corps. Depuis quelque temps ença, ils ont trouvé le moyen de faire ie ne scay quelles pinsettes, dont ils arrachent le poil brusquemēt.

Car depuis qu'ils ont esté frequentez des chretiēs, ils ont appris quelque usage de maller le fer. Et pour ce

<sup>1</sup> THEVET revient sur cet usage dans sa *Cosmographie universelle* (P. 931) : « Le poil leur croissant, les femmes l'arrachent aux hommes avec une certaine herbe, laquelle tranche comme un rasoir. Quant au poil amatoire, ils se l'arrachent réciprocement les uns aux autres... Depuis que nous y auons fréquenté ils ont appris à auoir des pincettes, avec lesquelles elles se pincettent et arrachent brusquement le poil. » Cf. LÉRY. § VIII. — GOMARA. *Hist. gen. de las Indias*. § LXXIX. — OSORIO. *De rebus Emmanuelis*. II. 49. — H. STADEN. P. 267.

ne croirez d'oresnauant l'opinion cōmune et façon de faire des peintres, auxquels est permise une licence grande de peindre plusieurs choses à leur seule discretion, ainsi qu'aux Poëtes de faire des comptes. Que s'il aduient une fois entre les autres qu'un enfant sorte ainsi velu du vêtre de la mere, et que le poil se nourrisse et augmête par tout son corps, cōme l'on en a veu aucun en France, cela est un accident de nature, tout ne plus ne moins que si aucun naissoit avec deux testes, ou autre chose semblable. Ce ne sont choses si admirables, considéré que les medecins et philosophes en peuuent donner la raison. I'en ay veu un en Normandie couuert d'escailles, comme une carpe. Ce sont imperfections de nature. Il confesse bien, mesme selon la glose sur le treziesme d'Esaie, qu'il se trouue certains monstres ayâts forme d'hômes, qu'ils ont appellez Satyres, vivants par les bois, et velus comme bestes sauuages. Et de cela sont pleins les escrits des poëtes, de ces Satyres, Faunes, Nymphes, Dryades, Hamadryades, Oreades, et autres manieres de monstres, lesquels ne se trouuêt aujour-d'huy, ainsi comme le têps passé, auquel l'esprit malin s'efforçoit par tous moyens à deceuoir l'hôme, se transformant en mille figures. Mais aujourd'huy, que nostre Seigneur par compassiō s'est cōmuniqué à nous, ces esprits malings ont esté chassez hors, nous donnant puissance côtre eux, ainsi que tesmoigne la Sainte escripture. Aussi en Afrique <sup>1</sup> se peuuet encores

*Monstre de  
forme humaine  
couuert  
d'escailles.*

<sup>1</sup> Il n'y a pas plus de monstres en Afrique qu'ailleurs : Pourtant le proverbe est vrai, *in Africa semper aliquid novum.*

trouuer certains monstres difformes, pour les raisons que nous auōs alleguées au cōmencement de ce liure, et autres que ie lairray pour le present. Au surplus quāt à noz Ameriques ils portent cheueux en teste faconnez presque ainsi que ceux des moynes, ne leur passans point les oreilles. Vray est qu'ils les couppt par le deuāt de la teste et disent pour leurs raisons, ainsi que ie m'en suis informé, mesme à un roitelet du païs, que s'ils portoyent cheueux longs par deuant, et barbe longue, cela leur seroit occaſion de tōber entre les mains de leurs ennemis, qui les pourroyent prendre aux cheueux et à la barbe : aussi qu'ils ont appris de leurs ancetres, qu'estre ainsi ecourtiez de poil leur causeroit merueilleuse hardiesse. I'estimoys que si noz Sauuages eussent frēquēté vers l'Asie, qu'ils eussent appris cela des Abātes <sup>1</sup>, qui trouuerent ceste inuention de se raser la teste, pour estre, disent-ils, plus hardis et belliqueux entre leurs ennemis. Aussi Plutarque <sup>2</sup> raconte en la vie de Theseus, que la coustume des Atheniens estoit, que les Ephores, c'est à dire, constituez comme Tribuns en leur Republique, estoient tenuz d'offrir la tōsure de leurs cheueux et

Fol. 59.  
*Abantes  
peuple d'Asie.*

*Coustume des  
Atheniens.*

C'est que l'Afrique est la moins connue de toutes les parties du monde. Sur la formation et la propagation de ces mythes géographiques, il faut lire les pages si lumineuses de TYLOR. *Origines de la civilisation.*

<sup>1</sup> HOMÈRE. *Il.* II. 49.

<sup>2</sup> PLUTARQUE. Thésée. § iv. La citation est inexacte. Plutarque dit simplement que c'était l'usage à Athènes, au sortir de l'enfance, d'aller à Delphes pour y consacrer à Apollon les premices de sa chevelure.

perruques aux dieux en Delphe : de maniere que Theseus ayant fait raser le deuât de la teste à la mode de noz Ameriques, fut incité à cela par les Abantes, peuple d'Asie. Et defait nous trouuōs qu'Alexâdre roy la Macedoine cõmanda à ses gens de prendre les Macedoniens par les cheueux et barbe, qu'ils portoyët longue : pour ce lors il n'y auoit encores de barbiers pour les tondre ou raser. Et les premiers que l'on vit en Italie estoient venus de Sicile. Voyla donc quant au poil des Ameriques.



## CHAPITRE XXXII.

*D'un arbre nommé Genipat en langue des Ameriques,  
duquel ils font teinture.*

ENIPAT, est un arbre dont les Sauuages de l'Amerique font grande estime, pour le fruit qu'il porte, nommé du nom de l'arbre : non pas qu'il soit bon à manger, mais utile à quelque autre chose ou ils l'appliquent. Il ressemble de grandeur et de couleur à la pesche de ce païs : du ius duquel ils font certaine teinture, dont ils teignêt *Genipat,  
arbre et fruit*

*Maniere de faire teinture de cest arbre Genipat.*

aucunesfois tout leur corps. La maniere de ceste teinture est telle. Les pauures bestiaux n'ayās autre moyen de tirer le suc de ce fruit, sont contraints le macher, comme s'ils le vouloyent aualler, puis le remettent et epreignent entre leurs mains, pour luy faire rendre son ius, ainsi que d'une esponge quelque liqueur, lequel suc ou ius est aussi cler qu'eau de roche. Puis quād ils ont vouloir de faire quelque massacre, ou qu'ils se veulent visiter les uns les autres, et faire quelque autre solennité, ils se mouillent tout le corps <sup>1</sup> de ceste liqueur : et tant plus qu'elle se deseiche sur eux, et plus acquiert couleur viue. Ceste couleur est quasi indicible <sup>2</sup>, entre noire et azurée, n'estant iamais en son vray naturel, iusques à ce qu'elle aye demeuré l'espace de deux iours sur le corps, et qu'elle soit aucunement seichée. Et s'en vont ainsi ces pauures gens autant contens, comme nous faisons de nostre veloux et satin, quand nous allons à la feste, ou autrement. Les femmes se teignent de ceste couleur plus coustumierement que

*Maniere des Sauuages à se colorer le corps.*

<sup>1</sup> LÉRY. § VIII : « Au surplus, nos Brésiliens se bigarrent souuent le corps de diuerses peintures et couleurs mais surtout ils se noircissent ordinairement si bien les cuisses et les iambes, du ius d'un certain fruct qu'ils nomment genipat, que vous iugeriez à les voir un peu de loin en ceste façon, qu'ils sont chaussez de chausses de prestre. »

<sup>2</sup> H. STADEN. P. 310 : Quand on met le *junipapeyua* sur le corps, il paraît clair comme de l'eau: mais, au bout de quelques instants, il devient noir comme de l'encre. Cette couleur dure pourtant neuf jours et quelque peine qu'on se donne pour la laver, il est impossible de l'enlever plus tôt. » Cf. GANDAVO. *Santa Cruz.* P. 115.

les hommes. Et noterez en cest endroit que si les hommes sont inuitez de dix ou douze lieües pour aller faire quelque cahouinage auecques leurs amis, auant que partir de leur village, ils peleront quelque arbre, dont le dedans sera rouge, iaune, ou de quelque autre couleur, et le haceront fort menu, puis tireront de la gomme de quelque autre arbre, laquelle ils nomment usub, et s'en frotteront tout le corps combien qu'elle soit propre aux playes, ainsi que i'ay veu par experience : puis par dessus ceste gôme gluante esplandront de ces couleurs susdites.

*Usub gôme.*

Les autres au lieu de ce bois mettront forces petites plu || mes de toutes couleurs, de maniere que vous en verrez de rouges, comme fine escarlatte : les autres d'autres couleurs : et autour de leurs testes portent de grands pennaches beaux à merueilles. Voyla de leur Genipat. Cest arbre porte fueilles semblables à celles du noyer : et le fruit vient presque au bout des branches, l'une sur l'autre d'une façon estrange. Il s'en trouue un autre aussi nommé Genipat, mais son fruit est beaucoup plus gros, et bon à manger. Autre singularité d'une herbe, qu'ils nomment en leur langue Petun, laquelle ils portent ordinairement avec eux, pour ce qu'ils l'estiment merueilleusement proffitable à plusieurs choses. Elle ressemble à notre buglosse.

Fol. 60.

*Genipat,  
autre arbre.*

*Petun herbe,  
et comme ils en  
usent.*

Or ils cueillent sognusement ceste herbe <sup>1</sup> et la

<sup>1</sup> Sur le petun, c'est-à-dire sur le tabac, et son introduction en Europe consulter L. de ROSNY (*Revue américaine*. no XXIV): *Le Tabac et ses accessoires parmi les indigènes de l'Amérique*,

font seicher à l'ombre dans leurs petites cabannes. La maniere d'en user est telle. Ils enveloppent, estant seiche, quelque quantité de ceste herbe en une fueille de palmier, qui est fort grande, et la rollent comme de la longueur d'une chandelle, puis mettent le feu par un bout, et en reçoivent la fumée par le nez, et par la bouche. Elle est fort salubre, disent ils, pour faire distiller et consumer les humeurs superflues du cerueau. Dauantage prise en ceste façō fait passer la faim et la soif pour quelque temps. Parquoy ils en usent ordinairement, mesmes quand ils tiennent quelque propos entre eux, ils tirent ceste fumée, et puis parlent : ce qu'ils font coustumierement et successiuement l'un apres l'autre en guerre, ou elle se trouue trescomode. Les femmes n'en usent aucunement. Vray est, que si l'on prend trop de ceste fumée ou parfun, elle enteste et enyure, comme le fumet d'un fort vin. Les Chrestiens<sup>1</sup> estans aujour-

*depuis les temps les plus reculés.* Ce fut le 15 octobre 1492 que Colomb remarqua dans la pirogue d'un Indien « plusieurs feuilles sèches odoriférantes fort estimées dans son pays. » Le 5 novembre, deux hommes de son équipage remarquèrent que « beaucoup d'Indiens tenaient en mains un tison allumé. » Las Casas, § LXVI, ajoute quelques détails : Les Indiens ont toujours un tison dans les mains, et quelques herbes dont ils retirent la fumée odorante. Ces herbes enroulées dans une feuille également sèche, ils les allument d'un côté, et de l'autre aspirent et absorbent avec la respiration cette fumée. » Dès lors tous les navigateurs mentionnent cette herbe singulière, mais la première description scientifique a été donnée par THEVET lui-même, dans sa *Cosmographie universelle*. P. 926.

<sup>1</sup> Las Casas était déjà forcé d'avouer (*Histoire des Indes occiden-*

d'huy par delà sont deuenus merueilleusement frians de ceste herbe et parfun : combien qu'au commencement l'usage n'est sans danger auant que l'on y soit accoustumé : car ceste fumée cause sueurs et foiblesses, iusques à tomber en quelque syncope : ce que i'ay experimenté en moymesme. Et n'est tant estrāge qu'il semble, car il se trouue assés d'autres fruits qui offensent le cerveau, combien qu'ils soyent delicats et bons à manger. Pline <sup>1</sup> recite qu'en Lyncesta a une fonteine, dont l'eau enyure les personnes : semblablement une autre en Paphlagonie. Quelques uns penseront n'estre vray, mais entierement faux, ce qu'auons dit de ceste herbe, comme si nature ne pouuoit donner telle puissance à quelque chose sienne, bien encore plus grande, mesme aux animaux selon les contrées et regions, pourquoy auroit elle plus tost frustré ce païs d'un tel benefice temperé sans comparaison plus que plusieurs autres ? Et si quelqu'un ne se contentoit de nostre tesmoignage, lise Herodote, lequel en son second liure fait mentiō d'un peuple d'Afrique viuant d'herbes seulement. Appian recite que les Parthes bannis et chassez de leur païs par M. Antoine ont vescu de certaine herbe

Lyncesta,  
fonteine, et sa  
propriété.

*tales) que les Castillans, qui avaient contracté l'habitude du tabac, ne pouvaient plus s'en défaire : Espanoles cognosci yo en esta isla Espanola que los acostumbraron à tomar que siendo reprendidos por ello disciendeseles que a quello era vicio, respondrais que no era en su mano dejarlos de tomar. »*

<sup>1</sup> PLINE. H. N. II. 106 : « Lyncestis aqua, quæ vocatur acidula, vini modo temulentos facit. Item in Paphlagonia. »

qui leur estoit la memoire, toutesfois auoyent opinion qu'elle leur donnoit bon nourrissement, combien que par quelque espace de temps ils mouroient. Parquoy ne doit l'histoire de nostre Petun estre trouuée estrange.



Fol. 61.

## || CHAPITRE XXXIII.

### *D'un arbre nommé Paquouere.*

**P**UISQUE nous sommes sur le propos des arbres, i'ẽ descriray encores quelq'un, non pour amplification du present discours, mais pour la grande vertu et incredible singularité des choses : et que de tels ne se trouve par deça non pas en l'Europe, Asie, ou Afrique. Cest arbre donc que *Descriptio d'un arbre nommé Paquouere.* les Sauuages nomment Paquouere, est par auâture le plus admirable, qui se trouua oncque. Premierement il n'est pas plus haut de terre iusques aux branches, qu'une brasse ou enuiron, et de grosseur autât qu'un homme peut empoigner de ses deux mains : cela s'entend quand il est venu à iuste croissance : et en est la tige si tendre, qu'on la coupperoit aisement d'un cousteau. Quant aux fueilles, elles sont de deux

pieds de largeur, et de longueur une brasse, un pié et quatre doigts : ce que ie puis asseurer de verité.

I'en ay veu quasi de ceste mesme espece en Egypte et en Damas retournant de Ierusalem : toutesfois la fueille n'approche à la moitié pres en grandeur de celles de l'Amerique. Il y a dauantage grande difference au fruit : car celuy de cest arbre, dont nous parlons, est de la longueur d'un bon pié : c'est à sçauoir le plus long, et est gros comme un concombre y retirant asses bien quant à la façon.

Ce fruit qui nomment en leur langue Pacona, est *Pacona, fruit.* tresbon, venu en maturité, et de bonne cōcoction. Les Sauuages le cuillent auant qu'il soit iustement meur, lequel ils portent puis apres en leurs logettes, comme l'on fait || les fruits par deça. Il croist en l'arbre par monceau trente ou quarante ensemble, et tout aupres l'un de l'autre, en petites branches qui sont pres du tronc : comme pouuez voir par la figure que i'ay fait representer cy dessous.

Fol. 62.

Et qui est encore plus admirable, cest arbre ne porte iamais fruit qu'une fois. La plus grād part de ces Sauuages, iusques bien auant dans le païs, se nourrist de ce fruit une bonne partie du tēps, et d'un autre fruit, qui vient par les champs, qu'ils nomment Hoyriri, lequel à voir pour sa façon et grandeur l'on estimoit estre produit en quelque arbre : toutesfois il croist en certaine herbe, qui porte fueille semblable à celle de palme tant en lōgueur que largeur. Ce fruit est long d'une paulme, en façon d'une noix de pin, sinon qu'il est plus long. Il croist au milieu des fueilles, au bout d'une verge toute ronde : et dedans

se trouue comme petites noisettes, dont le noyau est blanc et bon à manger, sinon que la quantité (comme est de toutes choses) offense le cerveau, laquelle force l'on dit estre semblable en la coriandre, si elle n'est préparée : pareillement si l'autre estoit ainsi préparé, peut estre qu'il depouilleroit ce vice. Neantmoins les Ameriques en mangent, les petits enfans principalement. Les champs en sont tous pleins à deux lieües du cap de Frie, aupres de grands marescages, que nous passames apres auoir mis pié à terre à nostre retour. Je diray en passant, outre les fruits que nous vismes pres ce marais, que nous trouuas-

*Crocodile mort.* mes un crocodile mort, de la grandeur d'un veau, qui estoit venu des prochains marais, et là avoit esté tué : car ils en mangent la chair, comme des lesards, dont nous auons parlé. Ils le nomment en leur langue

*Iacareabsou.* Iacareabsou : et sont plus grands que ceux du Nil. Les gens du païs disent qu'il y a un marais tenant cinq lieües de circuit, du costé de Pernomeri, distant de la ligne dix degrez, tirant aux Canibales, où il y a certains crocodiles, comme grands bœufs, qui rendent une fumée mortelle par la gueulle, tellement que si l'on s'approche d'eux, ils ne faudront à vous faire mourir : ainsi qu'ils ont entendu de leurs ancêtres. Au mesme lieu, ou croist ce fruit dont nous parlons,

*Especie de lieures.* se trouue abondâce de lieures semblables aux nostres, hors-mis qu'ils ne sont si grands, ne de semblable couleur. Là se trouve aussi un autre petit animâl,

*Agoutin animal* nommé Agoutin, grand comme un lieure mescreu, le poil comme un sanglier, droit et eleué, la teste comme celle d'un gros rat, les oreilles, et la bouche

d'un lieure, ayant la queüe longue d'un pouce, glabre totalement sur le dos, depuis la teste iusques au bout de la queüe, le pied fourchu comme un porc. Ils viuent de fruits, aussi en nourrissent les Sauuages pour leur plaisir, ioinct que la chair en est tresbonne à manger.



### CHAPITRE XXXIV.

*La maniere qu'ils tiennent à faire incisions  
sur leur corps.*

**L**e suffit à noz sauuages destre tous nuds, et se peindre le corps de diuerses couleurs, d'arracher leur poil, mais pour se rendre encore plus difformes, ils se persent la bouche estans encors ieunes, avec certaine herbe fori aigue : tellement que le pertuis s'augmente <sup>1</sup> auecques le corps

<sup>1</sup> Curieux articles de M. FERDINAND DENIS. Sur l'usage de se percer la lèvre inférieure chez les Américains du Sud. (*Magasin Pittoresque*)

Fol. 63. car ils met || tent dedans une maniere de vignots, qui est  
*Vignot petit poisson.* un petit poisson longuet, ayant l'escorce dure en façon de patinotre, laquelle ils mettent dans le trou quâd le poisson est hors, et ce en forme d'un doisil, ou broche en un muy de vin : dont le bout plus gros est par dedans, et le moindre dehors, sus la leure basse. Quand ils sont grands sus le point de se marier, ils portent de grosses pierres, tirans sus couleur d'emeraude, et en font telle estime, qu'il n'est facile d'en recouurer d'eux, si on ne leur fait quelque grand present, car elles sont rares en leur païs. Leurs voisins et amis prochains apportent ces pierres d'une haute montagne, qui est au païs des Cannibales, lesquelles ils polissent avec une autre pierre à ce dediée, si naïvement, qu'il n'est possible au meilleur ouurier de

*toresque.* T. 18. P. 138, 183, 239, 338, 350, 390.) Cf. AMERIC. VESPUCE. Lettre à Lorenzo Medicis : « J'en ai vu dont le visage était percé de sept trous, chacun capable de tenir une grosse prune. Quand ils ont enlevé la chair, ils remplissent les cavités avec de petites pierres... quelquefois j'ai vu ces sept pierres larges chacune comme la moitié de la main... j'ai pesé plusieurs fois ces pierres et trouvé que leur poids était de près de sept onces. » HANS STADEN. Ouv. cité. P. 268 : « Ils ont la coutume de se percer la lèvre inférieure avec une forte épine. Ils y placent alors une petite pierre ou un petit morceau de bois ; ils guérissent la plaie avec un onguent et le trou reste ouvert. Quand ils sont devenus grands et en état de porter les armes, ils agrandissent ce trou et ils y introduisent une pierre verte, ordinairement si lourde qu'elle leur fait pendre en dehors la lèvre inférieure. » Cf. GANDAVO. *Santa Cruz.* P. 114. — LÉRY. § VIII. — Cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours. Cf. D'ORBIGNY. *Voyage dans les deux Amériques.* P. 168. — BIARD. *Voyage au Brésil.* (*Tour du Monde*, no 81).

faire mieux. Et se pourroient trouuer en ceste mesme montagne aucunes emeraudes, car i'ay veu telle de ces pierres, que l'on eust iugée vraye emeraude <sup>1</sup>. Ces Ameriques donc se defigurent ainsi, et diffornent de ces grāds pertuis et grosses pierres au visage : à quoy ils prennent autāt de plaisir, qu'un seigneur de ce païs à porter chaines riches, et precieuses : de maniere que celuy d'entre eux qui en porte le plus, est de tant plus estimé, et tenu pour Roy ou grand Seigneur : et non seulement auxleures et à la bouche, mais aussi des deux costez des ioues. Les pierres que portent les hommes, sont quelquefois larges comme un double ducat et plus, et espesses d'un grand doigt : ce que leur empesche la parolle, tellement qu'à grande difficulté les peut on entendre quand ils parlent, non plus que s'ils auoient la bouche pleine de farine. La pierre avec sa cauité leur rend la leure de dessous grosse comme le poing et selon la grosseur se peut estimer la capacité du pertuis entre la bouche et le menton. Quant la pierre est ostée, s'ils veulent parler, on voit leur salive sortir par ce cōduit, chose hideuse <sup>2</sup> à voir : encores quand ceste canaille se veut moquer, ils tirent la langue par

<sup>1</sup> La prévision de Thevet s'est réalisée. Le Brésil produit en effet beaucoup d'émeraudes. Voir SAINT-HILAIRE. *Voyage aux sources du Rio Francisco, et dans la province de Goyaz.*

<sup>2</sup> Cf. LÉRY. § VIII : « Que si au reste quelquefois quand ces pierres sont ostées, nos Totoupinambaoults pour leur plaisir font passer leur langue par cette fente de la leure, estant lors aduis à ceux qui les regardent qu'ils ont deux bouches : ie vous laisse à penser, s'il les fait bon voir de ceste façon, et si cela les difforme ou non. »

la. Les femmes et filles ne sont ainsi difformes : vray est qu'elles portent à leurs oreilles <sup>1</sup> certaines choses pendues, que les hōmes font de gros vignots et coquilles de mer : et est cela fait cōme une chandelle d'un liard de longueur et grosseur. Les hommes en outre portent croissans longs et larges d'un pié sur la poitrine, et sont attachez au col. Aussi en portent communement les enfans de deux à trois ans. Ils portent aussi quelques colliers blancs, qui sont d'une autre espece de plus petis vignots, <sup>2</sup> qu'ils prennent en la mer, et les tiennent chers et en grande estime. Ces patinotres que lon vend maintenant en France, blanches quasi comme iuoire, viennent delà, et les font eux-mesmes. Les matelots les achetent pour quelque chose de vil pris, et les apportent par deça. Quand elles commencerēt à estre en usage dans nostre France, l'on vouloit faire croire que c'estoit coral

<sup>1</sup> Cf. THEVET. *Cosmographie universelle*. P. 931. LÉRY. § VIII : « Quant aux oreilles, à fin de s'y appliquer des pendans elles se les font si outrageusement percer, qu'outre que quand ils en sont ostez, on passeroit aisement le doigt à trauers des trous... quand elles sont coiffées, cela leur battant sur les espaules, voire jusques sur la poitrine, il semble à les voir un peu de loin, que ce soyent oreilles de limier qui leur pendent de costé et d'autre. » Cf. HANS STADEN. Ouv. cité. P. 270. « Ces pendants ont une palme de long, et l'épaisseur du pouce. Ils se nomment *mambibeya*. » Ce hideux usage s'est perpétué. Voir MARCOY. *Du Pacifique à l'Atlantique*. (*Tour du Monde*, n° 272.)

<sup>2</sup> LÉRY. § VIII. « Après qu'ils ont poli sur une pièce de grez, une infinité de petites pièces d'une grosse coquille de mer appellée *vignol*, lesquelles ils arrondissent et font aussi primes, rondes et desliées qu'un denier tournois : percées qu'elles sont par le milieu, et enfilées avec du fil de cotton, ils en font des colliers. »

*Colliers de vignots. Sorte de patinotres blanches.*

blanc : mais depuis aucuns ont maintenu la matiere de laquelle elles sont faites estre de porcelaine. On les peut baptiser ainsi que l'on veut. Quoy qu'il en soit, estant au païs, i'en ay veu d'os de poisson, et sont faits tout ainsi qu'un gardebras de gendarme. Ils estiment fort ces petites patinotres de verre, que l'on porte de deça. Pour le comble de deformité ces hommes et ces femmes le plus souvent sont tous noirs, pour estre teins de certaines couleurs et teintures, qu'ils font de fruits || d'arbres, ainsi que desia nous avons dit, et pourrons encors dire. Ils se teignent et accoustrent les uns les autres. Les femmes accoustrēt les hommes, leur faisans mille gentillesses, comme figures, ondes, et autres choses semblables, de-chiquetées si menu qu'il n'est possible de plus. On ne lit point que les autres nations en ayant ainsi usé. On trouve bien que les Scythes allans voir leurs amis, quand quelcun estoit dececé, se peignoyent le visage de noir. Les femmes de Turquie se peignent bien les ongles de quelque couleur rouge ou perse, pensant par cela estre plus belles : non pas le reste du corps. Je ne veux oublier que les femmes en ceste Amerique ne teignēt le visage et corps de leurs petits enfans de noir seulement, mais de plusieurs autres couleurs, et d'une specialement qui tire sur le Boli armeni, laquelle ils font d'une terre grasse comme argille, quelle couleur dure l'espace de quatre iours. Et de ceste mesme couleur les femmes se teignēt les iambes, de maniere qu'à les voir de loing, on les estimeroit estre reparées de belles chausses de fin estamet noir.

*Brasselts  
d'escailles de  
poisson. De-  
formité des  
Ameriques.*

Fol. 64.



## CHAPITRE XXXV.

*Des visions, songes, et illusions de ces Ameriques, et de la persecution qu'ils reçoivent des esprits malins.*

*Pourquoy les Ameriques sont subis aux persecutiōs du malin esprit.*

*Agnan, que veut dire en langue des Sauuages.*

**C**'EST chose admirable, que ces pauures gēs encores qu'ils ne soient raisonnables, pour estre priuez de l'usage de vraye raison, et de la congnoissance de Dieu, sont subis à plusieurs illusions phantastiques, et persecutiōs de l'esprit malin. Nous auons dit, que par deça aduenait cas semblable auant l'aduenement de nostre Seigneur : car l'esprit malin ne s'estudie qu'à séduire et debaucher la creature, qui est hors de la congnoissance de Dieu. Ainsi ces pauures Ameriques voyent souuent un mauvais esprit tantost en une forme, tantost en une autre, lequel ils nomment en leur langue Agnan <sup>1</sup>, et les persecute bien souuent iour et nuit <sup>2</sup>, non seulement l'ame, mais aussi le

<sup>1</sup> Tous les vieux voyageurs français de cette époque ont altéré ainsi le nom d'*anhanga*, le mauvais principe des Tupinambas. Dans le *Tesoro de Ruy de Montoya*, le mot *angai* exprime l'esprit malin, *ang* l'âme, *angata* le scrupule de l'âme ou inquiétude, *anguera* l'âme hors du corps ou fantôme.

<sup>2</sup> On peut rapprocher de ce passage le chapitre XVI de l'ouvrage de Léry.

corps, les bastant et outrageant excessiuement, de maniere que aucunesfois vous les orriez faire un cry epouuetable<sup>1</sup>, disans en leur langue, s'il y a quelque Chrestien là pres. Vois tu pas Agnan qui me bat, defends moy, si tu veux que ie te serue, et coupe ton bois : comme quelque fois on les fait travailler pour peu de chose au bois de bresil. Pourtant ne sortent la nuit de leurs logettes, sans porter du feu avec eux, lequel ils disent estre souueraine deffense et remede contre leur ennemy. Et pensoys quand premieremēt l'on m'en faisoit le recit, que fust fable, mais i'ay veu par experiance cest esprit auoir esté chassé par un Chrestien en inuocāt et prononçāt le nom de IESUS CHRIST. Il aduient<sup>2</sup> le semblable

<sup>1</sup> Il est assez curieux de remarquer que la plupart des sauvages considèrent les esprits comme des êtres malfaisants. Ainsi les Abipones (DOBRTZHOFFER. Ouv. cité. T. II. P. 35, 64) ont quelques vagues notions d'un esprit méchant, mais aucune d'une divinité bienfaisante. Les Coroados du Brésil ne croient qu'à un principe malfaisant qui les tourmente (SPIX et MARTIUS. T. II. P. 243.) Dans la Virginie et la Floride on adorait le mauvais esprit et non le bon. Encore aujourd'hui « le Peau-Rouge craint continuellement les attaques des mauvais esprits, et, pour les détourner, a recours aux charmes, aux cérémonies les plus fantastiques de ses prêtres, ou à la puissance de ses manitous. La crainte a plus de part à ses dévotions que la reconnaissance, et il s'attache plus à détourner la colère des méchants esprits qu'à s'assurer la faveur des bons. » CARVER. *Travels.* P. 388. Cf. LUBBOCK. *Les Origines de la civilisation.* P. 219.

<sup>2</sup> Thevet n'est pas le seul à croire à la réalité de ces démons. Cf. LAFITAU. *Mœurs des Américains.* I, 374. — LABAT. *Voyage aux isles de l'Amérique.* T. II, 57. Ce dernier, après avoir rapporté

au Canada et en la Guinée, qu'ils sont ainsi tormen-  
tez, dās les bois principalement, où ils ont plusieurs  
visions : et appellent en leur langage cest esprit,  
*Grigri*<sup>1</sup>. Dauantage noz Sauuages ainsi depourueuz  
de raison et de la cognoscience de verité, sont forts  
faciles à tomber en plusieurs follies et erreurs. Ils  
notent et obseruent les choses diligemment, estimans  
que tout ce qu'ils ont songé doit incontinent ainsi  
aduenir. S'ils ont songé qu'ils doiuent auoir victoire  
de leurs ennemis, ou deuoir estre vaincus, vous ne  
leur pourrez dissuader qu'il n'aduienne || ainsi, le  
croyans aussi asseurement comme nous ferions l'Euan-  
gile. Vray est que les Philosophes trouuent aucuns  
songes aduenir naturellement, selon les humeurs qui  
dominent, ou autre dispositiō du corps : comme  
songer le feu, l'eau, choses noires et semblables :

Fol. 65.  
*Opinion des  
Sauuages  
touchant leurs  
songes.*

*Songes naturels.*

mais croire aux autres songes, comme ceux de ces  
Sauuages, est impertinent, et contraire à la vraye  
religion. Macrobe au songe de Scipion dit aucuns  
songes aduenir pour la vanité des songeurs, les autres  
viennent des choses que l'on a trop apprehendées.  
Autres que nos Sauuages ont esté en ceste folle opi-  
nion d'adiouster foy aux songes : comme les Lacede-

quatre faits prétendus surnaturels, conclut gravement : « Il me  
semble que ces quatre faits suffisent pour prouver qu'il y a  
véritablement des gens qui ont commerce avec le diable. »

<sup>1</sup> Sur les Grigris et les folles r̄everies des habitants de la Guinée, on peut consulter le *Voyage au Gabon* par le Dr GRIFFON DU BELLAY et les *Croisières à la côte d'Afrique* par l'amiral FLEURIOT DE LANGLE. Ces deux relations sont insérées dans le *Tour du Monde*.

moniens, les Persiès, et quelques autres. Ces Sauuages ont encores une autre opinion estrange et abusive de quelques uns d'entre eux qu'ils estiment vrays Prophètes, et les nomment en leur langue *Pagès*<sup>1</sup>, *Pagès prophètes*. ausquels ils declarent leurs songes et les autres les interpretent : et ont ceste opinion qu'ils disent la verité. Nous dirons bien en cest endroit avec Philon le premier qui a interpreté les songes, et selon Trogus Pompeius, qui depuis a esté fort excellent en ceste mesme science. Pline<sup>2</sup> est de cest aduis que Amphiction en a esté le premier interprete. Nous pourrions *Amphictyon premier interprète des songes.* icy amener plusieurs choses des songes et diuinations et quels songes sont veritables ou non, ensemble de leurs especes, des causes, selon qu'en auons peu voir ès anciens Auteurs : mais pour ce que cela repugne à nostre religion, aussi qu'il est defendu y adiouster foy, nous arrestans seulement à l'escriture sainte, et à ce qui nous est commandé, ie me depoteray d'en parler dauantage : m'asseurant aussi que quelque chose qu'on en veuille dire, que pour un où l'on pourra cuillir aucune chose, on se pourra tromper en infinité d'autres. Retournons aux Sauuages de l'Amerique. Ils portent donc grande reuerence à ces Prophètes susnommez, lesquels ils appellent *Pagès ou Charaïbes*, qui vaut autant à dire comme Demideux : et sont vrayement idolatres, ne plus ne moins que les anciens Gentils.

*Pagès ou Charaïbes.*

<sup>1</sup> Sur les Pagès, que les Brésiliens nommaient encore Caraïbes, on peut consulter F. DENIS. *Une fête brésilienne à Rouen.* P. 91.

<sup>2</sup> PLINE. *Histoire naturelle.* VII. 57.



## CHAPITRE XXXVI.

*Des faux Prophètes et Magiciens de ce païs qui communiquent avec les esprits malins : et d'un arbre nommé Abouai.*

*Quels sont les Prophètes des Sauvages nommés Pagès ou Charaïbes, et de*

 Le peuple ainsi elongné de la vérité outre les persecutiōs qu'il reçoit du malin esprit et les erreurs de ses songes, est encores si hors de raison, qu'il adore le Diable par leurs impostures le moyen d'aucuns siens ministres, appellez *Pagès*, desquels nous auons desia parlé. Ces *Pagès* ou *Charaïbes*, sont gens de mauuaise vie, qui se sont adonnez à seruir au diable pour receuoir leurs voisins. Tels imposteurs <sup>1</sup> pour colorer leur mes-

<sup>1</sup> Ces sorciers américains ne sont pas toujours des imposteurs. Ils croient en leur propre puissance. SPROAT (*Scenes and studies of savage Life*. P. 170) raconte que chez les Ahts, du nord-ouest de l'Amérique, « beaucoup de sorciers croient réellement qu'ils possèdent une puissance surnaturelle, et, pendant leurs préparatifs et leurs cérémonies, ils supportent une fatigue excessive, de longs jeûnes, et une excitation mentale longuement prolongée. » — DOBRITZHOFFER (Ouv. cité. II, 68.) affirme que les sorciers Abipones croient à leur insaillibilité. — « Nous ne rendrions pas justice aux sorciers du Brésil, dit Martius (P. 30),

chanceté, et se faire honorer entre les autres, ne demeurent ordinairement en un lieu. Ains sont vagabonds, errans çà et là par les bois et autres lieux, ne retournans point auecques les autres, que bien rarement et à certaines heures, leur faisans entendre qu'ils ont communiqué auecques les esprits, pour les affaires du public, et qu'il faut faire ainsi et ainsi, ou qu'il aduiendra cecy ou cela : et lors ils sont receus et caressez honorablement, estants nourris et entretenuz sans faire autre chose : encore ||s'estiment bien heureux ceux là qui peuuent demeurer en leur bonne grace, et leur faire quelque present. S'il aduient pareillement qu'aucun d'entre eux aye indignation ou querelle contre son prochain, ils ont de coustume de se retirer vers ses *Pages*, affin qu'ils facent mourir par poison celuy ou ceux ausquels ils veulent mal. Entre autres choses, ils s'aident d'un arbre nommé en leur langue *Abouai*<sup>1</sup>, portant fruit veneneus et mortel, lequel est de la grosseur d'une chataigne moyène, et est vray poison, specialement le noïau. Les hommes pour legere cause estant courroucez côtre leurs femmes leur en donnent, et les femmes aux hommes. Mesmes ces malheureuses femmes, quand elles sont enceintes, si le mary les a faschées, elles prendront au lieu de ce fruit, certaine herbe pour se faire auorter. Ce fruit blâc avec son noïau est fait comme un Δ delta, lettre

Fol. 66.

si nous les regardions comme de simples imposteurs. » La plupart d'entre eux ne sont pourtant que des charlatans. Cf. HANS STADEN. P. 284. — THEVET. *Cosm. Univ.* P. 915-916.

<sup>1</sup> THEVET. *Cosm. Univ.* P. 922. — LÉRY. § XIII.

des Grecs. Et de ce fruit les Sauuages, quand le noïau est dehors, en font des sonnettes qu'ils mettent aux iambes, lesquelles font aussi grand bruit comme les sonnettes de par deça. Les Sauuages pour rien ne donneroient de ce fruit aux estrâgers estant fraiz cuilly, mesmes defendent à leurs enfans y attoucher aucunement, deuant que le noïau en soit osté. Cest arbre est quasi semblable en hauteur à noz poiriers. Il a la fueille de trois ou quatre doigts de longueur, et deux de largeur, verdoyante toute l'année. Elle a l'escorce blanchastre. Quand on en coupe quelque branche, elle rend un certain suc blanc, quasi comme laict. L'arbre couppe rend une odeur merueilleusement puante. Parquoy les Sauuages n'en usent en aucune sorte, mesmes n'en veulent faire feu. Je me deporte de vous descrire icy || la propriété de plusieurs autres arbres, portans fruits beaux à merueilles, neantmoins autant ou plus veneneux que cestuy cy, dôt nous parlons, et duquel vous auons icy présent le pourtrait au naturel. Dauantage il faut noter que les Sauuages ont en tel honneur et reuerēce ces *Pages*, qu'ils les adorent ou plustost idolatrent : mesmes quand ils retournent de quelque part, vous verriez le populaire aller au deuant, se prosternant, et les prier, disant : Fais que ie ne sois malade, que ie ne meure point, ne moy, ne mes enfants : ou autre chose. Et luy respond : Tu ne mourras point, tu ne seras malade, et semblables choses. Que s'il aduient quelquesfois que ces *Pages* ne dient la verité, et que les choses arriuent autrement que le presage, ils ne font difficulté de les faire mourir, comme indignes de ce tiltre et dignité

Fol. 67.

de Pagès. Chacun village, selon qu'il est plus grād ou plus petit, nourrist un ou deux de ces venerables. Et quand il est question de sçauoir quelque grande chose, ils usent de certaines ceremonies et invocations diaboliques, qui se font en telle maniere. On fera premieremēt une logette toute neufue, en laquelle iamais homme n'aura habité, et la dedans dresseront un lict blanc et net à leur mode : puis porteront en ladicte loge grande quantité de viures, comme du cahouin, qui est leur boisson ordinaire, fait par une fille vierge de dix ou douze ans, ensemble de la farine faite de racines, dont ils usent au lieu de pain. Et toutes choses ainsi préparées, le peuple assemblé conduit ce gentil prophete en la loge, où il demeurera seul, apres qu'une ieune fille luy aura donné à lauer. Mais faut noter que auant ce mystere, il se doit abstenir de sa femme l'espace de neuf iours. Estant là dedans seul, et le peuple retiré arriere, il se couche plat sur ce lict, et commence à inuoquer l'esprit malin par l'espace d'une heure, et d'auantage faisant ie ne sçay quelles ceremonies accoustumées<sup>1</sup> : telle-

*Ceremonies de  
ces Prophètes  
aux inuocations  
de l'esprit  
malin.*

<sup>1</sup> Les mêmes cérémonies sont encore pratiquées par les angekoks ou sorciers du Groenland. Cf. GRAAH. *Voyage to Groenland*. P. 123. « On n'entendit plus que la respiration haletante de l'angekok, qui semblait lutter avec quelque chose de plus fort que lui. On entendit bientôt un bruit ressemblant à celui des castagnettes... une heure s'écoula de cette même façon avant que le magicien put forcer l'esprit à venir à son appel. Cependant il vint enfin annonçant son arrivée par un bruit étrange, ressemblant beaucoup au bruit que ferait un gros oiseau en volant au-dessous du toit. L'angekok chantant toujours, lui fit des questions auxquelles l'esprit répondit

ment que sur la fin de ces inuocations l'esprit vient à luy sifflant, comme ils disent, et flustant. Les autres m'ont recité que ce mauuaise esprit vient aucunes fois en la presence de tout le peuple, combien qu'il ne le voit aucunement, mais oyt quelque bruit et hurlemēt. Adonc ils s'escrient touts d'une voix, en leur langue, disans : Nous te prions de vouloir dire la

*Quelles sont les interrogations faites à l'esprit malin.*

verité à nostre prophete, qui t'attēd là dedans. L'interrogation est de leurs ennemis, sçauoir lesquels emporteront la victoire, avec les responce de mesme, qui disent, ou que quelcun sera pris et mangé de ses ennemis, ou que l'autre sera offensé de quelque beste sauvage, et autres choses selon qu'il est interrogé. Quelcun d'eux me dist entre autres choses, que leur prophete leur auoit predit nostre venue. Ils appellēt cest esprit *Houioulsira*. Cela et plusieurs autres choses m'ont affermé quelques chrestiens <sup>1</sup>, qui de long temps se tiennent là : et ce principalement, qu'ils ne font aucune entreprise sans auoir la responce de leur prophète. Quand le mystere est accompli, le prophète sort, lequel estant incontinent enuironné du

d'une voix tout à fait étrangère à mes oreilles, mais qui semblait provenir du passage à l'entrée duquel l'angekok s'était assis. » Voir aussi EGEDE. *Groenland*. P. 183. — CRANTZ. *History of Greenland*. I, 210. — DOBRITZHOFFER. *Historia de Abiponibus*. II, 73. — Très-curieux passage d'OSORIO. *De rebus Emmanuelis*. II, 50. — Cf. YVES d'EVREUX. *Voyage dans le nord du Brésil* : Chapitre intitulé : « Comment le Diable parle aux sorciers du Brésil, leurs fausses prophéties, idoles et sacrifices. »

<sup>1</sup> Sans doute les interprètes Normands dont nous avons déjà parlé.

peuple, fait une harangue, où il recite tout ce qu'il a entendu. Et Dieu sc̄ait les caresses et presens, que chacū luy fait. Les Ameriques ne sont les premiers, qui ont pratiqué la magie abusive : mais auant eux elle a esté familiere à plusieurs nations, iusques au temps de nostre Seigneur, qui a effacé et aboli la puissance de Sathan, laquelle il exerceoit sus le genre humain. Ce n'est donc sans cause, qu'elle est || defendue par les escriptures. D'icelle magie nous en trouuons deux especes <sup>1</sup> principales, l'une par laquelle l'on communique avec les esprits malings, qui donne intelligence des choses les plus secrètes de nature. Vray est que l'une est plus vitieuse que l'autre, mais toutes deux pleines de curiosité. Et qu'est il de besoing, quand nous auons les choses qui nous sont necessaires, et en entendons autant qu'il pleist à Dieu nous faire capables, trop curieusement rechercher les secrets de nature, et autres choses, desquelles nostre Seigneur s'est reserué à luy seul la cognoscance ? Telles curiosités démontrent un iugement imparfait, une ignorance et faute de foy et bonne religion. Encores plus est abusé le simple peuple, qui croit telles impostures. Et ne me puis assez emeuiller, comme en païs de loy et police, on <sup>2</sup> laisse pulluler telles ordures, avec un tas de vieilles sorcieres

Fol. 68.

*Deux especes  
de Magie.*

*Contre ceux  
qui croient  
aux sorceries.*

<sup>1</sup> BIBLIOPHILE JACOB. *Curiosités des Sciences occultes.*

<sup>2</sup> Thevet réclamait la punition des sorciers : on ne l'a que trop écouté. BODIN n'écrivit sa *Démonomanie* qu'en 1587. Lire les pages émues de Michelet dans la *Sorcière* sur les atrocités juridiques qui se perpétrèrent jusqu'au siècle dernier contre les présumés sorciers.

qui mettent herbes aux bras, pendant escriteaux au col, force mysteres, ceremonies qui guerissent de fieures, et autres choses, qui ne sont que vraie idolatrie, digne de grande punition. Encores, s'en trouuera il aujourd'huy entre les plus grands, où l'on deuroit chercher quelque raison et iugement, qui sont aueuglez les premiers. Parquoy ne se faut esbahir si le simple peuple croit legerement ce qu'il voit estre fait par ceux qui s'estiment les plus sages. O brutalité aueuglée. Que nous sert l'escriture sainte, que nous seruent les loix, et autres bônes sciences, dont nostre Seigneur nous a donné cognoscance, si nous viuons en erreur et ignorance, comme ces pauures Sauuages, et plus brutallement que bestes brutes? Toutesfois nous voulons estre estimez sçauoir beaucoup, et faire profession de vertu. Et pour ce il ne se faut esmerueiller si les anciens ignorans la verité sont tombez en erreur, la cherchans par tous moyens, et encores moins de noz Sauuages : mais la vanité du mode cessera quâd il plaira à Dieu. Or, sans plus de propos, nous auôs commencé à dire, qu'il y a une magie damnable, que l'on appelle *Theurgia* ou *magie damnable* *Goetia*, pleine d'enchantements, parolles, ceremonies, inuocations, ayant quelques autres especes sous elle : de laquelle on dit auoir esté inuenter un nommé

*Zabulus.* Quant à la vraye magie, qui n'est autre chose que chercher et contempler les choses celestes, celebrer et honorer Dieu, elle a esté louée de plusieurs grands personnages. Tels estoïent ces trois nobles Roys qui visiterent nostre Seigneur. Et telle magie a esté estimée parfaite sapience. Aussi les

Perſes ne receuoient iamais homme à la corône de leur empire, s'il n'estoit appris en ceste magie, c'est à dire qu'il ne fust sage. Car Magus <sup>1</sup> en leur langue *Magus en lâgue des Perſes que signifie.* n'est autre chose que sage en la nostre, et σοφὸς en grec, sapiens en latin. D'icelle l'on dit auoir esté inuenteurs Zamolxis et Zoroastre <sup>2</sup>, non celuy qui est tant vulgaire, mais qui estoit fils d'Oromase. Aussi Platon en son *Alcibiade* dit, n'estimer la magie de Zoroastre estre autre chose, que cognoistre et celebrier Dieu. Pour laquelle entendre luy mesme avec Pythagoras, Empedocles, et Democrite, s'estre hazardez par mer et par terre, allans en païs estranges, pour cognoistre ceste magie. Je sçay bien que Pline et plusieurs autres se sont efforcez d'en parler, comme des lieux et nations où elle a esté celebrée et frequentée, ceux qui l'ont inuentée et pratiquée, mais asses obscuremēt discerné quelle magie, attendu qu'il y en a plusieurs especes. Quant à moy, voyla || ce qu'il m'a semblé bon en dire pour le present, puisqu'il venoit à propos de noz Sauuages.

Fol. 69.

<sup>1</sup> Les mages Perſes n'étaient pas des magiciens mais des prêtres. Ils se divisaient en trois catégories, les *Erbédes* ou disciples, les *Mogbédés* ou maîtres et les *Destour Mogbédés* ou maîtres supérieurs. Ils jouèrent un grand rôle dans toute l'histoire des Mèdes et des Perſes.

<sup>2</sup> Le vrai père de Zoroastre (Zarathustra, splendeur d'or) est Pourouscharpa, qui passait pour avoir reçu la tradition divine. Thevet semble avoir traduit pour la fin de ce chapitre un passage d'ailleurs fort curieux, de l'*Histoire naturelle* de PLINE (xxx. 2, 3).



## CHAPITRE XXXVII.

*Que les Sauuages Ameriques croyent l'ame  
estre immortelle.*

*Contre les  
Atheistes.*

**C**e pauvre peuple, quelque erreur ou ignorance qu'il ait, si est il beaucoup plus tolérable, et sans comparaison, que les damnables Atheistes<sup>1</sup> de nostre temps : lesquels non contens d'auoir été créez à l'image et semblance du Dieu éternel, parfaits sur toutes creatures, malgré toutes escriptures et miracles, se veulent comme défaire, et rendre bestes brutes, sans loy ne sans raison. Et puis qu'ainsi est, on les deuroit traiter comme bestes : car il n'y a beste irraisonnable, qui ne rende obeissance et service à l'homme : comme estant image de Dieu : ce que nous voyons iournellement. Vray est, que quelque iour on leur fera sentir, s'il reste rien apres la separation du corps et de l'ame : mais cependat qu'il plaise à Dieu les bien conseiller, ou de bonne heure

<sup>1</sup> Les athéistes contre lesquels fulmine Thevet ne sont autres que les Protestants. On s'en aperçoit à l'acréte de sa polémique. Il est visible qu'il défend ici sa propre cause, et poursuit de ses invectives des ennemis personnels.

en effacer la terre, tellement qu'ils n'apportent plus de nuysance aux autres. Doncques ces pauures gens estiment l'ame estre immortelle, qu'ils nomment en leur langue *Cherepicouare*. Ce que i'ay entendu les interrogât, que deuenoit leur esprit quand ils mourroït. Les ames, disent-ils, de ceux qui ont vertueusement combatu leurs ennemis, s'en vôt avec plusieurs autres ames <sup>1</sup> aux lieux de plaisirce, bois, iardins et vergiers : mais de ceux qui, au cōtraire, n'auront biē defendu le païs, s'en ironnt avec *Agnan*. Le me suis ingeré quelquefois d'en interroger un grād Roy du païs, lequel nous estoit venu voir bien de trente lieues, qui me respondit assés furieusement en sa langue, parolles semblables. Ne sçais tu pas qu'apres la mort, noz ames vont en païs loingtain, et se trouuēt toutes ensemble, en de beaux lieux ainsi que disent noz Prophetes, qui les visitent souuent et parlent à elles ? Et tiennent ceste opinion asseurée, sans en vaciller de rien. Une autre fois estant allé voir un autre Roy du païs, nommé *Pindahousou*, lequel ie trouué malade en son lict d'une fieure continüe, qui commence à m'interroger : et entre autres choses, que deuenoyēt les ames de noz amis, à nous autres, *maires*, quand ils mouroyent : et

*Opinion des  
Sauvages sur  
l'immortalité  
de l'ame.*  
*Cherepicouare.*

*Pindahousou,  
Royau païs des  
Sauvages.*

<sup>1</sup> Sur la croyance des Sauvages à l'immortalité de l'âme, on peut consulter le très curieux chapitre xi, de l'ouvrage de TYLOR, *La Civilisation primitive*. Ce chapitre est intitulé l'ahimisme. Cf. MONTAIGNE. *Des Cannibales* : « Ils croient les âmes éternelles, et celles qui ont bien mérité des Dieux estre logées à l'endroit du ciel où le soleil se leve, les maudites du costé de l'occident. » Voir le § 77 des *Singularitez sur les croyances des Canadiens*.

*Superstition  
des Sauuages.*

Fol. 70.

luy faisant responce qu'elles alloyent avec *Toupan*<sup>1</sup>, il creut aisément : en cõtemplation de quoy me dist, viença, ie t'ay entêdu faire si grand recit de *Toupan*, qui peut toutes choses, parle à luy pour moy, qu'il me guerisse, et si ie puis estre gueri, ie te feray plusieurs beaux presents : ie veux estre accoustré cõme toy, porter grâd barbe, et honnorer *Toupan* cõme toy. Et de fait estât gueri, le Seigneur de Villegagnô delibera de le faire baptiser : et pource retint avec luy. Ils ont une autre folle opinion : c'est qu'estâts sur l'eau, soit mer ou fleuee, pour aller cõtre leurs ennemis, si suruiêt quelque tempeste, ou orage (cõme il aduiêt bien souuêt) ils croyent que cela vienne des ames de leurs parens et amis : mais pourquoy, ils ne sçauent : et pour appaiser la tormente, ils iettent quelque chose en l'eau, par maniere de present : estimâs par ce moyen pacifier les tempestes. Dauantage, quâd quelcun<sup>2</sup> d'enltre eux decede, soit Roy, ou autre,

<sup>1</sup> Il paraîtrait que Toupan n'était pas le Dieu suprême, mais une divinité secondaire. RUY'S DE MONTOYA. (*Arte de la lingua Guarani*) fait remarquer que ce mot se décompose ainsi, Tupa, vient de *Tu*, formule de surprise et de *Pa* qui veut dire qu'est ceci ? Voir P. DENIS. *Une fête Brésilienne à Rouen*. P. 87.

<sup>2</sup> Cet usage qui se retrouve à peu près chez tous les peuples et s'est perpétué jusqu'à nos jours, tient sans doute à la singulière croyance que les objets offerts deviennent la propriété du mort. Les Groenlandais pensent encore que les flèches et engins de chasse placés dans la tombe d'un homme, le couteau et les ustensiles servant à coudre placés dans la tombe d'une femme, servent au mort dans l'autre monde. (CRANZ. *Groenland*. P. 263-301). — D'après SCHOOLCRAFT (*Indian Tribes*. iv. P. 66-65), les ustensiles que l'on enterre avec le Sioux lui servent à gagner

uant que le mettre en terre, s'il y a aucun qui ayt chose appartenante au trespassé, il se gardera bien de le retenir, ains le portera publiquement, et le rendra devant tout le monde, pour estre mis en terre avecques luy : autremēt il estimeroit que l'ame apres la separation du corps le viendroit molester pour ce bien retenu. Pleust à Dieu que plusieurs d'entre nous eussent semblable opinion (i'entens sans erreur); l'on ne retiendroit pas le bien d'autruy, comme l'on fait aujourd'huy sans crainte ne vergongne. Et ayant rendu à leur homme mort ce que luy appartenoit, il est lié et garrotté de quelques cordes, tât de coton que d'escorce de certain bois, tellement qu'il n'est possible, selon leur opinion, qu'il reuienne : ce qu'ils craignent fort, disans que cela est aduenu autres fois à leurs maieurs et anciens, qui leur a esté cause d'y donner meilleur ordre : tant sont spirituels et bien enseignez ces pauures gens.

sa vie, de même que les couleurs placées auprès de l'Iroquois lui permettront de se présenter décemment. — Mêmes cérémonies chez les anciens Aztèques (SAHAGUN. Liv. III. BRASSEUR DE BOURBOURG. *Histoire des Nations civilisées de l'Amérique*. III. P. 497-569.) et chez les Incas du Pérou (RIVERO et TSCHUDI. *Peruviana Antiquities*. P. 186-200). Même en Europe cet usage s'est conservé. Les Esthoniens enterrent avec leurs morts du fil, des aiguilles, des objets de toilette, ou un jouet si c'est un enfant. Les Irlandais mettent une pièce d'argent dans la main du mort, et les Grecs déposent des rames sur la tombe d'un marin. Cf. TYLOR. *La Civilisation primitive*. § XIII.



## CHAPITRE XXXVIII.

*Comme ces Sauuages font guerre les uns contre les autres, et principalement contre ceux qu'ils nomment Margageas et Thabaiares, et d'un arbre qu'ils appellent Hayri, duquel ils font leurs bastons de guerre.*

**C**E peuple de l'Amerique est fort subiet à quereler contre ses voisins, specialement contre ceux qu'ils appellent en leur langue, *Margageas* et *Thabaiares*, et n'ayans autre moyen d'appaiser leur querele, se battet fort et ferme. Ils sont assemblés de six mil hommes, quelquefois de dix, et autrefois de douze : c'est à sçauoir village contre village, ou autrement ainsi qu'ils se rencontrent : autant en font ceux de Peru, et les Canibales. Et deuant que executer quelque grāde entreprise, soit à la guerre ou ailleurs, ils font assemblée, principalement des vieux, sans femmes ne enfans, d'une telle grace et modestie, qu'ils parleront l'un apres l'autre, et celuy qui parle sera diligemment escouté : puis ayant fait sa harangue, quitte sa place à un autre et ainsi consecutiuement. Les auditeurs sont tous

assis sur la terre, sinon quelques uns entre les autres, qui en contemplation de quelque preeminence, soit par lignée ou d'ailleurs, seront lors assis en leurs licts<sup>1</sup>, ce que considerant, me vint en memoire ceste louable coustume des gouuerneurs de Thebes, ancienne ville de la Grece : lesquels pour delibérer ensemble de la Republique estoient tousiours assis sur la terre. Laquelle façon de faire l'on estime un argument de prudence : car l'on tient pour certain selon les philosophes, que le corps assis et à repos, les esprits sont plus prudens et plus libres, pour n'estre tant occupez vers le corps quand il repose, que autrement.

Dauantage une chose<sup>2</sup> estrange est que ces Ameriques ne font iamais entre eux aucune treue, ne paction, quelque inimitié qu'il y ait, comme font toutes autres nations, mesmes entre les plus cruels et barbares, comme Turcs, Mores et Arabes : et pense que si Thesée premier auteur des treues entre les Grecs y estoit, il seroit plus empesché qu'il ne fut cru. Ils ont quelques ruses de guerre pour surprendre l'un l'autre, aussi bien que l'on peut auoir en autres lieux. Donc ces Ameriques ayans inimitié perpetuelle, et de tout temps contre leurs voisins sus-

<sup>1</sup> LÉRY. § XIV. « Eux se promenans, ou estans assis dans leurs lits de cotton pendus en l'air, exhortent les autres. »

<sup>2</sup> LÉRY. § XIV. « Si tost que la guerre est une fois declarée entre quelques unes de ces nations, tous allégans qu'attendu que l'ennemy qui a reçu l'iniure s'en ressentira à iamais, c'est trop laschement fait de le laisser eschapper quand on le tient à merci ; leurs haines sont tellement inuétérées, qu'ils demeurent perpétuellement irréconciliables. »

Pol. 71. nommez, || se cherchent souuent les uns les autres, et se battent autant furieusement qu'il est possible. Ce que les constraint d'une part et d'autre de se fortifier de gens et armes chacun village. Ils s'assemblerot de nuit en grand nôbre pour faire le guet : car ils sont coustumiers de se surprendre plus de nuit que de iour. Si aucunes fois ils sont aduertis, ou autrement se soupçonnent de la venue de leurs ennemis, ils vous planterot en terre tout autour de leurs tugures, loing d'un trait d'arc, une infinité de cheuilles de bois fort agues <sup>1</sup>, de maniere que le bout qui sort hors de terre estant fort agu, ne se voit que bien peu : ce que ie ne puis mieux cōparer qu'aux chaussetrapes dôt l'ō use par deça : à fin que les ennemis se percent les pieds, qui sôt nuds, ainsi que le reste du corps : et par ce moyē les puissent saccager, c'est assauoir tuer les uns, les autres emmener prisonniers. C'est un tresgrâd hôneur à eux lesquels partans de leur païs pour aller assaillir les autres sur leurs frontieres, et quand ils amenent plusieurs de leurs ennemis prisonniers en leurs païs : aussi est il célébré, et honnoré des autres, comme un Roy et grand Seigneur qui en

*Chaussetrapes  
des Sauvages.*

<sup>1</sup> LÉRY. § XIV. « Alentour de quelques villages frontiers des ennemis, les mieux aguerris plantent des paux de palmier de cinq ou six pieds de haut: et encores sur les aduenues des chemins en tournoyant, ils fichent des cheuilles pointues à fleur de terre; tellement que si les assaillans pensent entrer de nuict ceux de dedans qui sauvent les destroits par où ils peuvent aller sans s'offenser, sortans dessus, les rembarrent de telle façon qu'il en demeure toujours quelques uns sur la place, desquels les autres font des carbonades. » Cf. THEVET. *Cosm. Univ.* P. 941. HANS STADEN. P. 237.

a le plus tué. Quand ils veulent surprendre quelque village l'un de l'autre, ils se cacheront et museront de nuit par les bois ainsi que renards, se tenans là quelque espace de temps, iusques à tant qu'ils ayent gaigné l'opportunité de se ruer dessus.

Arriuans à quelque village ils ont certaine industrie de ietter le feu és logettes de leurs ennemis, pour les faire saillir hors avec tout leur bagage, femmes et enfans. Estans saillis, ils chargent les uns les autres de coups de flesches cōfusemēt, de masses et espées de bois, qu'onque ne fut si beau passetēps de voir une telle meslée. Ils se prennent<sup>1</sup> et mordent



<sup>1</sup> THEVET. *Cosm. Univ.* P. 942. « Autres ayans pris quelque prisonniers luy mettent le doigt en la bolieure qu'ils ont toute

Fol. 72.

*Farine de  
racines, viure  
des Sauvages.*

avec les dents en tous endroits, qu'ils se peuvent rencontrer, et par les leures qu'ils ont pertuisées : monstrans quelquefois pour intimider leurs ennemis, les os de ceux qu'ils ont vaincus en guerre, et mangez : bref, ils emploient tous moyens pour fascher leurs ennemis. Vous verriés les uns emmenez prisonniers, liez et garrotez comme larrons. Et au retour de ceux qui s'en vont en leur païs avec quelque signe de victoire, Dieu scâit les caresses et hurlemens qui se font. Les femmes suiuët leurs maris à la guerre, nō pour cõbattre, cõme les amazones, mais pour leur porter et administrer viures, et autres munitions requises à telle guerre : car quelquesfois ilz font voyages de cinq et six moys sans retourner. Et quand ils veulent departir pour aller en guerre, ils mettent le feu en toutes leurs loges, et || ce qu'ils ont de bon, ils le cachent soubs terre iusques à leur retour. Qui est plus grand entre eux, plus a de femmes à son seruice. Leurs viures sont tels que porte le païs, farines de racines <sup>1</sup> fort delicates, quand elles sont recentes : mais si elles sont quelque peu enueillies elles sont autant plaisantes à manger, que le son d'orge ou d'auene : et au reste chairs sauuagines, et poisson, le tout seiché à la fumée. On leur porte aussi leurs licts de cotton, les hommes ne portans rien que leurs arcs, et fleches à la main. Leurs armes

fendue, et la tirent à eux. » Une des planches de l'ouvrage rend cet épisode avec une naïveté sinistre.

<sup>1</sup> LÉRY. § IX. — HANS STADEN. P. 251. — GANDAVO. P. 55. — OSORIO. *De rebus Emmanuelis.* II, 49.

sont grosses espées <sup>1</sup> de bois fort massiues et pesantes : au reste arcs et flesches. Leurs arcs sont la moitié plus longs que les arcs Turquois et les fleches à l'equipollent, faites les unes de cannes marines, les autres du bois d'un arbre, qu'ils nôment en leur langue *Hairi*, portant feuillage semblable au palmier, lequel est de couleur de marbre noir, dont plusieurs le disent estre Hebene <sup>2</sup>, toutesfois il me semble autrement, car vray Hebene est plus luyasant. Dauantage l'arbre d'Hebene n'est semblable à cestuy cy, car cestuy cy est fort espineux de tous costez : ioint que le bon Hebene se prend au païs de Calicut, et en Ethiopie. Ce bois est si pesant, qu'il va au fons de l'eau, cõme fer : pourtant les Sauuages en font leurs espées à combattre. Il porte un fruit gros comme un esteuf, et quelque peu pointu à l'un des bouts. Au dedans trouuerez un noyau blanc comme neige : duquel fruit i'ay apporté grande quâtité par deça. Ces Sauuages en outre font de beaux colliers de ce bois. Aussi est il si dur et si fort, (comme nous disions n'aguères) que les fleches qui en sont faites, sont tant fortes, qu'elles perceroyent le meilleur corselet.

*Armes des  
Sauuages.*

*Hairi arbre.*

*Hebene, arbre.*

<sup>1</sup> Leurs épées se nommaient *tacapés*. Cf. LÉRY. § XIV. Voici comment OSORIO décrit leurs armes (Liv. II, P. 50) : « Gladiis ligno durissimo fabrefactis utuntur, quibus hostium membra frangunt et dissecant... In bellis arcubus utuntur, et tanto artificio sagittas emittunt, ut in quemcumque corporis ullius locum sagittam collineare velint, eum configant. »

<sup>2</sup> Description analogue dans LÉRY (§ XIII) qui pourtant s'obstine à considérer l'*hairi* comme une sorte d'*ébène*.

Fol. 73.  
*Bouclier des  
Sauvages.*

La troisiesme piece de leurs armes est un boujclier<sup>1</sup>, dont ils usent en guerre. Il est fort long, fait de peaux d'une beste de mesme couleur que les vaches de ce païs, ainsi diuersifiées, mais de diuerse grandeur. Ces boucliers sont de telle force et resistance, comme les boucliers Barcelonnois, de maniere qu'ils attendront un' arquebuze, et par consequent chose moindre. Et quant aux arquebuzes<sup>2</sup>, plusieurs en portent qui leur ont esté dōnées depuis que les Chrestiens ont commencé à les hanter, mais ils n'en scauent user, sinon qu'ils en tirent aucunesfois à grande difficulté, pour seulement espouuenter leurs ennemis.

<sup>1</sup> Ces boucliers sont en cuir de tapir. LÉRY (§ x) les décrit en ces termes : « Quand ils escorcent le tapir, coupans en rond tout le cuir du dos, apres qu'il est bien sec, ils en font des rondelles aussi grandes que le fond d'un moyen tonneau, lesquelles leurs seruent à soutenir les coups de flesches de leurs ennemis, quand ils vont en guerre. »

<sup>2</sup> HANS STADEN (Ouv. cité. P. 93, 105) rapporte que le maître brésilien au pouvoir duquel il était tombé possédait une arquebuse, dont il était très fier, mais qui lui était parfaitement inutile, car il ne savait pas s'en servir. Toutes les fois que les ennemis étaient en présence, il la remettait à son esclave européen, en lui ordonnant de la décharger contre eux.



## CHAPITRE XXXIX.

*La maniere de leurs combats, tant sur eau,  
que sur terre.*

Si vous demandez pourquoy ces Sauuages font guerre les uns contre les autres, veu qu'ils ne sont guerres plus grand seigneurs l'un que l'autre : aussi qu'entre eux n'y a richesses si grandes, et qu'ils ont de la terre assés et plus, qu'il ne leur en faut pour leur necessité. Et pour cela vous suffira entendre, que la cause de leur guerre est assez mal fondée, seulement pour appetit de quelque vengeance, sans autre raison, tout ainsi que bestes *Cause pourquoy  
guerroyent les  
Sauuages les  
uns contre les  
autres.*

<sup>1</sup> Voir le § XIV de Léry, qui donne de curieux détails sur l'organisation militaire et la tactique des Brésiliens. Léry assista à une de leurs batailles, et en garda une impression sinistre : « Finalement quand ils furent meslez ce fut avec leurs espées et massues de bois, à grands coups et à deux mains, à se charger de telle façon que qui rencontroit sur la teste de son ennemi, il ne l'envoyoit pas seulement par terre, mais l'assommoit comme

auons dit cy deuant) en grand nombre, pour aller trouuer leurs ennemis, s'ils ont receu principalement quelque iniure recente : et où ils se rencontrent, ils se battēt à coups de flesches, iusques à se ioindre au corps, et s'entreprendre par bras et oreilles, et donner coups de poing. Là ne faut point parler de cheual dont pouuez penser comme l'emportent les plus forts. Ils sont obstinez et courageux, tellement que auant que se ioindre et battre (comme auez veu au precedēt chapitre) estans à la cāpagne elōgnez les uns les autres de la portée d'une arquebuze, quelquesfois l'espace d'un iour entier se regar-derōt et menasseront, monstrans visage plus cruel et epouventable qu'il est possible, hurlans et crians si confusément que l'on ne pourroit ouir tonner, monstrans aussi leurs affections par signes de bras et de mains, les eleuans en haut avec leurs espées et masses de bois. Nous sommes vaillans (disent ils), nous auons mangé vos parens, aussi vous mangerons nous : et plusieurs menasses friuoles : comme vous représente la presente figure.

Fol. 74.

|| En ce les Sauuages semblent obseruer l'anciēne maniere de guerroyer des Romains, lesquels auant que d'entrer en bataille faisoyent cris epouventables et usoyēt de grandes menasses. Ce que depuis a esté

font les bouchers les bœufs par deça. » Cf. THEVET. *Cosm. Univ.* P. 942 : « Tellement que c'est hideux de voir ces sauuages, lorsqu'ils viennent aux prises, de s'entremordre et esgratigner, mesme quand ils sont renuersez par terre, prennent leurs ennemis par les jambes à belles dents, et aux parties honteuses, s'ils les peuuent attraper. »

pareillement pratiqué par les Gaulois en leurs guerres, ainsi que le descrit Tite Liue. L'une et l'autre façon de faire m'a semblé estre fort differente à celle des Acheiens : dont parle Hornere, pource qu'iceux estats pres de batailler et donner l'assaut à leurs ennemis, ne faisoyēt aucun bruit, ains se contenoient totalement de parler. La plus grande vengeance dont les Sauuages usent, et qui leur semble la plus cruelle et indigne, est de manger leurs ennemis <sup>1</sup>. Quand ils en ont pris aucun en guerre s'ils ne sont pas les plus forts pour l'emmener, pour le moins s'ils peuuent, auant la rescousse ils lui coupperont bras ou iambes : et auant que le laisser le mangeront, ou bien chacun en emportera son morceau, grand ou petit. S'ils en peuuent amener quelques uns iusques en leur païs, pareillement les mangeront ils. Les anciens Turcs, Mores et Arabes usoient quasi de ceste façon (dont encors aujourd'huy se dit un prouerbe ie voudrois auoir mangé de son cuer) ; aussi usoient ils presque de semblables armes que noz Sauuages, mais depuis les Chrestiens <sup>2</sup> leur ont forgé, et montré à forger, les armes, dont aujourd'huy ils sont battuz, en danger qu'il n'en aduienne autant de ces Sauuages, soyent Ameriques ou autres. D'avantage ce pauure peuple se hazarde sur l'eau, soit douce ou salée, pour aller

*Coustume des  
Sauuages de  
manger leurs  
ennemis.*

*Prouerbe.*

<sup>1</sup> Cf. LÉRY. § xv. — GANDAVO. *Histoire de la province de Santa Cruz.* P. 133-146. — M. SCHMIEDEL. P. 240. — THEVET. *Cosm. univ.* P. 944. — LAFITAU. *Mœurs des Sauvages Américains.* II, 294.

<sup>2</sup> P. GAFFAREL. *Histoire du Brésil Français.* P. 69.

*Habits de  
Ianaire ennemis  
de ceux de  
Morpion.* trouver son ennemy : comme ceux de la grande riuere de Ianaire contre ceux de Morpion. Auquel lieu habitent les Portugais ennemys des François : ainsi que les Sauuages de ce mesme lieu sont ennemys de ceux de Ianaire. Les vaisseaux, dont ils usent sus l'eau, sont petites Almadies, ou barquettes composées d'escordes d'arbres, sans clou ne cheuille, longues de cinq ou six brassées, et de trois pieds de largeur. Et deuez sçauoir, qu'ils ne les demandent plus massiues, estimans que autrement ne les pourroyent faire voguer à leur plaisir, pour fuyr, ou pour suiure leur ennemy. Ils tiennent une folle superstition à depouiller ces arbres de leur escorce. Le iour qu'ils les depouillent (ce qui se fait depuis la racine iusques au couppeau) ils ne buront, ne mangeront, craignans (ainsi qu'ils disent) que autrement il ne leur aduient quelque infortune sus l'eau. Les vaisseaux ainsi faits ils en mettront cent ou six vingts, plus ou moins, et en chacun quarante ou cinquante personnes, tant hommes que femmes. Les femmes seruent d'espaiser et ietter hors avec quelque petit vaisseau d'aucun fruit caué, l'eau qui entre en leurs petites nasselles. Les hommes sont asseurez dedans avec leurs armes, nageans pres de la rieu : et s'il se trouue quelque village, ils mettront pié à terre, et le saccageront par feu et sang, s'ils sont les plus forts. Quelque peu auant nostre arriuée, les Ameriques qui se disent noz amis, auoient pris sus la mer une petite nauire de Portugais, estans encors en quelque endroit pres du riuage, quelque resistance qu'ils peussent faire, tant avec leur artillerie que autrement : neantmoins elle

*Almadies faites  
d'escordes  
d'arbre.*

*Superstition des  
Sauuages à  
oster les escordes  
des arbres.*

*Ameriques  
amis des  
François.*

fut prise, les hommes mangez <sup>1</sup>, hors-mis quelques uns que nous rachetames à nostre arriuée. Par cela pouuez entendre que les Sauuages, qui tiennent pour les Portugais sont ennemis des Sauuages <sup>2</sup> où se sont arrestez les Frâcois, et au cont || raire. Au reste ils combattent sur l'eau, comme sur la terre. S'il aduiët aucunefois que la mer soit furieuse, ils iettent dedans de la plume de perdris, ou autre chose, estimans par ce moyen appaiser les ondes de la mer. Ainsi font quasi les Mores et Turcs en tel peril, se lauans le corps d'eau de la mer, et à ce pareillement voulans contraindre ceux de leur compagnie, quels qu'ils soyent, ainsi que i'ay veu estant sur la mer. Noz Sauuages donques retournans en leurs maisons victorieux <sup>3</sup>, monstrent tous signe de i'oye, sonnans fifres, tabourins, et chantans à leur mode : ce qu'il fait tresbon ouïr, avec les instrumëns de mesme, faits de quelques fruits cauez par dedans, ou bien d'os de bestes, ou de leurs ennemis. Leurs instrumens de

Fol. 75.

*Folle opinion  
des Sauuages,  
Turcs et Mores.*

*Tabourins,  
fifres et autres  
instrumëns  
exclinent  
les esprits.*

<sup>1</sup> Thevet a raconté ce massacre de Portugais dans *Les vrais portraits et vies des hommes illustres*. T. II, vers la fin.

<sup>2</sup> Les Brésiliens poussaient si loin la haine des Portugais qu'ils ne permettaient même pas à nos Français de leur venir en aide. Thevet s'étant avisé de vouloir sauver une jeune pri-sonnière Portugaise fut presque assommé et jeté à terre par ses hôtes. « Peu s'en fallut que ie ne passasse le pas aussi bien que les autres, qu'on massacroit en ma présence. » *Cosm. univ.* P. 916.

<sup>3</sup> LÉRY. § XIV : « Ne demandez pas si en passant par les villages de nos alliez, venans au devant de nous, dansans, sautans et claquans des mains, ils nous caressoyent et applau-dissoyent. »

guerre sont richement estoffés de quelques beaux pennaches pour decoration. Ce que l'on fait encores aujourd'huy, et non sans raison, ainsi en a l'on usé le temps passé. Les fifres, tabourins, et autres instrumens semblent réveiller les esprits assopis, et les exciter ne plus ne moins que fait le soufflet un feu à demy mort. Et n'y a ce me semble, meilleur moyen de susciter l'esprit des hommes, que par le son de ces instrumêts, car non seulement les hommes, mais aussi les cheuaux, sans toutesfois en faire comparaison aucune, semblent tressaillir comme d'une gayeté de cœur : ce qu'a été obserué de tout temps. Il est vray, que les Ameriques, et ces autres Barbares usent coustumierement en leurs assaults et combats de cris et hurlements fort épouvantables, ainsi que nous dirons cy apres des Amazones.



## CHAPITRE XL.

*Comme ces Barbares font mourir leurs ennemis,  
qu'ils ont pris en guerre, et les mangent.*

**A**PRÈS auoir declaré, cōme les Sauuages de toute l'Amerique, menent leurs ennemis prisonniers en leurs logettes et tugures, les ayans pris en guerre, ne reste que deduire, comme ils les traittent à la fin du ieu : ils en usent donc ainsi.

Le prisonnier rendu en leur païs, un ou deux, autant de plus que de moins, sera fort bien traité, ou cinq iours apres on luy baillera une femme <sup>1</sup> parauâture la fille de celuy auquel sera le prisonnier, pour entieremēt luy administrer ses necessitez à la couchette ou autremēt, ce pendāt est traité des meilleures viādes que l'on pourra trouuer, s'estudians à l'engresser, cōme un chapon en müe, iusques au tēps de le faire mourir. Et ce peut iceluy tēps facilement cognoistre, par un

*Traitemēt fait  
aux prisonniers  
Sauuages par  
leurs ennemis.*

<sup>1</sup> LÉRY. § xv. « Ils sont non seulement nourris des meilleures viandes qu'on peut trouver, mais aussi on baille des femmes aux hommes. Mesmes celuy qui aura un prisonnier ne faisant point difficulté de luy bailler sa fille ou sa sœur en mariage ; celle qu'il retiendra en le bien traittant, luy administrera toutes ses nécessitez. »

collier fait de fil de coton, avec lequel ils enfilent certains <sup>1</sup> fruits tous ronds, ou os de poisson, ou de bestes, faits en façon de patenostres, qu'ils mettent au col de leur prisonnier. Et où ils auront enuie de le garder quatre ou cinq lunes, pareil nombre de ses patenostres ils luy arracheront : et les luy ostent à mesure que les lunes expirent, continuant iusques à la dernière : et quand il n'en reste plus, ils le font mourir. Aucuns, au lieu de ses patenostres, leur mettent autant de petis colliers au col, comme ils ont de lunes à viure. Dauantage tu pourras icy noter, que les Sauuages ne content sinon iusques au nombre de cinq <sup>2</sup> et n'obseruent || aucunement les heures du iour, ny les iours mesmes, ny les mois, ny les ans, mais content seulement par lunes. Telle maniere de conter fut anciennement commandée par Solon aux Atheniès, à sçauoir, d'observer les iours par le cours de la lune. Si de ce prisonnier et de la femme qui lui est donnée, prouviennent quelques enfans, le temps qu'ils sont ensemble, on les nourrira une espace de temps, puis il les mangeront <sup>3</sup>, se recordans qu'ils sont enfans de

<sup>1</sup> THEVET. *Cosm. univ.* P. 945. LÉRY. § xv.

<sup>2</sup> Le détail est confirmé par Léry § xv. « S'ils ont passé le nombre cinq, il faut que tu montres par tes doigts et par les doigts de ceux qui sont auprès de toy, pour accomplir le nombre que tu leur voudras donner à entendre : et toute autre chose semblablement, car ils n'ont autre manière de conter. »

<sup>3</sup> Cet horrible usage est confirmé par le témoignage de Gандаво (*Santa Cruz.* P. 140), LÉRY (§ xv), et même par le plus ancien de nos voyageurs au Brésil, Alfonse de Saintonge. « Si la fille engroisse et ayt un enfant masle, dit ce dernier, il sera

leurs ennemis. Ce prisonnier ayant esté bien nourri et engressé, ils le feront nourrir, estimas cela à grand honneur. Et pour la solennité de tel massacre, ils appellerōt leurs amis <sup>1</sup> plus longtains, pour y assister, et en manger leur part. Le iour du massacre il sera couché au lict, bien enferré de fers (dont les chrestiens leur ont donné l'usage) chantat <sup>2</sup> tout le iour et la nuict telles chansons <sup>3</sup>. Les *Margageas* noz amis sont gens de bien, forts et puissans en guerre, ils ont pris et mangé grand nombre de noz ennemis, aussi me mangerōt ils quelque iour quand il leur plaira : mais de moy, i'ay tué et mangé des parens

mangé après qu'il sera grand et gras, car ils dient qu'il tient du père, et, si elle est fille, ils la feront mourir, car ils dient qu'elle tient de la mère, etc. »

<sup>1</sup> LÉRY. § xv : « Apres que tous les villages d'alentour de celuy où sera le prisonnier auront esté aduertis du iour de l'exécution, hommes, femmes et enfans y estans arriuez de toutes parts, ce sera à danser, boire et caouiner toute la matinée. »

<sup>2</sup> LÉRY. Id. « Or cependant apres qu'aucue les autres il aura ainsi riblé et chanté six ou sept heures durant : deux ou trois des plus estimez de la troupe l'empoignans, et par le milieu du corps le lians avec des cordes,... sans qu'il face aucune résistance, etc. »

<sup>3</sup> MONTAIGNE cite une de ces chansons. 1, 25 « qu'ils viennent hardiment trestouts, et s'assemblent pour diner de luy, car ils mangeront quant et quant leurs peres et leurs ayeulx qui ont servi d'aliment et de nourriture à son corps : ces muscles, dit-il, cette chair et ces veines ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes : vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancêtres s'y tient encors, sauourez les bien, vous y trouuerez le goust de vostre propre chair. »

*Les Sauvages ne craignent point la mort.*

et amis de celuy qui me tient prisonnier : avec plusieurs semblables paroles. Par cela pouuez congnoistre qu'ils ne font conte de la mort, encores moins qu'il n'est possible de penser. J'ay autrefois (pour plaisir) deuisé avec tels prisonniers, hommes beaux et puissans, leur remonstrât, s'ils ne se soucjoyent autrement d'estre ainsi massacrez, comme du iour au lendemain à quoy me respondans en risée et mocquerie, noz amis, disoient ils, nous vengeront, et plusieurs autres propos, monstrans une hardiesse et assurance grande. Et si on leur parloit de les vouloir racheter d'entre les mains de leurs ennemis, ils prenoyent tout en mocquerie. Quant aux femmes et filles, que l'on prend en guerre, elles demeurent prisonnières quelque temps, ainsi que les hommes, puis sont traitées de mesme, hors-mis qu'on ne leur donne point de mary. Elles ne sont aussi tenues si captives, mais elles ont liberté d'aller ça et là : on les fait travailler aux iardins et à pescher quelques ouïtres. Or retournōs à ce massacre. Le maistre du prisonnier, comme nous auons dit, inuitera tous ses amis à ce iour, pour manger leur part de ce butin, avec force *cabouin*, qui est un bruuage fait de gros mil, avec certaines racines. A ce iour solēnel tous ceux qui y assistent, se pareront de belles plumes de diuerses couleurs, ou se teindront tout le corps. Celuy specialement qui doit faire l'occision, se mettra au meilleur equipage qu'il luy sera possible, ayant son espée de bois <sup>1</sup> aussi

*Traitemen t des femmes et filles prisonnières.*

*Ceremonies aux massacres des prisonniers.*

*Cabouin, bruuage.*

<sup>1</sup> Cette épée de bois se nommait l'*iwera pemme*. HANS STADEN (P. 301) donne de curieux détails sur la préparation de cet ins-

Il richement estoffée de diuers plumages. Et tant plus le prisonnier verra faire les preparatifs pour mourir, et plus il monstrera signes de ioye. Il sera donc mené

Fol. 77.



biē lié et garroté de cordes de cotton en la place publique, accompagné de dix ou douze mil Sauuages du païs, ses ennemis, la sera assommé comme un

trument de supplice : « Ils frottent cette massue avec une ma-tiere gluante, prennent ensuite les coquilles des œufs d'un oiseau, nommé *mackukawa*, qui sont d'un gris très foncé, les réduisent en poussière et en sapondrent la massue. Quand l'*iwera pemme* est préparée et ornée de touffes de plumes, ils la suspendent dans une cabane inhabitée, et chantent à l'entour pendant toute la nuit. »

pourceau, apres plusieurs ceremonies. Le prisonnier mort, sa femme, qui luy avoit esté donnée, fera quelque petit dueil <sup>1</sup>. Incōtinent le corps estās mis en pieces ils en prennent le sang, et en lauent leurs petits enfans masles, pour les rendre plus hardis, comme ils disent, leur remonstrant, que quand ils seront venuz à leur aage, ils facent ainsi à leur ennemis. Dont faut penser, qu'on leur en fait autant de l'autre part, quād ils sont pris en guerre. Le corps ainsi mis



<sup>1</sup> Léry. § xv. Il ajoute ce curieux détail : « Après que ceste femme aura fait ses tels quels regrets et ietté quelques feintes larmes sur son mari mort, si elle peut, ce sera la première qui en mangera. » Cf. THEVET. *Casm. univ.* P. 945.

par pieces <sup>1</sup>, et cuit à leur mode, sera distribué à tous quelque hōbre qu'il y ait, à chacun son morceau. Quāt aux entrailles, les femmes cōmunement les mangent; et la teste, ils la reseruent à pendre au bout d'une perche, sur leurs logettes, en signe de triomphe <sup>2</sup> et victoire : et specialemēt prennent plaisir à y mettre celle des Portugais. Les Canibales et ceux du costé de la riuiere de Marignan, sont encore plus cruels aux *ennemis mortels* *Canibales* *des Espagnols.* Espagnols, les faisans mourir plus cruellement sans comparaison, et puis les mangent.

Il ne se trouue par les histoires nation tant soit elle barbare, qui ait usé de si excessiue cruauté sinon que Iosephe escrit, que quand les Romains allerent en Ierusalem, la famine, apres auoir tout māgé, cōtraignit les meres de tuer leurs enfans, et en manger. Et les Anthropophages qui sont peuple de Scythie, vivent *Anthropophages* de chair humaine comme ceux cy. Or celuy qui a fait ledit massacre, incontinent apres se retire en sa maison, et demeurera tout le iour sans manger ne

<sup>1</sup> LÉRY. § xv. « Quelque grand qu'en soit le nombre, chacun, s'il est possible, auant que sortir de là en aura son morceau, non pas cependant, ainsi qu'on pourroit estimer, qu'ils facent cela ayant esgard à la nourriture : tant y a neantmoins que plus par vengeance, que pour le goust leur principale intention est, qu'en poursuyuant et rongeant ainsi les morts iusques aux os, ils donnent par ce moyen crainte et espouvantement aux viuans. »

<sup>2</sup> LÉRY. § xv. « La première chose qu'ils font quand les François les vont voir et visiter, c'est qu'en recitant leur vailance, et par trophée leur monstrant ces tects ainsi decharner, ils disent qu'ils feront de mesme à tous leurs ennemis. »

Fol. 78.

boire, en son lict : et s'en abstiendra encors par certains iours, ne mettra pié à terre aussi de trois iours. S'il veut aller en quelque part, se fait porter, ayant ceste folle opinion que s'il ne faisoit ainsi, il lui arriueroit quelque desastre, ou mesme la mort. Puis apres il fera avec une petite sie, faite de dens d'une beste, nômée Agoutin, plusieurs incisions et pertuis au corps, à la poitrine, et autres parties, tellement qu'il apparoistra tout deschiqueté. Et la raison, ainsi que ie m'è suis informé à quelques uns, est qu'il fait cela par plaisir<sup>1</sup>, reputant à grande gloire ce meurtre par luy cõmis en la personne de son ennemy. Auquel voulant remôstrar la cruaute de la chose, indigné de ce, me renuoya tresbien, disant que c'estoit grād honte à nous de pardôner à noz ennemis, quād || les auōs pris en guerre : et qu'il est trop meilleur les faire mourir à fin que l'occasiō leur soit ostée de faire une autrefois la guerre. Voyla de quelle discretiō se gouerne ce pauure peuple brutal. Le diray dauantage à ce propos, que les filles usent de telles incisiōs<sup>2</sup> par le corps, l'espace de trois iours

<sup>1</sup> LéRY. § xv. « Quant à celuy ou ceux qui ont commis les meurtres, reputans cela à grand gloire et honneur, dès le mesme iour... ils se feront non seulement inciser iusques au sang, la poitrine, les bras, les cuisses, le gros des iambes et autres parties du corps : mais aussi à fin que cela paraisse toute leur vie, ils frottent ces taillades de certaines mixtions et pouldre noire, qui ne se peut iamais effacer : tellement que tant plus qu'ils sont ainsi deschiquetez, tant plus cognoist ou qu'ils ont beaucoup tué de prisonniers, et par consequent sont estimez plus vaillans que les autres. »

<sup>2</sup> LéRY. § xvii. « I'ai vu des ieunes filles, en l'aage de douze

continus apres auoir eu la premiere purgation des femmes : iusques à en estre quelques fois bien malades. Ces mesmes iours aussi s'abstiennent de certaines viandes, ne sortans aucunement dehors, et sans mettre pied à terre, comme desia nous auons dit des hommes, assises seulement sur quelque pierre accōmodée à ceste affaire.

à quatorze ans, lesquelles les meres ou parentes faisans tenir toutes debout, leur incisoyent iusques au sang, avec une dent d'animal tranchante comme un cousteau, depuis le dessous de l'aisselle tout le long de l'un des costez et de la cuisse, iusques au genouil : tellement que ces filles avec grandes douleurs en grinçant les dents saignoyent ainsi une espace de temps. » Longue et curieuse dissertation de Thevet sur cette singulière habitude des Brésiliens. (*Cosm. univ.* P. 946.) — Cf. ORBIGNY. *L'Homme Américain.* I, 193.



## CHAPITRE XLI.

*Que ces Sauuages sont merueilleusement vindicatifs.*

*La vengeance  
defendue au  
Chrestien.*

**N**on n'est trop admirable, si ce peuple cheminant en tenebres, pour ignorer la verité, appete non seulement vengeance, mais aussi se met en tout effort de l'executer : consideré que le Chrestien, encore qu'elle luy soit defendue par expres commandemēt, ne s'en peut garder, comme voulant imiter l'erreur d'un nommé Mellicius, lequel tenoit qu'il ne falloit pardonner à son ennemy. Laquelle erreur a long temps pullulé au païs d'Egypte. Toutesfois elle fut abolie par un Empereur Romain. Appeter donc vengeance est haïr son prochain, ce que repugne totalement à la loy.

Or cela n'est estrange en ce peuple, lequel auons dit par cy deuant viure sans foy, sans loy : tout ainsi que toute leur guerre ne procede que d'une folle opinion de vengeance<sup>1</sup>, sans cause ne raison.

<sup>1</sup> Il paraîtrait même que l'anthropophagie n'avait pour les Brésiliens d'autre motif que la vengeance : LÉRY (§ XIV), le dit expressément : « Car, comme eux mesmes confessent, n'estans poussez d'autre affection que de venger, chacun de son costé ses parens et amis, ils sont tellement acharnez les uns à l'encontre

Et n'estimez que telle folie ne les tienne de tout temps, et tiendra, s'ils ne se changent. Ce pauvre peuple est si mal appris, que pour le vol d'une mouche ils se mettront en effort. Si une espine les picque, une pierre les blesse, ils la mettront de colere en cent mille pieces, comme si la chose estoit sensible : ce qui ne leur prouient, que par faute de bon iugement. Dauantage ce que ie dois dire pour la verite, mais ie ne puis sans vergongne, pour se venger des poulx<sup>1</sup> et pusses, ils les prennēt à belles dēts, chose plus brutalle que raisonnable. Et quant ils se sentiront offensez tant legerement que ce soit, ne pensez iamais vous reconcilier. Telle opinion s'apprent et obserue de pere en fils. Vous les verriez monstrer à leurs enfans à l'aage de trois à quatre ans à manier l'arc et la flesche, et quant et quant les exhorter à hardiesse, prendre vengeance de leurs ennemis, ne pardonner à personne, plus tost mourir. Aussi quand ils sont prisonniers les uns aux autres, n'estimez qu'ils demandent à echapper par quelque composition que ce soit, car ils n'en esperent autre chose que la mort, estimans cela à gloire et honneur. Et pour ce ils se scauent fort bien

des autres, que quiconque tombe en la main de son ennemy, il faut que, sans autre composition, il s'attende d'estre traitté de mesme : c'est à dire assommé et mangé. » Cf. HANS STADEN. P. 291. — MONTAIGNE. I, 30.

<sup>1</sup> LÉRY. § xi. « Ils sont fort vindicatifs, voire forcenez contre toutes choses qui leur nuisent, mesme s'ils s'aheurtent du pied contre une pierre, ainsi que chiens enragez, ils la mordront à belles dents. Ainsi recerchans à toutes restes les bestes qui les endommagent, ils en despeuplent leur pays tant qu'ils peuvent. »

mocquer, et reprendre aigrement nous autres, qui deliurons noz ennemis estans en notre puissance, pour argent ou autre chose, estimans cela estre indigne d'hommes de guerre. Quant à nous, disent-ils, nous n'en userons iamais ainsi. Aduint une fois entre les autres qu'un Portugais prisonnier de ces sauvages, pensant par belles parolles sauver sa vie, se met en tout devoir de les prescher par parolles les plus humbles et douces qu'il luy estoit possible : neant || moins ne peut tant faire pour luy, que sur le champ celuy auquel il estoit prisonnier, ne le fait mourir à coups de flesches. Va, disoit-il, tu ne merites, que l'on te face mourir honorablement, comme les autres, et en bonne compagnie. Autre chose digne de memoire. Quelquesfois fut emmené un ieune enfant masle de ces Sauvages de l'Amerique, du païs et ligne de ceux qu'ils appellent Tabaiars, ennemis mortels des Sauvages où sont les Frâcois, par quelques marchans de Normandie, qui depuis baptisé, nourri, et marié à Rouen, viuent en homme de bien, s'autisa de retourner en son païs en noz nauires, aage de vingt deux ans ou enuiron. Aduint qu'estant par delà fut découvert à ses anciens ennemis par quelques Chrestiês :

<sup>1</sup> C'étaient surtout les Tupinambas et les Margaiats qui poursuivaient les Portugais de leur haine. Un allemand au service du Portugal, Hans Staden de Humberg, étant tombé entre les mains du cacique Quoniam Bebe, essaya de l'apitoyer sur son sort en se faisant passer pour Français, mais il s'écria : « J'ai déjà pris et mangé cinq Portugais et tous prétendaient être des Français. » Cf. Voyage de H. STADEN. Edit. Ternaux-Compans. P. 126.

les quels incontinent comme chiens enragez de faim coururent à noz nauires, desia en partie delaissées de gens, où de fortune le trouuans sans merci ne pitié aucun, se iettent dessus, et le mettent en pieces là sans toucher aux autres, qui estoient là pres. Le quel cōme Dieu le permist, endurant ce piteux massacre leur remonstroit la foy de *Iesus-Christ*, un seul Dieu en trinité de personnes et unité d'essence : et ainsi mourut le pauure homme entre leurs mains bon Chrestien. Lequel toutes fois ils ne mangerēt cōme ils auoyent accoustumé faire de leurs ennemis. Quelle opinion de vengeance est plus contraire à nostre loy ? Nonobstant se trouuent encores auourd'huy plusieurs entre nous autres autant opiniastres à se venger, cōme les Sauuages. Dauantage cela est entre eux : si aucun frappe un autre, qu'il se propose en receuoir autant ou plus, et que cela ne demeurera impuni. C'est un tres beau spectacle que les voir quereler ou se battre. Au reste assez fideles l'un à l'autre : mais au regard des Chrestiēs, les plus affectez et subtils larrons, encores qu'ils soyēt nuds, qu'il est possible : et estiment cela grād vertu, de nous pouuoir dérober quelque chose. Ce que i'en parle est pour l'auoir experimēté en moy mesme. C'est qu'enuiron Noël, estat là, vint un Roy du païs veoir le Sieur de Villegagnon, ceux de sa compagnie m'enporterent mes habillements, cōme i'estoisi malade. Voyla un mot de leur fidelité et façon de faire en passant, apres auoir parlé de leur obstination et appetit de vengeance.

*Fidelité des  
Sauuages, mais  
nō à l'edroit  
des Chrestiens.*



## CHAPITRE XLII.

### *Du mariage des Sauuages Ameriques.*

Come se marient  
ceux de  
l'Amerique.

**C**'est chose digne de grande commiseration, la creature, encore qu'elle soit capable de raison, viure neantmoins brutallemēt. Par cela pourrons congnoistre que nous ayons apporté quelque naturel du vêtre de nostre mere, que nous demeurerions brutaux, si Dieu par sa bonté n'illuminoit noz esprits. Et pour ce ne faut penser, que noz Ameriques soient plus discrets en leurs mariages, qu'en autres choses. Ils se marient les uns avec les autres, sans aucunes ceremonies <sup>1</sup>. Le cousin prendra la cousine, et l'oncle prendra la niece sans difference ou reprehension, mais non le frere la sœur. Un homme d'autant plus qu'il est estimé grand pour ses

<sup>1</sup> LÉRY. § XVII : « Pour l'esgard des cerémonies, il n'en font point d'autre, sinon que celuy qui voudra auoir femme soit vefue ou fille, apres auoir sceu sa volonté, s'adressant au pere, ou au defaut d'icelluy aux plus proches parens d'icelles, demandera si on luy veut bailler une telle en mariage. Que si on respond qu'ouy, des lors sans passer autre contrat il la tiendra avec soy pour sa femme. »

prouësses et vaillantises en guerre, et plus <sup>1</sup> luy est permis auoir de femmes pour le seruir : et aux autres moins. Car à vray dire, les femmes trauaillett plus sans comparaison, || c'est à sçauoir à cueillir racines, faire farines, bruuages, amasser les fruits, faire iardins et autres choses qui appartienent au mesnage. L'homme seulement va aucunefois pescher, ou aux bois prendre venaison pour viure. Les autres s'occupent seulement à faire arcs et flesches, laissant le surplus à leurs femmes. Ils vous donneront une fille <sup>2</sup> pour vous seruir le temps que vous y serez, ou autrement ainsi que vous voudrez : et vous sera libre de la rendre, quand bon vous semblera, et en usent ainsi coustumierement. Incontinent que serez là, ils vous interrogeront ainsi en leur langage : Viença,

Fol. 89.

*Defloration des  
filles auût  
qu'estre mariées*

<sup>1</sup> D'après H. STADEN (P. 274) : J'ai vu des chefs qui en avaient treize ou quatorze. Abbati Bossange, mon dernier maître, en avait un très-grand nombre. » Cf. LÉRY. § XVII. « Et en ay veu un qui en auoit huict, desquelles il faisoit ordinairement des contes à sa louange. » — THEVET. *Cosm. univ.* P. 933 : « Ce que i'ay veu en la maison d'un nommé Quoniambec, lequel entretenoit avec luy huict, et cinq qu'il auoit hors sa maison. » — ORBIGNY. *L'Homme américain.* I. 193.

<sup>2</sup> Voir les curieux exemples cités par LUBBOCK. *Origines de la Civilisation.* P. 67 et suivantes. D'après le capitaine LEWIN (*Hill tracts of Chittatong.* P. 116), les tribus de Chittatong regardent le mariage comme une simple union animale et comme une commodité. Ils n'ont aucune idée de tendresse et de dévouement. CHARLEVOIX (*Histoire du Paraguay.* I. 91) raconte que chez les Guayacurus du Paraguay « les liens du mariage sont si légers, que, quand les deux parties ne se conviennent pas, ils se séparent sans autre cérémonie. » Même indifférence chez les Guarani. (Id. P. 352.)

*Defense du  
Seigneur de  
Villegagnō aux  
François de ne  
s'accointer aux  
femmes  
Sauvages.*

que me donneras-tu, et ie te bailleray ma fille qui est belle, elle te seruira pour faire de la farine, et autres necessitez ? Pour obuier à cela, le seigneur de Villegagnon <sup>1</sup> à nostre arriuée defendit sus peine de la mort, de ne les acointer, côme chose illicite au Chrestiē. Vray est, qu'apres qu'une femme est mariée il ne faut qu'elle se ioüe ailleurs : car si elle est surprise en adultere, son mary ne se fera faute de la tuer : car ils ont cela en grand horreur <sup>2</sup>. Et quât à l'hôme, il ne luy fera rië, estimât que s'il le touchoit il acquerroit l'inimitié de tous les amis de l'autre, engêdreroit une perpetuelle guerre et diuorse. Pour le moins ne craïdra de la repudier : ce qui leur est loisible, pour adultere : aussi pour estre sterile, et ne pouuoir engendrer enfans : et pour quelques autres occasions. Dauâtage ils n'auront iamais compagnée de iour avec leur femmes, mais la nuit seulement <sup>3</sup>,

<sup>1</sup> LÉRY. § VI : « Villegaignon, par l'aduis du conseil, fit defense à peine de la vie, que nul ayant titre de chrestien n'habitaist avec les femmes des Sauvages. Il est vrai que l'ordonnance portoit, que si quelques unes estoient attirées et appellées à la cognoscience de Dieu, qu'apres qu'elles seroient baptizées, il seroit permis de les espouser. »

<sup>2</sup> LÉRY. § XVII : « L'adultere du costé des femmes leur est en tel horreur, que sans qu'ils ayent autre loy que celle de nature, si quelqu'une mariée s'abandonne à autre qu'à son mary, il a puissance de la tuer, ou pour le moins la repudier et renvoyer avec honte. » Cf. THEVET. *Cosm. univ.* P. 933. — OSORIO. Ouv. cité. II, 50.

<sup>3</sup> Cet usage se retrouve dans bien des pays, et particulièrement dans l'Amérique du Nord. Voir LAFITAU. *Mœurs des Sauvages Américains*. Vol. I. P. 576.

ne en places publiques, ainsi que plusieurs estimēt par deça : comme les Cris, peuple de Thrace et autres Barbares en quelques isles de la mer Magellaniq[ue], chose merueilleusemēt detestable, et indigne de Chrestien auquel peuuēt seruir d'exēple en cest endroit ces pauures brutaux. Les femmes pendant qu'elles sont grosses ne porteront pesans fardeaux, et ne feront chose pénible, ains se garderont tresbien d'estre offensées. La femme accouchée, quelques autres femmes portent l'enfant tout nud lauer à la mer ou à quelque riuiere, puis le reportent à la mere, qui ne demeure que vingt et quatre heures en couche. Le pere coupera le nombril à l'enfant avec les dents <sup>1</sup> : comme i'ay veu y estant. Au reste traittent la femme en trauail autant songneusement, comme l'on fait par deça. La nourriture du petit enfant est le laict de la mere : toutesfois que peu de iours apres sa natuité luy bailleront quelques gros alimens, comme farine maschée, ou quelques fruits. Le pere incontinent que l'enfant est né luy baillera <sup>2</sup> un arc et flesche à la

<sup>1</sup> LÉRY. § XVII : « Le père après qu'il eut reçu l'enfant entre ses bras, luy ayant premièrement noué le petit boyau du nombril, il le coupa puis apres à belles dents. » Thevet (*Cosm. univ.* P. 916.) rapporte un autre usage : « Quand le nombril de l'enfant est sec et tombé, le père le prend et en fait de petits morceaux lesquels il attache au front d'autant de piliers qu'il y a en la maison, à fin que l'enfant susdit soit grand père de famille. »

<sup>2</sup> LÉRY. § XVII : « Si c'est un masle, il luy fera une petite espée de bois, un petit arc et de petites flesches empennées de plumes de perroquets : puis mettant le tout aupres de l'enfant... luy dira, mon fils, quand tu seras venu en aage, à fin que tu te venges de tes ennemis, sois adextre aux armes, fort, vaillant

main, comme un commencement et protestation de guerre et vengeance de leurs ennemis. Mais il y a une chose qui gaste tout : que auant que marier leurs filles, les peres et meres les prosternent au premier venu, pour quelque petite chose, principalement aux Chrestiens, allans par delà, s'ils en veulent user, comme nous auons ia dit. A ce propos de noz Sauuages nous trouuons par les histoires, aucun peuples auoir approché de telle façon de faire en leurs mariages. Seneque en une de ses epistres, et Strabon en sa Cosmographie escriuient que les Lydiens<sup>1</sup> et Armeniens auoyent de coustume d'enuoyer leurs filles aux riuages de la mer, pour là se prosternans à tous venans gaigner leurs mariages. Autant, selon Iustin, en faisoyent les vierges de l'isle de Cypre, pour gaigner leur douaire et mariage : lesquelles estans quittes || et bien iustifiées, offroyent par apres quelque chose à la deesse Venus. Il s'en pourroit trouuer auourd'huy par deça, lesquelles faisans grande profession de vertu et de religion, en feroient

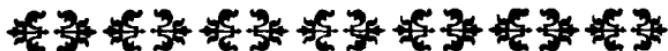
Fol. 81.

et bien aguerri. » Cet usage se retrouvait chez les Canadiens. V. H. PERROT. P. 31. « Si le pere est bon chasseur, il y fait mettre tous ses apiffements; quand c'est un garçon, il y aura un arc attaché; si c'est une fille, il n'y a que les apiffements simplement. »

<sup>1</sup> On peut ajouter les passages suivants : HÉRODOTE. Liv. IV. § 172, à propos des Nasamons. Id. Liv. I. § 199. — DIODORE. V. 18, à propos des îles Baléares. — MELA. I, 18, à propos des Au-ziles, tribu Ethiopienne. « Feminis solemne est, nocte, qua nubunt, omnium stupro patere, qui cum munere advenerint : et tum, cum plurimis concubuisse, maximum decus. »

bien autant ou plus, sans toutesfois offrir ne present ne châdelle. Et de ce ie m'en rapporte à la verité. Au surplus de la consanguinité en mariage, Saint Hierosme escrit, que les Atheniens auoyent de coustume marier les freres avec les sceurs et nō les tantes aux nepueux : ce qui est au contraire de noz Ameriques. Pareillement en Angleterre, une femme auoit iadis liberté de se marier à cinq hommes, et non au contraire. En outre nous voyons les Turcs et Arabes prendre plusieurs femmes : non pas qu'il soit honneste ne tolerable en nostre Christianisme. Conclusion noz Sauuages en usent en la maniere que nous auons dit, tellement que bien à peine une fille est mariée, ayant sa virginité : mais estans mariées elles n'oseroyent faire faute : car les maris les regardent de pres comme tachez de ialousie. Vray est qu'elle peut laisser son mari, quand elle est maltraitée : ce qui aduient souuent. Comme nous lisons des Egyptiens, qui faisoyent le semblable auant qu'ils eussent aucunes loix. En ceste pluralité de femmes dont ils usent, comme nous auons dit, il y en a une tousiours par sus les autres plus fauorisée, approchant plus pres de la personne, qui n'est tant subiecte au trauail comme les autres. Tous les enfants qui prouiennent en mariage de ces femmes, sont reputez legitimes, disants que le principal auteur de generation est le pere, et la mere non. Qui est cause que bien souuent ils font perir les enfans masles de leurs ennemis estants prisonniers, pour ce que tels enfants à l'aduenir pourroyent estre leurs ennemis.

*Les Sauuages  
ont plusieurs  
femmes.*



## CHAPITRE XLIII.

*Des ceremonies, sepulture, et funerailles qu'ils font à leurs decès.*

*Maniere des  
Sauuages  
d'ensepulturer  
les corps.*

**A**PRES auoir deduit les meurs, façon de viure, et plusieurs autres manieres de faire de noz Ameriques, reste à parler de leurs funerailles et sepultures. Quelque brutalité qu'ils ayēt, encores ont-ils ceste opiniō et coustume de mettre les corps en terre, apres que l'ame est separée, au lieu où le defunct en son viuant auoit pris plus de plaisir : estimans, ainsi qu'ils disent, ne le pouuoir mettre en lieu plus noble, qu'en la terre, qui produit les hômes, qui porte tant de beaux fruits, et autres richesses utiles et necessaires à l'usage de l'hôome. Il y a eu plusieurs anciennement trop impertinens que ces peuples sauuages, ne se soucians, que deviendroit leur corps, fust il exposé ou aux chiens ou aux oyseaux : comme Diogenes, lequel apres sa mort commanda son corps estre liuré aux oyseaux, et autres bestes, pour le manger, disant qu'apres sa mort son corps ne sentiroit plus de mal, et qu'il aimoit trop mieux que son corps servist de nourriture que de pourriture. Semblablemēt Lycurgus Legislateur des Lacedemo-

*Opinion de  
Diogenes de la  
sepulture du  
corps.*

niēs cōmanda espressemēt ainsi qu'escrit Seneque <sup>1</sup>, qu'apres sa mort son corps fust ietté en la mer. Les autres, que leurs corps fussent bruslez et reduits en cēdre. Ce pauure peuple quelque brutalité ou ignorāce qu'il ait, se mon || stre apres la mort de son parent ou amy sans cōparaison plus raisonnable que ne faisoyent anciennement les Parthes <sup>2</sup>, lesquels avec leurs loix telles quelles au lieu de mettre un corps en honorable sepulture, l'exposoient comme proie aux chiens et oyseaux. Les Taxilles à semblable iettoient les corps morts aux oyseaux du ciel, comme les Caspiens aux autres bestes. Les Ethiopiens iettoient les corps morts dedans les fleuves. Les Romains les bruloint et reduisoient en cendre, comme ont fait plusieurs autres nations. Par cecy peut l'on cognoistre que noz Sauuages ne sont point tant denués de toute honesteté qu'il n'y ait quelque chose de bon, consideré encore que sans foy et sans loy ils ont cest aduis, c'est à sçauoir autant que nature les enseigne. Ils mettent donc leurs morts en une fosse, mais tous assis, comme desia nous auons dit, en maniere que faisoient anciennement les Nasamones <sup>3</sup>. Or la sepulture des

Fol. 82.

<sup>1</sup> Cf. PLUTARQUE. *Lycurgue*. § 42.

<sup>2</sup> Ce sont les Perses plutôt que les Parthes qui avaient adopté ce singulier genre de sépulture : Zoroastre, leur législateur, l'avait expressément recommandé. Voir *Zend Avesta*. Passim. — Les derniers sectateurs de cette religion, les Parsis ou Guèbres, suivent encore cet usage. Voir *Tour du Monde*. n° 328.

<sup>3</sup> HÉRODOTE. IV, 190 : « Les Nasamons enterrent leurs morts assis, prenant bien garde, quand l'âme de l'un d'eux s'échappe, de le mettre sur son sēant, et de ne point le laisser mourir étendu sur le dos. »

*La sepulture  
des corps  
approuvée par  
la Sainte  
Escriture, et  
pourquoy.*

corps est fort bien approuvée de l'escriture sainte vieille et nouvelle, ensemble les ceremonys si elles sont deüement obseruées : tāt pour auoir esté vaisseaux et organes de l'ame diuine et immortelle, que pour donner esperance de la future resurrection : et qu'ils seroyent en terre comme en garde seure, attēdans ce iour terrible de la resurrection. On pourroit amener icy plusieurs autres choses à ce propos, et comme plusieurs en ont mal usé, les uns d'une façō, les autres d'une autre : que la sepulture honorablement celebrée est chose diuine : mais ie m'en deporteray pour le present, venant à nostre principal subiet. Dōques



entre ces Sauuages, si aucun pere de famille vient à deceder, ses femmes, ses proches parents et amis me-

neront un dueil merueilleux, non par l'espace de trois ou quatre iours, mais de quatre ou cinq moys. Et le plus grand dueil, est aux quatre ou cinq premiers iours. Vous les entendrez faire tel bruit et harmonie comme de chiens et chats : vous verrez tant hômes que femmes, couchez sur leurs couchettes pensiles, les autres le cul contre terre s'embrassans l'un l'autre comme pourrez voir par la presente figure <sup>1</sup> disans en leur lâgue, nostre père et amy estoit tant homme de bien, si vaillant à la guerre, qui auoit tant fait mourir de ses ennemis. Il estoit fort et puissant, il labouroit tant bien nos iardins, il prenoit bestes et poissons pour nous nourrir, helas il est trespassé, nous ne le verrons plus, sinon apres la mort avec noz amis, aux païs que nos *Pagés* nous disent auoir veux et plusieurs autres semblables parolles. || Ce qu'ils repeteront plus de dix mille fois, continuans iour et nuit l'espace de quatre ou cinq heures, ne cessans de lamentter. Les enfans du trespassé au bout d'un moys inuiteront leurs amis, pour faire quelque feste et solen-

*Dueil des  
Sauvages à la  
mort d'un père  
de famille.*

Fol. 83.

<sup>1</sup> Sur les coutumes funéraires des Tupinambas, on peut consulter THEVET. *Cosm. univ.* P. 925-926. « Ils le courbent en un bloc et monceau, dans le lict où il est decedé : tout ainsi que les enfans font au ventre de la mere, puis ainsi enveloppé, lié et garotté de cordes de cotton, ils le mettent dans un grand vase de terre, qu'ils courent d'un plat aussi de terre où le defunct vouloit se lauer... Ce fait ils le mettent dans une fosse ronde comme un puits, et profonde de la hauteur d'un homme ou enuiron, avec ung peu de feu et de farine, de peur, disent-ils, que le maling esprit n'en approche, et que si l'ame a faim qu'elle mange. »

nité à son honneur. Et là s'assembleront painturez de diuerses couleurs, de plumages, et autre equipage à leur mode, faisans mille passetemps et ceremonies.

*Oyseaux ayās  
semblable cry  
qu'un hibout.*

Le feray en cest endroit mention de certains oiseaux à ce propos <sup>1</sup>, ayans semblable cry et voix qu'un hibou de ce païs, tirant sur le piteux : lesquels ces Sauuages ont en si grande reuerence, qu'on ne les oseroyt toucher, disants que par ce chant piteux ces oyseaux plorent la mort de leurs amis : qui leur en fait auoir souuenance. Ils font donc estans ainsi assemblez et accoustrez de plumages de diuerses couleurs dāses, ieux, tabourinages, avec flustes faictes des os des bras et iambes de leurs ennemis, et autres instrumens à la mode du païs. Les autres, comme les plus anciens tout ce iour ne cessent de boire sans manger, et sont seruis par les femmes et parêtes du defunct. Ce qu'ils font, ainsi que ie m'en suis informé, est à fin d'eleuer le cœur des ieunes enfans, les emouuoir et animer à la guerre, et les enhardir contre leurs ennemis.

*Coustume  
des Romains et  
autres peuples  
aux funbrailles  
d'aucun citoyen.*

Les Romains auoyēt quasi semblable maniere de faire. Car apres le decès d'aucū citoyē qui auoit tra uailé beaucoup pour la Republique, ils faisoient ieux, pōpes, et chāts funebres à la louenge et honneur du defunct, ensemble pour donner exemple aux plus ieunes de s'employer pour la liberté et conseruation du païs. Pline <sup>2</sup> recite qu'un nommé Lycaon fut inuēteur de belles danses, ieux et chāts funebres, pompes et

<sup>1</sup> Voir plus loin, § 48.

<sup>2</sup> PLINE. *Hist. nat.* VII. 57.

obseques, que l'on faisoit lors es mortuaires. Pareillement les Argues, peuple de Grece, pour la memoire du furieux liô defait par Hercule faisoïêt des ieux funebres. Et Alexâdre le Grâd apres auoir veu le sepulchre du vaillant Hector <sup>1</sup>, en memoire de ses prouesses cõmanda, et lui feit plusieurs caresses et solennités. Il pourrois icy amener plusieurs histoires comme les Anciens ont diuersemêt obserué les sepultures, selõ la diuersité des lieux : mais pour eviter prolixité, suffira pour le present entêdre la coustume de noz Sauuages : pour ce que tant les Anciens, que ceux de nostre temps ont fait plusieurs exces <sup>2</sup> en pompes funebres, plus pour une vaine et mondaine gloire qu'autrement. Mais au contraire doibuent entêdre, que celles qui sont faictes à l'honneur du defunct et pour le regard de son ame, sont louables : la declarans par ce moyen immortelle, et approuuans la resurrection future.

Alexandre le  
Grand.

<sup>1</sup> ARRIEN. *Anabasis.* I. 12. Seulement il s'agit d'Achille et non d'Hector.

<sup>2</sup> M. BAUDRILLART a consacré de curieux articles au faste funéraire. Voir *Revue des deux Mondes*. Avril 1877.



*Des Mortugabes, et de la charité, de laquelle ils usent envers les estrāgers.*

*Mortugabes,  
logettes des  
Sauuages, et  
comme ils les  
bastissent.*

**P**uis qu'il est question de parler de noz Sauuages, nous dirōs encores quelque chose de leur façon de viure. En leur païs il n'y a villes, ne forteresses de grādeur, sinō celles que les Portugais et autres Chrestiens y ont basties, pour leur commodité. Les maisons ou ils habitent sont petites logettes, qu'ils appellent en leur langue *Mortugabes*, assemblées par hameaux ou villages, tels que nous les voyons en aucuns lieux par deça. Ces logettes sont de deux ou trois cens pas de long, et de largeur vingt pas, ou enuirō, plus ou moins : basties de bois, et couvertes de fueilles de palme, le tout disposé si naïfement, qu'il est impossible de plus. Chacune logette a plusieurs belles couvertures, mais basses, tellemēt qu'il se faut baisser pour y entrer, cōme qui voudroit passer par un guichet. En chacune y a plusieurs ménages : et en chacun pour luy et sa famille trois brassées de long. Le trouue encore cela plus tole-

rable que des Arabes et Tartares, qui ne bastissent *Arabes et Tartares n'ont* iamais maison permanente, mais errent çà et là comme *point de maison permanente.* vagabons : toutesfois ils se gouubernent par quelques loix : et noz Sauuages n'en ont point, sinon celles que nature leur a données. Ces Sauuages donc en ces maisonnettes, sont plusieurs ménages ensemble, au milieu desquelles chacū en son quartier, sont pēdus les licts à pilliers, forts et puissants, attachés en quarure, lesquels sont faits de bon cottō, car ils en ont abondance, que porte un petit arbre <sup>1</sup> *Arbres qui portent le cotton.* de la hauteur d'un homme, à la semblāce de gros boutō comme glās : differans toutesfois à ceux de Cypre, Malte et Syrie. Lesdits licts ne sont point plus espes qu'un linceul de ce païs : et se couchent là dedans tous nuds, ainsi qu'ils ont acoustumé d'estre. Ce lict en leur langue est appellé *Iny* <sup>2</sup>, et le coton dont il est fait, *Manigot.* Des deux costez du lict du maistre de la famille, les femmes luy font du feu le iour et la nuit : car les nuits sont aucunement froides. Chacun menage garde et se reserue une sorte de fruit gros

*Iny.  
Manigot.*

<sup>1</sup> LÉRY. § XIII : « Quant aux arbres portans le cotton, lesquels croissent en moyenne hauteur, il s'en trouue beaucoup en ceste terre du Brésil : la fleur vient en petites clochettes iaunes... mais quand le fruct est formé il a non seulement la figure approchante de la feine des fosteaux de nos forests, mais aussi quand il est meur, se fendant ainsi en quatre, le cotton en sort par tonneaux ou floquets gros comme esteuf : au milieu desquels il y a de la graine noire, etc. »—Cf. Description analogue dans H. STADEN. P. 321.

<sup>2</sup> Sur les *inys* ou *hamacs*, V. Description de Léry. § XVIII. — THEVET. *Cosm. univ.* P. 929.

comme un œuf d'astruche, qui est de couleur de noz cocourdes de par deça : estant en façon de bouteille persée des deux bouts, passant par le milieu un baston d'hebene, long d'un pied et demy. L'un <sup>1</sup> des bouts est planté en terre, l'autre est garny de beaux

*Arat, oyseau.* plumages d'un oyseau nommé *Arat*, qui est totalement rouge. Laquelle chose ils ont en tel honneur et

*Resuerie des Sauvages.* reputation, comme si elle le meritoit : et estiment cela estre leur *Toupan* : car quand leurs prophètes viennent vers eux, ils font parler ce qui est dedans, entendans par ce moyen le secret de leurs ennemis, et comme ils disent, sçauent nouuelles des ames de leurs amys decedez. Ces gens au tour de leurs maisons ne nourrissent aucun animaux domestiques, sinon quelques poules <sup>2</sup>,

*Poules.* encors bien rarement et en certains endroits seulement, où les Portugais premièrement les ont portées : car auparauant n'en auoyent eu aucune connoissance. Ils en tiennent toutesfois si peu de compte, que pour un petit cousteau, vous aurez deux poules. Les femmes n'ē mangeroient pour rien ayans toutesfois à grand déplaisir quand ils voyent || aucun Chrestien manger à un repas quatre ou cinq œufs de poule, lesquelles ils nōment *Arignane* : estimans que pour chacun œuf ils mangēt une poule, qui

<sup>1</sup> Sur les maracats Brésiliens, voir plus loin § LIV.

<sup>2</sup> LÉRY. § XI. « Estimans entre eux que les œufs qu'ils nomment arignan-rapia, soyent poisons : quand ils nous en voyoient humer, ils en estoient non seulement bien esbahis, mais aussi, disoyent-ils, ne pouuant auoir la patience de les laisser couuer, c'est trop grande gourmandise à vous, qu'en mangeant un œuf, il faille que vous mangiez une poule. »

suffiroit pour repaistre deux hommes. Ils nourrissent en outre des perroquets, lesquels ils châgēt en trafique aux Chrestiēs, pour quelques ferrailles <sup>1</sup>. Quant à or, et argent monnoyé, ils n'en usent aucunement. Iceux une fois entre les autres, ayans pris un nauire de Portugais, ou il y auoit grād nombre de pieces d'argent monnoyé, qui auoit esté apporté de Morpion, ils donnerent tout à un François, pour quatre haches et quelques petis cousteaux. Ce qu'ils estimoiēt beaucoup, et non sans raison, car cela leur est propre pour coupper leur bois, lequel auparauant estoient contraints de coupper avec pierres <sup>2</sup>, ou mettre le feu es arbres, pour les abatre : et à faire leurs arcs et fleches ils n'usoyent d'autre chose. Ils sont au surplus fort charitables, et autant que leur loy de nature le permet. Quāt aux choses qu'ils estiment les plus precieuses, cōme tout ce qu'ils reçoivent des Chrestiēs, ils en sont fort chiches : mais de tout ce qui croist en leur païs, non, comme alimens de bestes, fruits et poisson, ils en sont assez liberaux (car ils n'ont guere autre chose) non seulement par entre eux, mais aussi à toute nation, pour veu qu'ils ne leur soyent ennemis. Car incontinent qu'ils verront quelcun de loing arriuer en leur païs, ils luy presenteront viures, logis, et une fille pour son seruice, comme nous auons dit en quelque endroit. Aussi viendront à l'entour du peregrin femmes et filles

*Perroquets.*

*Nul usage d'or  
ou d'argent  
entre les  
Sauuages.*

*Charit des  
Sauuages l'un  
enuers l'autre.*

<sup>1</sup> P. GAFFAREL. *Histoire du Br̄sil Français.* P. 80.

<sup>2</sup> On aura remarqué cette curieuse constatation de l'âge de pierre en Amérique.

Prouerbe.

Fol. 86.

amises contre terre, pour crier<sup>1</sup> et plorer en signe de  
ioye et bien venue. Lesquelles si vous voulez endurer iettans larme, diront en leur lâgue. Tu sois le  
tresbië venu, tu es de noz bons amys, tu as prins si  
grand peine de nous venir voir, et plusieurs autres  
caresses. Aussi lors sera dedans son lict le patron de  
famille, plorant tout ainsi que les femmes. S'ils che-  
minent trête ou quarâte lieuës tant sur eau que sur  
terre, ils viuent en communauté. Si l'un en a, il en  
communiquerá aux autres, s'ilz en sont besoin : ainsi  
en font ilz aux estrangers. Qui plus est ce pauure  
peuple est curieux de choses nouuelles, et les admire  
(aussi selon le proverbe, ignorâce est mère d'admir-  
ation), mais encore d'avantage pour tirer quelque  
chose qui leur agrée des estrangers, sçauent si bien  
flatter, qu'il est malaisé à les pouuoir econduire. Les  
hommes premieremēt, quand on les visite à leurs  
loges et cabannes, apres les auoir saluez, s'approchent  
de telle assurance et fami || liarité<sup>2</sup>, qu'ils prendront

<sup>1</sup> Sur cet accueil singulier voir GANDAVO (*Santa Cruz*. P. 113) « Quand on va les visiter dans leurs villages, quelques filles échevelées s'approchent du voyageur, et le reçoivent avec de grandes lamentations, versant beaucoup de larmes et lui demandant où il est allé. » THEVET dans sa *Cosm. univ.* (P. 929), attribue ces larmes au plaisir éprouvé par les sauvages. Cf. LÉRY. § XVIII : « Les femmes venans à l'entour du lict, s'accroupissans les fesses contre terre, et tenans les deux mains sur leurs yeux, en pleurans de ceste façon la bienvenue de celuy dont sera question, elles diront mille choses à sa louange. » Cet usage s'est perpétué : Voir ORIGNY. *L'Homme ambricain*. II, 109.

<sup>2</sup> Léry fut ainsi reçu lors de sa première visite dans un village Brésilien, et il raconte sa surprise en termes amusants

incontinēt vostre bōnet ou chapeau, et l'ayant mis sur leur teste quelquefois plusieurs l'un apres l'autre, se regardent et admirēt, avec quelque opinion d'estre plus beaux. Les autres prendront vostre dague espée, ou autre cousteau si vous en auez, et avec ce menas-serōt de parolles et autres gestes leurs ennemis : bref ils vous recherchēt entierement, et ne leur faut riē refuser, autremēt vous n'en auriés seruice, grace, ne amitié quelconque : vray est qu'ils vous rendēt voz hardes. Autāt en font les filles et femmes plus encore flatteresses que les hommes, et tousiours pour tirer à elles quelque chose. Bien vray qu'elles se contentent de peu. Elles s'en viendront à vous de mesme grace que les hommes, avec quelques fruits, ou autres petites choses, dōt ils ont accoustumé faire presens, disans en leur langue, *agatouren*, qui est autant à dire comme tu es bon, par maniere de flatterie : *eori asse pia*, monstre moy ce que tu as, ainsi desireuses de quelques choses nouuelles, cōme petits mirouêrs, patenostres de voirre : aussi vous suyuent à grand troppe les petis enfans, et demādent en leur lâgage, *hamabe pinda*, dōne nous des haims, dont ils usent à prendre le poisson. Et sont bien appris à vous user de ce terme deuant dit *agatouren*, tu es bon, si vous

(§ xviii). « L'un ayant pris mon chapeau qu'il mit sur sa teste, l'autre mon espée et ma ceinture qu'il ceignit sur son corps tout nud, l'autre ma casaque qu'il vestit : eux di-ie, m'estourdissant de leurs crieries et courans de ceste façon parmi leurs villages avec mes hardes, non seulement ie pensois auoir tout pérdu, mais aussi ie ne sauois où i'en estois. »

leur ballez ce qu'ils demandent : sinon, d'un visage rebarbatif vous diront, *hippochi*, va, tu ne vaux rien, *dangaiapa aiouga*, il te faut tuer, avec plusieurs autres menasses et iniures : de maniere, que ils ne donnent qu'en donnant, et encore vous remarquent et recôgnissent à iamais pour le refus que vous leur aurez fait.



## CHAPITRE XLV.

*Description d'une maladie nommée Pians, à laquelle sont subiets ces peuples de l'Amérique, tant es isles que terre ferme.*



ACHANT bien qu'il n'y a chose depuis la terre iusques au premier ciel, quelque compassemēt et proportiō qu'il y ayt, qui ne soit subiette à mutation et continuelle alteration. L'air qui nous enuironne n'estant air simplemēt, ains composé, n'est tousiours semblable en tout tēps, ne en tout endroit, mais tantost d'une façōn tantost d'une autre : ioint que toutes maladies (comme nous dient

les medecins) viennent ou de l'air, ou de la maniere de viure : ie me suis aduisé de escrire une maladie fort familiere et populaire en ces terres de l'Amerique et de l'Occident, decouvertes de nostre tēps. Or ceste maladie appellée *Pians*, par les gens du païs, ne prouiet du vice de l'air, car il est de là fort bon et tēperé : ce que monstrent par experiēce les fruits que produit la terre avec le benefice de l'air (sans lequel n'i ne se fait, soit de nature ou artifice) aussi que la maladie prouenāt du vice de l'air offense autant le ieune que le vieux, le riche cōme le pauure, moyenāt toutefois la dispositiō interne. Reste dōc qu'elle prouienne de quelque maluersation, comme de trop frequenter charnellemēt l'homme avec la femme, attendu que ce peuple est fort luxurieux, charnel, et plus que brutal, les femmes specialemēt, car elles cherchent et pratiquent tous moyens à emouvoir les hommes au deduit. Qui me fait penser et dire estre plus que vraysemblable, telle maladie n'estre au || tre chose que ceste belle verolle aujourd'huy tant commune en nostre Europe, laquelle faussemēt on attribue aux François, comme si les autres n'y estoient aucunement subiets : de maniere que maintenant les estrangers l'appellent mal François<sup>1</sup>. Chacun scāit

*Sauvages,  
peuple fort  
luxurieux, et  
charnel.*

Fol. 87.

<sup>1</sup> On a longtemps disserté et on dissertra longtemps encore sur l'origine de la siphylis. Thevet paraît être dans le vrai quand il en attribue l'introduction en Europe à des soldats Espagnols qui avaient servi en Amérique. Cf. SANVAL. *Du mal de Naples*.— DE KOCH. *Nouvelles recherches sur l'origine et les premiers effets du mal de Naples*. Dissertations insérées dans le T. xi. P. 129-156 de la collection LEBER.

*Vraye origine de la verole.* combie véritablement elle luxurie en la France, mais non moins autre part : et l'ont prise premierement à un voyage à Naples, où l'auoyent portée quelques Espagnols de ces isles occidentales : car parauant qu'elles fussent decouvertes et subiettes à l'Espagnol, n'en fut onc mention, non seulement par deça mais aussi ne en la Grece, ne autre partie de l'Asie et Afrique. Et me souuient auoir ouy reciter ce propos quelquefois à defunct monsieur Syluius, medecin des plus doctes de nostre téps. Pourtant seroit à mon iugement mieux seant et plus raisonnable l'appeler mal Espagnol, ayant de là son origine, pour l'égard du païs de deça, qu'autremēt : car en Frāçois est *Verole pourquoy aussi nommée en François.* appellée verole pour ce que le plus souuent, selon le temps et les cōplexions, elle se manifeste au dehors à la peau par pustules, que l'on appelle veroles. Retournons au mal de noz Sauuages, et aux remedes dōt ils usent. Or ce mal prend les personnes tant Sauuages, cōme Chrestiens par delà de contagion ou attouchemēt, ne plus ne moins que la verole par deça : aussi a il mesmes symptomes et iusques là si dāgereux, que s'il est envieilli, il est malaisé de le guerir, mesme quelquefois les afflige iusques à la mort. Quant aux Chrestiens habitans en l'Amerique s'ils se frottent aux femmes, ils n'euaderont iamais qu'ils ne tombent en cest inconuenient, beaucoup plus tost que ceux du païs. Pour la curation, ensemble pour quelque alteration, qui bien souuent accompagne ce mal, ils font certaine decoction de l'escorce d'un arbre nōmé en leur lāgue *Hiuourahé*<sup>1</sup>, de laquelle

<sup>1</sup> LÉRY. §. XIII. « *Hiuouart*, ayant l'escorce de demi doigt d'espais

*Curatio de ceste maladie.*

*Hiuourahé, arbre.*

ils boisent avec aussi bon et meilleur succès, que de nostre gaiac : aussi sont plus aisez à guerir que les autres, à mon aduis pour leur temperature et complexion, qui n'est corrompue de crapules, comme les nostres par deça. Voila ce qui m'a semblé dire à propos en cest endroit : et qui voudra faire quelque difficulté de croire à mes parolles, qu'il demande l'opinion des plus sçauans medecins sur l'origine et cause de ceste maladie, et quelles parties internes sont tost offensées, où elle se nourrit : car i'en vois aujourd'huy plusieurs contradictiōs assez frivoles, (nō entre les doctes) et s'en treue bien peu, ce me semble, qui touchent au point, principalement de ceux qui entreprennent de la guerir : entre lesquels se trouuent quelques femmes, et quelques hommes autant ignorans, qui est cause de grands inconueniens aux pauures patiens, car au lieu de les guerir, ils les precipitent au goufre, et abysme de toute affliction. Il y a quelques autres ophthalmies (desquelles nous auons desia parlé) qui viennent d'une abundance de fumée, comme ils font le feu en plusieurs parts et endroits de leurs cases et logettes qui sont grandes pour ce qu'ils s'assemblent un grand nombre pour leur hebergemēt. Le sçay bien que toute ophthalmie ne viêt pas de ceste fumée, mais quoy qu'il en soit,

Sauvages  
affliger de  
ophthalmies, et  
d'où elles  
procedit.

Nō tout mal  
des ieux est  
ophthalmie.

et assez plaisant à manger, principalement quand elle vient fraîchement de dessus l'arbre est une espèce de gaiat. » THEVET. *Cosm. univ.* P. 935. « Le *Hiuourahé* est fort hault et grand, ayant l'escorce argentine, et par dedans tirant sur le rouge : son goust est comme salé, ainsi que celuy du reglissoe, la souche grosse, et les feuilles semblables à celles du tremble. »

elle vient tousiours du vice du cerueau, par quelque moyē qu'il ait offendé. Aussi n'est toute maladie d'ieux ophthalmie, cōme mesme l'ō peut voir entre les habitans de l'Amerique, dont nous parlons : car plusieurs ont perdu la veüe sans auoir inflammation quelconque aux ieus, || qui ne peut estre à mō iugement, que certaine humeur dedâs le nerf optique empeschant que l'esprit de la veüe ne paruieñe à l'oeil. Et ceste plenitude et abondance de matiere au cerueau, selon que i'en puis congnoistre, prouient

Fol. 88.

*Vent austral malsain.* de l'air et vêt austral, chaud et humide, fort familier par delà, lequel remplit aysement le cerueau : comme dit tresbien Hippocrates. Aussi experimentôs en nous mesmes par deça les corps humains deuenir plus pesans, la teste principalement, quand le vent est au midy. Pour guerir ce mal des ieus, ils coupent une branche de certain arbre fort mollet, cōme une espece de palmier, qu'ils emportent à leur maison, et en distillent le suc tout rougeatre dedans lœil du patient. Je diray encores que ce peuple n'est iamais subiet à lepre, paralysie, et ulceres, et autres vices exterieurs et superficiels, comme nous autres par deça : mais presque tousiours sains et dispos cheminêt d'une audace, la teste leuée comme un cerf. Voyla en passant de ceste maladie la plus dangereuse de nostre France Antarctique.

*Curatiō de ces ophthalmies.*



## CHAPITRE XLVI.

*Des maladies plus frequëtes en l'Amerique, et la  
methode qu'ils obseruët à se guerir.*

**L**n'y a celuy de tant rude esprit, qui n'entende bien ces Ameriques estre cōposez des quatre elemens, comme sont tous corps naturels, et par ainsi subiets à mesmes affections, que nous autres, iusques à la dissolution des elemens. Vray est que les maladies peuuēt aucunement estre diuerses, selon la temperature de l'air, de la maniere de viure. Ceux qui habitent en ce païs pres de la mer, sont fort subiets à maladies putredineuses, fieures, caterres et autres. En quoy sont ces pauures gens tant persuadez et abusez de leurs prophetes, dont nous auons parlé, lesquels sont appellez pour les guérir, quād ils sont malades : et ont ceste folle opinion, qu'ils les peuuent guerir. On ne sçauroit mieux comparer tels galans, qu'à plusieurs batteleurs empiriques, imposteurs, que nous auons par deça, qui persuadent aysement au simple peuple, et font profession de guerir toutes maladies curables et incurables. Ce que ie croiray fort bien, mais que science soit deuenue ignorance, ou au contraire. Doncques

*Folle opinion  
des Sauvages à  
l'endroit de  
leurs prophetes  
et de leurs  
maladies.*

Fol. 89.

*Methode de  
guerir les  
maladies  
observees entre  
les Sauvages.*

ces prophetes donnēt à entendre à ces bestiaux, qu'ils parlent aux esprits et ames de leurs parens, et que rien ne leur est impossible, qu'ils ont puissance de faire parler l'ame dedans || le corps. Aussi quand un malade ralle, ayant quelque humeur en l'estomac et poumons, laquelle par debilité, ou autrement il ne peut ietter, ils estimēt que c'est son ame qui se plaint. Or ces beaux prophetes, pour les guerir les suceront avec la bouche en la partie où ils sentiront mal, pensans que par ce moyen ils tirent et emportent la maladie <sup>1</sup> dehors. Ils se sucent pareillement l'un l'autre.

<sup>1</sup> Cet usage est fort répandu chez les nations sauvages. D'après le Père DOBRITZHOFFER (*Historia de Abiponibus*. Vol. II. P. 249), « Les Abipons appliquent leurs lèvres à la partie malade et la sucent, crachant après chaque succion. Par intervalles ils tirent leur haleine du fond même de leur poitrine et soufflent sur la partie malade du corps. Ils répètent alternativement ces succions et ces exhalaisons.... car ils croient que ces succions débarrassent le corps de toutes les causes de maladie. Les jongleurs encouragent constamment cette croyance par de nouveaux artifices, car, quand ils se préparent à sucer un homme malade, ils cachent dans leur bouche des épines, des insectes, des vers, puis les crachent après avoir sucé quelque temps, en disant au malade : Voici la cause de votre maladie. » Cf. SPIX ET MARTIUS. *Travelz in Brazil*. T. II. P. 77. — BRET. *Indian Tribes of Guiana* P. 364. « Après bien des momerries le sorcier tire de sa bouche quelque substance étrangère telle qu'une épine, un gravier, une arête de poisson ou un fil de métal que quelque méchant esprit a inséré dans la partie malade. Voir encore WILKES. *United states exploring expedition*. T. IV. P. 400. — SCHOOLCRAFT. *Indian Tribes*. Vol. I. P. 250. — CRANTZ. *History of Greenland*. Vol. I. P. 214. — Peut-être la trace de cette coutume s'est-elle perpétuée jusqu'à nous, quand nous disons à nos enfants : « Viens que je t'embrasse, et tu seras guéri ? »

mais ce n'est avec telle foy et opinion. Les femmes en usent autrement. Elles mettront un fil de coton long de deux pieds en la bouche du patiēt, lequel apres elles sucent, estimant aussi avec ce fil emporter la maladie. Si l'un blesse l'autre par mal ou autrement, il est tenu de luy sucer sa plaie, iusques à ce qu'il soit gueri : et ce pendant ils s'abstiennēt de certaines viādes, lesquelles ils estiment estre contraires. Ils ont ceste methode de faire incisiōs entre les espaulles, et en tirēt quelque quantité de sang : ce qu'ils font avec une espece d'herbe fort trenchante, ou biē avec dents de quelques bestes. Leur maniere de viure estās malades est, qu'ils ne donneront iamais à manger au patiēt, si premierement il n'en demande, et le laisseront plus tost languir un moys. Les maladies, comme i'ay veu, n'y sont tant frequentes que par deça, encores qu'ils demeurent nuds iour et nuit : aussi ne font-ils aucun excès à boire ou à manger. Premierement ils ne goutteront de fruit corrompu, qu'il ne soit iustement meur : la viande biē cuitte. Au surplus, fort curieux de congnoistre les arbres et fruits, et leurs proprietés pour en user en leurs maladies. Le fruit duquel plus cōmunement ils usent en leurs maladies, est nommé *nana* <sup>1</sup>, gros comme une

*Maniere de  
viure des patiēts  
et malades.*

*Nana, fruit  
fort excellent.*

<sup>1</sup> L'ananas fut très apprécié dès que les Européens le conurent. Léry n'hésite pas à affirmer sa supériorité sur les autres fruits (§ XIII) : « Quand les ananas sont venus à maturité, estans de couleur iaune azurée, ils ont une telle odeur de framboise que non seulement en allant par les bois et autres lieux où ils croissent, on les sent de fort loin, mais aussi quant au goust fondans en la bouche, et estans naturellement si doux

Fol. 90.  
moyenne citrouille, fait tout autour cōme une pomme de pin, ainsi || que pouvez voir par la présente figure. Ce fruit deuient iaune en maturité, lequel est merueilleusement excellent, tant pour sa douceur que sauveur, autant amoureuse que fin sucre, et plus. Il n'est possible d'en aporter par deça, sinon en confiture, car estant meur il ne se peut longuement garder. D'auantage il ne porte aucune graine : parquoy il se plante par certains petits reiets, comme vous diriez les greffes de ce païs à enter. Ainsi auat qu'estre meur il est si rude à manger, qu'il vous escorche la bouche. La fueille de cest arbrisseau, quād il croist, est semblable à celle d'un large ionc. Je ne veux oblier cōme par singularité entre les maladies d'une indisposition merueilleuse, que leur causent certains petis vers qui leur entrêt es pieds, appellez en leur langue *Tom* <sup>1</sup>, lesquels ne sont gueres plus gros que cirons : et croirois qu'ils s'engendrent et concréent dedans ces mesmes parties, car il y en a aucunesfois telle

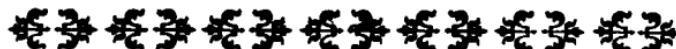
qu'il n'y a confitures de ce pays qui les surpassent. » GANDAVO (*Santa Cruz.* P. 57.) en fait aussi le plus grand cas : « Il n'y a pas de fruit dans notre patrie qui puisse lui être comparé. »

<sup>1</sup> LÉRY. § XI. U. SCHMIEDEL. Ouv. cit. P. 220. — HANS STADEN. (P. 311). « Les Sauvages nomment *attun* une espèce d'insecte plus petit qu'une puce, que la malpropreté engendre dans les cabanes. Ces insectes entrent dans les pieds, produisent une légère démangeaison et s'établissent dans les chairs presque sans qu'on les sente. Si l'on n'y fait pas attention, ils y produisent un paquet d'œufs de la grosseur d'un pois. » Cf. BIARD. *Voyage au Brésil. (Tour du Monde. no 81)* GOMARA. *Hist. gen. de las Indias.* P. 37. — THEVET. *Casm. univ.* P. 935.

multitude en un endroit, qu'il se fait une grosse tumeur comme une febue, avec douleur et demangeaison en la partie. Ce que nous est pareillement aduenu estans par delà, tellemēt que noz pieds estoient couuerts de petites bossettes, ausquelles quād sont creuées l'on trouue seullemēt un ver tout blāc avec quelque boue. Et pour obuier à cela, les gens du païs font certaine huile d'un fruit nōmē *hiboucoubu*, semblant une date, lequel n'est bon à manger : laquelle huille <sup>1</sup> ils reseruent en petits vaisseaux de fruits, nommés en leur langue *caramemo*, et en frottent les parties offensées : chose propre, ainsi qu'ils affermēt, contre ces vers. Aussi s'en oignent quelquefois tout le corps, quand ils se trouuent lassez. Ceste huile en outre est propre aux playes et ulceres, ainsi qu'ils ont cogneu par experience. Voila des maladies et remedes dont usent les Ameriques.

*Hiboucoubu,  
fruit et son  
usage.*

<sup>1</sup> D'après LÉRY (§ xi.) cette huile se nommerait *Courcq*.



## CHAPITRE XLVII.

*La maniere de traffiquer entre ce peuple. D'un oyseau nommé Toucan, et de l'espicerie du païs.*

*Traffique des Sauuages.*

**C**OMBIEN qu'en l'Amerique y ait diuersité de peuples Sauuages, néantmoins mais de diuerses lignes et factions, coustumiers de faire guerre les uns contre les autres : toutefois ils ne laissent de traffiquer tāt entre eux qu'avec les estrangers (specialement ceux qui sont pres de la mer) de telles choses que porte le païs. La plus grande traffique est de plumes d'astruches, garnitures despées faictes de pennaches, et autres plumages fort exquis. Ce que l'on apporte <sup>1</sup> de cent ou six vingts lieües, plus ou

<sup>1</sup> Les principaux articles d'exportation Brésilienne étaient en effet les plumes, le coton, les animaux et surtout les bois précieux. Quant aux articles d'importation c'étaient des pièces de toiles et de draps, de la quincaillerie, de la verroterie, des peignes et des miroirs. HANS STADEN (P. 110) les énumère avec soin: « Les sauvages dit-il, ajoutaient que les Français venaient tous les ans dans cet endroit, et leur donnaient des couteaux, des haches, des miroirs, des peignes et des ciseaux. » « On leur donnait, lissons-nous dans Ramusio (T. III. P. 355.) des bêches des couteaux et autres ferrailles, car ils estiment plus un clou

moins, ayant dedans les païs : grand quantité sembla-  
blement de colliers blancs et noirs : aussi de ces pierres  
vertes, lesquelles ils portent aux leures, comme nous  
auons dit cy dessus. Les autres qui habitent sus la  
coste de la mer, où traffiquent les Chrestiens, reçoivent  
quelques haches, couteaux, dagues, espées, et autres  
ferremens, patenostres de verre, peignes, miroüers et  
autres menues besongnes de petite valeur : dont ils  
traffiquent avec leurs voisins, n'ayans autre moyen,  
sinon donner une marchandise pour l'autre : et en  
usent ainsi. Donne moi cela, ie te donneray cecy,  
sans tenir long propos. Sur la coste de la marine, la  
plus frequente marchandise est le plumage d'un  
oyseau, qu'ils ap || pellent en leur langue Toucan <sup>1</sup>, le-  
quel descrirons sommairement, puis qu'il vient à propos.  
Cest oyseau est de la grandeur d'un pigeon. Il y en a  
une autre espece de la forme d'une pie, de mesme

Fol. 91.

*Description du  
Toucan, oyseau  
de l'Amérique.*

qu'un éca. » Ces articles sont encore mentionnés dans les  
contrats, passés entre armateurs et capitaines, que le temps a  
respectés. Cf. FRÉVILLE. *Commerce maritime de Rouen.* T. I.  
Passim. GAFFAREL. *Histoire du Brésil Français.* P. 75-80.

<sup>1</sup> Les plumes du toucan étaient fort estimées par les Américains. Cet oiseau est encore aujourd'hui fort recherché par les sauvages du Brésil : Ils en font des coiffures où ils mêlent ses plumes à celles de l'ara. Ces coiffures ont une valeur symbolique : M. DE CASTELNAU (Ouv. cité. T. I. P. 447) eût occasion de voir dans la province de Goyaz, parmi les Indiens Chambious, plusieurs coiffures en plumes, de formes diverses, qui excitèrent son admiration. On les conservait dans une cabane sacrée, et si par malheur une femme avait tenté de les admirer ou simplement de les voir, une mort immédiate suivait, puis ce sans-lége. Cf. F. DENIS. *Arte plumaria.* LÉRY. § XI.

plumage que l'autre : c'est à scauoir noirs tous deux hors-mis autour de la queue, où il y a quelques plumes rouges, entrelacées parmi les noires, soubs la poitrine plume iaune enuiron quatre doigts, tant en longueur que largeur : et n'est possible trouuer iaune plus excellent que celuy de cest oiseau : au bout de la queüe il y a petites plumes rouges comme sang. Les Sauuages en prennent la peau, à l'endroit qui est iaune, et l'accommodent à faire garnitures d'espées à leur mode, et quelques robes, chapeaux, et autres choses. I'ay rapporté un chapeau fait de ce plumage, fort beau et riche, lequel a esté présent à au Roy, comme chose singuliere. Et de ces oyseaux ne s'en trouue sinon en nostre Amerique, prenāt depuis la riuiere de Plate iusques à la riuiere des Amazones. Il s'en trouue quelques uns au Peru, mais ne sont de si grande corpulēce que les autres. A la nouvelle Espaigne, Floride, Messique, Terreneuve, il ne s'en trouue point, à cause que le pays est trop froid, ce qu'ils craignent merueilleusement. Au reste cest oyseau ne vit d'autre chose parmy les bois où il fait sa residēce, sinon de certains fructz prouenans du païs. Aucuns pourroient penser qu'il fust aquatique, ce qui n'est vraysemblable, cōme i'ay veu par expriēce. Au reste cest oyseau est merueilleusemēt difforme et mōstrueux, ayant le bec <sup>1</sup> plus gros et plus lōg quasi que le reste du corps. I'en ay aussi apporté

<sup>1</sup> Sur le bec du toucan, voir LÉRY. § xi. — THEVET. *Cosm. univ.* P. 938. — BELON. *Histoire de la nature des oiseaux.* Liv. iii. § xxviii. P. 184.

un qui me fut donné par de là, avec les peaux de plusieurs de diuerses couleurs, les unes rouges cōme une escarlatte, les autres iaunes, azurées, et les autres d'autres couleurs. Ce plumage dōc est fort estimé entre noz Ameriques, duquel ils traffiquent ainsi que nous auōns dit. Il est certain qu'auāt l'usage de monnoye on traffiquoit ainsi une chose pour l'autre, et consistoit la richesse des hommes, voire des Roys, en bestes, comme chameaux, moutons et autres. Et qu'il soit ainsi, vous en avez exemples infinis, tant en Berose qu'en Diodore : lesquels nous recitent la maniere que les anciens tenoyent de traffiquer les uns avec les autres, laquelle ie trouue peu differente à celle de noz Ameriques et autres peuples barbares. Les choses donc anciennemēt se bailloient les unes pour les autres, comme une brebis pour du blé, de la laine pour du sel. La traffique, si bien nous considerōs, est merueilleusemēt utile, outre qu'elle est le moyen d'entretenir la société ciuile. Aussi est elle fort celebrée par toute natiō. Pline <sup>1</sup> en son septième en || attribue l'inuention et premier usage aux Pheniciens. La traffique des Chrestiēs avec les Ameriques, sont monnes, bois de bresil, perroquets, coton, en châge d'autres choses, comme nous auons dit <sup>2</sup>. Il s'apporte aussi de la certaine espice qui est la graine d'une herbe ou arbrisseau de la hauteur de trois ou quatre pieds. Le fruit ressemble à une freze de ce païs, tant en couleur que autrement. Quand il

Singularitez  
apportées par  
l'auteur de  
l'Amerique en  
France.

Permutation  
des choses auāt  
l'usage de la  
monnoye.

Utilité de la  
traffique.

Fol. 92.

Quelle est la  
traffique des  
Crestiēs avec  
les Ameriques.  
Espece d'espice.

<sup>1</sup> PLINE. H. N. VII, 57.

<sup>2</sup> P. GAFFAREL. *Histoire du Brésil Français.* P. 75-81.

est meur il se trouue dedans une petite semence comme fenoil. Noz marchans Chrestiens se chargēt de ceste maniere d'espice, non toutefois si bonne que la maniguette qui croist en la coste de l'Ethiopie, et en la Guinée : aussi n'est elle à comparer à celle de Calicut, ou de Taprobane. Et noterés en passant, que quand l'on dit l'espicerie de Calicut, il ne faut estimer qu'elle croisse là totalement, mais bien à cinquante lieues loing, en ie ne scay quelles isles, et

*Espicerie de Calicut.* specialemēt en une appellée Corchel <sup>1</sup>. Toutefois Calicut est le lieu principal où se mene toute la trafrique en l'Inde de Leuant : et pour ce est dite espicerie de Calicut. Elle est donc meilleure que celle de nostre Amerique. Le roi de Portugal <sup>2</sup>, comme chacun peut entendre, reçoit grand emolument de la traffique qu'il fait de ces espiceries, mais non tant que le tēps passé : qui est depuis que les Espagnols ont decouvert l'isle de Zebut <sup>3</sup>, riche et de grande estēdue, laquelle vous trouuez apres auoir passé le destroit de Magellā. Ceste isle porte mine d'or, gimbēbre, abondance de porceleine blanche. Apres ont découvert Aborney <sup>4</sup>, cinq degrez de l'équinoctial,

*Isle de Zebut.*

*Aborney.*

<sup>1</sup> On ne sait quelle est cette île de Corchel. Peut-être Thevet a-t-il ainsi défiguré le nom de Cochinchina, qui est en effet voisin de Calicut.

<sup>2</sup> Sur la grandeur et la décadence coloniale du Portugal on peut consulter RAYNAL, *Histoire philosophique des deux Indes*. — BOUCHOT, *Histoire du Portugal*. LA POPELLINIÈRE, *Histoire des trois mondes*.

<sup>3</sup> Zébut correspond à Cébu, une des Philippines, découvertes en 1522 par Magellan, qui y fut tué.

<sup>4</sup> Sans doute Bornéo.

et plusieurs isles des noirs, jusques à ce qu'ils sont paroens aux Moluques, qui sont Tidore<sup>1</sup>, Ternate, Mate et Machian, petites isles asses pres l'une de l'autre : comme vous pourriez dire les Canaries, desquelles auons parlé. Ces isles distantes de nostre France plus de cent octante degrez, et situées droit au Ponent, produisent force bonnes espiceries, meilleures que celles de l'Amerique sans comparaison. Voila en passant des Moluques, apres avoir traité de la trafique de nos sauages Ameriques.

*Isles de  
Moluques et de  
l'espicerie  
qui en viennent.*



## CHAPITRE XLVIII.

### *Des oyseaux plus communs en l'Amerique.*

 NTRÉ plusieurs genres d'oyseaux que nature diuersement produit, descourant ses dons par particulières proprietez, dignes certes d'admiration, lesquelles elle a baillé à chacun animal

<sup>1</sup> On a reconnu les noms modernes de Tidor et Ternate. Mate et Machian paraissent correspondre aux flots de Moti et Makian à l'ouest de Gilolo.

Description  
du Carinde,  
oyseau de  
excellente beauté.

Fol. 93.

vivant, il ne s'en trouue un qui excede en perfection et beauté, cestuicy, qui se voit coustumierement en l'Amerique, nommé des Sauuages *Carinde*<sup>1</sup>, tant nature se plaisoit à portraire ce bel oyseau, le reuestant d'un si plaisant et beau pennage qu'il est impossible n'admirer telle ouuriere. Cest oyseau n'excede point la grandeur d'un corbeau : et son plumage depuis le ventre iusques au gosier, est iaune comme fin or : les œilles et la queüe laquelle il a fort longue, sont de couleur de fin azur. A cest oyseau se trouue un autre semblable en grosseur, mais different en couleur : car au lieu que l'autre a le plumage iaune, cestuy cy l'a rouge, comme fine escarlatte, et le reste azuré. Ces oyseaux sont especes de perroquets, et de mesme forme tāt en teste, becs, que pieds. Les Sauuages du païs les tienēt fort chers à cause que trois ou quatre fois l'année ils leur tirēt les plumes<sup>2</sup>, pour en faire chapeaux, garnir boucliers, espées de

<sup>1</sup> Le Carindé est appelé Canidé par LÉRY (§ xi). Sa description est à peu près identique : « Ayant tout le plumage sous le ventre et à l'entour du col aussi iaune que fin or, le dessus du dos, les aisles et la queüe, d'un bleu si naïf qu'il n'est pas possible de plus, estant aduis qu'il soit vestu d'une toile d'or par dessous et emmantelé de damas violet figuré par dessus. » Cf. THEVET. *Cosm. univ.* P. 85. GANDAVO. *Santa Cruz.* P. 85.

<sup>2</sup> Ni Léry ni Thevet n'ont indiqué la méthode indienne pour prendre ces oiseaux. BELON l'a donnée (*Hist. de la nature des oyseaux.* P. 297) : « Les sauvages du Brésil ont des flesches moult longues, au bout des quelles ils mettent un bourlet de cotton à fin que tirant aux papegaux ils les abattent sans les nauurer. » Cf. YVES D'EVREUX. *Voyage au nord du Brésil.* P. 204.

bois, tapisseries et autres choses exquises, qu'ils font coutumieremēt. Les dits oyseaux sont si priuez, que tout le iour se tiennēt dans les arbres, tout autour des logettes des Sauuages. Et quād ce viēt sur le soir, ces oyseaux se retirēt les uns dās les loges, les autres dans les bois : toutefois ne faillett iamais à retourner le lendemain, ne plus ne moins que font noz pigeons priuez, qui nidifient aux maisons par deça. Ils ont plusieurs autres especes de perroquets tous differens de plumage les uns des autres. Il y en a un plus verd que nul autre, qui se trouue par delà, qu'ils nōment *Aiouroub* <sup>1</sup> : autres ayans sur la teste petites plumes azurées, les autres vertes, que nōment les Sauuages, *Marganas*. Il ne s'en trouue point de gris comme en la Guinée, et en la haute Afrique. Les Ameriques tiennent toutes ces especes d'oyseaux en leurs loges, sans estre aucunement enfermez, comme nous faisons par deça : i'entens apres les auoir appriuoisez de ieunesse à la maniere des Anciens, comme dit Pline au liure dixieme de son histoire naturelle, parlât des oyseaux : où il afferme que Strabon a esté le premier qui a mōstré à mettre les oyseaux en cage lesquels parauant auoyent toute liberté d'aller et venir. Les femmes specialemēt en nourrissent quelques uns semblables de stature et couleur aux loriōs de par deça, lesquels elles tiennent fort chers, iusques à les appeller en leur langue, leurs amis <sup>2</sup>. Dauantage nos

*Aiouroub  
oyseau verd.*

*Marganas.*

*Qui fut le  
premier qui a  
mis les oyseaux,  
en cage.*

<sup>1</sup> Sur les aiouroubs, appellés aiourous par Léry, voir le § xi de LÉRY.

<sup>2</sup> Amusant récit de LÉRY (§ xi) sur la grande affection que

Ameriques apprennent à ces oyseaux à parler en leur sanguine, comme à demander de la farine, qu'ils font de racines : ou bien leur apprennent le plus souuent à dire et proferer qu'il faut aller en guerre contre leurs ennemis, pour les prendre, puis les manger, et plusieurs autres choses. Pour rien ne leur dōneroient des fruits à māger, tant aux grands qu'aux petis : car telle chose (disent ils) leur engendrēt un ver, qui leur perce le cœur. Il y a multitude d'autres perroquets sauvages, qui se tiennent aux bois, desquels ils tuent grande quātité à coups de flesches, pour māger. Et font ces perroquets leurs nids <sup>1</sup> au sommet des arbres, de forme toute ronde, pour crainte des bestes piquantes. Il a esté un temps que ces oyseaux n'estoient congneuz aux anciēs Romains et autres païs de l'Europe, sinon depuis (comme aucūs ont voulu dire) qu'Alexandre le Grand enuoya son lieutenant Onesicrite en l'isle Trapobane, lequel en apporta quelque nombre : et depuis se multiplierent si bien, tant au païs de Leuant qu'en Italie,

*Abōdace de  
perroquets en  
l'Amerique.*

*Depuis quel  
temps avons eu  
cognoscience des  
perroquets.*

portait une Brésilienne à son perroquet : « Aussi ceste femme sauüage l'appelant son *Chērimbané*, c'est-à-dire, chose que i'aime bien, le tenoit si cher que quand nous le lui demandions à vendre, et que c'est quelle en vouloit, elle respondeoit par moquerie, *moca-ouassou*, c'est-à-dire, une artillerie, tellement que nous ne le sceusmes iamais auoir d'elle. » GANDAVO (*Santa Cruz*. P. 85) rapporte qu'ils préféraient un perroquet apprivoisé à deux ou trois esclaves.

<sup>1</sup> LÉRY (§ xi) s'inscrit en faux contre ce passage : « Ayant veu le contraire en ceux de la terre du Brésil, qui les font tous en des creux d'arbres, en ronds et assez durs, i'estime que c'a esté une faribole et conte fait à plaisir par l'auteur de ce livre. »

et principalemēt à Rome, cōme dit Columelle au liure troisieme des dits des Anciēs, que Marcus Porcius Cato (duquel la vie et doctrine fut exemple à tout le peuple Romain) ainsi cōme se sentāt scandalisé, dist un iour au Senat : O peres cōscripts, o Rome malheureuse, ie ne sçay plus en quel tēps nous sommes tōbez, depuis que i'ay veu en Rome telles monstruositez, c'est à sçauoir les hommes porter perroquets sur leurs mains, et veoir les femmes nourrir et auoir en delices les chiens. Retournons à noz oyseaux, qui se trouuent par delà, d'autre espece et fort estranges (comme est celuy qu'ils appellent Toucan, duquel nous auons parlé cy deuant) tous differens à ceux de nostre hemisphère : comme pouuez plus clerement voir par ceux qui nous sont representez en ce liure, et de plusieurs autres, dont i'ay apporté quelques corps garniz de plumes, les unes iaunes, rouges, vertes, pourprées, azu||rées, et de plusieurs autres couleurs : qui ont esté presentez au Roy, comme choses singulieres, et qui n'auoyent oncques esté veues par deça. Il reste à descrire quelques autres oyseaux assez rares et estranges : entre lesquels se trouue une espece de mesme grandeur et couleur que petis corbeaux, sinon qu'ils ont le deuant de la poitrine rouge, comme sang et se nomme *Panou* <sup>1</sup>, son bec est cendré, et ne vit d'autre chose, sinon d'une espece de palmier, nommē *Jera-huua*. Il s'en trouue d'autres grans comme noz

*Exclamation  
de Marcus Cato  
cōtre les delices  
de son tēps.*

Fol. 94.

*Panou,  
oyseau estrange.  
Jerahuua espece  
de palmier.*

<sup>1</sup> LÉRY donne une description à peu près identique du panou et du quapian ( § xi ).

merles, tous rouges comme sang de dragon, qu'ils  
*Quiapiâ, oyseau* nomment en leur langue *Quiapian*. Il y a une autre  
espece de la grosseur d'un petit moineau, lequel est  
tout noir, viuant d'une façon fort estrange. Quand il  
est soul de formis, et autre petite vermine qu'il  
mange, il ira en quelque arbrisseau, dans lequel il ne  
fera que voltiger de haut en bas, de branche en  
brâche sans auoir repos quelconque. Les Sauuages le

*Annou, oyseau.* nômêt *Annou*. Entre tous les oyseaux qui sont par  
delà, il s'en trouue encore un autre que les Sauuages  
ne tueroient ou offendroient pour chose quelconque.

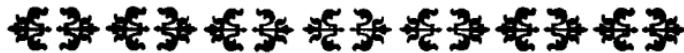
*Autre espece  
d'oyseau.* Cest oyseau a la voix fort esclatâtre et piteuse<sup>1</sup>,  
côme celle de nostre Chatuant : et dient ces pauures  
gês que son chât leur fait recorder leurs amis morts  
estimans que ce sont eux qui leur enuoyent, leur  
portant bonne fortune, et mauuaise à leurs ennemis.  
Il n'est pas plus grand qu'un pigeon ramier, ayât  
couleur cêdrée, et viuât du fruit d'un arbre qui s'appelle *Hiuourahé*. Je ne veux oublier un autre oyseau

*Hiuourahé,  
arbre.*

<sup>1</sup> LÉRY (§ XI). « Nos pauvres Tououpinambaouits l'entendant crier plus souuent de nuict que de iour, ont ceste resuerie imprimée en leur cerveau, que leurs parens et amis trespasser en signe de bonne aduenture et surtout pour les accourager à se porter vaillement en guerre contre leurs ennemis, leur envoient ces oiseaux. » Cf. YVES D'EVREUX. (*Voyage au nord du Brésil*. P. 281) : « Il y a aussi de certains oiseaux nocturnes, qui n'ont point de chant, mais une plainte moleste et facheuse à ouyr, fuyards et ne sortent des bois appelez par les Indiens *ouyra giopari*, les oiseaux du diable. » Cette croyance aux oiseaux prophétiques s'est conservée chez les Guaycourous, mais la plupart des indigènes se bornent à croire que ces oiseaux leur annoncent l'arrivée d'un hôte.

nōmé Goñabuch<sup>1</sup>, qui n'est pas plus gros qu'un *Gonambuch*, petit cerf volant, ou une grosse mousche : lequel oyseau fort petit neantmoins qu'il soit petit, est si beau à le voir, qu'il est impossible de plus. Son bec est longuet et fort menu, et sa couleur grisâtre. Et combien que ce soit le plus petit oyseau, qui soit (côme ie pense) soubs le ciel, neantmoins il chante merueilleusement bien et est fort plaisant à ouyr. Je laisse les oyseaux d'eau douce et salée, qui sont tous differens à ceux de par deça, tant en corpulence qu'en varieté de plumages. Je ne doute, Lecteur, que noz modernes autheurs des liures d'oyseaux, ne trouuent fort estrange la description que i'en fais, et les pourtraits que ie t'ai representez. Mais sans honte leur pourras reputer cela à la vraye ignorance qu'ils ont des lieux, lesquels ils n'ont iamais visité, et la petite congoissance qu'ils ont pareillement des choses estrangeres. Voyla donc le plus sommairement qu'il m'a été possible, d'escrire des oyseaux de nostre France Antarctique, et ce que pour le temps que nous y auons seiourné, auons peu obseruer.

<sup>1</sup> THEVET. *Cosm. univ.* P. 939. Charmante description de LÉRY : « Ayant le bec et gosier touiuors ouuert, si on ne l'oyoit et voyoit par expérience, on ne croiroit iamais que d'un si petit corps il peut sortir un chant si franc et si haut, voir diray si clair et si net qu'il ne doit rien au rossignol. »



## CHAPITRE XLIX.

*Des venaisons et sauvagines que prennent ces  
Sauvages.*

*Mode des  
Ameriques à  
prédre bestes  
sauuages.*

Fol. 95.

*Sanglier de  
l'Amerique.*

**L**e me semble n'estre hors de propos, si je recite les bestes qui se trouuent es bois et montagnes de l'Amerique, et comme les habitans du païs les prennēt pour leur nourriture. Il me souuiêt auoir dit en quelque endroit, comme ils ne nourissent aucun animaux domestiques, mais se nourrist par les bois grande quantité de sauvages, comme cerfs, biches, sangliers, et autres. Quand ces bestes se detraquent à l'escart pour chercher leur vie, ils vous feront une fosse profonde couverte de feuillages, au lieu auquel la beste || hantera le plus souuent, mais de telle ruse et finesse, qu'à grand peine pourra eschapper : et la prendrōt toute viue, ou la feront mourir là dedans, quelquefois à coups de flesches. Le sanglier <sup>1</sup> est trop

<sup>1</sup> D'après LÉRY (§ xi), le sanglier brésilien se nomme le *Taiassou*. On lui donne plus communément le nom de pécari. Cf. GANDAVO. *Santa Cruz*. P. 67. — GOMARA. *Hist. gen. Ind.* § 205.

plus difficile. Iceluy ne ressemble du tout le nostre, mais est plus furieux et dangereux : et a la dent plus longue et apparente. Il est totalement noir et sans queüe, d'autant il porte sur le dos un euent semblable de grandeur à celuy du marsouïn, avec lequel il respire en l'eau. Ce porc sauvage iette un cry fort espoventable, aussi entend t'on ses dents claquer et faire bruit, soit en mangeat ou autrement. Les Sauvages nous en amenerent une fois un lié, lequel toutes-fois eschappa en nostre presence. Le cerf <sup>1</sup> et la biche n'ont le poil tant uni et delié comme par deça, mais fort boureux et tressonné, assez long toutefois. Les cerfs portent cornes petites au regard des nostres. Les Sauvages en font grande estime pource qu'apres avoir percé la leure à leurs petis enfans, ils mettront souuent dedâs le pertuis quelque pièce de ceste corne de cerf, pour l'augmenter, estimans qu'elle ne porte venin aucun : mais au contraire elle repugne et empesche qu'à l'endroit ne s'engendre quelque mal. Pline <sup>2</sup> affirme la corne de cerf estre remede et antidote contre tous venins. Aussi les medecins la mettent entre les medicamens cordiaux, comme roborant et confortant l'estomac de certaine proprieté, comme l'iuoire et autres. La fumée de ceste corne bruslée a

*Cerf de  
l'Amérique.*

*Propriété de la  
corne de cerf.*

<sup>1</sup> LÉRY (§ x) les nomme *seouassous* : « mais, outre qu'il s'en faut beaucoup qu'ils soyent si grans que les nostres, et que leurs cornes aussi soyent sans comparaison plus petites, encore different ils en cela qu'ils ont le poil aussi grand que celuy des cheures de par deça. »

<sup>2</sup> PLINE. H. N. xxxviii. 46, 64.

puissance de chasser les serpens. Aucuns veulent dire que le cerf fait tous les ans cornes nouvelles : et lors qu'il est destitué de ses cornes, se cache, mesmes quand les cornes luy veulent tomber. Les anciens ont estimé à mauuais presage la rencôtre d'un cerf et d'un lieure : mais nous sommes tout au contraire, aussi est ceste opinion folle superstitieuse et repugnante à nostre religion. Les Turcs et Arabes sont encores aujourd'huy en cest erreur. A ce propos noz Sauuages se sont persuadez une autre resuerie <sup>1</sup>, et sera bien subtil qui leur pourra dissuader : laquelle est, qu'ayans pris un cerf ou biche, ils ne les ose-roient porter en leurs cabannes, qu'ils ne leur ayent couppé cuisses et iâbes de derriere, estimans que s'ils les portoyent avec leurs quatre membres, cela leur osteroit le moyen à eux et à leurs enfans de pouuoir prendre leurs ennemis à la course : outre plusieurs

*Resuerie des  
Sauuages.*

<sup>1</sup> Cette opinion était fort répandue chez tous les Américains. Ainsi les Caraïbes ne voulaient manger ni cochons ni tortues parce qu'ils craignaient que leurs yeux ne devinssent aussi petits que ceux de ces animaux ; les Dacotahs mangent encore le foie des chiens afin d'acquérir leur sagacité et leur courage. Les Esquimaux sont même persuadés que les qualités corporelles des Européens se communiquent à leurs vêtements, et ils récoltent les vieilles semelles des matelots norwégiens ou Danois, qu'ils font porter aux femmes stériles. LUBBOCK. *Origines de la Civilisation.* P. 18. Curieux passage de BRETT. *Indian Tribes of Guiana.* P. 355. « Les Acawoios et les Caraïbes, quand ils attendent l'accouchement de leurs femmes, s'abstiennent de certaines sortes de viandes, de peur que l'enfant qui va naître ne s'en ressente mystérieusement. »

resueries, dont leur cerueau est perfumé. Et n'ont autre raison, sinon que leur grād Charaïbe leur a fait ainsi entendre : aussi que leurs Pagès et medecins le defendant. Ils vous ferōt cuire <sup>1</sup> leur venaison par pieces, mais avec la peau : et apres qu'elle est cuitte sera distribuée à chacū menage, qui habitent en une loge tous ensemble, cōme escoliers aux colleges. Ils ne māgeront iamais chair de beste rauissante, ou qui se nourrisse de choses impures, tāt priuée soit elle : aussi ne s'efforcerōt d'appriuoiser telle beste, cōme une qu'ils appellent *Coaty* <sup>2</sup>, grande come un regnard de ce païs, ayāt le museau d'un pied de long, noir cōme une taupe, et menu cōme celuy d'un rat : le reste enfumé, le poil rude, la queüe gresle cōme celle d'un chat sauvage, moucheté de blanc et noir, ayant les oreilles comme un regnard. Ceste beste est rauissēte, et vit de proye autour des ruisseaux. En oultre se trouue là une espece de faisans <sup>3</sup>, gros comme chappons mais de plumage noir, hors-mis la

*Description du Coaty, animal estrange.*

*Especie de faisant.*

<sup>1</sup> C'est ce qu'on nomme le *boucan*. Ce mode de cuisson est encore en usage chez toutes les peuplades américaines.

<sup>2</sup> Le coati ou agouty a été décrit par LÉRY (§ xi). Aussi bien sur tous ces animaux américains on peut consulter ROULIN. *Causeries sur l'Histoire naturelle*. P. 41-79.

<sup>3</sup> Ces prétendus faisans sont tout bonnement les dindons qui ne commencèrent à être connus en Europe qu'au XVI<sup>e</sup> siècle. CHAMPIER, qui publia en 1560 son traité *De re cibaria*, parle en ces termes des dindons : « Depuis peu d'années, il nous est arrivé en France certains oiseaux étrangers qu'on appelle poules d'Inde, nom qui leur a été donné parce qu'ils ont été pour la première fois transportés dans nos climats des îles indiennes qui viennent d'être découvertes. »

Fol. 96. teste, qui est grisatre ayant une petite creste rouge pendante comme celle d'une petite poule d'Inde, et les pieds || rouges. Aussi y a des perdris nommées en leur langue *Macouacanna*, qui sont plus grosses que les nostres. Il se trouve d'avantage en l'Amérique

*Macouacaña,*  
*espèce de perdris*  
*Tapibire,*  
*animal.*

grande quantité de ces bestes, qu'ils nomment *Tapibire*, désirées et recommandables pour leur deformité. Aussi les Sauvages les poursuivent à la chasse, non seulement pour la chair qui est tresbonne, mais aussi pour les peaux dont ces Sauvages font boucliers, desquels ils usent en guerre. Et est la peau de ceste beste si forte, qu'à grāde difficulté un trait d'arbaleste la pourra percer. Ils les prennēt ainsi que le cerf et le sanglier, dont nous auōs parlé n'agueres. Ces bestes :

*Description*  
*du Tapibire.*

sont de la grandeur d'un grand asne, mais le col plus gros, et la teste cōme celle d'un taureau d'un an : les dents tranchâtes et agues : toutesfois elle n'est dangereuse. Quād on la pourchasse, elle ne fait autre resistance que la fuite, cherchant lieu propre à se cacher, courant plus legerement que le cerf. Elle n'a point de queüe, sinō bien peu, de la longueur de trois ou quatre doigts, laquelle est sans poil, cōme celle de l'Agoutin. Et de telles bestes sans queüe se trouve grande multitude par de là. Elle a le pié

<sup>1</sup> GANDAVO (*Santa Cruz*. P. 68) : « Ces animaux ressemblent à des mules, mais ils ont la tête plus déliée, et les lèvres allongées comme une trompe. Leurs oreilles sont rondes et la queue courte ; ils sont cendrés sur le corps et blancs sur le ventre. Leur chair a tellement le goût du bœuf qu'on ne peut distinguer l'une de l'autre. » Cf. THÉVENET. *Carr. univ.* P. 937.  
— LÉRY. § xi.

forchu, avec une corne plus longue, autant presque deuant cōme derrière. So poil est rougeatre, cōme celuy d'aucunes mules ou vaches de par deça : et voila pourquoy les Chrestiens qui sont par de là, nomment telles bestes vaches, non différentes d'autre chose à une vache, hors-mis quelle ne porte point de cornes : et à la vérité, elle me semble participer autat de l'asne que de la vache : car il se trouue peu de bestes d'especes diuerses, qui se ressemblent entierement sans quelque grande difference. Comme aussi des poissons, que nous auons veu sur la mer à la coste de l'Amerique, se presenta un entre les autres ayant la teste cōme d'un veau, et le corps fort bizarre. Et en cela pouuez voir l'industrie de Nature, qui a diuersifié les animaux selon la diuersité de leurs especes, tant en l'eau qu'en la terre.

*Especie de  
poisson estrâge.*



## CHAPITRE L.

### *D'un arbre nommé Hyuourahé.*

*Hyuourahé  
arbre.*

**H**e ne voudrois aucunement laisser en arrière, pour son excellence et singularité, un arbre nommé des sauvages *Hyuourahé*, qui vaut autāt à dire, comme, chose rare. Cest arbre est de haute stature, ayant l'escorce argentine, et au dedans demye rouge. Il a quasi le goust de sel, ou comme bois de réglisse, ainsi que i'ay plusieurs fois experiménté. L'escorce de c'est arbre a une merueilleuse propriété entre toutes les autres, aussi est en telle réputation vers les sauvages, comme le bois de Gaiac par deça : mesmes qu'aucūs estiment estre vray Gaiac, ce que toutefois ie n'approuue : car ce n'est pas à dire, que tout ce qui a mesme propriété que le Gaiac, soit néātmoins Gaiac. Nonobstant ils s'en seruent au lieu de Gaiac, i'entēds des Chrestiens, car les sauvages ne sont tant subiets à ceste maladie commune, de laquelle parlerons plus amplement autre part. La maniere d'en user est telle : L'on prend quelque quātité de ceste escorce, laquelle rend du laict quand elle est recentement separée d'avec le bois : laquelle couppee par petis morceaux font boulir en eau l'espace de trois ou quatre heures, iusques à tant || que ceste decoction deuient colorée, comme un clairet. Et de ce

*Usage de  
l'escorce de cest  
arbre.*

Fol. 97.

bruuage boiuent par l'espace de quinze ou vingt iours consecutivement, faisans quelque petite diete : ce que succede fort bien ainsi que i'ay peu entêdre. Et ladite escorce n'est seulement propre à ladite affection, mais à toutes maladies froides et pituiteuses, pour attenuer et deseicher les humeurs : de laquelle pareillement usent noz Ameriques en leurs maladies. Et encore telle decoction est fort plaisante à boire en pleine santé. Autre chose singuliere à cest arbre portât un fruit de la grosseur d'une prune moyenne de ce païs, iaune comme fin or de ducat : et au dedans se trouue un petit noyau, fort suave et delicat, avec ce qu'il est merueilleusement propre aux malades et dégoustez. Mais autre chose sera par auanture estrâge, et presque incroyable, à ceux qui ne l'auront veüe : c'est qu'il ne porte son fruit que de quinze ans en quinze ans. Aucuns m'ont voulu donner à entêdre de vingt en vingt : toutesfois depuis i'ai sceu le contraire pour m'en estre suffisammēt informé, mesmes des plus anciens du païs. Je m'en fis montrer un, et me dist celuy qui me le monstroit, que de sa vie n'en auoit peu manger fruit que trois ou quatre fois. Il me souuiet de ce bon fruit de l'arbre nommé *Lothe*, duquel *Lothe homérique* le fruit est si friant, ainsi que recite Homere en son Odyssée, lequel apres que les gens de Scipion <sup>1</sup> eurent gousté, ils ne tenoyent conte de retourner à leurs nauires, pour manger autres viandes et fruits. Au surplus en ce païs se trouuent quelques arbres portans casse, mais elle n'est si excellente que celle d'Egypte ou Arabie.

Excellence du  
fruit de cest  
arbre  
*Hynourah.*

<sup>1</sup> PLINE. H. N. XIII. 32. — XXII. 27.



## CHAPITRE LI.

*D'un autre arbre nommé Vhebebasou, et des mousches  
à miel qui le frequentent.*

*Description  
d'un arbre  
nommé  
Vhebebasou.*

**A**LLANT quelque iour en un village, distant du lieu où estoit notre residence enuiron dix lieües, accompagné de cinq sauuages et d'un truchement Chrestien, ie me mis à contempler de tous costez les arbres, dont il y auoit diuersité : entre lesquels ie m'arrestay à celui duquel nous voulons parler, lequel à voir l'on iugeroit estre ouurage artificiel et non de Nature. Cest arbre est merueilleusement haut, les branches passants les unes par dedans les autres, les fueilles semblables à celles d'un chou, chargée d'aucune branche de son fruit, qui est d'un pié de longueur. Interrogant doncques l'un de la compagnie quel estoit ce fruit, il me monstre lors et m'admoneste de cõtempler une infinité de mouches, à l'entour de ce fruit, qui lors estoit tout verd, duquel nourrissoient ces mousches à miel dont s'estoit retiré un grād nombre dedans un pertuis de cest arbre, où elles faisoient miel et cire. Il y a

deux especes de ces mousches<sup>1</sup> : les unes sont grosses comme les nostres, qui ne vient seulement que de bonnes fleurs odorantes, aussi font elles un miel tres-bon, mais de cire non en tout si iaune que la nostre. Il s'en trouve une autre espece la moytié plus petites que les autres : leur miel est encore meilleur que le premier, et le nōment les Sauuages *Hira*. Elles ne viuent de la pasture des autres, qui cause à mō aduis qu'elles font une cire noire comme charbon : et s'en fait une grande quantité, specialement près la riuiere des Vases et || de Plate. Il se trouve là un animal, nommé *Heyrat*, qui vaut autant à dire comme *Heyra* animal beste à miel, pour ce qu'elle recherche de toutes pars ces arbres, pour manger le miel que font ces mousches. Cest animāt est tanné, grand comme chat, et a la methode de tirer le miel avec ses griffes, sans toucher aux mousches, ne elles à luy. Ce miel est fort estimé par de là, pource que les Sauuages tenu en grande recōmendation de divers peuples.

*Deux especes de mousches à miel.*

*Hira, miel.*

Fol. 98.

<sup>1</sup> D'après HANS STADEN (P. 315) il y aurait trois espèces d'abeilles : « La première ressemble à celles de ce pays, la seconde est noire et de la grosseur des mouches, la troisième de celle des moucherons... leur piqûre n'est pas douloureuse, car j'ai souvent vu les sauvages en être couverts en prenant le miel, et moi-même j'en ai enlevé quoique étant au. » Cf. Yves D'EVREUX. *Voyage dans le nord du Brésil*. P. 193.

mes, qui est le meilleur thresor de ces Sauuages. Les anciens Arabes et Egyptiens usoient et appliquoyent aussi du miel en leurs maladies, plus que d'autres medecines, ainsi que recite Pline <sup>1</sup>. Les Sauuages de la riuiere de Marignan, ne mangent ordinairement, sinon miel avec quelques racines cuittes, lequel distille et dechet des arbres et rochers comme la manne du ciel, qui est un tres bon aliment à ces barbares. A propos Lactance au premier liure des institutiōs diuines recite, si i'ay bonne memoire, que Melissus Roy de Crete, lequel premier sacrificia aux Dieux, auoit deux filles, Amalthea et Melissa, lesquelles nourrissent Iupiter de laict de cheure, quand il estoit enfant, et de miel. Dont voyans ceux de Crete ceste tant bonne nourriture de miel, commencerent en nourrir leurs enfans : ce qui a donné argument aux poëtes de dire que les mouches à miel estoyent volées à la bouche de Iupiter. Ce que cognoissant encore le sage Solon <sup>2</sup> permit qu'on transportast tous fruits hors de la ville d'Athenes, et plusieurs || autres victuailles, excepté le miel. Pareillement les Turcs ont le miel en telle estime qu'il n'est possible de plus, esperās apres leur mort aller en quelques lieux de plaisir remplis de tous aliments, et specialement de bon miel, qui sont

<sup>1</sup> PLINE. H. N. XXI. 46. — XXII. 50. — XXIX. 38-39.  
— XXX. 10, 17, 19.

<sup>2</sup> Erreur de Thevet. On lit en effet dans PLUTARQUE (Solon. § 31.) « De toutes les productions indigènes, il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, et défendit l'exportation des autres. »

expectations fatales. Or pour retourner à nostre arbre, il est fort frequenté par les mousches à miel, combien que le fruit ne soit bon à manger, comme sont plusieurs autres du pais, à causes qu'il ne vient gueres à maturité, ains est mangé des mouches, cōme i'ay peu apperceuoir. Au reste il porte gomme rouge, *Gomme rouge.* propre à plusieurs choses, comme ils la sçauēt bien accomoder.



## CHAPITRE LII.

*D'une beste assez estrange, appellée Haüt.*

**A**RISTOTE et quelques autres apres lui se sont efforcez avec toute diligence de chercher la nature des animaux, arbres, herbes, et autres choses naturelles : toutesfois par ce qu'ils ont escript n'est vraysemblable qu'ils soient paruenuz iusques à nostre France Antarctique ou Amerique, pource qu'elle n'estoit decouverte auparauant, ny de leur temps. Toutefois ce qu'ils nous en ont laissé par escrit, nous apporte beaucoup de consolation et soulagement. Si donc nous en descriuons quelques unes,

*L'Amérique  
incognue aux  
anciens.*

Description  
d'un animal  
nommé Haüthi.

Fol. 100.

rares quant à nous et incongnues, j'espere qu'il ne sera pris en mauuaise part, mais au contraire pourra apporter quelque contentement au lecteur, amateur des choses rares et singulieres, lesquelles nature n'a voulu estre communes à chacun païs. Ceste beste pour abreger, est autant difforme qu'il est possible et quasi incroyable à ceux qui ne l'auroient veüe. Ils la nomment *Haü*<sup>1</sup>, ou *Haüthi*, de la grandeur d'un bien grand guenon d'Afrique, son ventre est fort aualé contre terre. Elle a la teste presque semblable à celle d'un enfant, et la face semblablement, comme pouuez voir par la sequente figure retirée du naturel. Estant prise, elle fait des soupirs comme un enfant affligé de douleur. Sa peau est cendrée et velüe comme celle d'un petit ours. Elle ne porte sinô trois ongles aux pieds longs de quatre doigts, faits en mode de grosses arestes de carpe, avec lesquelles elle grimpe aux arbres où elle demeure plus qu'en terre. Sa queüe est longue de trois doigts, ayant bien peu de poil. Une autre chose digne de memoire, c'est que ceste beste n'a iamais esté||veüe manger d'homme viuant, encores que les Sauuages en ayent tenu longue espace de temps, pour voir si elle mangeroit, ainsi qu'eux

<sup>1</sup> L'*haü* est l'*aï* ou paresseux. GANDAVO le décrit sous le nom de *pergniça* (P. 74.) : « Il marche si lentement que pendant quinze jours il n'avance pas de la distance d'un jet de pierre. Il lui faut deux jours pour monter sur un arbre et autant pour en descendre. » Cf. LÉRY. § x. Les savants modernes ont fait justice des exagérations des premiers observateurs. Cf. *Mémoire de Quoy et Guaymard dans le Voyage autour du Monde par Freycinet.*

mesmes m'ont recité. Pareillement ie ne l'eusse encore creu, iusques à ce qu'un capitaine de Normandie nommé De l'Espiné, et le capitaine Mogneuille, natif *M. de l'Espiné.*  
*Capitaine*  
*Mogneuille.*

de Picardie, se promenās quelque iour en des bois de haute fustaye, tirerent un coup d'arquebuze contre deux de ces bestes qui estoient au feste d'un arbre, dont tomberent toutes deux à terre, l'une fort blessée, et l'autre seulement estourdie, de laquelle me fut fait present. En la gardant bien l'espace de vingt six iours, où ie congnu que iamais ne voulut manger ne boire : mais tousiours à un mesme estat, laquelle à la fin fut estrâglée par quelques chiēs qu'auions mené avec nous par delà. Aucuns estimēt ceste beste viure seulement des fueilles de certain arbre, nommé en leur langue *Amahut*. Cest arbre est haut eleué sur tous autres de ce païs, ses fueilles fort petites et deliées. Et pource que coustumierement elle est en cet arbre ils l'ont appellé *Haüt*. Au surplus fort amoureux de l'homme quand elle est appriuoisée, ne cherchant qu'à mōter sur ses espaules, comme si son naturel estoit d'appeter tousiours choses hautes, ce que malaisément peuuent endurer les Sauuages, pource qu'ils sont nuds, et que cest animant a les ongles fort agües, et plus longues que le lion, ne beste que l'aye veu tant farouche et grande soit-elle. A ce propos, i'ay veu par experiance certains Chameleōs, que lon tenoit en cage dans Constatinople, qui furēt apperceuz viure seulement de l'air. Et par ainsi ie congneu estre véritable, ce que m'auoiēt dit les Sauuages de ceste beste. En outre encore qu'elle demeurast attachée iour et nuict dehors au vent et à la pluye (car ce païs y est *Chamaleon.*

*Industrie et  
faits admirables  
de nature.*

assez subiect) neātmoins elle estoit tousiours aussi seche cōme parauāt. Voila les faits admirables de na-  
ture, et cōme elle se plaist à faire choses grandes,  
diuerses, et le plus souuent incomprehensibles, et ad-  
mirables aux hômes. Parquoy ce seroit chose imper-  
tinente d'en chercher la cause et raison, cōme  
plusieurs de iour en iour s'efforcent : car cela est un  
vray secret de nature, dont la congoissance est re-  
seruée au seul Createur, comme de plusieurs autres  
que lon pourroit icy alleguer, dont ie me deporteray  
pour sommairement paruenir au reste.



### CHAPITRE LIII.

*Comme les Ameriques font feu, de leur opinion  
du deluge, et des ferremens dont ils usent.*

**A**PRÈS auoir traicté d'aucunes plantes singu-  
lieres, et animaux incongneuz, non seule-  
ment par deça, mais aussi comme ie pense  
en tout le reste de nostre monde habitable, pour  
n'auoir esté ce païs congneu ou decouvert, que de-

puis certain temps en ça : i'ay bien voulu, pour mettre fin à nostre discours de l'Amerique, descrire la maniere fort estrange, dont usent ces Barbares à faire feu comme par deça avec la pierre et le fer : laquelle inuention à la verité est celeste, donnée diuinement à l'homme, pour sa nécessité. Or noz Sauuages tiennent une autre methode, presque incredible, de faire feu, bien differente à la nostre, qui est de || frapper le fer au caillou. Et faut entendre qu'ils usent coustumierement de feu, pour leurs necessitez, comme nous faisons : et encores plus, pour resister à cet esprit malin, qui les tourmente : qui est la cause <sup>1</sup> qu'ils ne se coucheront iamais quelque part qu'ils soient, qu'ils n'y ait du feu allumé, à l'entour de leur lict. Et pource tant en leurs maisons que ailleurs, soit au boys ou à la campagne, où ils sont contraints quelquefois demeurer longtemps, comme quand ils vont en guerre, ou chasser à la venaison, ils portent ordinairement avec eux leurs instrumens à faire feu. Dōcques ils vous prendront <sup>2</sup> deux bastons inegaux, l'un, qui est le plus petit de deux pieds, ou enuiron, fait de certain bois fort sec, portant moëlle : l'autre quelque peu plus long. Celuy qui veult faire feu, mettra le plus

Methode des  
Sauuages à  
faire feu.  
Fol. 101.

<sup>1</sup> Cet usage s'est perpétué : Lire le curieux *Voyage aux vallées des quinquinas* par PAUL MARCOY. Les Indiens Siriniris ont constamment du feu allumé dans leurs cases.

<sup>2</sup> Cette méthode n'est point particulière aux Brésiliens. Tous les peuples primitifs l'ont pratiquée et la pratiquent encore. Cf. L. FIGUIER. *L'Homme primitif*, et tous les ouvrages d'archéologie préhistorique.

petit baston en terre, percé par le milieu, lequel tenant avec les pieds qu'il mettra dessus, fichera le bout de



l'autre baston dedans le pertuis du premier, avec quelque peu de cotton, et de fueilles d'arbre seiches : puis à force de tourner ce baston, il s'engendre telle chaleur, de l'agitation et tournemêt, que les fueilles et cotton se prennent à brûler, et ainsi allument leur *Thata. Thatatin* feu, lequel en leur langue ils appellent *Thata*, et la fumée *Thatatin*. Et celle maniere de faire feu, tât subtile, disent tenir d'un grād Charaïbe plus que prophete, qui l'enseigna à leurs peres anciens, et autres choses, dont parauant n'auoient eu congoissance. Je

scay bien qu'il se trouue plusieurs fables de ceste inuention de feu. Les uns tiennent que certains pasteurs furent premiers inuenteurs de faire feu, à la maniere de noz Sauuages : c'est à sçauoir avec certain bois, destituez de fer et caillou. Par cela lon peut cōgnoistre euidemment, que le feu ne vient ne du fer ne de la pierre comme dispute tresbien Aphrodisée en ses Problemes, et en quelque annotation sur ce passage, par celuy qui n'agueres les a mis en Frācois. Vous pourrez voir le lieu. Diodore escrit, que Vulcain a esté inueteur du feu, lequel pour ce respect les Egyptiens eleurent Roy. Aussi sont presque en mesme opinion noz Sauuages, lesquels parauant l'inuention du feu, mangeoient leurs viandes seichées à la fumée <sup>1</sup>. Et ceste cōgnoscience leur appporta comme nous auons dit, un grand Charaïbe, qui la leur communiqua la nuict en dormāt, quelque temps apres un deluge <sup>2</sup>, lequel ils main-

Premiere  
inuention du  
feu.

Vulcain  
inueteur du feu.

Opinion des  
Sauuages  
touchant un  
deluge.

<sup>1</sup> LÉRY a vraiment beau jeu pour se moquer de la naïveté de Thevet qui pense que les viandes peuvent être séchées à la fumée sans qu'il y ait du feu. Cf. sa préface.

<sup>2</sup> Sur la notion du délugue chez les Américains, Cf. Léry. § XVI. Les Indiens racontent : « que les eaux s'estans une fois tellement desbordées qu'elles couurirent toute la terre, tous les hommes du monde, excepté leurs grands peres qui se sauuerent sur les plus hauts arbres de leurs pays, furent noyez. » HANS STADEN (P. 286) : « Ils disent qu'autrefois il y eut une grande inondation, que tous leurs ancêtres furent noyez à l'exception de quelques-uns qui réussirent à s'échapper dans leurs canots ou en montant sur de grands arbres. Je pense qu'ils veulent parler du délugue. » Cf. N. PERROT. *Mœurs et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*. P. 161-164. — BRASSEUR DE BOURBOURG. *Le Popol Vuh. — Revue Américaine*. 2<sup>e</sup> série. № 2. P. 89.

Fol. 102.

tiennent auoir esté autrefois, encores qu'ils n'ayent aucune congoissance par escriptures, sinon de pere en fils : tellement qu'ils perpetuent ainsi la memoire des choses, biē l'espace de trois ou quatre cents ans : ce || qui est aucunement admirable. Et par ainsi sont fort curieux d'enseigner et reciter à leurs enfans les choses aduenues et dignes de memoire : et ne font les vieux et anciens la meilleure partie de la nuyt, apres le reueil, autre chose que remonstrer aux plus ieunes : et de les ouyr vous diriez que ce sont prescheurs, ou lecteurs en chaire. Or l'eau fut si excessiuement grande en ce déluge, qu'elle surpassoit les plus haultes montagnes de ce païs : et par ainsi tout le peuple fut submergé et perdu. Ce qu'ils tiennēt pour asseuré, ainsi que nous tenons celuy que nous propose la saincte escriture. Toutefois il leur est trop aisē de faillir, attendu qu'ils n'ont aucun moyen d'escriture, pour memoire des choses, sinon comme ils ont ouy dire à leurs peres : aussi qu'ils nombrent par pierres ou autres choses seulement, car autrement ils ne sçavent nōbrer que iusques à cinq, et comptent les mois par lunes (comme desia en auons fait quelque part mention) disans, il y a tant de lunes que ie suis né, et tant de lunes que fut ce deluge, lequel temps fidelement supputé reuiêt bien à cinq cens ans. Or ils afferment et maintiennent constamment leur deluge, et si on leur contredit, ils s'efforcent par certains argumens de soustenir le contraire. Apres que les eaux furent abaissées et retirées, ils disent qu'il vint un grand Charaïbe, le plus grand qui fut iamais entre eux, qui mena là un peuple de païs fort

*Maniere de  
nombrer des  
Sauuages.*

*Origine des  
Sauuages.*

lointain, estât ce peuple tout nud, côme ils sont encore aujourd'huy, lequel a si bien multiplié iusques à present, qu'ils s'en disent par ce moyen estre yssuz<sup>1</sup>. Il me semble n'estre trop repugnât, qu'il puisse auoir esté autre deluge que celuy du temps de Noë. Toutefois ie me deporteray d'en parler, puisque nous n'en auôs aucun tesmoignage par l'escriture, retournans au feu de noz Sauuages, côme ils en ont usé à *Premiere mode des Sauuages à couper du bois.* plusieurs choses, côme à cuire viandes, abatre bois, iusques à ce que depuis ils ont trouué moye de le coupper<sup>2</sup>, encore avec quelques pierres, et depuis naguères ont receu l'usage des ferremens par les Chrestiens qui sont allez par delà. Je ne doute que l'Europe et quelques autres païs n'ayêt esté autrefois sans usage de ferremens. Ainsi recite Pline<sup>3</sup> au septieme de son *Histoire naturelle*, que Dedalus fut inuenter de la premiere forge, de laquelle il forgea luy mesme

<sup>1</sup> Sur l'universalité de cette tradition dans toute l'Amérique on peut consulter PRESCOTT. *Conquête du Mexique*. Passim. DE CHARENCEY. *Le Mythe de Votan*. — BRASSEUR DE BOURBOURG. *Histoire des nations civilisées de l'Amérique avant C. Colomb, et préface du Popol Vuh.*

<sup>2</sup> D'après LÉRY (§ XIII) « auparavant, ainsi que i'ay entendu des vieillards, ils n'auoyent presque aucune industrie d'abattre un arbre, sinon mettre le feu au pied. » D'après HANS STADEN (P. 249) « ils prennent une espèce de pierre d'un bleu très foncé à laquelle ils donnent la forme d'un coin ; ils aiguisent ensuite le côté le plus large... ensuite ils attachent cette pierre au bout d'un bâton au moyen d'une corde. »

<sup>3</sup> PLINE. H. N. VII. 57.

une cōgnée, une sie, lime et cloux. Ouide <sup>1</sup> toutefois au huitième de sa *Metamorphose*, dit qu'un nommé Pedris, neueu de Dedalus inuenta la sie à la semblance de l'espine d'un poisson eleuée en haut. Et de telle espece de poisson passans soubs la ligne equinociale à nostre retour, en primes un, qui auoit l'espine longue d'un pié sus le dos : lequel volontiers nous eussions ici représenté par figure, si la commodité l'eust permis; ce que toutefois nous esperons faire une autrefois. Donques aucuns des Sauuages depuis quelque temps desirans l'usage de ces ferremens pour leur necessitez, se sont appris à forger, sans auoir esté instruits par les Chrestiens. Or sans diuertir loin de propos, i'ay esté cōtraint de changer souuent et varier de sentēces, pour la varieté des pourtraits que i'ay voulu ainsi diuersifier d'une matiere à autre.

<sup>1</sup> OVIDE. *Métamorphoses*. VIII. 256 :

Ille etiam medio spinas in pisce notatas  
Traxit in exemplum, ferroque incidit acuto.  
Perpetuas dentes, et serræ repperit usum.



## II CHAPITRE LIV.

Fol. 103.

*De la riuiere des Vases, ensemble d'aucuns animaux qui se trouuent là enuiron, et de la terre nommée Morpion.*

ESTE riuiere des Vases <sup>1</sup> par delà celebrée, *Situatio de la riviere des Vases* autant et plus, que Charante, Loire, ou Seine par deça, située à vingt et cinq lieües de Geneure, où nous arrestames, et sont encore pour le iourd'huy les François, est fort frequentée, tant pour l'abondance du bon poisson, que pour la nauigation à autres choses nécessaires. Or ce fleue arrouse un beau et grand païs, tant en plainure, que de montagnes : esquelles se trouve quelque mine d'or, qui n'aporte grand emolument à son maistre, pour ce que par le feu il resoult presque tout en fumée. Là autour sont plusieurs rochers, et pareillement en plusieurs endroits de l'Amerique, qui

<sup>1</sup> Il est à peu près impossible de déterminer la position de la rivière des Vases. C'est un des nombreux fleuves qu'on trouve sur la côte au sud de Rio, peut être la lagune de Los Patos ou le Rio Grande do Sul, mais les indications de Thevet ne sont pas assez précises pour établir l'identification moderne.

*Marchasites, et autres pierres fin or : semblablement autres petites pierres luisantes<sup>1</sup>, de la Frâce Antarctique.* portent grande quantité de marchasites luisantes côme

mais non pas fines comme celles de Leuant : aussi ne s'y trouuent rubis ne diamans, ne autres pierres riches. Il y a en outre abondance de marbre et iaspe et en ces mesmes endroits lon espere de trouuer quelques mines d'or ou d'argent : ce que lon n'a osé encore entreprendre, pour les ennemis qui en sont assez proches. En ces montagnes se voyent bestes rauissantes, côme leopards, loups-ceruiers, mais de lions nullement, ne de loups. Il se trouve là une

*Especie de monnes nômées Cacuycu.* espece de monnes, que les Sauuages appellent *Cacuycu*<sup>2</sup> de mesme grandeur que les communes, sans autre differêce, sinon qu'elle porte barbe au menton comme une cheure. Cest animal est fort enclin à luxure. Aueques ces monnes se trouuent force petites bestes iaunes , nommées *Sagouïns*<sup>3</sup> non seulement en cest endroit mais en plusieurs autres. Les Sauuages les chassent pour les manger, et si elles se voyent contraintes, elles prendront leurs petis au col, et gaigneront la fuyte. Ces monnes sont noires et grises en la Barbarie, et au Peru de la couleur d'un regnard. Là ne se trouuent aucuns singes, comme en l'Afrique et Ethiopie : mais en recompense se

<sup>1</sup> Sur les richesses minérales du Brésil, consulter SAINT HILAIRE. *Voyage au Brésil*. MACEDO. *Chorographie Brésilienne*, etc.

<sup>2</sup> Le cacuycu correspond au *cay* de LÉRY (§ x) et à l'*ackakey* de HANS STADEN (P. 308).

<sup>3</sup> D'après GANDAVO (*Santa Cruz*. P. 77) « On les nomme sagois ou sahuis. Les uns sont jaune doré, d'autres sont fauves; ils ont le poil très fin et ressemblent à des lions par la forme

trouue grand multitude de *Tattous* <sup>1</sup>, qui sont *Tatou, animal bestes armées*, dont les uns sont de la grandeur et hauteur d'un cochon, les autres sont moindres : et à fin que ie dise ce en passant, leur chair est merueilleusement delicate à manger. Quant au peuple de ceste constrée, il est plus belliqueux, qu'en autre endroit de l'Amerique, pour estre confin et pres de ses ennemis : ce que les constraint à s'exercer au faict de la guerre. Leur Roy en leur langue s'appelle *Quoniambec* <sup>2</sup>, le plus craint et redouté qui soit en tout le païs, aussi est il martial et merueilleusement belliqueux. Et pense que iamais Menelaüs, Roy et conducteur de l'armée des Grecs ne fut tant craint ou redouté des Troyens, que cestuy-ci est de ses ennemis. Les Portugais le craignent sus les autres, car il en a faict mourir plusieurs. Vous verriez son palais, qui est une loge faite de mesme, et ainsi que les autres, ornée par dehors de testes de Portugais : car c'est la coustume d'emporter

*Quoniambec  
Roy redouté.*

de leur tête et la conformation de leur corps. » Jolie description de LÉRY (§ x) : « Sa figure ayant le muffle, le col, et le devant et presque tout le reste ainsi que le lion : fier qu'il est de mesme, c'est le plus ioli petit animal que i'aye veu par delà... encor est-il si glorieux que pour peu de fascherie qu'on luy face, il se laisse mourir de despit. »

<sup>1</sup> HANS STADEN (P. 308). — GANDAVO. *Santa Cruz*. P. 69.  
— LÉRY. § x. — ROULIN. Ouv. cit. P. 217-224. *Description et Histoire du Tatou*.

<sup>2</sup> THEVET a parlé à diverses reprises de ce principicule. Il lui a même consacré une notice particulière dans ses *Vrais Portraits et Notices des hommes illustres*. HANS STADEN en parle également sous le nom de Quoniam Bebé, mais Thevet a

Fol. 104. la teste de leurs ennemis <sup>1</sup>, et les pendre sur leurs loges. Ce Roy aduerty de nostre venüe, nous vint voir incontinent au lieu où nous estions, et y seiourna l'espace de dix huit iours, occupant la meilleure partie du temps, principalement de trois heures du matin à reciter ses victoires et gestes belliqueux || contre ses ennemis : d'auantage menasser les Portugais, avec certains gestes, lesquels en sa langue il appelle *Peros*. Ce Roy est le plus apparent et renommé de tout le païs. Son village et territoire est grand, fortifié à l'en-tour de bastions et plateformes de terre, fauorisez de quelques pieces, comme fauconneaux, qu'il a pris sur les Portugais. Quant à y auoir villes et maisons fortes de pierre, il n'en y a point, mais bien, comme nous auons dit, ils ont leurs logettes fort longues, et spacieuses. Ce que n'auoit encores au commencement le gêre humain, lequel estoit si peu curieux et songnez d'estre en seureté, qu'il ne se soucioit pour lors estre enclos en villes murées, ou fortifiées de fossez et remparts,

singulièrement exagéré sa puissance et sa force. N'est-il pas allé jusqu'à prétendre qu'il portait deux canons sur ses épaules, et les faisait décharger à la fois ? ce qui a prêté à rire à Léry dans la préface de son ouvrage. On pourrait comparer ce Quoniambec, avec son emphase ridicule et ses prétentions outrecuidantes, à ces rois de l'Afrique centrale qui se croient naïvement les principaux souverains de l'univers.

<sup>1</sup> LÉRY. § xv. « Nos Tououpinambaoults reservans les tects par monceaux en leurs villages... la premiere chose qu'ils font quand les Français les vont voir et visiter, c'est qu'en recitant leur vaillance, et par trophée leur monstrant ces tects ainsi descharnez, ils disent qu'ils feront de mesme à tous leurs ennemis. »

ains estoit errant et vagabond ne plus ne moins que les autres animaux, sans auoir lieu certain et désigné pour prendre son repos, mais en ce lieu se reposoit, auquel la nuyt le suprenoit, sans aucune crainte de larrôs : ce que ne font noz Ameriques, encore qu'ils soyent fort sauuages. Or pour conclusiō ce Roy, dōt parlons, s'estime fort grād, et n'a autre chose à reciter que ses grandeurs, reputant à grand gloire et honneur auoir fait mourir plusieurs personnes et les auoir māgées quāt et quant, mesmes iusques au nōbre de cinq mille, cōme il disoit. Il n'est mémoire qu'il se soit iamais faict tele inhumanité, cōme entre ce peuple. Pline recite biē que Iule Cesar en ses batailles est estimé auoir fait mourir de ses ennemis nonāte deux mille unze cēs hōmes : et se trouuent plusieurs autres guerres et grands saccagemens mais ils ne se sont māgez l'un l'autre. Et par ainsi retournās à nostre propos, le Roy et ses subiets sont en perpetuelle guerre et inimitié avec les Portugais de Morpion, et aussi les Sauuages du païs. Morpiō est une place tirāt vers la *pais de Morpiō*. riuiere de Plate, ou au détroit de Magellan, distant de la ligne vingt cinq degrez, que tiennēt les Portugais <sup>1</sup> pour leur Roy. Et pour ce faire y a un lieutenāt general avec nōbre de gēs de tous estats et esclaves : où ils se maintiennēt de sorte qu'il en reuiēt grād emolument au Roy de Portugal. Du cōmencement ilz se sont adōnez à plâter force cānes à faire sucres :

*Combien es  
estimé Iule  
Cesar auoir  
fait mourir de  
gens en ses  
batailles.*

<sup>1</sup> Sur les premiers établissements des Portugais au Brésil consulter VARNHAGEN. *Hist. geral do Brasil*. SOUTHEY. BEAUCHAMP. F. DENIS, etc. *Histoires du Brésil*.

*Fertilité de  
Morpion.*

*Nanas.*

à quoy depuis ils n'ont si diligēment vaqué, s'ocupans à chose meilleure, apres auoir trouué mine d'argēt. Ce lieu porte grād quātité de bōs fruits, desquels ils font cōfitures à leur mode, et principalemēt d'un fruit nōmé *Nanas*<sup>1</sup>, duquel i'ay parlé autre part. Entre ces arbres et fruits ie reciteray un nōmé en leur langue *Cohyne*<sup>2</sup>, portant fruit comme une moyenne citrouille, les feuilles semblables à celles de laurier : au reste le fruit faict en forme d'un œuf d'autruche. Il n'est bon à manger, toutes fois plaisant à voir, quand l'arbre en est ainsi chargé. Les Sauuages en outre qu'ils en font vaisseau à boire, ils en font certain mystere, le plus estrāge qu'il est possible. Ils emplissent<sup>3</sup> ce fruit apres estre creusé, de quelques graines, de mil ou autres, puis avec un baston fiché en terre d'un bout, et de l'autre dedans ce fruct, enrichy tout à l'entour de beaux plumages, le vous tiennent ainsi en leur

<sup>1</sup> On a reconnu l'ananas. Cf. THEVET. *Cosm. univ.* P. 936. GANDAVO. *Santa Cruz.* P. 57. — LÉRY. § XIII.

<sup>2</sup> LÉRY. § XIII. « L'arbre que les sauvages appellent *choyme* est de moyenne grandeur, a les feuilles presque de la façon et aussi vertes que celles du laurier : et porte un fruct aussi gros que la teste d'un enfant, lequel est de forme comme un œuf d'autruche. »

<sup>3</sup> C'est ce que les Brésiliens nommaient le *maraca*. HANS STADEN (P. 283) appelle encore cet instrument *tammarakas*, mais sa description concorde avec celle de Thevet. Cf. LÉRY. § XVI. Les maracas sont encore usités dans l'Amérique méridionale. Spix et Martius les ont retrouvés chez les Caropos, les Coroados et autres Brésiliens ; mais ce ne sont plus que des morceaux d'écaille remplis de maïs, qui rendent un bruit pareil à celui des castagnettes.

maison, chascun menage, deux ou trois : mais avec une grand reuerence, estimās ces pauures idolatres en sonnant et maniant ce fruit, que leur *Toupan* parle à eux : et que par ce moyē ils ont reuelation de tout, signamment à leurs Prophetes : parquoy estiment et croyent y auoir quelque diuinité, et n'adorent autre chose sensible que cest instrument ainsi || sonnant quand on le manie. Et pour singularité i'ay apporté un de ces instruments par deça (que ie retiray secretement de quelqu'un) avec plusieurs peaux d'oyseaux de diuerses couleurs, dont i'ay fait present à Monsieur Nicolas de Nicolaï<sup>1</sup>, geographe du Roy, homme ingenieux et amateur non seulement de l'antiquité, mais aussi de toutes choses vertueuses. Depuis il les a monstrées au Roy estant à Paris en sa maison, qui estoit expres allé voir le liure<sup>2</sup> qu'il faict imprimer des habits du Leuant : et m'a fait le recit que le Roy print fort grand plaisir à voir telles choses, entendu qu'elles luy estoient iusqu'à ce iour incongnues. Au reste y a force orenges, citrons, cannes de sucre :

Fol. 105.

<sup>1</sup> Nicolas de Nicolaï (1517-1583) militaire, diplomate et voyageur. Henri II l'avait attaché à sa personne comme valet de chambre et géographe. En 1551 il suivit G. d'Aramon dans son ambassade de Constantinople. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe et dessinait fort bien. C'est lui qui a fourni les dessins des gravures et plans qui ornent ses livres.

<sup>2</sup> Cet ouvrage est intitulé : *Navigations et pérégrinations orientales, avec les figures et les habillements au naturel, tant des hommes que des femmes*. Lyon, 1568, in-fol. avec 60 fig. Il fut réimprimé à Anvers, 1576, in-fol. et 1576, 1577 et 1586, in-4°, et traduit en plusieurs langues.

brief le lieu est fort plaisant. Il y a là aussi une riuiere non fort grande, où se trouuent quelques petites perles, et force poisson, une espece principalement *Pira-Ipouchi*.<sup>1</sup> qu'ils appellent *Pira-Ipouchi*<sup>1</sup>, qui vaut autant à dire comme meschant poisson. Il est merueilleusement difforme prenant sa naissance sur le dos d'un chien de mer, et le suit estant ieune, comme son principal tuteur. D'auantage en ce lieu de Morpion, habité, comme nous auons dit, par les Portugais, se nourrissent maintenant plusieurs especes d'animaux domes-tiques, que lessits Portugais y ont portez. Ce que enrichist fort et decore le pais, outre son excellance naturelle, et agriculture, laquelle iournellement et de plus en plus y est exercée.

<sup>1</sup> LÉRY. § XII. « Un autre qu'ils appellent *Pira-Ypochi* qui est long comme une anguille, et n'est pas bon : aussi, ypochi en leur langage veut dire cela. »



## II CHAPITRE LV.

Fol. 106.

*De la riuiere de Plate, et païs circonuoisins.*

**P**UIS que nous sommes si auant en propos, ie  
me suis auisé de dire un mot de ce beau  
fleuve de l'Amerique, que les Espagnols  
ont nommé Plate, ou pour sa largeur, ou pour les  
mines d'argët, qui se trouuent aupres, lequel en leur  
lâgue ils appellent Plate : vray est que les Sauuages  
du païs le nôment *Paranagacu*, qui est autât à dire  
comme mer, ou grande congregation d'eau. Ce fleuve  
contient de l'argeur vint six lieües <sup>1</sup>, estant outre la  
ligne trente cinq degrés, et distant du cap de Saint  
Augustin six cens septante lieües. Je pense que le nô  
<sup>2</sup> Premier voyage  
de Plate luy a esté donné par ceux <sup>2</sup> qui du commen-  
cement le descouurirêt, pour la raison premieremêt à la riuiere de  
Plate.

<sup>1</sup> A son embouchure seulement, et encore ce chiffre est-il fort exagéré.

<sup>2</sup> Thevet se trompe : Juan Diaz de Solis fut le premier qui découvrit, en 1515, ce fleuve dont l'immense embouchure ressemblait à une mer. Il lui imposa son nom, mais ne jouit pas longtemps de cet honneur, car il fut assassiné par les Indiens Charruas. En 1528, Sébastien Cabot chargé par le gouvernement Espagnol d'une mission dans les Indes Orientales s'arrêta,

amenée. Aussi lors qu'ils y paruindrēt receurēt une ioye merueilleuse, estimās ceste riuiere tāt large estre le destroit Magellanique, lequel ils cherchoiēt pour passer, de l'austre costé de l'Amerique : toutesfois cognoissans la verité de la chose, delibererēt mettre pied à terre, ce qu'ils feirent. Les Sauuages du païs se trouuerent fort estonnez, pour n'auoir iamais veu Chrestiens ainsi aborder en leurs limites : mais par succession de temps les appriuoiserent, specialement les plus anciens, et habitans pres le riuage, avec pre-sens et autrement : de maniere que visitant les lieux assés librement, trouuerent plusieurs mines d'argent et apres auoir bien recongneu les lieux s'en retour-

*Second voyage.* nerent leurs nauires chargés de bresil. Quelque temps apres equipperent trois bien grandes nauires de gens et munitions pour y retourner pour la cupidité de ces mines d'argent. Et estās arriués au mesme lieu, où premierement auoyent esté, desplierēt leurs esquifs pour prendre terre : c'est à scauoir le capitaine accompagné d'enuirō quatre vingts soldats, pour resister aux Sauuages du païs, s'ils faisoyent quelque effort : toutesfois au lieu d'approcher, de prime face ces Barbares <sup>1</sup> s'ēfuyoiēt ça et là : qui estoit uneruze,

malgré ses instructions, en Amérique, pénétra de nouveau dans le fleuve, et reçut des riverains des lames d'or et d'argent qu'il envoya en Espagne pour se faire pardonner sa désobéissance. On crut, à la cour de Charles-Quint, avoir découvert un nouveau Pactole, et le *Solis* devint la *Rivière d'Argent*, le *Rio de la Plata*.

<sup>1</sup> Est-ce une allusion au meurtre de Solis par les Charruas en 1516 ou bien à la surprise de Nuno de Lara en 1530? On

pour pratiquer meilleure occasion de surprendre les autres, desquels ils se sentoient offensés dès le premier voyage. Dès peu après qu'ils furent en terre, arriverent sur eux de trois à quatre cents de ces Sauvages, furieux et enragés comme lions affamez, qui en un moment vous saccagerent ces Espagnols, et en firent une gorge chaude, ainsi qu'ils sont coutumiers de faire : montrant puis après ceux, qui estoient demeurez es nauires, les cuisses et autres membres de leurs compagnons rostiz, donnans entendre que s'ils les tenoient leur feroyent le semblable. Ce que m'a été recité par deux Espagnols qui estoient lors ès nauires. Aussi les Sauvages du païs le sçauent bien raconter, comme chose digne de mémoire quad il vient à propos. Depuis<sup>1</sup> y retourna une compagnie de bien deux mil hommes avec autres nauires, mais pour estre affligé de maladies, ne peurèrent rien executer, et furent contraints s'en retourner ainsi. Encore depuis le capitaine Arnal<sup>2</sup> mil cinq cens quarante et un

*Massacre des Espagnols.*

*Troisième voyage.*

*Quatrième voyage.*

l'ignore, car Thevet n'a pas donné de détails assez précis. Sur les débuts de la colonisation européenne dans la région de la Plata, on peut consulter FUNES. *Ensayo de la historia civil del Paraguay*. — AZARA. *Voyages*, etc.

<sup>1</sup> Il s'agit de l'expédition conduite en 1535 par Pedro de Mendoza.

<sup>2</sup> Arnal faisait sans doute partie de la bande de Nunez Cabeça de Vaca qui, en 1541, se rendit à l'Assomption en passant à travers des régions encore inexplorées, ou bien n'est-il que Juan de Ayolas, le fidèle lieutenant de Mendoza, qui, en 1538, à la tête de 200 hommes, sommit le pays entre Candelaria et Carcarès.

*Stratagème  
du capitaine  
Arnal.*

Fol. 107.

accōpagné seulement de deux cens hommes, et enuirō cinquāte cheuaux y retourna, ou il usa de telle ruse, qu'il vous accoustra messieurs les Sauuages d'une terrible maniere. En premier les espouuēta avec ces cheuaux, qui leur estoïēt incongneux, et reputez cōme bestes rauissantes : puis vous fait armer ses gens, d'armes fort polies et luisantes, et par dessus eleuées en bosse plusieurs images espouuentables, cōme testes de loups, lions, leopards, la gueule ouverte, figures de diables cornuz, dōt furent si espouuentés ces pauures Sauuages qu'ils s'en fuyrent et par ce moyē furent chassez de leur païs. Ainsi sont demeurés maistres et seigneurs de ceste contrée, outre plusieurs autres païs circōuoysins que par succession de tēps ils ont conquesté, mesmes iusques aux Moluques en l'Ocean, au Ponent de l'autre costé de l'Amerique : de maniere qu'aujourd'huy ils tiennent grand païs à l'entour de ceste belle riuiere, où ils ont basty villes et forts, et ont esté faits Chrestiens quelques Sauuages d'alenuiron reconciliez ensemble. Vray est qu'enuiron cent lieües de là se trouuent autres Sauuages, qui leur font la guerre, lesquels sont fort belliqueux, de grande stature, presque comme geans <sup>1</sup> et ne viuent guere sinon de chair humaine cōme les Canibales. Les dits peuples marchent si legeremēt du pié, qu'ils peuvent attaindre les bestes sauuages à la course. Ils viuent plus longuement que tous autres Sauuages,

*Sauuages  
gānds comme  
Geans.*

<sup>1</sup> Ce sont ou les Guarani habitants des Pampas ou plutôt les Patagons, que l'on s'obstina longtemps à considérer comme des géants.

cōme cent cinquante ans, les autres moins. Ils sont fort subiets au peché de luxure damnable et enorme deuāt Dieu duquel ie me deporteray de parler, non seulement pour le regard de ceste contrée de l'Amerique, mais aussi de plusieurs autres. Ils font donc ordinairement la guerre, tant aux Espanols, qu'aux Sauvages du païs à l'entour. Pour retourner à nostre propos, ceste riuiere de Plate, auecques le territoire circonuoisin est maintenant fort riche, tāt en argent que pierreries. Elle croist <sup>1</sup> par certains iours de l'année, comme faict semblablement l'Aurelane qui est au Peru, et comme lē Nil en Egypte. A la bouche de ceste riuiere se trouuent plusieurs isles <sup>2</sup>, dont les unes sont habitées, les autres non. Le païs est fort montueux, depuis le cap de Sainte Marie <sup>3</sup> iusques

*Richesse du  
païs à l'entour  
la riuiere de  
Plate.*

<sup>1</sup> Le débordement du fleuve commence ordinairement dans les derniers jours de décembre et continue sans interruption jusqu'au mois d'avril. Cette crue des eaux, pendant les quatre mois de l'année où le soleil est le plus rapproché des tropiques, paraît provenir des torrents de pluie qui tombent à cette époque, dans les contrées de la zone torride.

<sup>2</sup> Près de Montevideo, les îles Gority, Flores.

<sup>3</sup> Presque toutes ces dénominations géographiques sont aujourd'hui changées. Le cap de Sainte-Marie se retrouve encore au sud de l'embouchure de la Plata, et le cap des onze mille Vierges à l'entrée du détroit de Magellan, mais la pointe Sainte-Hélène et le cap Blanc n'existent plus : ou du moins le cap Blanc s'appelle plus communément cap des Trois-Pointes au sud du golfe de Saint-Georges. Quant aux Arenes Gourdes et la baie de Fonde, on hésite entre port Désiré, port Saint-Julian et port Santa Cruz. Comparer les deux cartes de Patagonie d'ORTELIUS (1613) et de DAIREAUX. (*L'Exploration*. no 50.)

au cap blanc, specialement celuy deuers la pointe Sainte Helene, distâte de la riuiere soixâte cinq lieües: et de là aux Arenes gourdes trente lieües : puis encore de là aux Basses à l'autre terre ainsi nommée Basses, pour les grâdes valées qui y sont. Et de Terre basse à l'abbaie de Fonde, septante cinq lieües. Le reste du païs n'a point esté frequenté des Chrestiens, tirant iusques au Cap de Saint Dominique, au Cap Blanc, et de là au promontoire des unze mille vierges, cinquante deux degrez et demy outre l'equinoctial : et là pres est le detroit de Magellan, duquel nous parlerons cy apres. Quant au plat païs il est de present fort beau par une infinité de iardinages, fontaines, et riuieres d'eau douce, ausquelles se trouue abondâce de tresbon poisson. Et sont les dittes riuieres frequentées d'une espece de beste, que les Sauuages nommèt en leur langue *Saricouienne*<sup>1</sup>, qui vaut autant à dire côme beste friande. De fait c'est un animal amphibia, demeurât plus dâs l'eau que dans terre, et n'est pas plus grâd qu'un petit chat. Sa peau qui est maillée de gris, blâc, et noir, est fine comme veloux : ses pieds estants faits à la semblâce de ceux d'un oyseau de riuiere. Au reste sa chair est fort delicate et tresbonne à manger. En ce païs se trouuët autres bestes fort estranges et mōstrueuses en la part tirant au detroit, mais non si cruelles qu'en Afrique. Et

<sup>1</sup> C'est la sarigue, mammifère de l'ordre des marsupiaux dont la femelle a sous le ventre une espèce de poche dans laquelle elle porte ses petits. En brésilien : *Carigueya*. Voir LÉRY. § x. — GANDAVO. *Santa Cruz*. P. 73.

pour conclusion le païs à présent se peut voir reduit en telle forme, que lon le prendroit du tout pour un autre : car les Sauuages du païs ont depuis peu || de temps en ça inuenté par le moyen des Chrestiens arts et sciences tres ingenieusement, tellement qu'ils font vergongne maintenant à plusieurs peuples d'Asie et de nostre Europe, i'entends de ceux qui curieusement obseruent la loy Mahometiste, epileutique et dānable doctrine.

Fol. 108.



## CHAPITRE LVI.

*Du detroit de Magellā et de celuy de Dariene.*

**P**uis que nous sommes approchés si pres de ce lieu notable, il ne sera impertinēt en écrire sommairement quelque chose. Or, ce detroit appellé en grec πόρθμος ainsi que l'Ocean entre deux terres, et ιστμὸς un detroit de terre entre deux eaux : cōme celuy de Dariene cōfine l'Amerique

*Situatio du  
derost de  
Magellā.*

*Americ Vespuce*

vers le midy, et la separe d'avec une autre terre <sup>1</sup> aucunemēt decouverte, mais non habitée, ainsi que Gibraltar, l'Europe d'avecques l'Afrique, et celuy de Constantinoble l'Europe de l'Asie, appellé detroit de Magellan du nom de celuy qui premierement le decouurit, situé cinquante deux degrés et demy dela l'Equinoctial : contenant de largeur deux lieuës, par une mesme hauteur, droit l'Est et Ouest, deux mille deux cens lieuës de Venecule <sup>2</sup> du Su au Nort : dauâtage du cap d'Esseade, qui est à l'entrée du detroit, iusques à l'autre mer, du Su, ou Pacifique septante quatre lieuës, iusques au cap ou promontoire qui est quarante degrez. Ce detroit a esté long temps désiré et cherché de plus de deux mil huit cens lieuës, pour entrer par cest endroit en la mer Magellanique, dite autrement Pacifique, et paruenir aux isles de Moluque. Americ Vespuce <sup>3</sup> l'un des meilleurs pil-lots qui ayt esté, à costoyé presque depuis Irlande iusques au cap de Saint Augustin, par le commandement du Roy de Portugal, l'an mil cinq cens et un. Depuis un autre capitaine <sup>4</sup>, l'an mil cinq cens trente

<sup>1</sup> On a cru longtemps que la terre de feu était un continent, et les atlas, même assez modernes, ont figuré au sud du détroit une immense terre qui occupait toute la partie méridionale du grand Océan.

<sup>2</sup> Venecule correspond à Venezuela, nous n'avons pu rétablir la concordance du cap d'Esseade.

<sup>3</sup> Erreur de Thevet : Vespuce n'a jamais côtoyé l'Amérique depuis l'Irlande jusqu'au Brésil. Voir HUMBOLDT. *Histoire de la Géographie du nouveau continent.* T. iv.

<sup>4</sup> Ce capitaine était Pedro de Mendoza, fondateur de Buenos-Ayres ; mais il quitta l'Europe en 1535 et non en 1534.

quatre, vint iusques à la region nommée des Geans. Ceste region entre la riuiere de Plate et ce destroit, les habitants, sont fort puissans, appellez en leur langue *Patagones*, Geans pour la haute stature <sup>1</sup> et forme de corps. Ceux qui premierement decouurirent ce païs, en prindrent un finement, ayant de hauteur douze palmes, et robuste à l'auenant : pourtant si mal aisé à tenir que bien à grād peine y suffisoyēt vingt et cinq hommes : et pour le tenir, conuint le lier pieds et mains, es nauires : toutefois ne le peuvent garder long temps en vie : car de dueil et ennuy se laissa (comme ils disent) mourir de faim. Ceste re-

<sup>1</sup> Il est peu de problèmes géographiques qui aient été plus souvent discutés que celui de la taille des Patagons. En 1520, Magellan affirmait qu'il atteignait à peine leur ceinture; en 1526, Loaysa, d'après son historien Oviedo, leur donnait jusqu'à treize palmes de hauteur. En 1578, Drake affirme, au contraire, qu'il y a des Anglais plus grands que le plus haut Patagon. En 1579, Sarmiento parle de géants de neuf pieds. En 1592, Cavendish se borne à dire que les Patagons sont grands et robustes. En 1593, Hawkins parle de véritables géants. Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, les renseignements contradictoires continuent. C'est seulement au XIX<sup>e</sup> siècle que d'ORBIGNY (*L'Homme américain*) a définitivement fixé, après un examen attentif, la taille moyenne des Patagons à cinq pieds quatre pouces, mais il a soin d'ajouter : « Nous avons été trompé nous-mêmes plusieurs fois à l'aspect des Patagons. La largeur de leurs épaules, leur tête nue, la manière dont ils se drapent de la tête aux pieds avec des manteaux de peaux d'animaux sauvages nous faisaient tellement illusion qu'avant de les mesurer, nous les aurions pris pour des hommes d'une taille extraordinaire, tandis que l'observation directe les amenait à l'ordre commun. D'autres voyageurs n'ont-ils pu se laisser influencer par les apparences, sans chercher comme nous la vérité au moyen de mesures exactes ? »

gion est de mesme temperature que peut estre Canada, et autres païs approchans de nostre Pole : pource les habitants se vestent de peaux de certaines bestes, qu'ils nomment en leur langue, *Su*, qui est autat à dire, comme eau : pourtant selon mon iugement, que cest animal la plus part du temps reside aux riuages des fleuves. Ceste beste est fort rauissante, faite d'une façon fort estrange, pourquoy ie lai voulu representer par figure. Autre chose : si elle est pour-suyue, comme font les gës du païs, pour en auoir la peau, elle prend ses petits sur le dos, et les couurant de sa queüe grosse et longue, se sauue à la fuite. Toutesfois les Sauuages usent d'une finesse pour prendre ceste beste : faisant une fosse profonde pres du lieu où elle a de coutume faire sa residence et la couurent de fueil||les verdes, tellemët qu'en courant, sans se doubter de l'embusche, la pauure beste tòbe en ceste fosse avec ses petits. Et se voyant ainsi prise, elle (comme enragée) mutile et tue ses petits : et fait ses cris tant espouuantables, qu'elle rend iceux Sauuages fort craintifs et timides. Enfin pourtät ils la tuët à coups de fleches, puis ils l'escorchët. Retournons à propos : Ce capitaine, nommé Fernand de Magellan<sup>1</sup>, homme courageux, estant informé de la richesse, qui se pouuoit trouuer es isles des Moluques, cõme abondâce d'espicerie, gingèbre, canelle,

*Voyage de  
Fernand de  
Magellâ.*

<sup>1</sup> Sur Magellan et son voyage, consulter la bibliographie spé-ciale insérée dans le tome III des *Voyageurs anciens et modernes*, par E. CHARTON. P. 353-356. — Cf. F. LACROIX. *Patagonie et Terre de feu.* (Collection de l'*Univers Pittoresque*.) — LANGERON. *Magellan.* (*Revue géographique*. 1877.)

muscades, ambre gris, myrobalās, rubarbe, or, perles, et autres richesses specialement en l'isle de Matel, Mahian, Tidore et Terrenate, assez prochaines l'une de l'autre, estimât par ce detroit, chemin plus court et plus commode, se delibera, partant des isles Fortunées, aux isles de cap Verd, tirant à droite route au promontoire de Saint Augustin, huict degréz, outre la ligne, costoya pres de terre trois moys entiers : et feit tant par ses iournées, qu'il vint iusques au cap des Vierges, distant l'Equinoctiale cinquante deux *Cap des Vierges* degréz, pres du destroit dôt nous parlōs. Et apres auoir nauigé l'espace de cinq iournées dedans ce detroit de l'Est droit à Ouest sur l'Ocean : lequel s'enflant les portoit sans voiles depliées droit au Su qui leur donnoit un merueilleux contentement, encore que la meilleure part de leurs gens fussent morts, pour les incommoditez de l'air et de la marine, et principalement de faim et soif. En ce detroit se trouuent plusieurs belles isles <sup>1</sup>, mais non habitées. Le païs à l'entour est fort sterile, plein de montagnes, et ne s'y trouue sinon bestes rauissantes, oyseaux de diuerses especes, specialement autruches : bois de toutes sortes, cedres, et autre espece d'arbre portant son fruct presque ressemblant à noz guines, mais plus delicat à manger. Voila l'occasion, et comme ce destroit a esté trouué. Depuis ont trouué quelque autre chemin nauigās sur une grande riuiere du costé du Peru, coulant sur la coste du nombre de Dieu, au païs de Chagre, quatre

<sup>1</sup> Ce sont les îles Sainte-Elisabeth, Saint-Georges, Saint-Barthélemy, Louis-le-Grand, Clarence, Terre de désolation, etc.

lieües de Pannana, et de là au golfe Saint Michel vingt cinq lieües. Quelques temps apres un capitaine <sup>1</sup> ayant nauigué certain temps sur ces fleuves se hazarda de visiter le païs : et le Roy des Barbares de ce païs

*Therca.*

là nommé en leur langue *Therca*, les receut humainement auecques presens d'or et de perles (ainsi que m'ont recité quelques Espagnols qui estoient en la compagnie) combien que cheminans sur terre ne furent sans grand danger, tant pour les bestes sauvages que pour autres incommoditez. Ils trouuerent par

Fol. 110.

apres quelque nombre des habi||tans du païs fort sauvages et plus redoutez que les premiers, ausquels pour quelque mauuaise asseurance que l'on auoit d'eux, promirent tout seruice et amytié au Roy principalement qu'ils appellent *Atorizo* : duquel receurent aussi plusieurs beaux presents, comme grandes pieces pesantes enuiron dix liures. Apres aussi luy auoir donné de ce qu'ils pouuoyêt auoir, et ce qu'ils estimoient, qui luy seroit le plus aggrefable, c'est à sçauoir menues ferailles, chemises, et robes de petite valeur : finablement auecque bonnes guides ataignirent Dariène.

Detroit de  
Dariène.

De là entrerent et decouurirent la mer du Su de l'autre costé de l'Amerique, en laquelle sont les Moluques, ou ayans trouué les commoditez dessus nommées, se sont fortifiés pres de la mer. Et ainsi par ce detroit de terre ont sans comparaison abrégé

<sup>1</sup> Le voyage raconté par Thevet est probablement celui de Nunez Balboa. Cf. OVIEDO. *Hist. gener.* XXXIX. 2. — QUINTANA. *Vidas de Españoles celebres.* — W. IRVING. *Voyages et découvertes des compagnons de Colomb.*

leur chemin sans monter au detroit Magellahiue, tant pour leurs traffiques, que pour autres commo-  
ditez. Et depuis ce temps traffiquent aux isles des Moluques <sup>1</sup>, qui sont grandes et pour le present ha-  
bitées et réduites au Christianisme, lesquelles auparau-  
tant estoient peuplées de gens cruels, plus sans  
comparaison, que ceux de l'Amerique, qui estoient  
aveuglez et priuez de la congnoissance des grandes  
richesses que produisoient lesdites isles : vray est  
qu'en ce mesme endroit de la mer de Ponent y a  
quatre isles desertes, habitées (comme ils affermēt)  
seulement de Satires <sup>2</sup>, parquoy les ont nommées Isles  
des Satyres. En ceste mesme mer se trouuēt dix isles,  
nommées Manioles <sup>3</sup>, habitées de gens sauvages, les-  
quels ne tiennent aucune religion. Aupres d'icelles y a  
grands rochers qui attirent les nauires à eux, à cause  
du fer dont elles sont clouées. Tellement que ceux  
qui traffiquent en ce païs là sont contrains d'user de  
petites nauires cheuillées de bois <sup>4</sup> pour euiter tel

*Isles de  
Moluques.*

<sup>1</sup> Les Moluques ont été décrites peu de temps après leur dé-  
couverte par Maximilianus Transylvanus : *De Moluccis insulis  
itemque aliis pluribus admirandis epistola perquam jucunda.* 1523.  
— OVIEDO. *Historia general.* 2<sup>me</sup> partie, etc.

<sup>2</sup> Les îles des Satyres correspondent sans doute à l'un des nombreux archipels de la mer de la Sonde. Les navigateurs qui les découvrirent leur donnèrent ce nom parce qu'ils crurent avoir retrouvé les *Insulae Satyrides*, d'Euphemos de Carie. Cf. PAUSA-  
NIAS. I. 23.

<sup>3</sup> Ce sont les Philippines. Le nom de Manioles se retrouve dans Manille.

<sup>4</sup> Les jonques chinoises et japonaises sont, en effet, chevillées en bois et non en fer, mais ce n'est pas à cause des rochers aimantés qu'on trouverait dans ces mers.

danger. Voila quant à nostre destroit de Magellan.  
*Terre Australie non encore decouverte.* Touchant de l'autre terre nommée Australe, laquelle costoyant le detroit est laissée à main senestre, n'est point encores cognue des Chrestiens : combien qu'un certain pilot Anglais <sup>1</sup> homme autant estimé et experimenté à la marine que lon pourroit trouuer, ayant passé le detroit, me dit auoir mis pied en ceste terre : alors ie fuz curieux de luy demander quel peuple habitoit en ce païs, lequel me respondit qu'estoient gens puissans et tous noirs, ce qui n'est vraysemblable, comme ie luy dis, veu que ceste terre est quasi à la hauteur d'Angleterre et d'Escosse, car la terre est comme esclatante et gelée de perpetuelles froidures, et hyuer continual.

<sup>1</sup> Thevet a négligé de conserver le nom de ce pilote anglais. Quant à la terre où débarqua cet inconnu, ce ne peut être que la Terre de feu, ou plutôt du feu, car les Espagnols lui donnèrent ce nom pour conserver le souvenir des feux qu'ils avaient aperçus sur le rivage. Les Fuégiens sont peut-être les individus les plus méprisables de l'espèce humaine. N'en déplaise à Thevet, le renseignement du pilote anglais était authentique. Les Fuégiens, en effet, aiment à se barbouiller de charbon et parfois d'ocre rouge. Ils pouvaient donc, aux yeux d'un observateur superficiel, passer pour nègres.



## CHAPITRE LVII.

*Que ceux qui habitent depuis la riviere de Plate  
jusques au detroit de Magellan sont nos antipodes.*

OMBIEU<sup>1</sup> que nous voyons tant en la mer qu'aux fleuves, plusieurs isles diuisées et separées de la continent, si est ce que l'elemēt de la terre est estimé un seul et mesme cors, qui n'est autre chose, que ceste rotondité et superficie de la terre, laquelle nous apparoist toute plaine pour sa grande et admirable amplitude. Et telle estoit l'opinion de Tale Milesien, l'un des sept sages de Grece et autres Philosophes, comme recite Plutarque <sup>2</sup>. C'ecetes <sup>3</sup> grand philosophie Pithagorique constitue

<sup>1</sup> Thevet a fait dans ce chapitre une perpétuelle confusion entre les Antipodes et les Antichtones. Hanté par les souvenirs antiques, il n'a pas compris que ces deux termes étaient identiques. De là des tâtonnements et des contradictions apparentes qui rendent pénible la lecture de ces quelques pages. Ne pas oublier néanmoins que les découvertes géographiques n'étaient pas encore assez complètes pour permettre de constituer une théorie scientifique. A défaut de précision, il faut au moins reconnaître à Thevet le mérite d'avoir tenté une explication cosmographique.

<sup>2</sup> PLUTARQUE. *De placitis philosophorum.* III. 10.

<sup>3</sup> Id. III. 9.

Fol. 111. deux parties de la terre, à scauoir celle cy que nous  
*Scauoir est s'il habitons, que nous appellons Hemisphere : et celle*  
*y a deux mondes des antipodes, que nous appellons semblablement*  
*ou non.*

Hemisphere inferieur. Theopompe <sup>1</sup> histoiriographe dit apres Tertullian contre Hermogene, que Silene iadis afferma au roy Midas, qu'il y auoit un monde et globe de terre, autre que celuy où nous sommes. Macrobe <sup>2</sup> d'avantage (pour faire fin aux tesmoignages) traite amplement de ces deux hemispheres, et parties de la terre, auquel vous pourrez auoir recours, si vous desirez voir plus au long sur ce les opinions des Philosophes. Mais cecy importe de scauoir, si ces deux parties de la terre doivent estre totalement separées et diuisées l'une de l'autre, comme terres differentes, et estimées estre deux mondes : ce que n'est vray semblable, consideré qu'il n'y a qu'un element de la terre, lequel il faut estimer estre coupé par la mer en deux parties, comme escrit Solin en son Polyhistor, parlant des peuples Hyperborées. Mais i'aimeroys trop mieux dire l'univers estre separé en deux parties égales par ce cercle imaginé, que nous appellons equinoctial. D'avantage, si vous regardez l'image et figure du monde en un globe, ou quelque charte, vous congnoistrez clairemēt, comme la mer diuise la terre en deux parties, non du tout

<sup>1</sup> ELEEN. III. 18.

<sup>2</sup> MACROBE, à propos d'un passage de Cicéron (*Songs de Scipion.* II. 9). Nam inter nos et australes homines, means ille per calidam zonam, totamque ingens et rursus utriusque regiones extrema finibus suis ambicas, binas in superiore et inferiore terræ superficie insulas facit.

égales, qui sont les deux hemispheres, ainsi nommez par les Grecs. Une partie de l'uniuers contient l'Asie, Afrique et Europe : l'autre contient l'Amerique, la Floride, Canada et autres regions comprises soubs le nom des Indes Occidentales, ausquelles plusieurs estiment habiter noz Antipodes. Je sçay bien qu'il y a plusieurs opinions des Antipodes. Les uns <sup>1</sup> estiment n'y en auoir point, les autres que s'il y en a, doyuent estre ceux qui habitent l'autre Hemisphere, lequel nous est caché. Quant à moy ie seroye bien d'auis que ceux qui habitent sous les deux poles (car nous les auons monstrez habitables) sont veritablemēt antipodes les uns aux autres. Pour exemple ceux qui habitent au Septentrion, tant plus approchent du pole et plus leur est eleué, le pole opposite est abbaissé, et au contraire : de maniere qu'il faut necessairement que tels soient Antipodes : et les autres tāt plus elōgnent des poles approchans de l'equinoctial, et moins sont antipodes. Parquoy ie prendrois pour vrais antipodes ceux qui habitent les deux poles, et les deux autres poles prins directement, c'est à sçauoir Leuant et Ponant : et les autres au milieu Antichtones, sans en faire plus long propos. Il n'y a point de doute que ceux du Peru sont antichtones plus tost qu'antipodes, à ceux qui habitent en Lima, Cuzco, Cariquipa, au Peru à ceux qui sont autour de ce grand fleuve Indus, au païs de Calicut, isle de Zeilan, et autres terres de l'Asie. Les habitans des isles des

*Diverses  
opinions sur  
les Antipodes.*

*Quels peuples  
sont antipodes  
et antichtones  
les uns aux  
autres.*

<sup>1</sup> Nous avons déjà cité (§ xix) les divers témoignages relatifs aux Antipodes.

Moluques d'où viennent les espiceries, à ceux de l'Ethiopie, aujourd'huy appellée Guinée. Et pour ceste raison Pline a tres bien dit, que c'estoit la Taprobane des Antipodes, confondant, comme plusieurs, antipodes avec antichtones. Car certainemēt ceux qui vivent en ces isles sont antichtones aux peuples qui habitent cette partie de l'Ethiopie, comprenant depuis l'origine du Nil, iusques à l'isle de Meroë : cōbien que ceux de Mexicone soyēt directemēt Antipodes aux peuples de l'Arabie Felice, et à ceux qui sont aux fins du cap de Bonne Esperance. Or les Grecs ont

*Difference  
entre Antipodes  
et Antichtones.*

Fol. 112.

*Anteci.*

*Paraci.*

appelé Antipodes ceux qui cheminent les pieds opposites les uns aux autres, c'est à dire, plāte contre plante, comme ceux dōt nous || auons parlé : et Antichtones, qui habitent une terre oppositement située : comme mesme ceux qu'ils appellent Anteci, ainsi que les Espagnols, François, et Alemans, à ceux qui habitent pres la riuiere de Plate, et les Patagones, desquels nous auons parlé au chapitre precedent, qui sont pres le detroit de Magellan, sont Antipodes. Les autres nommez Parœci, qui habitent une mesme zone, comme François et Alemans, au contraire de ceux qui sont Anteci. Et combien que proprement ces deux ne soyent Antipodes, toutesfois on les appelle communement ainsi, et les confondent plusieurs les uns avec les autres. Et pour ceste raison i'ay obserué que ceux du cap de Bonne Esperance ne nous sont du tout Antipodes : mais ce qu'ils appellent Anteci, qui habitent une terre non opposite, mais diuerse, comme ceux qui sont par delà l'équinocial, nous qui sommes par deça, iusques à paruenir aux Antipodes. Je ne

doubte point que plusieurs malaisement comprennent ceste façon de cheminer d'Antipodes, qui a esté cause que plusieurs des Anciens ne les ayent approuuez, mesme Sainct Augustin au liure quinzième de la cité de Dieu, chap. ix<sup>1</sup>. Mais qui voudra diligemment considerer, luy sera fort aisé de les comprendre. S'il est ainsi que la terre soit comme un Globe tout rond, pendu au milieu de l'univers, il faut necessairement qu'elle soit regardée du ciel de tous costés. Doncques nous qui habitons cest Hemisphere supérieur quant à nous, nous voyons une partie du ciel à nous propre et particuliere. Les autres habitans l'Hemisphere inferieur quant à nous, à eux superieur voyent l'autre partie du ciel qui leur est affectée. Il y a mesme raison et analogie de l'un à l'autre : mais notez que ces deux Hemispheres, ont mesme et commun centre en la terre. Voila un mot en passant des Antipodes, sans elongner de propos.

*Maniere de  
cheminer des  
Antipodes, nō  
guere bien  
entendue et  
approuée des  
anciens.*

<sup>1</sup> La véritable citation de Saint Augustin est liv. xvi. §. 9.  
« Quod Antipodas esse fabulantur, id est homines a contraria parte terræ, ubi sol oritur quando occidit nobis, calcare vestigia nostris pedibus adversa, nulla ratione credendum est. »



## CHAPITRE LVIII.

*Comme les Sauvages exercent l'agriculture et font jardins d'une racine nommée Manihot, et d'un arbre qu'ils appellent Peno-absou.*

*Occupations  
communes des  
Sauvages.*

**N**oz Ameriques en temps de paix n'ont gueres autre mestier ou occupation, qu'à faire leurs jardins : ou bien quād le temps le requiert, ils sont cōtraints aller à la guerre. Vray est qu'aucuns font bien quelques traffiques, comme nous auons dit, toutes fois la nécessité les constraint tous de labourer<sup>1</sup> la terre pour viure, comme nous autres de par deça. Et suyuent quasi la coustume des anciens, lesquels apres auoir enduré et mangé les fruits prouenans de la terre sans aucune industrie de l'homme, et n'estans suffisans pour nourrir tout ce qui viuoit dessus terre, leur causerent rapines et enuahissemens, s'approprians un chacun quelque portiō de terre, laquelle ils

<sup>1</sup> Les théories de Thevet sur les premiers âges de l'humanité font de lui un des précurseurs de J.-Jacques Rousseau : mais l'histoire le contredit, car il est aujourd'hui à peu près prouvé que l'homme dans presque tous les pays a traversé successivement comme trois étapes de civilisation : d'abord chasseur, puis pasteur, et enfin agriculteur.

separoient par certaines botnes et limites : et des lors commença entre les hommes l'estat populaire et des Republiques. Et ainsi ont appris noz Sauuages à *Labourage des Sauuages.* Fol. 113.  
labourer la terre, non auecques beufs, ou autres bestes domestiques, soit lanigeres ou d'autres especes que nous auons de par deça : car ils n'ē ont point, mais auec la sueur et labeur de leurs corps, cōme lon fait en d'autres prouinces. Toutesfois ce qu'ils labourent est bien peu, comme || quelques iardins loing de leurs maisons et village enuiron de deux ou trois lieües, où ils sement du mil seulement pour tout grain : mais bien plantent quelques racines. Ce qu'ils recueillent deux fois l'an, à Noël, qui est leur esté, quand le Soleil est au Capricorne : et à la Pētēcoste. Ce mil dōc est gros comme pois communs, blanc et noir<sup>1</sup> : *Mil blâs et noir.* l'herbe qui le porte, est grande en façon de roseaux marins. Or la façon de leurs iardins est telle. Apres auoir coupé sept ou huit arpēs de bois, ne laissans rien que le pié, à la hauteur parauenture d'un homme, ils mettent le feu<sup>2</sup> dedans pour bruler et bois et herbe à l'entour, et le tout c'est en plat païs. Ils grattent la terre avec certains instrumens de bois, ou de fer, depuis qu'ils en ont eu congnissance : puis les femmes plantent ce mil et racines, qu'ils appellent

<sup>1</sup> LÉRY. § ix.

<sup>2</sup> Ce procédé primitif est encore pratiqué par presque tous les peuples sauvages. D'après HANS STADEN (P. 251), « les Brésiliens commencent par abattre les arbres et par les laisser sécher pendant deux ou trois mois, puis ils y mettent le feu, les laissent brûler sur place, et plantent ensuite dans le champ la racine qui leur sert de nourriture. »

*Hetich.* *Hetich* <sup>1</sup>, faisans un pertuis en terre auecques le doigt, ainsi que lon plante les pois et febues par deça. D'engresser et amender la terre ils n'en ont aucune pratique, ioint que de soy elle est assez fertile, n'estat aussi lassée de culture, cōme nous la voyons par deça. Toutefois c'est chose admirable, qu'elle ne peut porter nostre blé : et moy mesme en ay quelquefois semé (car nous en auions porté avec nous) pour esprouuer, mais il ne peut iamais profiter. Et n'est à mon avis, le vice de la terre, mais de ie ne sçay quelle petite vermine qui le mange en terre : toutefois ceux qui sont demeurez par delà, pourront avec le temps en faire plus seure experiance. Quant à

*En Amerique* *noz Sauuages*, il ne se faut trop esmerueiller, s'ils n'ont eu congoissance du blé, car mesmes en nostre Europe et autres païs au commencement les hommes viuoyent des fruits que la terre produisoit d'elle mesme sans estre labourée. Vray est que l'agriculture est fort ancienne <sup>2</sup> : comme il appert par l'escriture : ou bien

<sup>1</sup> THEVET (*Cosm. univ.* P. 921) décrit au long l'*hetich*. Cette description est à peu près conforme à celle de Léry (§ XIII). L'hétich serait-il la pomme de terre? Walter Raleigh passe pour en avoir apporté les premiers plants en Angleterre vers 1586, mais ils venaient de Virginie. Ce fut seulement l'expérience décisive de Parmentier, en 1779, qui en popularisa la culture, après qu'il eut prouvé par analyse chimique que le tubercule n'avait pas les propriétés nuisibles des autres solanées. Il se peut encore que l'hétich soit le topinambour, dont le nom rappelle la tribu brésilienne des Tupinambas à laquelle nous le devons.

<sup>2</sup> Voir PICTET. *Origines Indo-Européennes*. LENORMANT. *Manuel d'histoire ancienne*. T. II. Il est en effet prouvé que les pre-

si dès le commencement ils auoient la connoissance du blé, ils ne le scauoient accommoder à leur usage. Diodore <sup>1</sup> escrit que le premier pain fut veu en Italie, et l'apporta Isis Royne d'Egypte, monstrant à moudre le blé, et cuire le pain, car auparauant ils māgeoient les fruits tels que nature les produisoit, soit que la terre fust labourée ou nō. Or que les hommes uniuersellement en toute la terre ayent vescu de mesme les bestes brutes, c'est plustost fable <sup>2</sup> que vraye histoire : car ie ne voy que les poëtes qui ayēt esté de ceste opiniō, ou biē quelques autres les imitans, cōme vous auez en Virgile au premier de ses Georgiques : mais ie croy trop mieux l'Ecriture Sainte : qui fait mention du labourage d'Abel, et des offrādes qu'il faisoit à Dieu. Ainsi auourd'huy noz Sauuages font farine de ces racines que nous auons appellées *Mani-*

*Premier usage  
de blé.*

miers habitants de l'Europe ne connurent que fort tard les céréales. C'est seulement dans les habitations lacustres de Suisse et de France, mais jamais dans les cavernes où habitaient nos ancêtres qu'on a recueilli des céréales carbonisées, surtout du froment et de l'orge. Cf. DESOR. *Les Palafites de la Suisse*.

<sup>1</sup> DIODORE. I. 43.

<sup>2</sup> C'est pourtant la vérité. Les études préhistoriques ont complètement renouvelé la science sur ce point, et démontré jusqu'à l'évidence que les premiers hommes ne se doutaient même pas de l'agriculture. Ils étaient avant tout chasseurs, et avaient déjà trop de peine à se défendre contre la dent des bêtes féroces ou la rigueur du climat pour songer à confier des semences à la terre. Voir à ce propos NILSSON. *Habitants primitifs de la Scandinavie*. — LYELL. *L'Ancienneté de l'Homme*. — HAMY. *Paléontologie humaine*. — BERTRAND. *Antiquités celtiques et gauloises*. — FIGUIER. *L'Homme primitif*, etc.

*hot*, qui sont grosses cōmme le bras, longues d'un pié et demy, ou deux piés : et sont tortues et obliques communément. Et est ceste racine d'un petit arbrisseau, haut de terre enuirō quatre piez, les fueilles sont quasi semblables à celles que nous nommons de par deça, *Pataleonis*, ainsi que nous demonstrerons par figure, qui sont six ou sept en nombre : au bout de chacune branche, est chacune fueille longue de demy pié, et trois doigts de large. Or la maniere de faire ceste farine est telle. Ils pilent <sup>1</sup> ou rapēt ces racines seches ou vertes avecques une large escorce d'arbre, garnie toute de petites pierres fort dures, à la maniere qu'on fait de par deça une noix de muscade : puis vous passēt cela, et la font chauffer en quelque vaisseau sur le feu avec cer||taine quantité d'eau : puis brassent le tout, en sorte que ceste farine deuiēt en petis drageons, comme est la manne grenée, laquelle est merueilleusement bonne quand elle est recente, et nourrist tres bien. Et deuez penser que depuis le Peru, Canade, et la Floride, en toute ceste

Fol. 114.

<sup>1</sup> LÉRY. § IX. « Apres les auoir faits secher au feu sur le boucan, ou bien quelques fois les prenans toutes vertes, à force de les raper sur certaines petites pierres pointues, fichees et arrangees sur une piece de bois plate, elles les reduisent en farine laquelle est aussi blanche que neige... apres cela et pour l'apprester ces femmes Brésiliennes ayans de grandes et fort larges poesles de terre... les mettans sur le feu, et quantité de cette farine dedans : pendant que elle cuict elles ne cessent de la remuer avec des courges miaparties. » Cf. Sur la culture du manioc, HANS STADEN. Ouv. cit., p. 251. — GANDAVO. *Santa Cruz*. P. 52, 55. — THEVET. *Cosmographie universelle*. P. 948.

terre continente entre l'Ocean et le Macellanique, comme l'Amerique, Canibales, voire iusques au des-  
troit de Magellan, ils usent de ceste farine, laquelle  
y est fort commune, encore qu'il y a de distance d'un  
bout à l'autre de plus de deux mille lieües de terre :  
et en usent avec chair et poisson, comme nous fai-  
sons icy de pain. Ces Sauuages tiennent une estrange  
methode à la manger, c'est qu'ils n'approcherent ja-  
mais la main de la bouche, mais la iettent de loin  
plus d'un grand pié, à quoy ils sont fort dextres :  
aussi se sçauent bien moquer des Chrestiens, s'ils en  
usent autrement. Tout le negoce de ces racines est  
remis aux femmes, estimans n'estre seant aux hommes  
de s'y occuper. Noz Ameriques en outre plantent  
quelques febues, lesquelles sont toutes blâches, fort  
plates, plus larges et longues que les nostres. Aussi  
ont-ils une espece de petites legumes blanches en  
grande abondance, non differentes à celles que l'on  
voit en Turquie et Italie. Ils les font bouillir, et en  
mangent avec du sel, lequel ils font avec eau de mer  
boullue, et consumée iusques à la moitié : puis avec  
autre matiere la font conuertir en sel. Pareillement  
auecques ce sel et quelque espice broyée ils font pains

*Estrange façon  
de viure des  
Sauuages.*

*Espece de  
febues blanches.*

*Come ils font  
le sel.*

*Pain fait  
d'espice et de sel.*

<sup>2</sup> LÉRY. § ix. « Ils sont tellement duitz et faconnez à cela, que la prenant avec leurs quatre doigts dans la vaisselle de terre... encors qu'ils la iettent d'assez loin, ils rencontrent neantmoins si droit dans leurs bouches qu'ils n'en répandent pas un seul brin. Que si entre nous François, les voulans imiter, la pensions manger de ceste façon, n'estans point comme eulx stidez à cela, au lieu de la ietter dans la bouche, nous l'espachions sur les ioues et nous enfarinions tout le visage. »

*Farine de poisson.*  
Fol. 115.

*Nenuphar,  
espece de chou.*

*Peno-absou,  
arbre.*

gros comme la teste d'un homme, dont plusieurs mangent avec chair et poisson, les femmes principalement. En outre ils meslent quelquefois de l'espice avecques leur farine, non puluerisée, mais ainsi qu'ils l'ont cueillie. Ils font encore farine de poisson <sup>1</sup> fort seche, || tres bonne à manger avec ie ne sçay quelle mixtion qu'ils sçaument faire. Je ne veux icy oublier une maniere de choux ressemblas presque ces herbes larges sur les riuieres, que lon appelle Nenuphar, avec une autre espece d'herbe portant fueilles telles que noz ronces, et croissent tout de la sorte de grosses ronse piquantes. Reste à parler d'un arbre, qu'ils nomment en leur langue *Peno-absou*. Cest arbre porte son fruit gros comme une grosse pomme, rond à la semblance d'un esteuf : lequel tant s'en faut qu'il soit bon à manger, que plustost est dangereux comme venin. Ce fruit porte dedans six noix de la sorte de noz amades, mais un peu plus larges et plus plates : en chacune desquelles y a un noyau, lequel (comme ils afferment) est merueilleusement propre pour guerir playes : aussi en usent les Sauuages, quand ils ont esté blessez en guerre de coups de flesches, ou autrement. I'en ay apporté quelque quantité à mon retour par deça, que i'ay departy à mes amis. La maniere d'en user est telle. Ils tirent certaine huile toute rousse de ce noyau apres estre pilé, qu'ils appliquent sus la partie offensée. L'escorce de cest

<sup>1</sup> LÉRY. § x. « Ainsi font-ils de poissons, desquels mesme quand ils ont grande quantité après qu'ils sont bien secs, ils en font de la farine. »

arbre a une odeur fort estrange, le fueillage tousiours verd, espés comme un teston, et fait comme fueilles de pourpié. En cest arbre frequente ordinairement un oyseau grand comme un piuerd, ayant une longue hupe sus la teste, iaune comme fin or, la queüe noire, et le reste de son plumage iaune et noir, avecques petites ondes de diuerses couleurs, rouge à l'entour des ioües, entre le bec et les iœux cōme escarlate : et frequente cest arbre, comme auons dit, pour manger, et se nourrir de quelques vers qui sont dans le bois. Et est sa hupe fort longue, comme pouuez voir par la figure. Au surplus laissant plusieurs especes d'arbres et arbrisseaux, ie diray seulement, pour abreger qu'il se trouue là cinq à six sortes de palmes portans fruits, non comme ceux de l'Egypte, qui portent dattes, car ceux cy n'en portent nulles, ains bien autres fruits les uns gros comme esteufs, les autres moindres. Entre lesquelles palmes est celle qu'ils appellent *Gerahuua* <sup>1</sup> : une autre *Iry*, qui porte un fruit different. Il y en a une qui porte son fruit tout rond, gros comme un petit pruneau, estant mesme de la couleur quand il est meur, lequel parauant a goust de verins venant de la vigne. Il porte noyau tout blâc,

Oyseau d'une  
estrange beauté  
et admirable.

Diuersité de  
palmes.

*Gerahuua, Iry.*

<sup>1</sup> LÉRY. § XIII, les appelle *geraū* et *yri*. « Mais ni aux uns ni aux autres ie n'ai iamais veu de dattes, aussi croi-ie qu'ils n'en produisent point. Bien est vrai que l'*yri* porte un fruit rond comme prunelles serrées et arrengées ensemble, ainsi que vous diriez un bien gros raisin : tellement qu'il y en a un seul trousseau tant qu'un homme peut leuer et emporter d'une main : mais encore n'y a il que le noyau, non plus gros que celuy d'une cerise, qui en soit bon. »

Fol. 116. gros comme celuy d'une noisette, duquel les Sauvages mangent. Or voila de nostre Amerique ce qu'auons voulu|| reduire assez sommairement, apres auoir obserué les choses les plus singulieres qu'auons congneües par delà, dont nous pourrons quelquefois escrire plus amplement, ensemble de plusieurs arbres, arbrisseaux, herbes, et autres simples, avec leurs proprietez selon l'experience des gens du païs, que nous auons laissé à dire pour euiter prolixité. Et pour le surplus auons deliberé en passant escrire un mot de la terre du Bresil.



## CHAPITRE LIX.

*Comme la terre de l'Amerique fut decouverte, et  
le bois du Bresil trouué, avec plusieurs autres  
arbres non veuz qu'en ce païs.*

*Terre du Bresil  
decouverte par  
les Portugais.*



R nous tenons pour certain que Americ Vespuce est le premier <sup>1</sup> qui a decouvert ce grand païs de terre cōtinente entre deux mers, non toutefois tout le païs, mais la meilleure

<sup>1</sup> On a déjà écrit et on écrira encore plusieurs volumes sur la question de la priorité de la découverte de l'Amérique. Vespuce

partie. Depuis les Portugais, par plusieurs fois, nō cōtēns de certains païs, se sont efforcez tousiours de decouvrir païs, selon qu'ils trouuoient la commodité : c'est à sçauoir quelque chose singuliere, et que les gens du païs leur faisoient recueil. Visitans doncques ainsi le païs, et cerchans comme les Troyens, au territoire Carthaginois, veirent diuerses façons de plumes, dont se faisoit traffique, specialement de rouges : se voulurent soudainement informer, et sçauoir le moyen de faire ceste teinture. Et leur monstrerent les gens du païs l'arbre de Bresil <sup>1</sup>. Cest arbre, nommé en leur langue, *Oraboutan* <sup>2</sup>, est tres beau à voir,

*Oraboutan,  
arbre du Bresil.*

exalté par les uns a été trop rabaissé par les autres. Le dernier travail publié sur cet intéressant sujet, celui qui résume tous les mémoires antérieurs, est celui de M. SCHETTER. *Congrès des Américanistes de Luxembourg (1877-78)*.

<sup>1</sup> On donnait depuis longtemps au bois de teinture le nom de Brésil. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, *bressil*, *brasilly*, *bresilzi*, *braxilis* étaient appliqués à un bois rouge propre à la teinture des laines et du coton (MURATORI. *Antiquités italiennes*. T. II. P. 894-899). Marco Polo parle également du *berzy*. En Espagne le bois de teinture ou *brazil* fut introduit de 1221 à 1243. En France nous le trouvons mentionné dans le *Livre des métiers* (P. 104 et 177), et aussi dans presque tous les tarifs de douane à partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Par le plus curieux des hasards, le nom de la production fut appliqué au pays producteur, et, comme on ne connaissait pas exactement la situation de ce pays, la terre du Brésil, au fur et à mesure des découvertes, voyagea comme avaient voyagé dans l'antiquité l'Hespérie, le mont Atlas ou les colonnes d'Hercule.

<sup>2</sup> LÉRY (§ XIII) a donné une description de *l'araboutan* et des autres bois de teinture brésiliens. THEVET dans sa *Cosmographie universelle* (P. 950-954) est revenu sur ce sujet.

l'escorce par dehors est toute grise, le bois rouge par dedans, et principalement le cœur, lequel est plus excellët, aussi s'en chargent ils le plus. Dont ces Portugais, des lors en apporterent grande quantité : ce que lon continue encors maintenant : et depuis que nous en auons eu congoissance s'en fait grande trafique. Vray est que les Portugais n'endurent aysément<sup>1</sup> que les François nauigent par delà, ains en plusieurs lieux traffiquent en ces païs : pource qu'ils s'estiment, et s'attribuent la propriété des choses, comme premiers possesseurs, consideré qu'ils en ont fait la decouverte, qui est chose véritable<sup>2</sup>. Retour-

<sup>1</sup> Voir P. GAFFAREL. *Histoire du Brésil Français.* P. 84-112. Les Portugais poursuivaient de leur haine tous ceux de nos compatriotes qui s'aventuraient sur les mers américaines. Comme l'écrivait avec éloquence le capitaine dieppois Jean Parmentier, « Bien que ce peuple soit le plus petit de tout le globe, il ne lui semble pas assez grand pour satisfaire sa cupidité. Il faut que les Portugais aient bu de la poussière du cœur du roi Alexandre pour montrer une ambition si demesurée. Ils croient tenir dans une seule main ce qu'ils ne pourraient embrasser avec toutes les deux, et il semble que Dieu ne fit que pour eux les mers et la terre, et que les autres nations ne sont pas dignes de naviguer. »

<sup>2</sup> Cette question est à tout le moins controversée. Avant Alvares Cabral qui, poussé par la tempête, découvrit en 1500 le continent auquel il donna le nom de terre de Santa Cruz, plusieurs de nos compatriotes, sans parler du Dieppois Jean Cousin, paraissent avoir débarqué au Brésil. Ne lissons-nous pas dans la relation du capitaine Gonnevile, qui voyageait au Brésil en 1503. « Or passez le tropique Capricorne, hauteur prinse, trouuerent estre plus esloignez de l'Affrique que du pays des Indes occidentales, où d'empuis ancunes années ença les

nons à nostre Bresil. Cest arbre porte fueilles semblables à celles du bouis, ainsi petites, mais épaisses et fréquentes. Il ne rend nulle gomme, cōme quelques autres, aussi ne porte aucun fruit. Il a esté autrefois en meilleure estime, qu'il n'est à présent, spécialement au païs de Leuant : lon estimoit au commencement que ce bois estoit celuy que la Royne de Saba porta à Salomon, que nomme l'histoire au premier liure des Roys, dit Dalmagin <sup>1</sup>. Aussi ce grand capitaine Onescrite au voyage qu'il fit en l'isle Taprobane, située en l'Ocean Indique au Leuant, apporta grande quantité de ce bois, et autres choses fort exquises : ce que prisa fort Alexandre son maistre. De nostre bresil, celuy qui est du costé de la riuiere de Ianaire, Morpion, et cap de Frie est meilleur que l'autre du costé des Canibales, et toute la coste de Marignan. Quand les Chrestiens, soyent Frâçois ou Espagnols, vont par delà pour charger du bresil, les Sauuages du païs le coupent et depecent eux mesmes, et aucunefois le portent de trois ou quatre lieutes <sup>2</sup>, iusques aux nauires : ie vous laisse

Dalmagin.  
Voyage au  
Leuant  
d'Onescrite  
capitaine  
d'Alexandre  
le Grand.

Dieppois et les Malouins et autres Normands vont querir du bois à teindre en rouge, cotons, guenons, et perroquets et autres denrées. »

<sup>1</sup> Ces bois précieux cités par la Bible (atse, hâal, mughim), le sandal, l'aloës et l'ébène, sont encore l'objet d'un commerce important sur la côte orientale d'Afrique.

<sup>2</sup> THEVET. *Cosmographie universelle*. P. 950. « Ils y prennent si grant peine que l'ayant porté iusques aux navires quelques voiaiges vous leur voyez leurs espaules toutes meurtries et dechirées de la pesanteur du boys. » Cf. LÉRY. § XIII. — F. DENIS. *Une Fête brésilienne à Rouen en 1550*.

Fol. 117. à penser à quelle peine,|| et ce pour appetit de gaigner quelque pauure accoustrement de meschante doublure, ou quelque chemise. Il se trouue dauantage

*Bois iaune.* en ce païs un autre bois iaune <sup>1</sup>, duquel ils font aucuns leurs espées : pareillement un bois de couleur *Bois de couleur de pourpre.* de pourpre, duquel à mon iugement l'on pourroit faire de tres bel ouurage. Le double fort si c'est point celuy duquel parle Plutarque, disant que Caius Marius Rutilius, premier dictateur de l'ordre populaire,

*Bataille en bois de pourpre.* entre les Romains, feit tirer en bois de pourpre une bataille, dont les personnages n'estoyent plus grands que trois doigts : et auoit esté apporté ce bois de la haute Afrique, tant ont esté les Romains curieux des choses rares et singulieres. Dauantage se trouuent autres arbres, desquels le bois est blanc comme fin papier, et fort tendre : pour ce les Sauuages n'en tiennent conte. Il ne m'a esté possible d'en sçauoir autrement la propriété : sinon qu'il me vint en memoire d'un bois blâc, duquel parle Pline <sup>2</sup>, lequel il nomme Betula, blanc et tendre, duquel estoient faites les verges, que lon portoit devant les magistrats de Rome. Et tout ainsi qu'il se trouue diuersité d'arbres et fruits differents de forme, couleurs, et autres proprietez, aussi se trouue diuersité de terre, l'une plus grasse, l'autre moins, aussi de terre forte, dont ils font vases à leur usage, comme nous ferions par deça, pour manger et boire. Or voila de nostre Amerique, non pas tant que i'en puis auoir veu, mais ce que m'a

<sup>1</sup> LERY. § XIII.

<sup>2</sup> PLINE. *Hist. nat.* K. 19.

semblé plus digne d'estre mis par escript, pour satisfaire au bon vouloir d'un chacun honneste lecteur, s'il luy plaist prendre la patience de lire, comme i'ay de le luy reduire par escrit, apres tous les trauaux et dangers de si difficile et lointain voyage. Je m'as ||seure que plusieurs trouueront ce mien discours trop brief<sup>1</sup>, les autres par aventure trop long : parquoy ie cerche mediocrité pour satisfaire à un chacun.

Fol. 118.



## CHAPITRE LX.

### *De nostre departement de la France Antarctique ou Amerique.*

 R auons nous cy dessus recueilli et parlé amplement de ces nations, desquelles les mœurs et particularitez, n'ont esté par Historiographes anciens descrites ou celebrées, pour n'en auoir eu la congnissance. Apres donc auoir seiourné quelque espace de temps en ce païs, autant

<sup>1</sup> Le bon Thevet ne s'est pas toujours conformé à ce sage précepte; et ce n'est pas précisément par la concision qu'il brille.

*Retour de  
l'auteur de  
l'Amérique.*

que la chose, pour lors le requeroit, et qu'il estoit nécessaire pour le contentement de l'esprit, tant du lieu, que des choses y contenues : il ne fut question que de regarder l'opportunité, et moyen de nostre retour <sup>1</sup>, puis qu'autrement n'auions deliberé y faire plus longue demeure. Donques soubs la conduite de monsieur de Bois-le-conte, capitaine des nauires du Roy, en la France Antarctique, homme magnanime <sup>2</sup>, et autant bien appris au fait de la marine, outre plusieurs autres vertus, comme si toute sa vie en auoit fait exercice. Primes donc nostre chemin tout au contraire de celuy par lequel estions venus, à cause des vents qui sont propres pour le retour : et ne faut aucunement doubter que le retour ne soit plus lôg que l'allée de plus de quatre ou cinq cens lieües, et plus difficile. Ainsi le dernier iour de ianuier <sup>3</sup> à quatre heures du matin, embarquez avec ceux qui ramenoyët les nauires par deça, feimes voile, saillans de ceste

<sup>1</sup> Léry, qui, dans l'*Histoire de son voyage au Brésil*, se moque de Thevet et affirme qu'il n'a pas eu le temps de voir tout ce qu'il décrit, pourrait donc avoir raison quand il prétend que Thevet raconte ce qu'il n'a pu apprendre au Brésil, et que par conséquent ses récits ne méritent qu'une créance médiocre.

<sup>2</sup> Bois-le-Conte, tellement vanté par Thevet, paraît n'avoir été qu'un piètre personnage. Sans parler des écrivains protestants qui, de parti pris, le traînent dans la boue, les auteurs catholiques eux-mêmes n'ont pour lui qu'une très-mince estime.

<sup>3</sup> Janvier, 1556. Thevet n'est donc resté que quelques mois au Brésil, et Léry a grandement raison, dans la préface de son livre, d'attaquer sa véracité, toutes les fois qu'il se donne comme témoin de faits qui ne se passèrent qu'après son retour en Europe.

riuiere de Ianaïre, en la grande mer sus l'autre costé, tirant vers le Ponêt, laissée à dextre la coste d'Ethiopie, laquelle nous auïoſ tenüe en allant. Auquel depart nous fut le vent assez propice, mais de petite durée : car incontinent se vint enfler comme furieux, et nous donner droit au nez le Nort et Nort-Ouest, lequel avec la mer assez inconstante et mal asseurée en ces endroits, qui nous destourna de nostre droite route, nous iettât puis ça puis là en diuerses pars, tant que finablemēt avecques toute difficulté se decouurit le cap de Frie, où auions descendu et pris terre à nostre venue. Et de rechef arrestames l'espace de huit iours, iusques au neuifième, que le Su commença à nous donner à pouppe, et nous conduit bien nonante lieües en plaine mer, laissant le païs d'aul, et costoyant de loin Mahouac <sup>1</sup>, pour les dangers. Car les Portugais tiennent ce quartier là, et les Sauuages, qui tous deux nous sont ennemis, comme i'ay mōstré quelque part : où depuis deux ans <sup>2</sup> en ça ont trouué mine d'or et d'argent, qui leur a esté cause de bastir en cest endroit, et y mettre sieges nouueaux pour habiter. Or cheminans tousiours sur ceste mer à grāde difficulté, iusques à la hauteur du cap de Saint Augustin pour lequel doubler et afronter demeurames flottās ça et là l'espace de deux moys ou enuiron, tant il est grand, et se iettant auant dans la mer. Et ne s'en faut

*Cap de Saint  
Augustin.*

<sup>1</sup> Ce sont les îles Maqhué. Cf. LÉRY. § v.

<sup>2</sup> HANS STADEN (Ouv. cité) a raconté la fondation de ce fort, et les petites guerres soutenues par les Portugais contre les sauvages des environs.

emerueiller, car ie sçay quelques uns de bonne memoire, qui y ont demeuré trois ou quatre mois<sup>1</sup>: et si le vēt ne nous eust fauorisé, nous estions en danger d'arrester d'auâtage, encore qu'il ne fut aduenu autre incōuenient. Ce cap tient de longueur huit lieües ou enuirō, distant de la riuiere dont nous estions || partis trois cens deux lieües. Il entre en mer neuf ou dix lieües du moins, et pource est autant redouté des nauigans sur ceste coste, comme celuy de

Fol. 119.

*Cap de Bonne Esperance pourquoy nomé Lion de la mer.*  
*Cap de Saint Ange dangereux.*  
*Découverte de pais faite par le capitaine Pinson.*

emergueller, car ie sçay quelques uns de bonne memoire, qui y ont demeuré trois ou quatre mois<sup>1</sup>: et si le vēt ne nous eust fauorisé, nous estions en danger d'arrester d'auâtage, encore qu'il ne fut aduenu autre incōuenient. Ce cap tient de longueur huit lieües ou enuirō, distant de la riuiere dont nous estions || partis trois cens deux lieües. Il entre en mer neuf ou dix lieües du moins, et pource est autant redouté des nauigans sur ceste coste, comme celuy de Bonne-Esperance sur la coste d'Ethiopie, qu'ils ont pour ce nommé lion de la mer, comme i'ay desia dit : ou bien autant comme celuy qui est en la mer Aegée en Achaïe (que lon appelle aujour'd'huy la Morée) nomé cap de Saint Ange<sup>2</sup>, lequel est aussi tres dangereux. Et a ce cap esté ainsi nommé par ceux qui premierement l'ont decouvert, que lon tient auoir esté Pinson<sup>3</sup> Espagnol. Aussi est il ainsi marqué en nos chartes marines. Ce Pinson avec un sien fils ont merueilleusement

<sup>1</sup> LÉRY. (§ XVIII) avoue la grande difficulté que ses compagnons et lui eurent à surmonter pour doubler ce cap. Partis de la baie de Ganabara le 4 janvier 1558, ils étaient encore en vue des côtes Américaines à la fin de février.

<sup>2</sup> C'est le cap Matapan actuel.

<sup>3</sup> Pinzon (Vicente Ianez), le capitaine de la *Nina*, lors du premier voyage de Colomb. En 1499, il partit pour le nouveau monde avec quatre caravelles, aborda le continent en janvier 1500, un peu au sud des parages entrevus sept mois auparavant par Hojeda et Juan de la Cosa. Il longea la terre ferme pendant sept à huit cents lieues, et imposa partout des noms espagnols. Il aurait, entre autres dénominations, donné celle de Santa Maria de la Consolacion au cap Saint-Augustin. Voir sur Yanez

decouvert de païs incōgneuz et non au parauant decouverts. Or l'an mil cinq cens un, Emanuel Roy de Portugal enuoya avec trois grāds vaisseaux en la basse Amerique pour recercher le destroit de Furne et Dariéne, à fin de pouuoir passer plus aisément aux Moluques, sans aller au détroit de Magellan <sup>1</sup>, et nauigeans de ce costé, feirent decouverte de ce beau promontoire : où ayans mis pié en terre, trouuerent le lieu si beau et temperé, combien qu'il ne soit qu'à trois cens quarante degrez de longitude, minute 0, et huyt de latitude, minute 0, qu'ils s'y arresterēt et depuis sont allez autres Portugais avec nombre de vaisseaux et de gens. Et par succession de temps, apres auoir pratiqué les Sauuages du païs, feirent un fort nommé Castelmarin : et encore depuis un autre assez pres de là, nommé Fernambon <sup>2</sup>, traffiquans là les uns auecques les autres. Les Portugais se chargent de cotton <sup>3</sup>, peaux de sauuagines, espiceries, et entre

*Castelmarin.*

*Fernambon.*

Pinzon : AVEZAC. *Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil. Americ Vespuce.* — VARNHAGEN. *Examen de quelques points de l'histoire du Brésil. — Vespuce et son premier voyage.* — SILVA. *L'Oyapoc et l'Amazone*, avec une bibliographie très complète de la matière.

<sup>1</sup> Thevet oublie qu'en 1501 le détroit de Magellan n'était pas encore découvert. Il ne le sera qu'en 1520. La flotte d'Alvarès Cabral, dont il est ici question, avait justement pour mission de chercher un passage rapide vers les Indes.

<sup>2</sup> Paranambuco, le vrai nom de Fernambouco, est formé du mot Tupi *parana* la grande eau, et du Portugais *bouco*, embouchure. Duarte Coelho Pereira passe pour avoir été le fondateur de cette ville.

<sup>3</sup> Sur les articles d'exportation du Brésil au XVI<sup>e</sup> siècle, voir P. GAFFAREL. *Le Brésil Français.* P. 75.

autres choses, de prisonniers, que les Sauuages ont pris en guerre sus leurs ennemis, lesquels ils menēt en Portugal pour vendre.



## CHAPITRE LXI.

*Des Canibales, tant de la terre ferme, que des isles,  
et d'un arbre nomé Acaiou.*

*Isle de Saint Paul.*

**C**e grand promontoire ainsi doublé et afronté, combien que difficilement, quelque vent qui se presentast, il failloit tenter la fortune et auancer chemin autant que possible estoit, sans s'elōigner beaucoup de terre ferme, principalement costoyās assez pres de l'isle Saint Paul <sup>1</sup>, et autres

<sup>1</sup> L'ile Saint-Paul est plus connue sous le nom de penedo de San Pedro. C'est un rocher abrupte au profil anfractueux, hérissé de pointes aigües, et dont le point culminant ne dépasse pas 17 mètres au-dessus de l'Océan. C'est en 1511 que Georges de Brito, lieutenant de Garcia de Norônha découvrit cet îlot sur lequel il faillit se briser. Les autres îles dont parle Thevet sont sans doute l'archipel de la Trinité et de Martin Vas, ainsi

petites non habitées, prochaines de terre ferme, où sont les Canibales, lequel païs diuise les païs du Roy d'Espagne d'auec ceux de Portugal, cōme nous dirons autre part. Puisque nous sommes venuz à ces Canibales, nous en dirons un petit mot. Or ce peuple depuis le cap de Saint Augustin, et au delà iusques pres de Marignā, est le plus cruel et inhumain, qu'en partie quelconque de l'Amerique. Ceste canaille *Inhumanité des Canibales.* mange <sup>1</sup> ordinairement chair humaine, comme nous ferions du mouton, et y prennent encore plus grand plaisir. Et vous asseurez qu'il est malaisé de leur oster un hōme d'entre les mains quand ils le tiennent, pour l'appetit qu'ils ont de le manger comme lions rauissans. Il n'y a beste aux deserts d'Afrique, ou de l'Arabie tāt cruelle, qui appete si ardemmēt le sang

que l'île Fernando de Norōnha. Consulter sur les rochers ou vigies épars dans l'Atlantique un intéressant mémoire de l'amiral FLEURIOT DE LANGLE (*Société de géographie de Paris*. Juillet 1863).

<sup>1</sup> Americ Vespuce est le premier qui ait signalé l'anthropophagie des Brésiliens, et il l'a fait en termes expressifs (Lettre à Lorenzo Medicis) : « S'ils sont vainqueurs, ils coupent en morceaux les vaincus, et assurent que c'est un mets très agréable. Ils se nourrissent ainsi de chair humaine ; le père mange le fils et le fils le père suivant les circonstances et les hasards des combats. J'ai vu un abominable homme qui se vantait d'avoir mangé plus de trois cents hommes. J'ai vu aussi une ville, que j'ai habitée environ vingt sept jours, et où des morceaux de chair humaine salée étaient accrochés aux poutres des maisons, comme nous accrochons aux poutres de nos cuisines, soit de la chair de sanglier séchée au soleil ou fumée, soit des saucissons, soit d'autres provisions de cette espèce. » Mais cette description paraît bien exagérée. On dirait une réminiscence des récits de divers voyageurs du moyen-âge.

humain, que ce peuple sauvage plus que brutal. Aussi n'y a natiō qui se puisse acouster d'eux, soyent Chrestiens ou autres. Et si vous voulez traffiquer et entrer en leur païs, vous ne serez receu aucunement sans bailler ostages, tant ils se defiēt, eux mesmes plus dignes desquels 'lon se doibue mefier. Voila pour || quoy les Espagnols quelquefois, et Portugais<sup>1</sup> leur ont ioué quelques brauades : en memoire de quoy quand ils les peuuent attaintre, Dieu scāit comme ils les traittent, car ils disnent avec eux. Il y

Fol. 120.

*Inimicitē grande entre les Espagnols et les Canibales.*

*Fertilité du païs des Canibales.*

a donc inimytiē et guerre perpetuelle entre eux, et se sont quelquefois bien battuz, tellemēt qu'il y est demeuré des Chrestiens au possible. Ces Canibales portent pierres<sup>2</sup> aux leures, vertes et blanches, comme les autres Sauuages, mais plus longues sans comparaison, de sorte qu'elles descendent iusques à la poitrine. Le païs au surplus est trop milleur qu'il n'appartiēt à telle canaille : car il porte fruits en abondance, herbes, et racines cordiales, avec grande quantité d'arbres qu'ils nomment *Acaions*<sup>3</sup>, portans fruits gros

<sup>1</sup> La haine de ces Cannibales contre les Portugais surtout était inexpiable. Thevet raconte dans sa *Cosmographie universelle* (P. 946) qu'il essaya de prêcher aux Brésiliens la compassion vis-à-vis de leurs prisonniers Portugais : « mais ils nous renvoient avec grande colere, et d'un fort mauvais visage, disans, que c'estoit grand honte à nous de pardonner à noz ennemis, les ayant pris en guerre, et qu'il vaut mieux en depescher le monde, à fin que de là en auant ils n'ayent plus occasion de vous nuire. »

<sup>2</sup> Voir plus haut, § xxxiv et note.

<sup>3</sup> LÉRY. § XIII. « Il y a en ce païs là un arbre qui croist haut eleué, comme les cormiers par deça et porte un fruct nommé

comme le poin, en forme d'un œuf d'oye. Aucuns en font certain bruuage, combien que le fruit de soy n'est bon à mäger, retirant au goust d'une corne demy meure. Au bout de ce fruit vient une espece de noix grosse cõme un marron, en forme de rognon de lieure. Quant au noyau qui est dedans, il est tres bon à manger, pourueu qu'il ait passé legerement par le feu. L'escorce est toute pleine d'huile, fort aspre au goust, de quoy les Sauuages pourroyent faire quantité plus grâde que nous ne faisons de noz noix par deça. La fueille de cest arbre est semblable à celle d'un poirier, un peu plus pointue, et rougeatre par le bout. Au reste cest arbre a l'escorce un peu rougeatre, assez amere : et les Sauuages du païs ne se seruent aucunement de ce bois, à cause qu'il est un peu mollet. Aux isles des Canibales, dans lesquelles s'en trouue grande abundance, se seruent du bois pour faire brusler, à cause qu'ils n'en ont gueres d'autre, et du gaiac. Voila ce que i'ay voulu dire de nostre *Acaiou*, || avec le pourtrait qui vous est cy deuant représenté. Il se trouve là d'autres arbres ayans le fruit dangereux à manger : entre lesquels est un nommé *Haounay*<sup>1</sup>. Au surplus ce païs est fort môtueux, avec-

Fol. 121.

*Arbres  
mortifères.  
Haounay.*

acaiou par les sauvages, lequel est de la grosseur et figure d'un œuf de poule. » GANDAVO. *Hist. de Santa Cruz.* P. 58 : « Ce fruit ressemble à une poire, il est d'une couleur très iaune. Il a beaucoup de ius, et on le mange dans les chaleurs, car il est très froid de sa nature. »

<sup>1</sup> LÉRY. § XIII : « L'Aouai put et sent si fort les aulx, que quand on le coupe ou qu'on en met au feu, on ne peut durer au près. » THEVET. *Cosm. univ.* P. 922 « L'arbre sent mal, et à

ques bonnes mines d'or. Il y a une haute et riche montagne, où ces Sauuages prennent ces pierres vertes, lesquelles ils portent aux leurs <sup>1</sup>. Pour ce n'est pas impossible qu'il ne s'y trouuast emeraudes,

*Richesse du païs  
des Canibales.*

et autres richesses, si ceste canaille tant obstinée permettoit que lon y allast seurement. Il s'y trouue semblablement marbre blanc et noir, iaspe, et porphire. Et en tout ce païs depuis qu'on a passé le cap Saint Augustin, iusques à la riuiere de Marignan, tiennent une mesme façon de viure que les autres du cap de Frie. Ceste mesme riuiere separe la terre du Peru d'avec les Canibales, et a de bouche quinze lieües ou enuiron, avec aucunes isles peuplées et riches en or : car les Sauuages ont appris quelque moyen de le fondre, et en faire anneaux larges comme boucles, et petis croissans qu'ils pendent aux deux costez des narines et à leurs ioües : ce qu'ils portent par gentilesse et magnificence. Les Espagnols disent que la grand riuiere qui vient du Peru, nommée Aurelane <sup>2</sup>, et ceste cy s'assemblent. Il y a sur ceste riuiere une autre isle, qu'ils nomment de la Trinité <sup>3</sup>, distante dix

*Aurelane fleuve  
du Peru.*

*Isle de la  
Trinité fort  
riche.*

l'odeur merueilleusement puante quand on le coupe : qui est cause qu'ils n'en usent aucunement en leur mesnage. »

<sup>1</sup> C'est la province actuelle de Minas Geraës. Il s'y trouve en effet de magnifiques émeraudes. Consulter à ce propos l'intéressant ouvrage de M. DE SAINT-HILAIRE. *Voyage dans le district des diamants.*

<sup>2</sup> Thévet veut parler sans doute du grand fleuve des Amazones et d'un de ses affluents les plus importants, l'Araguay ou le Tocantin, qui unissent leurs eaux en amont de l'île Marajo.

<sup>3</sup> L'île de la Trinité a été l'objet de plusieurs monographies : Nous ne citerons que l'*History of Trinidad*, par JOSEPH, et surtout l'*Histoire de la Trinité sous le Gouvernement Espagnol*, par BORDE.

degrez de la ligne, ayant de longueur enuiron trente lieües, et huit de largeur : laquelle est des plus riches qui se trouue point en quelque lieu que ce soit, pource qu'elle porte toute sorte de métaux. Mais pource que les Espagnols y descendans plusieurs <sup>1</sup> fois pour la vouloir mettre en leur obeissance ont mal traité les gens du païs, en ont esté rudemēt repoussez et saccagez la meilleure part. Ceste isle produist abundance d'un certain fruit, dont l'arbre ressemble fort à un palmier, duquel ils font du bruuage. D'auantage se trouue là encens fort bon, bois de gaiac, qui est aujourd'huy tant célébré : pareillement en plusieurs autres isles prochaines de la terre ferme. Il se trouue entre le Peru et les Canibales, dont est question plusieurs isles <sup>2</sup> appellées Canibales assez prochaines de la terre de Zamana, dont la principale est distante de l'isle Espagnole enuiron trente lieües. Toutes lesquelles isles sont soubs l'obeissance d'un Roy, qu'ils appellent *Cassique*, desquels il est fort bien obeï. La plus grande a de longueur soixante lieües, et de largeur quarante huit, rude et montueuse, comparable presque à l'isle de Corse : en laquelle se tient leur Roy coustumierement. Les Sauuages de ceste isle sont ennemis mortels des Espagnols, mais de

*Especie d'arbre  
semblable à un  
palmier.*

<sup>1</sup> Les principaux conquistadores de la Trinité furent don Antonio Sedeno, don Juan Ponce, don Antonio de Berrio y Orana et son fils don Fernando.

<sup>2</sup> Ce sont les Antilles alors peuplées de Caraïbes. Sur les mœurs de ces Caraïbes on peut consulter LABAT. *Voyage aux îles d'Amérique.* — ROCHEFORT. *Histoire civile et naturelle des Antilles,* etc.

Fol. 122<sup>a</sup>

telle façō qu'ils n'y peuvent aucunement traffiquer. Aussi est ce peuple epoueventable à voir, arrogāt et courageux, fort subiet à commettre larcuin. Il y a plusieurs arbres de gaiac, et une autre espece d'arbre portant fruit de la grosseur d'un esteuf, beau à voir toutesfois veneneux : parquoy trempent leurs fleches dont ils se veulent aider contre leurs ennemis, au ius de cest arbre. Il y en a un autre, duquel la liqueur qui en sort, l'arbre estant scarifié, est venin, comme reagal par deça. La racine toutesfois est bonne à manger, aussi en font ils farine, dont ils se nourrissent, comme en l'Amerique, combiē que l'arbre soit different de tronc, branches, et fueillage. La raison pourquoy mesme plante porte aliment et venin, ie la laisse à contempler aux philosophes. Leur maniere de guerroyer est comme des Ameriques, et autres Canibales, dont nous auons parlé, hors-mis qu'ils || usent de fondes, faictes de peaux de bestes, ou de pelure de bois : à quoy sont tant expers, que ie ne puis estimer les Baleares inuenteurs de la fonde, selon Vegece, auoir esté plus excellens fundibulateurs.



## CHAPITRE LXII.

*De la riuiere des Amazones, autrement dite Aurelane, par laquelle on peut nauiguer aux païs des Amazones, et en la France Antarctique.*

**P**ENDANT que nous auons la plume en main pour escrire des places decouvertes, et habitées, par delà nostre Equinoctial, entre Midy et Ponent, pour illustrer les choses, et en dōner plus euidēte cognoissance, ie me suis aduisé de reduire par escrit un voyage <sup>1</sup>, autant loītaiñ que difficile, hazardueusement entrepris, par quelques Espagnols, tant par eau que par terre, iusques aux terres de la mer Pacificque, autremēt appellée Magellanique, où *Mer pacifique ou Magellanique.* sont les isles des Moluques et autres. Et pour mieux entendre ce propos, il faut noter, que le Prince d'Espagne tient soubs son obeissance grande estendue de païs, en ces Indes occidentales, tant en isles que

<sup>1</sup> Le voyage, dont Thevet donne un résumé, est celui de Francesco Orellana, ami d'enfance des Pizarre, qui s'attacha à leur fortune et prit une part active à la conquête du Pérou. En 1540, il descendit la Coca, rencontra le Napo, puis l'Amazone dont il suivit le cours jusqu'à la mer. Consulter sur cet étrange personnage HUMBOLDT. *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent.* Cf. ACUNA. *Al descubrimiento del grā Rio de las Amazonas.* 1641.

terre ferme, au Peru, et à l'Amerique, que par succession de temps il a pacifié de maniere qu'aujourd'hui il en reçoit grand emollument et profit. Or entre les autres un capitaine Espagnol, estant pour son prince au Peru, delibera un iour de decouvrir, tât par eau *Situatiō de la riuiere de Plate.* que par terre, iusque à la riuiere de Plate (laquelle est distante du cap Saint Augustin sept cens lieües, delà la ligne, et du dit cap iusques aux isles du Peru enuiron trois cens lieües) quelque difficulté qu'il y eust, pour la longueur du chemin, et montagnes inaccessibles, que pour la suspicion des gens et bestes sauvages : esperant l'execution de si haute entreprise, outre les admirables richesses, acquerir un loz immortel, et laisser perpetuelle gloire de soy à la posterité. Ayant donques dressé, et mis le tout en bon ordre, et suffisant equipage, ainsi que la chose le meritoit, c'est à sçauoir de quelque marchandise, pour en trafiquant par les chemins recouurer viures, et autres munitions : au reste accompagné de cinquante Espagnols <sup>1</sup>, quelque nombre d'esclaves pour le service laborieux, et quelques autres insulaires, qui auoient esté faits Chrestiens, pour la conduite et interpretation des langues. Il fut question de s'embarquer avec quelques petites carauelles, sur la riuiere d'Aurelane, laquelle ie puis asseurer la plus lôgue et la

<sup>1</sup> Ses principaux compagnons étaient le dominicain Gaspar de Carvajal et un gentilhomme de Badajoz, Hernando Sanchez de Vargas. Quand ils le virent s'abandonner au cours du fleuve et se lancer dans l'inconnu, ils l'accusèrent d'outrepasser les ordres de Pizarre. Orellana débarqua les mécontents sur la rive du fleuve et passa outre.

plus large qui soit en tout le monde. Sa largeur est de cinquante neuf lieues<sup>1</sup>, et sa longueur de plus de mille. Plusieurs la nommēt mer douce, laquelle procede du costé des hautes montages de Moullubēba, auecques la riuiere de Marignan<sup>2</sup>, neantmoins leur embouchement et entrée sont distantes de cent quatre lieues l'une de l'autre, et enuiron six cens lieues dans plain païs s'associent, la marée entrant dedans, bien quarante lieues. Ceste riuiere croist en certain temips de l'année, comme fait aussi le Nil, qui passe par *Origine du Nil.* l'Egypte, procedant des montagnes de la Lune selon l'opinion d'aucuns, ce que i'estime estre vraisemblable. Elle fut nommée Aurelane, du nō de celuy qui premierement fit dessus ceste lōgue nauigation, neantmoins que par lauantavoit esté decouverte par aucuns qui l'ont appellée par leurs cartes riuiere des Amazones<sup>3</sup>: elle est merueilleusement facheuse à nauiger, à cause des courantes, qui sont en toutes saisons de l'année: et que plus est, l'embouchement difficile, pour quelques gros rochers, que lō ne peut euiter, qu'auec toute difficulté. Quand l'on est entré assez auant,

*Situatiō et  
admirable  
grādeur de la  
riuiere  
d'Aurelane.*

Fol. 123.  
*Aurelane ou  
riuiere des  
Amazones.*

<sup>1</sup> Singulière exagération. A Tábatina, à plus de 3000 kil. de l'Atlantique, la largeur est de 2500 m.; à Santarem, à 500 kil. de la mer, de 1600 m. L'estuaire à son débouché n'est que de 50 kil. Quant à la longueur du fleuve, Thevet a donné la mesure à peu près exacte. Elle est de 4900 kil.

<sup>2</sup> Nom portugais du fleuve, le Maranão.

<sup>3</sup> Vicente Janez Pinzon dans son voyage de 1500, reconnut le fleuve des Amazones, mais il s'appelait alors Marañon; ce qui semble démontrer que ce nom existait déjà à l'embouchure du fleuve. Voir PETRUS MARTYR. *Décades* (1511).

lon trouue quelque belles isles, dont les unes sont peuplées, les autres non. Au surplus cette riuiere est dangereuse tout du long, pour estre peuplée, tāt en pleine eau, que sur la rive de plusieurs peuples, fort inhumains, et barbares, et qui de longtemps tiennent inimitié aux estrangers, craignans qu'ils abordent en leur païs, et les pillent. Aussi quand de fortune ils en rencontrent quelques uns, ils les tuent, sans remission, et les mangent rotiz et boullus, comme autre chair. Donques embarquez en l'une de ces isles

*Isle de S. Croix.* du Peru nōmée S. Croix, en la grand mer, pour gaigner le detroit de ce fleuuue : lequel apres auoir passé avec un vent merueilleusement propre, s'ache-minēt costoyās la terre d'assez pres, pour tousiours recognoistre le païs, le peuple et la façon de faire, et pour plusieurs autres commoditez. Costoyans donc en leur nauigation noz viateurs, maintenant deça, maintenant delà, selon que la commodité le permettoit, les Sauuages <sup>1</sup> du païs se monstroient en grand nombre sur la rive, avec quelques signes d'admiration, voyans ceste estrāge nauigatiō, l'equipage des personnes, vaisseau, et munitions propres à guerre et à nauigation. Cepēdant les nauigans n'estoyent moins estonnez de leur part, pour la multitude de ce peuple incivil, et totalement brutal, monstrant quelque semblant de les vouloir saccager, pour dire en peu de parolles. Qui leur donna occasion de nauigner longue espace

<sup>1</sup> Voir *Tour du Monde*, nō 398, planche représentant l'étonnement des Sauvages à la vue du premier bateau à vapeur sillonnant les eaux de l'Amazone.

de temps sans ancrer, ni descendre. Neantmoins la famine et autres necessitez, les contraignit finablement de plier voiles et planter ancles. Ce qu'ayans fait en uiron la portée d'une arquebuze loin de terre, il demande s'il leur restoit autre chose, si non par beaux signes de flatterie, et autres petits moyens, caressa messieurs les Sauuages <sup>1</sup>, pour impetrer quelques viures, et permission de se reposer. Dôt quelque nombre de ces Sauuages allechez ainsi de loing avec leurs petites barquettes d'escorce d'arbres, desquelles ils usent ordinairement sur les riuieres, se hazarderent d'approcher, non sans aucune doubté, n'ayans iamais veu les chrestiens afronter de si pres leurs limites. Toutesfois pour la crainte qu'ils monstrerent de plus en plus, les Espagnols de rechef, leur faisans monstre de quelques couteaux, et autres petits ferremès reluisans les attirerēt. Et apres leur auoir fait quelques petits presens, ce peuple sauage à toute diligence leur va pourchasser des viures : et de fait apporterent quātité de bon poisson, fruits de mer ueilleuse excellente, selon la portée du païs. Entre autres l'un de ces Sauuages, ayant massacré le iour precedēt quatre de ses ennemis Canibaliēs, leur en presēta deux mēbres cuits, ce que les autres refuserent. Ces Sauuages (comme ils disent) estoient de haute stature, beau corps tous nuds ainsi que les autres Sauuages, portans sur l'estomac larges croissans de

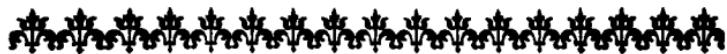
*Statute de ces  
Sauuages.*

<sup>1</sup> Ce fut le 8 janvier 1541, que les compagnons d'Orellana s'arrêtèrent pour la première fois et reçurent un fraternel accueil de la part des Indiens.

Fol. 124.

fin or bien poly en forme de miroirs ronds. Il ne faut enquérir si les Espagnols changerēt de leurs marchandises avec belles richesses : ie croy fermemēt qu'elles ne leur echapperent pas ; ainsi, pour le moins en feirent ils leur deuoir. Or noz pelerins ainsi refreschis, et enuitaillez pour le present, avec la reserue pour l'aduenir, auant que prendre congé feirent encores quelques presens, comme parauant ; et puis pour la continuation du voyage, fut question de faire voile, et abreger chemin. De ce pas nauigerēt plus de cent lieües sans prēdre terre, obseruans tous sur les rues diuersité de peuples sauuages aussi comme les autres, desquels ie ne m'arresteray à escrire pour euiter prolixité : mais suffira entendre le lieu où pour la seconde fois sont abordés.

<sup>1</sup> Ils s'arrêtèrent pour la seconde fois à Aparia, dont le cacique les reçut avec bienveillance, mais en leur recommandant de prendre garde aux Coniapayara (Amazones). Le 24 avril, Orellana continua son voyage, mais, pendant une navigation de quatre-vingts lieues, ne put débarquer que rarement à cause de l'escarpement des rives du fleuve. Le 12 mai il parvint dans la province de Machiparo, où il eut à lutter contre les Indiens. Il traversa ensuite un pays inhabité, s'arrêta au confluent d'une rivière qu'il nomma Rio de la Trinidad, traversa le pays des Paguanas, celui des Picotas, qu'il nomma ainsi parce qu'il trouva sur les rives du fleuve des têtes humaines fichées sur des piques, et arriva le 22 juin dans un pays tributaire des Coniapayara. Thevet a omis tous ces détails pour arriver tout de suite au combat d'Orellana contre les Amazones.



## CHAPITRE LXIII.

*Abordement de quelques Espagnols en une contrée où ils trouuerent des Amazones.*

**L**es dits Espagnols feirēt tāt par leurs iournées, qu'ils arriuerent en une côtrée, où se trouua des Amazones : ce que lon n'eust iamais estimé, pour ce que les Historiographes n'ē ont fait aucune mentiō, pour n'auoir eu la cognoissance de ces païs n'agueres trouués. Quelques uns pourroient dire que ce ne sont Amazones, mais quant à moy ie les estime telles, attendu quelles viuent tout ainsi que nous trouuons auoir vescu les Amazones de l'Asie. Et auāt que passer outre, vous noterez que ces Amazones, dont nous parlons, se sont retirées, habitāt en certaines petites isles, qui leur sont comme forteresses, ayans tousiours guerre perpetuelle à quelques peuples, sans autre exercice, ne plus ne moins que celles desquelles ont parlé les Historiographes. Donques ces femmes belliqueuses de nostre Amerique, retirées et fortifiées en leurs isles, sont coustumierement assaillies de leurs ennemis, qui les vont chercher par sus l'eau avec barques et autres vaisseaux, et charger à coups de flesches. Ces femmes

*Amazones de  
l'Amerique.*

au contraire se defendent de mesme, courageusement avec menasses, hurlements, et contenances les plus espouventables qu'il est possible. Elles font leurs rem-



pars descailles de tortues, grandes en toute dimension. Le tout comme vous pouuez voir à l'oeil par la pre-sente figure <sup>1</sup>. Et pour ce qu'il vient à propos de parler des Amazones, nous en escrirons quelque chose en cest endroit. Les pauures gens ne trouuent grande

<sup>1</sup> En effet, une planche de l'ouvrage représente deux îles assaillies par de nombreux bateaux, et défendues par des Amazones, vêtues de leur pudeur et de leurs armes.

consolation entre ces femmes tant rudes et sauvages. On trouue par les histoires qu'il y a eu trois || sortes d'Amazones <sup>1</sup>, semblables, pour le moins differentes de lieux et d'habitations. Les plus anciennes ont esté en Afrique, entre lesquelles ont esté les Gorgones, qui auoyent Meduse pour Roine. Les autres Amazones ont esté en Scythie pres le fleuve de Tanaïs : lesquelles depuis ont regné en une partie de l'Asie, pres le fleuve Thermodoō. Et la quatrième sorte des Amazones, sont celle desquelles parlons presentement. Il y a diuerses opinions pourquoy elles ont esté appellées Amazones. La plus commune <sup>2</sup> est, pour ce que ces femmes se brusloïet les mammelles en leur ieunesse, pour estre plus dextres à la guerre. Ce que ie trouue fort estrange, et m'en rapporterois

Fol. 125.  
Trois sortes  
d'Amazones  
anciennement.

Diversité  
d'opinions sur  
l'appellation et  
l'etymologie des  
Amazones.

<sup>1</sup> Sur les Amazones on peut consulter O. MULLER. *Histoire de l'antiquité grecque*. P. 356. — GUIGNAUT. *Religions de l'antiquité*. II. P. 979. — BERGMANN. *Les Amazones dans l'histoire*. — FRÉRET. *Acad. des Inscriptions*. XXI. P. 106, etc. Ce mythe paraît s'être formé avec les récits qui avaient cours sur l'ardeur belliqueuse des femmes de Scythie, et les emportements sanguinaires des hiérodules ou prêtresses de Pallas et d'Artemis. Leur existence fut admise, même par des auteurs dont le sens critique était développé, tels qu'Arrien et Strabon. Leur popularité s'explique en partie par l'heureux choix des artistes. Voir, VINET. Article *Amazones*, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.

<sup>2</sup> Cette étymologie n'est confirmée par aucune représentation de l'art antique. D'après BERGMANN (Ouv. cité. P. 25), le *a* aurait une valeur augmentative, et le *massa* serait un mot oriental qui signifie lune, car l'examen de toutes les traditions fait reconnaître en elles les prêtresses d'une divinité lunaire. Voir, MAURY. *Religions de la Grèce*, III, 117.

aux medecins, si telles parties se peuuent ainsi cruellement oster sans mort, attendu qu'elles sont fort sensibles, ioint aussi qu'elles sont prochaines du cuer, toutefois la meilleure part est de ceste opinion. Si ainsi estoit ie pense que pour une qui euaderoit la mort, qu'il en mourroit cent. Les autres prennent l'etymologie de ceste particule *A*, priuative, et de *Maza*, qui signifie pain, pour ce qu'elle ne viuoyent de pain, ains de quelques autres choses. Ce que n'est moins absurde que l'autre : car lon eust peu appeller, mesme de ce temps là, plusieurs peuples viuants sans pain, Amazones : comme les Troglodites, et plusieurs autres, et aujourd'huy tous noz Sauvages. Les autres de *A* priuatif, et *Mazos*, comme celles qui ont esté nourries sans lait de māmelle : ce qui est plus vraysemblable, comme est d'opiniō Philostrate : ou biē d'une nymphe nōmée Amazonide ou d'une autre nōmée Amazone religieuse de Diane et Royne d'Ephese. Ce que i'estimerois plus tost que bruslemēt de māmelles : et en dispute au cōtraire qui voudra.

*Philostrate.* Quoy qu'il en soit ces femmes sont renōmées belliqueuses. Et pour en parler plus à plein, il faut noter qu'apres que les Scythes, que nous appellons Tartares, furent chassez d'Egypte, subiuguerent la meilleure partie de l'Asie, et la rendirent totalement tributaire et soubs leur obeissance. Cependāt que long temps les Scythes demeurerent en ceste expedition et conquête, pour la resistance des superbes Asians, leurs femmes ennuyées de ce si long seiour (comme la bonne Penelopé de son mary Ulysses) les admonesterēt par plusieurs gracieuses lettres et messages de

*Amazones  
femmes  
belliqueuses.*

retourner : autrement que ceste longue et intolerable absence les cōtraindroit faire nouvelles alliances auecques leurs prochains et voisins : consideré que l'ancienne lignée des Scythes estoit en hazard de perir. Nonobstant ce peuple sans auoir egard aux douces requestes de leurs femmes, ont tenu d'un courage obstiné cinq cens ans ceste Asie tāt superbe : *Asie tributaire aux Scythes l'espace de cinq cés ans.* voire iusques à ce que Ninus la deliura de ceste miserable seruitude. Pendant lequel temps ces femmes ne firent oncques alliāce de mariage auecques leurs voisins, estimans que le mariage n'estoit pas moyen de leur liberté, ains plus tost de quelque lien et seruitude : mais toutes d'un accord et vertueuse entreprise delibérerent de prendre les armes, et faire exercice à la guerre, se reputans estre descendues de ce grand Mars dieu des guerres. Ce qu'elles executerent si vertueusement soubs la conduite de Lapedo et Marthesia leurs Roynes, qui gouernoyent l'une apres l'autre, que non seulement elles defendirent leur païs de l'inuasion de leurs ennemis, maintenans leur grandeur et liberté, mais aussi firent plusieurs belles con̄questes en Europe et en Asie, iusques à ce fleue dont nous auōs n'agueres parlé. Ausquels lieux, principalement en Ephese, elles firent bastir plusieurs chasteaux, villes, et forteresses. Ce fait elles renuoyèrent une partie de leurs bandes en leurs païs, auecques riche butin de despouilles de leurs ennemis, et le reste demoura en Asie. Finablemēt ces bonnes dames pour la conseruation de leur sang, se prostituerent volontairement à leurs voisins, sans autre espece de mariage : et de la lignée qui en procedoit, elles fai-

*Lapedo et  
Marthesia  
premières  
Roynes des  
Amazones.*

Fol. 126.

soyent mourir l'enfant masle, reseruans la femelle aux armes, ausquelles la dressoient fort bien, et auecques toute diligence. Elles ont doncques preferé l'exercice des armes, et de la chasse, à toutes autres choses. Leurs armes estoient arcs et flesches avec certains boucliers, dont Virgile parle en son Eneide, quand elles allerent, durant le siege de Troie, au secours des Troyens contre les Grecs. Aucuns tiennent aussi qu'elles sont les premieres qui ont commencé à cheuaucher et à combattre, à cheual. Or est il temps desormais de retourner aux Amazones de nostre Amerique et de noz Espagnols. En ceste part elles sont separées d'avec les hommes, et ne les frequentent que bien rarement, cōme quelquefois en secret la nuit ou à quelque autre heure determinée. Ce peuple habite en petites logettes, et cauernes contre les rochers, viuant de poisson, ou de quelques sauagines, de racines, et quelques bons fruits, que port ce terrouer. Elles tuēt leurs enfans masles, incontinent apres les auoir mis sus terre : ou bien les remettēt entre les mains de celuy auquel elles les pensent appartenir. Si c'est une femelle, elles la retiennent à soy tout ainsi que faisoyent les premieres Amazones. Elles font guerre ordinairement contre quelques autres nations : et traitent fort inhumainement ceux quelles peuvent prendre en guerre. Pour les faire mourir elles les pendent par une iambe à quelque haute branche d'un arbre : pour l'auoir ainsi laissé quelque espace de temps, quand elles y retournēt, si de cas fortuit n'est trespassé, elles tireront dix mille coups de fleches, et ne le mangent comme les autres Sauvages,

*Maniere de  
viure des  
Amazones de  
l'Amerique.*

*Cōme les  
Amazones  
traitēt ceux  
qu'ils prenent  
en guerre.*

ains le passent par le feu, tant qu'il est reduit en cendres. D'auantage ces femmes auançant pour combatre, jettent horribles et merueilleux cris, pour es-  
pouenter leurs ennemis. De l'origine des Amazones en ce païs n'est facile d'en escrire au certain. Aucuns tiennent, qu'apres la guerre de Troie, où elles alle-  
rent (comme desia nous auons dit) soubs || Pentesilée, elles s'escarterēt ainsi de tous costez. Les autres, qu'elles estoient venues de certains lieux de la Grece en Afrique, d'où un Roy, assez cruel les rechassa. Nous en auons plusieurs histoires, ensemble de leurs proüesses au fait de la guerre, et de quelques autres femines, que ie laisseray pour continuer nostre principal propos : comme assez nous demonstrent les histoires anciennes, tant Grecques, que Latines. Vray est, que plusieurs auteurs n'en ont descript quasi que par une maniere d'acquit. Nous auons commencé à dire, cōme nos pelerins n'auoyent seiourné que bien peu, pour se reposer seulement et pour chasser quelques viures : pour ce que ces femmes <sup>1</sup> comme tout estonnées de les voir en cest equipage, qui leur estoit fort estrange, s'assemblent incontinēt de dix à

*Origine des  
Amazones  
Ameriques  
incertaine.*

Fol. 127.

*Arrivée des  
Espagnols en la  
côte des  
Amazones et  
comme ils  
furent receus.*

<sup>1</sup> Quelque peu vraisemblable que ce fait paraisse, il paraît néanmoins résulter de la sérieuse enquête à laquelle Humboldt s'est livré, que les Espagnols rencontrèrent réellement sur les bords du grand fleuve des femmes armées de flèches qui, en diverses occasions, leur opposèrent une vive résistance, et les indigènes parlaient de peuplades uniquement composées de femmes, qui, à certaines époques seulement, entraient en communication momentanée avec les hommes des tribus avoisinantes. Cf. HUMBOLDT. *Voyages aux régions équinoxiales.* VIII, 18.

douze mille en moins de trois heures, filles et femmes toutes nues, mais l'arc au poin et la flesche, commençans à hurler comme si elles eussent veu leurs ennemis : et ne se termina ce deduit sans quelques flesches tirées : à quoy les autres ne voulans faire resistance, incontinent se retirerent bagues sauves. Et de leuer ancras, et de desplier voiles. Vray est qu'à leur partement disans adieu, ils les saluerent de quelques coups de canon : et femmes en route<sup>1</sup> : toutefois qu'il n'est vraysemblable qu'elles se soient aisement sauuées sans en sentir quelque autre chose.



## CHAPITRE LXIV.

*De la continuation du voyage de Morpion, et de la riuiere de Plate.*

*Continuation du  
voyage des  
Espagnols en  
la terre de  
Morpion.*

**D**E là continuans leur chemin biē enuiron six vingts lieües, cogneurêt par leur Astrolabe, selon la hauteur du lieu où ils estoient, laquelle est tant nécessaire pour la bonne nauigation,

<sup>1</sup> Vieux mot pour déroute.

que ceux qui nauigent en lointains païs ne pourroyent auoir seureté de leur voyage, si ceste pratique leur defailloit : parquoy cest art de la hauteur du Soleil, excede toutes les autres reigles : et ceste subtilité : les Anciens l'ont grandement estimée et pratiquée, mesmement Ptolomée et autres grāds autheurs. Donques ils quittent leurs carauelles, les enfonsans au fond de l'eau, puis chacun se charge du reste de leurs viures, munitions et marchandises, les esclaves principalemēt, qui estoyēt là pour ceste fin. Ils cheminerent par l'espace de neuf iours, par montagnes, enrichies de toutes sortes d'arbres, herbes, fleurs, fruits et verdure, tant que par leurs iournées aborderēt un grand fleuve, prouenāt des hautes mōtagnes, où se trouuerēt certains sauuages, entre lesquels de grād crainte les uns fuyoiēt, les autres montoyēt es arbres : et ne demeura en leurs logettes, que quelques vieillards, ausquels (par maniere de cōgratulation) feirent presens de quelques cousteaux et miroüers : ce que leur fut tres agreable. Parquoy ces bōs vieillards se mettēt en effort d'appeler les autres, leur faisans entēdre, que ces estrangers nouvellement arriuez, estoient quelques grāds Seigneurs, qui en riē ne les vouloyēt incōmoder, ains leur faire||presens de leurs richesses. Les Sauuages esmeuz de ceste liberalité, se mettent en devoir de leur amener viures, cōme poissons, sauuagines, et fruits selon le païs. Ce que voyans les Espagnols se proposerēt de passer là leur hyuer attendans autre temps, et ce pendant decourir le païs, aussi s'il se trouueroit point quelque mine d'or, ou d'argent, ou autre chose, dōt ils remportassent quelque fruit. Par

Fol. 128.

ainsi demeurerent là sept mois entiers : lesquels voyans les choses ne succeder à souhait, reprennent chemin, et passent outre, ayas pris pour cōduite huit de ces Sauuages, qui les menerent enuiron quatre vingts lieües, passans tousiours par le milieu d'autres Sauuages, beaucoup plus rudes, et moins traîtables, que les precedens : en quoy leur fut autant nécessaire que profitable la conduite. Finablement congnoissants véritablement estre paruenus à la hauteur d'un lieu nommē Morpion, lors habité de Portugais, les uns, comme lassez de si long voyage, furent d'auis de tirer vers ce lieu susnommé : les autres au contraire de perseuerer iusques à la riuière de Plate<sup>1</sup>, distante encore enuiron trois cès lieües par terre. En quoy pour resolution, selon l'aduis du Capitaine en chef, une partie poursuit la route vers Plate, et l'autre vers Morpion. Pres lequel lieu nos pelerins speculoient de tous costez, s'il se trouueroit occasion aucune de butin, iusques à tant qu'il se trouua une riuiere passant au pié d'une mointagne, en laquelle beuuans, considerent certaines pierres, reluysantes comme argent, dont ils en porterent quelque quantité iusques à

<sup>1</sup> Il est probable que l'excellent Thevet s'en est laissé conter par quelque hâbleur espagnol, car Orellana n'accomplit jamais ce voyage à travers le continent. Après avoir débouché dans l'Atlantique, il partit tout de suite pour l'Espagne, et sollicita le gouvernement de l'immense pays qu'il venait de découvrir. Charles-Quint lui accorda sa demande et donna le nom de Nueva Andalucia à sa découverte. Mais Orellana ne réussit pas dans un second voyage d'exploration, et mourut sur le territoire des Manoas (1545). C'est peut-être un des survivants de cette seconde expédition qui raconta ses aventures à Thevet.

Morpion, distant de là dix huict lieües : lesquelles furent trouuées à la preuve, porter bonne et naturelle mine d'argent. Et en a depuis le Roy de Portugal tiré de l'argent infini, apres auoir fait sonder la mine, et reduire en essence. Apres que ces Espagnols furent reposez et recreés à Morpion, avec les Portugais leurs voisins, fut question de suiure les autres, et tourner chemin vers Plate, loing de Morpiô deux cens cinquante lieües, par mer, et trois cens par terre : où les Espagnols ont trouué plusieurs mines d'or et d'argent et l'ont ainsi nommée Plate<sup>1</sup>, qui signifie en leur langue Argent : et pour y habiter, ont basti quelques forteresses. Depuis aucun d'eux, avec quelques autres Espagnols, nouvellement venus en ce lieu, non contens encore de leur fortune, se sont hasardez de nauigner, iusques au destroit de Magellan, ainsi appellé, du nom de celuy qui premierement le decouurit, qui confine l'Amerique, vers le midy : et de là entrerent en la mer Pacifique, de l'autre costé de l'Amerique, où ils ont trouué plusieurs belles isles, finablement paruenus iusques aux Molluques, qu'ils tiennent et habitent encores aujourd'huy. Au moyen de quoy retourne un grand tribut d'or et d'argent au prince d'Espagne. Voila sommairement quât au voyage, duquel j'ay bien voulu escrire en passant, ce que m'en a esté recité sus ma nauigatiô par quelcun qui le sçauoit, ainsi qu'il m'asseura, pour auoir fait le voyage.

*Mine d'argent  
tres bonne.*

*Mines d'or et  
d'argent. Plate  
fleuve pourquoy  
ainsi nommée.*

*Detroit de  
Magellan. Mer  
pacifique. Isles  
des Moluques  
habitée des  
Espagnols.*

<sup>1</sup> MARTIN DE MOUSSY. *Coup d'œil sur l'histoire du bassin de la Plate avant la découverte.*



## CHAPITRE LXV.

### *La separation des terres du Roy d'Espagne et du Roy de Portugal.*

Fol. 129.

*Cap à trois  
pointes.*

**L**es Roys d'Espagne et Portugal apres auoir acquis en communes forces plusieurs victoires et heureuses conquestes, tant en Llevant qu'au Ponent, aux lieux de terre et de mer || non auparauant congneuz ne descouuers, se proposerent pour une asseurance plus grande de diuiser et limiter tout le païs qu'ils auoient conquesté, pour ainsi obuier aux querelles qui en eussent peu ensuyuir, comme ils eurent de la mine d'or du Cap à trois pointes, qui est en la Guinée : comme aussi des isles du Cap Verd, et plusieurs autres places. Aussi un chacū doit sçauoir qu'un Royaume ne veut iamais souffrir deux Roys, ne plus ne moins que le monde ne reçoit deux Soleils. Or est il dit <sup>1</sup> que depuis la riuiere de Mari-

<sup>1</sup> Allusion à la fameuse bulle d'Alexandre VI, qui partageait entre Portugais et Espagnols les futures découvertes. « De nostra mera liberalitate et ex certa scientia ac de apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas et terras firmas inventas et inveniendas, detectas et detegendas versus occidentem et meridiem, fabricando et construendo unam lineam a polo arctico, scilicet sep-

gnan, entre l'Amerique et les isles des Antilles qui iognent du Peru iusques à la Floride, pres Terre Neuue, est demeuré au prince d'Espagne, lequel tiët aussi grand païs en l'Amerique, tirant du Peru au Midy sus la coste de l'Ocean iusques à Marignan, cōme a esté dit. Au Roy de Portugal auint tout ce qui est depuis la mesme riuiere de Marignan vers le Midy, iusques à la riuiere de Plate, qui est trente six degréz de là l'Equinoctial. Et la premiere place tirant au costé de Magellan est nommée Morpion, la seconde Mahouhac<sup>1</sup>, auquel lieu se sont trouuées plusieurs mines d'or et d'argent. Tiercement Porte Siguore pres du cap de Saint Augustin. Quartement la pointe de Crouest Mouron, Chasteaumarin et Fernâbou, qui sont confins des Cannibales de l'Amerique. De declarer particulieremēt tous les lieux d'une riuiere à l'autre comme Curtane, Caribes, prochain de la riuiere douce, et de Real, ensemble leurs situations et autres, ie m'en deporteray pour le present. Or sçachez seulement qu'en ces places dessus nommées les Portugais se sont habituez, et sçauent bien

*Terres du Roy  
d'Espagne.*

*Pais auenuz  
au Roy de  
Portugal.*

tentrione, ad polum antarcticum, scilicet meridiem, quæ linea distet a qualibet insularum quæ vulgariter nuncupantur les Acores et Cabo Verde centum leucis versus occidentem et meridiem... vobis hoeredibusque et successoribus vestris Castellæ et Legionis regibus in perpetuum tenore præsentiarum donamus. »

<sup>1</sup> Mahouhac correspond à Macqué. Porto Seguro a conservé son nom ainsi que Fernanbuco. On ne connaît pas avec précision l'emplacement des autres points désignés. Sur ces premiers établissements Portugais à la côte brésilienne, consulter VARN-HAGEN. *Historia geral do Brasil.* — HANS STADEN. Ouv. cité, etc.

entretenir les Sauvages du païs, de maniere qu'ils vivent là paisiblement, et traffiquent de plusieurs marchandises. Et là ont basti maisons et forts pour s'asseurer contre leurs ennemis. Pour retourner au prince d'Espagne, il n'a pas moins fait de sa part, que nous auons dit estre depuis Marignan<sup>1</sup> vers le Ponent, iusques aux Moluques, tant deça que delà en l'Ocean et en la Pacifique, les isles de ces deux mers, et le Peru en terme ferme : tellement que le tout ensemble est d'une merueilleuse estendue, sans

*Païs non encore  
decouvert.*

comme Cartagere, Cate, Palmarie, Parise, grande et petite. Tous les deux, specialement Portugais, ont semblablement decouvert plusieurs païs du Leuant pour traffiquer, dont ils ne iouyssent toutefois, ainsi qu'en plusieurs lieux de l'Amerique et du Peru. Car pour regner en ce païs il faut pratiquer l'amitié des Sauvages : autrement ils se reuoltent, et saccagent tous ceux qu'ils peuuent trouuer le plus souuent. Et se faut accommoder selō les ligues, querelles, amitiez, ou inimitiez qui sont entre eux. Or ne faut penser telles decouvertes auoir esté faites sans grande effusion de sang humain, specialement des pauures Chrestiens<sup>2</sup>, qui ont exposé leur vie sans auoir esgard à la cruaute et inhumanité de ces peuples, bref ne difficulté quelconque.

<sup>1</sup> Marignan pour Maranān ou les Amazones.

<sup>2</sup> Il faudrait retourner la phrase ; on sait, en effet, que si du sang coula en Amérique, ce fut surtout du sang Indien. Il suffit de parcourir les histoires écrites au XVI<sup>e</sup> siècle pour en être convaincu. — Consulter surtout à ce propos les ouvrages de *Las Casas*.

Nous voyons en nostre Europe combien les Romains au commencement voulans amplifier leur Empire, voire d'un si peu de terre, au regard de ce qui a été fait depuis soixante ans en ça, ont espandu de sang, tant d'eux que de leurs ennemis. Quelles furies, et horribles dissipations de loix, disciplines et honestes façons de viure ont regné par l'uniuers, sans les guerres ciuiles de Sylla et Marius, Cinna et de Pōpée, de Brutus, d'Antoine et d'Auguste, plus dommageables que les autres ? Aussi || s'en est ensuyuie la ruine de l'Italie par les Gots, Huns et Vandales, qui mesmes ont enuahi l'Asie, et dissipé l'Empire des Grecs. Auquel propos Ouide semble auoir parlé :

Fol. 130.

Or voyons nous toutes choses tourner,  
Et maintenant un peuple dominer,  
Qui n'estoit rien : et celui qui puissance.  
Auoit en tout, lui faire obeissance.

Conclusion que toutes choses humaines sont subiectes à mutation, plus ou moins difficiles, selon qu'elles sont plus grandes ou plus petites.



## CHAPITRE LXVI.

*Diuision des Indes Occidentales en trois parties.*

**A**UANT que passer outre à descrire ce païs, à bon droit (comme i'estime) aujourd'huy appellé France Antarctique, au parauât Amerique, pour les raisons que nous auons dictes, pour son amplitude en toute dimension, me suis aduisé (pour plus aisément donner à entendre aux Lecteurs) le diuiser en trois. Car depuis les terres recentemêt decouvertes, tout le païs de l'Amerique, Peru, la Floride, Canada, et autres lieux circonuoisins, à aller iusques au destroit de Magellan, ont esté appellez en commun, Indes Occidentales. Et ce pourtant que le peuple tiët presque mesme maniere de viure, tout nud, barbare<sup>1</sup>, et rude, comme celuy qui est encores aux Indes de Leuât. Lequel païs merite

<sup>1</sup> Erreur singulière de Thevet : Non seulement plusieurs nations américaines avaient alors une véritable civilisation, mais encore tous les Indiens de l'Hindousthan étaient depuis longtemps hors de la vie « barbare et rude. » Il n'y avait donc aucune parité à établir entre les tribus sauvages de l'Amérique d'un côté, et de l'autre les nations civilisées du Nouveau Monde ou de l'Hindousthan.

veritablement ce nō du fleue Indus, comme nous disons en quelque lieu. Ce beau fleue donc entrant en la mer de Leuāt, appellée Indique, par sept bouches (cōme le Nil en la Meditarranée) prend son origine des montagnes Arbiciennes et Beciennes. Aussi le fleue Ganges, entrant semblablement en ceste mer par cinq bouches, diuise l'Inde en deux, et fait la separation de l'une à l'autre. Estant donc ceste region si loingtaine de l'Amerique, car l'une est en Orient, l'autre comprend depuis le Midy iusques en Occident, nous ne sçaurions dire estre austres, qui ayent imposé le nom à ceste terre que ceux qui en ont fait la premiere decouverte, voyās la bestialité et cruaute de ce peuple ainsi barbare sans foy, ne sans loy, et non moins semblable à diuers peuples des Indes, de l'Asie, et païs d'Ethiopie : desquels fait ample mention Pline en son *Histoire naturelle*. Et voila cōme <sup>1</sup> ce païs a pris le nom d'Inde à la similitude de celuy qui est en Asie, pour estre conformes les meurs, ferocité et barbarie (comme n'agueres auons dit) de ces peuples Occidentaux, à aucun de Leuant. Doncques la premiere partie de ceste terre, ainsi ample contient

<sup>1</sup> Si l'Amérique a pris le nom d'Indes occidentales, on sait aujourd'hui, et on devait déjà savoir du temps de Thevet, que cette dénomination a pour origine l'erreur de Colomb et des conquistadores, qui n'ayant navigué dans la direction de l'ouest que pour trouver un chemin plus court vers les Indes, s'imaginèrent qu'ils les avaient retrouvées, quand ils abordèrent en Amérique, et ne furent désabusés que très-tard, alors que l'usage avait déjà prévalu d'appeler Indiens des peuples qui n'avaient rien de commun avec les véritables Indiens.

vers le midi depuis le detroit de Magellan, qui est cinquante deux degrés, minutes trente de la ligne équinoctiale, i'entens de latitude australe, ne comprenant aucunement l'autre terre <sup>1</sup>, qui est delà le detroit, laquelle n'a esté iamais habitée, ne congnue de nous, si non depuis ce detroit, venant à la riuiere de Plate. De là tirant vers le Ponent, loing entre ces deux mers, sont comprimées les prouinces de Patalie, Paranaguacu, Margageas, Patagones, ou region des Geans, Morpion, Tabaiares, Toupinambau, Amazones, le païs du Bresil, iusques au cap de Saint Augustin, qui est huit degrés delà la ligne, le païs des Canibales, Antropophages, lesquelles religions sont comprises en l'Amerique enuironnée de nostre mer Oceane, et de l'autre costé deuers le Su de la mer Pacifique, que nous disons autremēt Magellanique. Nous finirons donc ceste terre Indique à la riuiere des Amazones, laquelle tout ainsi que Ganges fait la separation d'une Inde à l'autre vers Leuant : aussi ce fleuve notable (lequel a de largeur cinquante lieües) pourra faire separation de l'Inde Amerique à celle du Peru. La seconde partie commencera depuis ladite riuiere, tirant et comprenant plusieurs royaumes et prouvinces, tout le Peru, le destroit de terre contenant Darien <sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Il s'agit simplement de la Terre de feu, à laquelle on donna longtemps des dimensions formidables.

<sup>2</sup> On aura déjà remarqué que Thevet entasse les noms un peu au hasard, et attribue parfois le même pays, par exemple la Patalia, à deux de ses grandes divisions géographiques. Il n'en est pas moins curieux de voir que dès la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, presque toute l'Amérique avait déjà été reconnue.

Furne, Popaian, Auzerma, Carapa, Quimbaya, Cali, Paste, Quito, Canares, Cuzco, Chile, Patalia, Parias, Temistitan, Mexique, Catay, Panuco, les Pigmées iusques à la Floride, qui est située vingt cinq degréz de latitude deça la ligne. Je laisse les isles à part, sans les y comprendre, combien qu'elles ne sont moins grandes que Sicile, Corse, Cypre, ou Candie, ne moins à estimer. Parquoy sera ceste partie limitée vers Occident, à la Floride. Il ne reste plus, sinon de descrire la troisieme : laquelle commencera à la neuue Espagne, comprenant toutes les prouvinces de Anauac, Ycatan, Culhuacan, Xalixe, Chalco, Mixtecapan, Fezenco, Guzanes, Apalachen, Xancho, Ante, et le royaume de Micuacan. De la Floride iusques à la terre des Baccales <sup>1</sup> (qui est une grande region, soubs laquelle est comprise aussi la terre de Canada et la prouince de Chicora, qui est trente trois degréz deça la ligne) la terre de Labrador, Terre Neuue, qui est enuironnée de la mer glaciale, du costé du Nort. Ceste contrée des Indes Occidentales, ainsi sommairement diuisée sans specifier plusieurs choses d'un bout à l'autre, c'est à sçauoir, du destroit de Magellan, auquel auons commencé, iusques à la fin de la dernière terre Indique, y a plus de quatre mille huit cens lieües de longueur : et par cela lon peut considerer la largeur, excepté le destroit de Parias susnommé. Pourquoy on les appelle communement aujourd'huy Indes maieres, sans comparaison plus grandes que celles de Leuant. Au reste ie supplie le lecteur prendre

<sup>1</sup> Ce fut le premier nom de Terre Neuve.

en gré ceste petite diuision, attendant le temps qu'il plaise à Dieu nous donner moyen d'en faire une plus grande, ensemble de parler plus amplement de tout ce païs : laquelle i'ay voulu mettre en cest endroit, pour apporter quelque lumiere au surplus de nostre discours.



## CHAPITRE LXVII.

### *De l'Isle des Rats.*

UITTANS incontinent ces Canibales pour le peu de consolation que lon en peut receuoir, avec le vent de Su, vogames iusques à une tresbelle isle <sup>1</sup> loingtaine de la ligne quatre degrez : et non sans grand danger on l'approche, car elle n'est

<sup>1</sup> Il nous a été impossible d'établir la correspondance de l'île des Rats avec une des îles de l'Atlantique. Dans sa *Cosmographie universelle* (P. 966, 967), Thevet a décrit de nouveau l'île des Rats. Il en a même donné la représentation figurée, mais avec si peu de précision que nous devons avouer notre impuissance à le compléter par nos recherches.

moins difficile à afronter que quelque grand promontoire, tant pource qu'elle entre auant dedâs la mer, que pour les rochers, qui sont à l'entour et en front du riuage. Ceste isle a esté decouverte fortuitement, et au grand desauantage de ceux qui premièrement la decouurirent. Quelque nauire de Portugal passant quelquefois sur ceste coste par imprudence et faute de bon gouuernement, hurtant contre un rocher pres de ceste isle, fut brisée et toute sub||mérgeée en fond, hors-mis vingt et trois hommes qui se sauuerent en ceste isle. Auquel lieu ont demeuré l'espace de deux ans, les autres morts iusques à deux : qui cependant n'auoient vescu que de rats, oyseaux et autres bestes. Et comme quelquefois passoit une nauiere de Normandie retournant de l'Amerique, mirent l'esquif pour se reposer en ceste isle, où trouuerent ces deux pauures Portugais, restans seulement de ce naufrage, qu'ils emmenerent avec eux. Et auoient ces Portugais nomé l'isle des Rats, pour la multitude des rats de diuerse espece, qui y sont, en telle sorte qu'ils disoient leurs compagnons estre morts en partie, pour l'ennuy que leur faisoit ceste vermine, et font encores, quand l'on descend là, qu'à grande difficulté s'en peult-on defendre. Ces animaux vivent d'œufs de tortue, qu'elles font au riuage de la mer, et d'œufs d'oyseaux dont il y a grande abondâce. Aussi quand nous y allames pour chercher eau douce, dont nous auions telle nécessité, que quelques uns d'entre nous furent contrains de boire leur urine : ce qui dura l'espace de trois mois, et la famine quatre, nous y vimes tant d'oiseaux et si priuez qu'il

*Naufrage d'une  
nauire  
Portugaise.*

Fol. 132.

*Isle des Rats  
pourquoy ainsi  
nomée.*

nous estoit aisē d'en charger noz nauires. Toutefois il ne nous fut possible de recouvrer eau douce, ioint *Commoditez de que n'entrames auant dans le païs : Au surplus elle l'isle des Rats.* est tresbelle, enrichie de beaux arbres verdoyans la meilleure part de l'ānée, ne plus ne moins qu'un verd pré au mois de may, encore qu'elle soit pres de la ligne à quatre degrez. Que ceste isle soit habitable n'est impossible, aussi bien que plusieurs autres en la mesme Zone : comme les isles Saint Homer, sous l'Equinoctial et autres. Et si elle estoit habitée, ie puis véritablement assurer, qu'on en feroit un des plus beaux lieux qui soit possible au monde, et riche à l'equipotent. On y feroit bien force bon sucre, espiceries, et autre chose de grand emolument. Je scay bien que plusieurs cosmographes ont eu ceste opinion, *Zone entre les tropiques habitable.* que la Zone <sup>1</sup> entre les tropiques estoit inhabitable, pour l'excessive ardeur du soleil : toutefois l'expérience monstre le contraire, sans plus longue contention : Tout ainsi que les Zones aux deux poles pour le froid. Herodote et Solin affirment que les monts Hyperborées sont habitables, et pareillement le Canada, approchant fort du Septentrion, et autres païs encors plus pres, enuiron la mer glaciale, dont nous auons desia parlé. Pourquoy sans plus en disputer, retournons à nostre isle des Rats. Ce lieu est à bon droit ainsi nommé, pour l'abondance des rats qui vivent là, dont y a plusieurs especes. Une entre les autres, que mangēt <sup>2</sup> les Sauuages de l'Amerique, nommez en *Abbondance de rats.*

<sup>1</sup> Thevet se répète : Voir plus haut, § xix.

<sup>2</sup> LÉRY. § x. « Ils prennent semblablement par les bois certains rats, gros comme escurieux, et presque de mesme poil

leur langue Sohiatan, et ont la peau grise, la chair bonne et delicate, comme d'un petit leureaut. Il y en a une autre nommée *Hierousou*, plus grands que les autres, mais non si bons à manger. Ils sont de telle grandeur que ceux d'Egypte, que l'on appelle rats de Pharaon. D'autres grands cōme foines que les Sauuages ne mangent point, à cause que quād ils sont morts ils puient comme charongne, comme i'ai veu. Il se trouue là pareillement varieté de serpens, nommez *Gerara*, lesquels ne sont bons à manger : ouy bien ceux qu'ils nomment *Theirab*<sup>1</sup>. Car de ces serpens y a plusieurs especes qui ne sont en rien veneneux, ne semblables à ceux de nostre Europe : de maniere que leur morsure n'est mortelle, ne aucunement dangereuse. Il s'en trouue de rouges, escailliez de diuerses couleurs : pareillemēt en ay veu de verds autant ou plus que la verte fueille de laurier que lon pourroit trouuer. Ils ne sont si gros de corps que les autres, neantmoins ils sont forts longs, pourtant ne se fault esmerueiller si les sauuages là entour mangent de ces rats et serpens sans danger : ne plus ne moins que les lesarts, comme cy deuant nous auons dit. Pres ceste isle se trouue semblablement une sorte de poisson, et sur toute la coste de l'Amerique, qui est fort dangereux, aussi craint et redouté des Sauuages : pour ce qu'il est rauissant et dangereux, cōme un lion ou un loup affamé. Ce poisson nôm  Houperou en

*Sohiat , espece de rat.*

*Hierousou espece de rat.*

*Gerara, espece de serpent, Theirab.*

Fol. 183.

*Houperou, espece de poisson*

roux, lesquels ont la chair aussi delicate que celle des connils de garenne.»

<sup>1</sup> LÉRY. § x.

leur langue, mangé l'autre <sup>1</sup> poisson en l'eau, hormis un, qui est grand comme une petite carpe, qui le suit tousiours, comme s'il y auoit quelque sympathie et occulte amytié entre les deux : ou bien le suit pour estre garanti et defendu contre les autres, dont les Sauuages quād ils peschēt tous nuds, ainsi qu'ils font ordinairement, le craignent, et nō sans raison, car s'il les peut atteindre, il les submerge et estrāgle, ou bien où il les touchera de la dent, il emportera la piece. Aussi ils se gardent bien de manger de ce poisson, ains s'ils le peuuent prendre vif, ce qu'ils font quelquefois pour se venger, ils le font mourir à coups de fleches. Estās donc encors quelque espace de temps, et tournāns ça et là, i'en contemple plusieurs estranges que n'auons par de ça : entre lesquels i'en veis deux fort mōstrueux, <sup>2</sup> ayās soubs la gorge comme deux tetines de cheure, un fanon au menton, que lon iugeroit à le voir estre une barbe. La figure cy deuāt mise, comme pouuez voir, represente le reste du corps.

*Especie de poisson estrange* Voila comme Nature grāde ouuriere prend plaisir à diuersifier ses ouurages tāt en l'eau qu'ē la terre : ainsi que le sçauant ouurier enrichist son œuvre de pourtraits et couleurs, outre la tradition commune de son art.

<sup>1</sup> Il s'agit du requin. Le petit poisson dont parle Thevet, et qui s'est institué son compagnon, ou plutôt son commensal, est le pilote. Voir ESPINAS. *Les Sociétés animales*.

<sup>2</sup> Il s'agit de quelque amphibia, morse ou phoque, égaré dans la baie de Ganabara.



## CHAPITRE LXVIII.

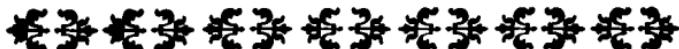
*La continuatiō de nostre chemin auecqves la declaration  
de l'Astrolabe marin.*

Fol. 134.  
**P**OUR ne trouuer grand soulagemēt de noz *Indisposition* trauaux en ceste isle, il fut question sans de l'air pres de plus seiourner, de faire voile auecqves vēt l'equinoctial. assez propre iusques sous nostre equinoctial, à l'entour duquel et la mer et les vents sont asses inconstans. Aussi là voit on tousiours l'air indisposé : si d'un costé est serein, de l'autre nous menasse d'orage : donc le plus souuent là dessoubs sont pluies et tonnerres, qui ne peuuent estre sans danger aux nauigants. Or auant qu'approcher de ceste ligne, les bons pillots et mariniers experts conseillent tousiours leurs astrolabes, pour congnoistre la distance et situatiō des lieux où lon est. Et puis qu'il vient à propos de cest instrument tāt nécessaire en nauigation, i'en parleray legerement en passant pour l'instructiō de ceux qui veulent suiure la marine, si grand que l'entendement de l'homme ne le peut bonnement comprendre. Et ce que ie dis de l'astrolabe, autant en faut entendre de la bossole, ou esguile de mer, par laquelle on peut aussi conduire droitemeht le nauire. Cest instrument

est aussi tant subtil et prime, qu'avec un peu de papier ou parchemin, comme la paume de la main, et avecques certaines lignes marquées, qui signifient les vents, et un peu de fer, duquel se fabrique cest instrument, par sa seule naturelle vertu, qu'une pierre luy dône et influe, par son propre mouvement, et sans que nul la touche, mōstre où est l'Orient, l'Occident, le Septentrion et le Midy : et pareillement tous les trente deux vents de la navigation, et ne les enseigne pas seulement en un endroit, ains en tous lieux de ce monde : et autres secrets, que ie laisse pour le present. Parquoy appert clerement que l'astrolabe, l'esguille, avec la carte marine sont bien faites, et que leur adresse et perfection est chose admirable, d'autant qu'une chose tant grande, comme est la mer, est portraite en si petite espace, et se conforme, tant qu'on adresse par icelle à nauiger le mōde. Dont le

*Signification de l'Astrolabe marin.* bon et iuste Astrolabe n'est autre chose que la sphere pressée et representée en un plain, accompli en sa rotondité de trois cēts soixante degrez, respondant à la circonference de l'uniuers diuisée en pareil nombre de degrez : lesquels derechef il faut diuiser en nostre instrumēt par quatre parties égales : c'est à sçauoir en chacune partie nonante, lesquels puis apres faut partir de cinq à cinq. Puis tenāt vostre instrument par l'anneau, l'eleuer au Soleil, en sorte que lō puisse faire entrer les rayons par le pertuis de la lidade, puis regardāt à vostre declinaison, en quel an, moys, et iour vous estes, quand vous prenez la hauteur, et que le Soleil soit deuers le Su, qui est du costé de l'Amerique et vous soyez deuers le Nort, il vous faut

oster de vostre hauteur autant de degrez que le Soleil a decliné loing de la ligne, de laquelle nous parlons, par deuers le Su. Et si en prenāt la hauteur du Soleil vous estes vers midy delà l'equinoctial, et le Soleil soit au Septentrion, vous deuez semblablement oster autant de degrez que le Soleil decline de la ligne vers nostre pole. Exemple : Si vous prenez vostre hauteur, le Soleil estant entre l'Equinoctial et vous, quād aurez pris ladicte hauteur, il faut pour sçauoir le lieu où vous estes, soit en mer ou en terre, adiouster les degrez que le Soleil est decliné loing de la ligne, auecques vostre hauteur, et vous trouuerez ce que demandez : qui s'entend autant du pole Arctique qu'Antarctique. Voila seulmēt, Lecteur, un petit mot en passant de nostre Astrolabe, remettant le surplus de la congnoissance et usage de cest instrument aux Mathematiciēs, qui en font profession ordinaire. Il me suffit en auoir dit sommairement ce que ie congnois estre necessaire à la nauigation, specialement aux plus rudes, qui n'y sont encores exercez.

*Departement de nostre equateur, ou equinoctial*

**D**e pense qu'il n'y a nul homme d'esprit qui ne sçache que l'equinoctial ne soit une trasse ou cercle, imaginé par le milieu du monde, de Leuant en Ponent, en egale distance des deux : tellement que de cest equinoctial iusques à chacun des Poles y a nonnante degrez, comme nous auons amplement traicté en son lieu. Et de la temperature de l'air, qui est là enuiron, de la mer, et des poissons : reste qu'en retournant en parlions encores un mot, de ce que nous auons omis à dire. Passans donc enuiron le premier d'Auril, avec un vent si propice, que tenions facilement nostre chemin au droit fil, à voiles depliées sans en decliner aucunemēt, droit au Nort, toutefois molestez d'une autre incommodité c'est que iour et nuit ne cessoit de plouuoir : ce que neantmoins nous venoit aucunement à propos pour boire, consideré la nécessité que l'espace de deux moys et demy, auions enduré de boire, n'ayant peu recouurer d'eau douce. Et Dieu sçait si nous ne beumes pas nostre saoul, et à gorge depliée, veu les chaleurs excessives qui nous bruloyent. Vray est que

*Depart de  
l'auteur de  
l'Equinoctial.*

l'eau de pluye, en ces endroits est corrompue <sup>1</sup> pour *Certaine eau de l'infection de l'air, dont elle vient, et de matière pluye vitieuse.* pareillement corrompue en l'air et ailleurs, dôt ceste pluye est engendrée : de manière que si on en laue les mains, il s'eleuera dessus quelques vessies et pustules. A ce propos ie sçay bien que les Philosophes tiennēt quelque eau de pluye n'estre saine, et mettent difference entre ces eaux, avec les raisons que ie n'allegueray pour le present, euitant prolixité. Or quelque vice qu'il y eust, si en falloit-il boire, fusse pour mourir. Ceste eau dauantage tombant sur du drap, laisse une tache, que à grande difficulté lon peut effacer. Ayant doncques incontinent passé la ligne, il fut question pour nostre conduite, commēcer à compter noz degrez, depuis là iusques en notre Europe, autant en faut-il faire, quand on va par delà, apres estre paruenu soubs ladicta ligne.

Il est certain, que les Anciens <sup>2</sup> mesuroyent la terre

*Dimension de l'uniuers.*

<sup>1</sup> Gondeville, dans son voyage au Brésil en 1503, fut surpris par ces pluies « aussi estoient incommodez de pluyes puantes qui tachoient les habits : cheutes sur la chair, faisoient venir bibes, et estoient frequentes. » Cf. LÉRY. Ouv. cit. § IV : « La pluye qui tombe soubs et ès enuiron de ceste ligne non seulement put et sent fort mal, mais aussi est si contagieuse que si elle tombe sur la chair, il s'y leue des pustules et grosses vessies. » Dans la première des lettres de NICOLAS BARRÉ, un des compagnons de Villegaignon, nous lisons encore : « Les vents estoient ioincts avec pluye tant puante, que ceulx lesquels estoient mouillez de ladicta pluye, soudain ils estoient couverts de grosses pustules. »

<sup>2</sup> *Revue de géographie.* Avril 1877. MONIN. *La longueur du méridien d'après Eratosthène.*

(ce que l'on pourroit faire encore aujourd'huy) par stades, pas et pieds, et non point par degrés, comme nous faisons, ainsi qu'affirment Pline, Strabon, et les autres. Mais Ptolémée <sup>1</sup> inuenta depuis les degrés, pour mesurer la terre et l'eau ensemble, qui autrement n'estoyent ensemble mesurables, et est beaucoup plus aysé. Ptolémée donc a compassé l'uniuers par degrés, où, tant en longueur que largeur, se trouuent trois cens soixante, et en chacun degré septante mille, qui vallent dix sept lieües et demye, comme i'ay peu entêdre de noz Pilotes, fort expers en l'art de nauiguer. Ainsi cest uniuers ayant le ciel et les elements en sa circonference, contiêt ces trois cens soixante degrés, egalez par douze signes, dont un chacun a trente degrés : car douze fois trente font trois cens soixante iustement. Un degré contient soixante minutes, une minute soixante tierces, une tierce soixante quartes, une quarte soixante quintes, iusques à soixante dixiesmes. Car les proportions du ciel se peuuuent partir en autant de parties, que nous auons icy dit. Donc par les degrés, on trouue la longitude, latitude, et distance des lieux. La latitude depuis la ligne en deça iusques à nostre pole, où il y a nonâtre degré et autant delà, la longitude prise depuis les Isles Fortunées au Leuât. Pourquoy ie dis pour conclusion que le Pilote qui voudra nauiguer, doit cōsiderer trois choses ; la premiere en quelle hauteur de

*Division du  
degrē.*

Fol. 136.

*Cōme se peut  
congnoistre  
latitude,  
lōgitude et  
distânce des lieux.*

<sup>1</sup> Sur Ptolémée et ses découvertes, on peut consulter HALMA. *Edition de l'Almageste.* — MONTUCLA. *Histoire des mathématiques.* — LA PLACE. *Mécanique céleste.* — HUMBOLDT. *Cosmos.* T. II.

degrez il se trouve, et en quelle hauteur est le lieu où il veut aller. La seconde la lieu où il se trouve, et le lieu où il espere aller, et sçauoir quelle distâce ou elôgnement il y a d'un costé à l'autre. La troisième, sçauoir quel vent ou vents le seruiront en sa nauigation. Et le tout pourra voir et cognoistre par sa carte et instruments de marine. Poursuiuans touſiours nostre route ſix degrez deça nostre ligne, tenans le cap au Nort iusques au quinzième d'auril, auquel tēps congeueunes le soleil directement eſtre ſoubs nostre Zenith, qui n'estoit sans endurer excessiue chaleur, comme pouuez bien imaginer, ſi vous conſiderez la chaleur qui eſt par deça le soleil eſtant en Cancer, bien loing encores de nostre Zenith, à nous qui habitons ceste Europe. Or avant que paſſer outre, je parleray de quelques poiffons volans que i'avois omis, quand i'ay parlé des poiffons qui ſe trouvent enuiron ceste ligne. Il eſt donc à noter qu'enuiron ladite ligne dix degrez deça et delà, il ſe trouve abondance d'un poiffon que l'on voit voler haut en *Eſpece de poiffon volant.* l'air, eſtant poursuyvi d'un autre poiffon pour le manger. Et ainsi de la quantité de celuy que l'on voit voler, on peut aisément comprendre la quantité de l'autre viuant de proye. Entre lesquels la Dorade (de laquelle auons parlé cy dessus) le poursuiuit ſur tous autres, pour ce qu'il a la chair fort délicate et friande. Duquel y a deux eſpeces : l'une eſt grande comme un haren de deça : et c'eſt celuy qui eſt tant poursuyvi des autres. Ce poiffon a quatre ailes, deux grandes faites comme celles d'une chauue-souris, deux autres plus petites auprèſ de la queüe. L'autre reſemblé

Pirauene.

quasi à une grosse lamproye. Et de telles especes ne s'en trouue gueres, sinon quinze degrez deça et delà la ligne, qui est cause selon mon iugement, que ceux qui font liures des poissōs l'ont omis avec plusieurs autres. Les Ameriques nōment ce poisson *Pirauene* <sup>1</sup>.

Albacore,  
poisson.

Son vol est presque comme celuy d'une perdrix. Le petit vole trop mieux et plus haut que le grand. Et quelquefois pour estre poursuyuis et chassez en la mer, volent en telle abondāce, principalemēt de nuit, qu'ils venoyent le plus souuent heurter contre les voiles des nauires, et demeuroient là. Un autre poisson est qu'ils appellent *Albacore*, beaucoup plus grand que le marsouin, faisant guerre perpetuelle au poisson volant ainsi que nous auons dit de la Dorade : et est fort bon à manger <sup>2</sup>, excellent sur tous les autres poissons de la mer, tāt de Ponent que de Leuant. Il est difficile à prendre : et pour ce lon contrefait un poisson blāc auecques quelque linge, que lon fait voltiger sur l'eau, comme fait le poisson volant, et par ainsi se laisse prendre communemēt.

<sup>1</sup> On peut comparer la description de LÉRY. § III. « Ils sont si priuez que souuentes fois il est aduenu, que se posans sur les bords, cordages et mats de nos nauires, ils se laissoyent prendre avec la main, tellement que pour en auoir mangé, en voici la description : Ils sont de plumage gris comme espreviers : mais combien que quant à l'extérieur, ils paroissent aussi gros que corneilles, si est ce toutefois que quand ils sont plumez, il ne s'y trouue guere plus de chair qu'en un passereau. »

<sup>2</sup> THEVET. *Cosmog. univ.* P. 977. — LÉRY. § III. « Parce que ce poisson n'est nullement visqueux, ains au contraire s'esmie et a la chair aussi friable que la truite, mesme n'a qu'une areste en tout le corps, et bien peu de tripailles, il le faut mettre au rang des meilleurs poissons de la mer. »



## CHAPITRE LXX.

### *Du Peru, et des principales prouvinces contenues en iceluy.*

**P**OUR suyure nostre chemin avec si bonne fortune de vent, costoyames la terre du Peru<sup>1</sup>, et les isles estans sur ceste coste de mer Oceane, appellées isles du Peru, iusques à la hauteur de l'isle Espagnole, de laquelle nous parlerons cy apres en || particulier. Ce païs, selon que nous auons diuisé, est l'une des trois parties des Indes Occidentales, ayant de longueur sept cens lieües, prenant du Nort au Midy, et cét de largeur, de Leuant en Occidet, commence en terre continentale, depuis Themistitan, à passer par le destroit de Dariéne entre l'Ocean et la mer qu'ils appellent Pacifique : et a esté ainsi appelé d'une riuiere nommée Peru<sup>2</sup> laquelle a de

Fol. 137.  
*Peru, troisième partie des Indes occidentales.*

*Peru, regio d'ou ainsi appellée.*

<sup>1</sup> Pour bien comprendre les explications de Thevet, il faut ne pas perdre de vue que par Peru, il entend non pas le Pérou proprement dit, mais toute l'Amérique méridionale au nord des Amazones et à l'ouest des régions occupées par les Portugais, et en plus l'Amérique centrale.

<sup>2</sup> On ne sait quelle est cette rivière de Péru. Aussi bien le nom de Pérou n'était pas connu des indigènes. Il fut donné par

largeur enuiron une petite lieüe; cōme plusieurs autres prouinces en Afrique, Asie et Europe, ont pris leur nō des riuières plus fameuses : ainsi que mesme nous auons dit de Senequa. Ceste region est dōc enclose de l'Ocean, et de la mer de Su : au reste, garnie de forests espessas, et de mōtagnes, qui rendēt le païs en plusieurs lieux presque inaccessible, tellement qu'il est mal aisē d'y pouuoir cōduire chariots ou bestes chargées, ainsi que nous faisons en nos plaines de deça.

*Prouinces  
renommées du  
Peru.*

*Quito region.  
Prouince des  
Canares.*

En ce païs du Peru, y a plusieurs belles prouvinces<sup>1</sup> entre lesquelles, les principales, et plus renommées sont Quito, tirāt au Nort, qui a de longueur, prenant de Leuant au Ponent, enuiron soixante lieües, et trête de largeur. Apres Quito, s'ensuit la prouince des Canares, ayant au Leuât la riuiere des Amazones,

les Espagnols et provint de l'interprétation erronée du nom indien qui signifie rivière. Voir GARCILASO DE LA VEGA. *Com. Real.* I, I, 6. D'après MONTESINOS qui consacre les trente-deux chapitres du premier livre de ses *Memorias Antiguas* à cette question, le Pérou était l'ancien *Ophir* de Salomon qui serait peu à peu devenu *Phirou*, *Pirou* et *Pérou*. En tous cas, les indigènes n'avaient pour désigner les nombreuses tribus réunis sous le sceptre des Incas d'autre appellation que celle de *Tavantin-suyu*, c'est-à-dire les quatre quartiers du monde.

<sup>1</sup> Toute cette géographie est tant soit peu fantastique, et surtout manque absolument de précision. Les Péruviens, à l'époque de la conquête espagnole, étaient divisés en quatre provinces, à chacune desquelles conduisait une des quatre grandes routes qui rayonnaient autour de Cuzco. La ville se divisait en quartiers habités chacune par les originaires des quatre provinces. Elle était de la sorte comme une réduction de l'empire tout entier. Voir GARCILASO. Ouv. cité. I, 9, 10. — CIEZA DE LEON. *Cronica*. 93.

avec plusieurs montagnes, et habitée d'un peuple assez inhumain, pour n'estre encores reduit. Ceste prouince passée, se trouue celle que les Espagnols ont nommée Saint Iaques du port vieux, commençant à un degré de la ligne equinoctiale. La quatrième, qu'ils appellent en leur langue Taxamilca, se confine à la grād ville de Tongille, laquelle apres l'empoisonnement de leur Roy, nommé Atabalyba, Pizare voyant la fertilité du païs la fist bastir et fortifier quelque ville et chasteau. Il y en a un autre nommé Cuzco <sup>1</sup>, en laquelle ont longtemps regné les Inges, ainsi nommez qui ont esté puissans Seigneurs : et signifie ce mot Inges autant comme Roys. Et estoit leur royaume et dition si ample en ce temps là, qu'elle contenoit plus de mille lieües d'un bout à autre. Aussi a esté nommé ce païs de la principale ville, ainsi nommée comme Rhodes, Metellin, Candie, et autres païs prenans le nom des villes plus renommées, comme nous auons deuant dit. Et diray davantage qu'un Espagnol ayant demeuré quelque temps en ce païs, m'a affermé estant quelquefois au cap de Fine terre en Espagne, qu'en ceste cōtrée du Cuzco, se trouve un peuple qui a les oreilles pendantes <sup>2</sup> iusques sur

*Saint Iaques du  
port vieux.*

*Taxamilca.*

*Cuzco.*

*Royaume des  
Inges.*

<sup>1</sup> Les Inges sont les Incas. Cuzco a été décrit par PRESCOTT.  
*Histoire de la conquête du Pérou.* I., I.

<sup>2</sup> Il se trouve, en effet, dans le Pérou, des tribus à demi sauvages qui ont encore conservé l'habitude de se défigurer par une prodigieuse extension des oreilles. Voir MARCOY. *Du Pacifique à l'Atlantique (Tour du Monde. n° 272)*. — H. STADEN. Ouv. cité. P. 270. — LÉRY. § VIII. « Il semble à les voir un peu de loin que ce soient oreilles de limiers qui leur pendent de costé et d'autre. »

les espaulles ornées par singularité de grandes pieces de fin or, luisantes et bien polies, riches toutefois sur tous les autres du Peru, aux parolles duquel ie croirois plus tost que non pas à plusieurs Historiographes de ce temps, qui escriuent par ouyr dire, cōme de nos gentilz obseruateurs, qui nous viennent rapporter les choses qu'ils ne virent onques. Il me souuiêt à ce propos <sup>1</sup> de ceux qui nous ont voulu persuader, qu'en la haute Afrique auoit un peuple portant oreilles pendantes iusques aux talons : ce qui est manifestement absurde.

*Canar, region fort froide.* La cinquieme prouince est Canar, ayant du costé de Ponent la mer du Su, contrée merueilleusemēt froide, de maniere que les neiges et glaces y sont toute l'année. Et combien qu'aux autres regiōs du Peru le froid ne soit si violent, et qu'il y vienne abondance de plus beaux fruits, aussi n'y a il telle temperatute en esté : car es autres parties en esté l'air est excessiuement chaud, et mal tēperé, qui cause une corruption, principalement es fruits. Aussi que les bestes veneneuses ne se trouuent es regions froides, comme es chaudes. Parquoy le tout consideré, il est mal aisē de iuger, laquelle de ces contrées doit estre preferée à l'autre : mais en cela se faut resoudre que toute commodité est accompagnée de ses incommoditez. Encores une autre nommée Colao <sup>2</sup>, en laquelle se fait plus de traffique qu'en autre contrée du Peru : qui est cause que pareillement est beaucoup plus peuplée. Elle se

<sup>1</sup> PLINE. H. N. IV, 27.

<sup>2</sup> Colao correspond sans doute au Callao.

cōfine du costé de Leuant aux montagnes des Andes et du Ponent aux montagnes des Nauados. Le peuple de ceste contrée, nommée en leur langue *Xuli*, *Chilane*, *Acos*, *Pornata*, *Cepita*, et *Trianguanacho*<sup>1</sup>, combien qu'il soit sauvage et barbare, est tontesfois fort docile<sup>2</sup>, à cause de la marchandise et traffique qui se mene là, autrement ne seroit moins rude que les autres de l'Amerique. En ceste contrée y a un grand lac, nommé en leur langue *Titicata*<sup>3</sup>, qui est à dire isle de plumes : pour ce qu'en ce lac y a quelques petites isles, esquelles se trouue si grand nôbre d'oiseaux de toutes grandeurs et especes, que c'est chose presque incroyable. Reste à parler de la dernière contrée de ce Peru nommée *Carcas*<sup>4</sup>, voisine de Chile, en laquelle est située la belle et riche cité de Plate<sup>5</sup>, le païs fort riche pour les belles riuières, mines d'or et d'argët. Dõques ce grand païs et

*Titicata lac.*

*Carcas, côtrée  
du Peru.*

*Plate, citt riche  
et ample.*

<sup>1</sup> Ces noms ont éprouvé de singulières modifications depuis Thevet. On retrouve pourtant encore celui de Tiahuanaco dans le Haut Pérou. Consulter à ce propos l'excellent travail de M. ANGRAND sur les ruines de cette cité.

<sup>2</sup> Cette docilité de Péruviens ne tenait pas uniquement au commerce. Elle avait encore pour cause la législation des Incas, très minutieuse et encore plus rigoureuse. Cf. WIENER. *Les institutions des Incas.*

<sup>3</sup> Le vrai nom du lac est Titicaca. Ce lac a été récemment visité et décrit par M. Paul MARCOY. (*Tour du Monde*. no 852, 3, 4.) Le nombre des îles qu'il renferme est très considérable, et toutes ces îles ont encore une énorme population d'oiseaux, surtout des grèbes.

<sup>4</sup> Sans doute Caracas, mais Caracas est bien éloigné du Chili.

<sup>5</sup> Aujourd'hui Chuquisaca, en Bolivie.

*Terre du Peru  
représente la  
figure d'un  
triangle.*

royaume contient, et s'appelle tout ce qui est compris depuis la ville de Plate, iusques à Quito, comme desia nous auons dit, et duquel auons declaré les huit principales contrées et prouinces. Ceste terre continent aussi ample et spacieuse represente la figure d'un triâgle equilatere, cõbien que plusieurs des modernes l'appellent isle, ne pouuans, ou ne voulans mettre difference entre isle, et ce que nous appellons presque-isle, et continent. Par ainsi ne faut douter que depuis le detroit de Magellan, cinquante deux degrez de latitude, et trente minutes, et trois cens trois degrez de longitude delà la ligne iusques à plus de soixante huit degrez deça est terre ferme. Vray est que si ce peu de terre entre la nouvelle Espagne et le Peru n'ayant de largeur que dix sept lieües, de la mer Oceane, à celle du Su, estoit coupée d'une mer en l'autre, le Peru se pourroit dire alors isle <sup>1</sup>, mais

*Darien, detroit de terre* Darië, detroit de terre ainsi nommé de la riuiere de Dariéne, l'empesche. Or est il question de dire encores quelque chose du Peru. Quant à la religiō <sup>2</sup> des

*Superstition grāde d'aucuns peuples Perusis* Sauuages du païs qui ne sont encores reduits à nostre foy, ils tiennēt une opinion fort estrange, d'une grande bouteille, qu'ils gardent par singularité disans

<sup>1</sup> Il est assez singulier que, dès les premières années de la découverte de l'Amérique, on se soit ainsi préoccupé de la question du percement de l'isthme.

<sup>2</sup> Les croyances des anciens Péruviens sont tellement confuses, ou du moins ont été exposées si contradictoirement par plusieurs auteurs, qu'il est à peu près impossible d'en débrouiller le chaos. Consulter à ce propos les œuvres de GARCILASO DE LA VEGA, GARCIA, GOMARA, ZARATE, etc.

que la mer a autrefois passé par dedans avec toutes ses eaux et poissons : et que d'un autre large vase estoient saillis le Soleil et la Lune, le premier homme et la premiere femme. Ce que faussement leur ont persuadé leurs meschans prestres, nômez *Bohitis* : et *Bohitis, prestres* l'on creu longue espace de temps, iusques à ce que les Espagnols leur ont dissuadé la meilleure part de telles resueries et impostures. Au surplus ce peuple est fort idolatre <sup>1</sup> sur tous autres. L'un adore en son particulier ce qu'il luy plaist : les pescheurs adorent un poisson nommé *Liburon*, les autres adorent autres bestes et oiseaux. Ceux qui labourent les iardins adorent la terre : mais en general ils tiennent le Soleil un grand Dieu, la Lune pareillement et la terre : estimans que par le Soleil et la Lune toutes choses sont conduites et regies. En iurant ils touchent la terre de la main regardâs le Soleil. Ils tiennent d'auantage auoir été un deluge <sup>2</sup>, comme ceux de l'Amérique, disans qu'il vint un Prophete de la part de Septentrion, qui faisoit merueilles : lequel apres auoir été mis à mort, auoit encores puissance de viure, et de fait auoit vescu. Les Espagnols occupêt tout le païs de terre ferme, depuis la riuiere de Mari-

*Idolatrie de  
ces peuples.*

Fol. 139.

*Les Espagnols  
seigneurs de  
tout le Pérou.*

<sup>1</sup> Sur la religion des Incas, consulter WIENER. *Essai sur les institutions politiques, religieuses, économiques et sociales de l'empire des Incas.* § v. *De la religion incasique, des mœurs et coutumes Qquichuas.* P. 72. — PRESCOTT. Ouv. cité. I, 4.

<sup>2</sup> Tous les peuples ont cru au déluge, mais les légendes américaines présentent parfois de singulières analogies avec les croyances chrétiennes. Cf. H. DE CHARENGEY. *Le Déluge et les traditions indiennes de l'Amérique du Nord.*

gnan iusques à Furne et Dariène, et encores plus auant du costé de l'Occident, qui est le lieu plus estroit de toute la terre ferme, par lequel on va aux Moluques. D'avantage ils s'estèdent iusques à la riuiere de palme : où ils ont si bien basti et peuplé tout le païs, que c'est chose merueilleuse de la richesse qu'aujourd'huy leur rapporte tout ce païs, comme un grand royaume. Premieremēt presque en

*Richesses des  
iles de Peru.*

*Ingas peuple  
fort riche et  
belliqueux.*

que celles qui viennēt de Malacca ou Calicut. Le peuple le plus riche de tout le Peru est celuy qu'ils nōment *Ingas*, belliqueux aussi sur toutes autres nations. Ils nourrissent bœufs, vaches, et tout autre bestial domestique, en plus grand nōbre que ne faisons par deça : car le païs est fort propre, de maniere qu'ils font grand traffique de cuir de toutes sortes : et tuent les bestes seulement pour en avoir le cuir<sup>2</sup>. La plus grād part de ces bestes priuées et domestiques sont deuenues sauvages, pour la multitude qu'il y en a, tellement que lon est cōtraint les laisser aller par

<sup>1</sup> Sur les richesses du Pérou voir *Extrait d'un voyage en Bolivie* par F. CLAVAIROZ (*Explorateur*. I. 289). Ces richesses sont d'ailleurs devenues proverbiales. L'histoire des *tapados*, ou trésors enfouis au moment de la conquête, formerait un curieux chapitre dans une relation générale des événements de cette époque.

<sup>2</sup> Tel est encore l'usage des Indiens de la prairie dans la Confédération Argentine. Les émigrants européens ne les ont que trop souvent imités dans leur folle imprévoyance. Cf. SARMIENTO. *Civilisation et Barbarie*. — DAIREAUX. *Articles de la Revue des deux Mondes*.

les bois iour et nuit, sans les pouuoir tirer ne heberger aux maisons. Et pour les prendre sont contrains de les courir, et user de quelques ruses, comme à prēdre les cerfs et autres bestes sauvages par deça. Le blé, comme l'ay entēdu, ne peut proffiter tant es isles que terre ferme du Peru, non plus qu'en l'Amerique. Parquoy tant gentilshommes qu'autres viuēt d'une maniere d'alimēt, qu'ils appellent *Cassade* <sup>1</sup>, qui est une sorte de torteaux, faits de une racine, nōmée Manihot. Au reste ils ont abōdance de mil et de poisson. Quant au vin il n'y en croist aucunement, au lieu duquel ils font certains bruuages. Voilà quant à la continent du Peru, lequel avec ses isles, dont nous parlerons cy apres, est remis en telle forme, qu'à present y trouuerez villes, chasteaux, citez, bourgades, maisons, villes episcopales, republiques, et toute autre maniere de viure, que vous iugeriez estre une autre Europe. Nous congnoissons par cela combien est grande la puissance et bonté de nostre Dieu, et sa prouidence envers le genre humain : car autant que les Turcs, Mores, et Barbares, ennemis de verité, s'efforcent d'aneantir et destruire nostre religion, de tant plus elle se renforce, augmente, et multiplie d'autre costé. Voila du Peru, lequel à nostre retour auons costoyé à senestre, tout ainsi qu'en allant auons costoyé l'Afrique.

*Blé et vin en  
nul usage aux  
pays occidentaux*

*Cassade sorte  
d'aliment.*

*Le Peru estimé  
à présent quasi  
une autre  
Europe.*

<sup>1</sup> Cassade ou plutôt cassave.



## CHAPITRE LXXI.

### *Des isles du Peru, et principalement de l'Espagnole.*

Fol. 140.  
*Isle Espagnole,  
nommée  
auparauant  
Haiti et  
Quisqueia.*

**A**PRES auoir escrit de la continete du Peru, pourtant que d'une mesme route auons costoyé à nostre retour quelques isles sus l'Oceā appelerées isles du Peru, pour en estre fort prochaines, i'en ay pareillement biē voulu escrire quelque chose. Or pour ce qu'estans paruenuz à la hauteur de l'une de ces isles, nommée Espagnole, par ceux qui depuis cerſtaien temps l'ont decouverte, appellée paruant *Haiti*<sup>1</sup>, qui vaut autant à dire comme terre aspre, et *Quisqueia*, grande. Aussi veritablement est elle de telle beauté et grandeur, que de Leuant au Ponent, elle a cinquante lieües de long, et de large du Nort au Midy enuiron quarante, et plus de quatre cens de circuit. Au reste est à dix huict degréz de la ligne, ayant au Leuant l'isle dite de Saint Iean, et plusieurs petites islettes, fort redoutées et dangereuses aux nauigans : et au Ponent l'isle de Cuba et la-

<sup>1</sup> Cette ile fut découverte par Colomb qui lui donna le nom de petite Espagne, Hispaniola. Depuis elle a porté le nom de Saint-Domingue.

maïque : du costé du Nort les isles des Camibales <sup>1</sup>, et vers le Midy, le cap de Vele, situé en terre ferme. Cette isle ressemble aucunement à celle de Sicile, que premierement lon appelloit Trinacria, pour auoir trois promontoires <sup>2</sup>, fort eminens : tout ainsi celle dont nous parlons, en a trois fort auancez dans la mer : desquels le premier s'appelle Tiburon, le deuxième Higuey, le troisieme Lobos, qui est du costé de l'isle qu'ils ont nommée Beata, quasi toute pleine de bois de gaiac. En ceste Espagnole se trouuent de tresbeaux fleuves, entre lesquels le plus celebre, nommé Orane, passe alentour de la principale ville de ladite isle, nômée par les Espagnols Saint Domingue. Les autres sont Nequée, Hatibonice, et Haqua, merueilleusement riches de bon poisson, et delicat à manger : et ce pour la temperature de l'air, et bonté de la terre, et de l'eau. Les fleuves se rendent à la mer presque tous du costé du Leuant : lesquels estans assemblez font une riuiere fort large, nauigable de nauires entre deux terres. Auant que ceste isle fust decouverte des Chrestiens, elle estoit habitée des Sauuages <sup>3</sup>, qui idola-

Trois  
promontoires de  
l'isle Espagnole,  
Tiburon,  
Higuey, Lobos.

Orane, fleuve.  
Saint Domingue  
ville principale  
de l'isle  
Espagnole.

Fleuves les plus  
renommés de  
l'isle Espagnole.

Religiōancienne  
des habitants  
de l'isle  
Espagnole.

<sup>1</sup> Les îles des Cannibales sont les Lucayes ou Bahama.

<sup>2</sup> Deux de ces caps ont gardé leurs noms, Tiburon et Higuey. Le cap Lobos se nomme aiourd'huy Mougou, et il est toujours en face de l'île Beata. Quant à l'Orané, qui n'est pas le cours d'eau le plus important (c'est l'Artibonite), son nom n'a pas changé. L'Artibonite se retrouve dans Hatibonice. La Neyba dans Nequée et l'Haqua dans le Grand Yague.

<sup>3</sup> Les premiers insulaires étaient les Caraïbes. Leur religion était la croyance au bon et au mauvais principe : seulement, comme dans tous les cultes soumis à cette croyance, la déité tutélaire avait fini par céder le pas au génie malfaisant, et les

troient ordinairement le diable, lequel se monstroit à eux en diuerses formes : aussi faisoient plusieurs et diuerses idoles, selon les visions et illusions nocturnes qu'ils en auoyent : comme ils font encores à present en plusiers isles et terre ferme de ce païs. Les autres adoroyent plusiers dieux, mesmement un par dessus les autres, lequel ils estimoient comme un moderateur de toutes choses : et le represen-toyent par une idole de bois, eleuée contre quelque arbre, garnie de fueilles et plumages : ensemble ils adoroient le Soleil et autres creatures celestes. Ce que ne font les habitās d'aujourd'huy, pour auoir esté reduits au Christianisme et à toute ciuité. Le sçay bien qu'il s'en est trouué aucuns le temps passé, et encore maintenant, qui en tiennent peu de conte.

*Caius Caligula* Nous lisons de Caius Caligula empereur de Rome,  
*Emp. Rom.* quelque mespris qu'il fit de la diuinité, si a il horriblement tremblé quand il s'est apparu aucun signe de l'ire de Dieu. Mais auât que ceste isle de laquelle nous parlōs ait esté reduite à l'obeissâce des Espa-

Caraïbes ne songeaient plus qu'à conjurer le mauvais esprit, ou Maboya. ROCHEFORT. *Histoire des Antilles*. P. 420, semble croire à l'existence de Maboya. « Il est constant par le témoignage de plusieurs personnes de condition et d'un rare savoir que les diables les battent effectivement, et qu'ils montrent souvent sur leurs corps les marques bien visibles des coups qu'ils en ont reçeu. Nous apprenons aussi par la relation de plusieurs des habitans françois de la Martinique qu'estans allez au quartier de ces Sauuages... ils les ont souuent trouuez faisant d'horribles plaintes de ce que Maboya les venoit de mal traiter. »

gnols (ainsi que quelques uns qui estoient à la cõ-  
queste m'ont recité) les Barbares ont fait mourir plus  
de dix ou douze mille Chrestiens <sup>1</sup>, iusques apres  
auoir fortifié en plusieurs lieux, ils en ont fait mourir  
grand nombre, les autres menez esclaves de toutes  
parts. Et de ceste façon ont procedé en l'isle de Cuba,  
de Saint Ieã, Iamaïque, Sainte Croix, celles des Cannibales,  
et plusieurs autres isles, et païs de terre  
ferme. Car au commencement les Espagnols et Por-  
tugais, pour plus aisément les dominer, s'accommo-  
doient fort à leur maniere de viure, et les allechans  
par presens et par douces parolles, s'entretenoyent  
tousiours en leur amitié : tant que par succession de  
temps se voyans les plus forts, commencerent à se  
reuoiter, prenant les uns esclaves, les ont conſtrains  
à labourer la terre : autrement iamais ne fussent  
venuz à fin de leur entreprise. Les Roys plus puis-  
sants de ce païs sont en Casco et Apina, isles riches et  
fameuses, tant pour l'or et l'argët qui s'y trouue, que  
pour la fertilité de la terre. Les Sauuages ne portent  
qu'or sur eux, comme larges boucles de deux ou trois  
liures, pendues aux oreilles, tellement que pour si  
grande pesanteur, ils pendent les oreilles demy pié  
de long : qui a donné argument aux Espagnols de  
les appeler grands oreilles. Ceste isle est merueilleu-

Fol. 141.

*Casco et Apina  
isles riches et  
fertiles.*

<sup>1</sup> Singulière façon d'excuser les cruautés espagnoles ! Thevet ne connaissait sans doute pas les ouvrages de Las Casas, ou bien il oubliait trop facilement que les insulaires des Antilles n'usaient que de leur droit strict en résistant aux envahisseurs.

*Fertilité et richesses de l'isle Espagnole.*

sement riche<sup>1</sup> en mînes d'or, comme plusiètirs autres de ce païs là, car il s'en trouue peu, qui n'aye mines d'or ou d'argent. Au reste elle est riche et peuplée de bestes à cornes, comme bœufs, vaches, moutons, cheures, et nombre infini de pourceaux, aussi de bons cheuaux : desquelles bestes la meilleure part pour la multitude est deuenue sauvage, comme nous auons dit de la terre ferme. Quant au blé et vin, ils n'en ont aucunement, s'il n'est porté d'ailleurs : parquoy en lieu ils mangent force Cassade, fait de farine de certaines racines : et au lieu de vin bruuages bons et doux, faits aussi de certains fruits, comme le citre de Normandie. Ils ont infinité de bons poissons, dont les uns sont fort estranges : entre lesquels s'en trouue un nommè Manati<sup>2</sup>, lequel se prend dans les riuières, et aussi dans la mer, non toutefois qu'il aye tant esté veu en la mer qu'en riuières. Ce poisson est fait à la semblâce d'une peau de bouc, ou de cheure pleine d'huile ou de vin, ayant deux pieds aux deux costez des espaules, avec lesquels il nage, et depuis le nôbril

<sup>1</sup> Sur la fertilité et les richesses d'Hispaniola, on peut consulter les descriptions enthousiastes de Colomb.

<sup>2</sup> Manati est le nom espagnol du lamantin. La description de Thevet est assez exacte. ROCHEFORT. *Histoire des Antilles*. P. 178, la reproduit en termes à peu près identiques, mais en ajoutant quelques détails. « Il n'y a pas de poisson qui ait tant de bonne chair que le lamantin. Car il n'en faut souvent que deux ou trois pour faire la charge d'un grand canot, et cette chair est semblable à celle d'un animal terrestre, courte, vermeille, appetissante, et entre meslée de graisse, qui étant fondue, ne se rancit jamais. Lors qu'elle a esté deux ou trois jours dans le sel, elle est meilleure pour la santé que quand on la mange toute fraîche. »

iusques au bout de la queue, va tousiours en diminuant de grosseur : sa teste est cōme celle d'un bœuf, vray est qu'il a le visage plus maigre, le menton plus charnu et plus gros, ses yeux sont fort petis selon sa corpulence, qui est de dix pieds de grosseur, et vingt de longueur, sa peau grisatre, brochée de petit poil, autant espesse comme celle d'un bœuf, tellement que les gens du païs en font souliers à leur mode. Au teste ses pieds sont tous ronds, garnis chascun de quatre ongles assez longuets, ressemblans ceux d'un elephant. C'est le poisson le plus difforme, que lon ait gueres peu voir en ces païs là. Neantmoins la chair est merueilleusement bonne à manger, ayant plus le goust de chair de veau que de poisson. Les habitans de l'isle font grand amas de la gresse dudit poisson, à cause qu'elle est propre à leurs cuirs de cheures, de quoy ils font grand nombre de bons marroquins. Les esclaves noirs en frottent communement leurs corps, pour le rendre plus dispos et maniable, comme ceux d'Afrique font d'huile d'olie. Lon trouue certaines pierres dans la teste de ce poisson, desquellez ils font grāde estime, pource qu'ils les ont esprouuées estre boñes cōtre le calcule<sup>1</sup>, soit es reins ou à la vessie : car de certaine propriété occulte, ceste pierre le comminüe et met en poudre. Les femelles de ce poisson rendent leurs petis tous vifs, sans

*Pierres qui rompent le Calcule.*

<sup>1</sup> ROCHEFORT (Ouv. cité. P. 179) tout en constatant l'efficacité du remède, a grand soin d'ajouter : « à cause que ce remède est violent, on ne conseille à personne d'en user sans l'avis d'un sage et bien expérimenté medecin. »

œuf, comme fait la balene, et le loup marin : aussi elles ont deux tetins cōme les bestes terrestres, avec lesquels sont alaités leurs petis.

Un Espagnol qui a demeuré long temps en ceste isle m'a affermé qu'un Seigneur en auoit nourri un l'espace de trente ans en un estang, lequel par succession de tēps deuint si familier et priué, qu'il se laissoit presque mettre la main sur luy. Les Sauuages prennēt ce poisson communément assez pres de la terre, ainsi qu'il plaist de l'herbe. || Le laisse à parler

Fol. 142.  
*Diuers ouurages  
faits de plumes  
d'oiseaux par  
les Sauuages.*

du nombre des beau oyseaux vestuz de diuers et riches pennages, dont ils font tapisseries <sup>1</sup> figurées d'hōmes, de femmes, bestes, oyseaux, arbres, fruits, sans y appliquer autre chose que ces plumes naturellement embellies et diuersifiées de couleurs : bien est vray qu'ils les appliquent sus quelque linceul. Les autres en garnissent chapeaux, bonnets, et robes, choses fort plaisantes à la vetē. Des bestes estrāges à quatre pieds ne s'en trouue point, sinon celles que nous auōs dit : bien se trouuent deux autres especes d'animaux, petis cōme connins, qu'ils appellent, *Hulias* <sup>2</sup>, et autres *Caris*, bons à māger. Ce que i'ay dit de ceste isle, autant puis ie le dire de l'isle Saint Iaques, parauant nommée Iamaïca : elle tient à la part du Leuāt l'isle de Saint Dominique. Il y a une

<sup>1</sup> F. DENIS. (*De arte plumaria*) citant un mémoire inédit de M. ANGRAND sur *Le rôle symbolique des ornements en plumes chez les anciens Américains.*

<sup>2</sup> Ces mots ne se trouvent pas dans le dictionnaire caraïbe de Rochefort. Thevet a peut-être voulu parler du coati.

autre belle isle, nōmée *Bouriquan*<sup>1</sup> en langue du pays,  
appelée es cartes marines, isle de Saint Jean : laquelle  
tient du costé du Leuāt l'isle Sainte Croix, et autres  
petites isles, dōt les unes sont habitées, les autres  
desertes. Ceste isle de Leuāt, en Ponēt tient enuiron  
cinquante deux lieües, de lōgitude trois cēs degrés,  
minutes nules. Bref, il y a plusieurs autres isles en ces  
parties là, desquelles, pour la multitude, ie laisse à  
parler, n'ayāt aussi peu en auoir particuliere congnois-  
sance. Je ne veux oublier qu'en toutes ces isles ne se  
trouuent bestes rauissantes, non plus qu'en Angleterre,  
et en l'isle de Crete.

*Isle de Saint  
Jean.*



## CHAPITRE LXXII.

### *Des Isles de Cuba et Lucaïa.*

**R**ESTE pour le sommaire des isles du Peru,  
reciter quelques singularitez de l'isle de  
Cuba, et de quelques autres prochaines,  
combien qu'à la verité, lon n'en peut quasi dire

*Description  
de l'isle de  
Cuba.*

<sup>1</sup> S'agit-il de Porto Rico ? Tout porte à le croire.

gueres autre chose, qui desia n'ait esté attribué à l'Espagnole. Ceste isle est plus grande que les autres, et quant et quant plus large : car on côte du promontoire<sup>1</sup> qui est du costé du Leuant, à un autre qui est du costé de Ponent, trois cens lieües, et de Nort à Midy, septante lieües. Quant à la disposition de l'air, il y a une fort grâde temperature, tellement qu'il n'y a grand exces de chaud, ne de froid. Il s'y trouue de riches mines<sup>2</sup>, tant d'or que d'argent, semblablemēt d'autres metaux. Du costé de la marine se voyent hautes montagnes, desquelles procedent fort belles riuières, dont les eauës sont excellentes, avec grande quantité de poisson. Au reste parauant qu'elle fust decouverte, elle estoit beaucoup plus peuplée des Sauuages<sup>3</sup>, que nulle de toutes les autres : mais aujourd'huy les Espagnols en sont Seigneurs et maistres. Le milieu de ceste isle tient deux cens nonâte degrez de longitude, minutes nulles, et latitude vingt degrés minutes nulles. Il s'y trouue

<sup>1</sup> Ce sont les caps de Maysi et San Antonio.

<sup>2</sup> Sur Cuba à l'époque de la conquête espagnole par Diego Velasquez, on peut consulter GOMARA. *Historia general de las Indias*. — OVIEDO. Même titre. — PIERRE MARTYR. *Décad.* III, 1, 3.

<sup>3</sup> Les Espagnols massacrèrent systématiquement les insulaires, dès qu'ils se furent aperçu que le travail des mines ne répondait pas à leurs espérances. Aussi cette conquête leur fut-elle d'abord peu profitable. Manquant de bras, ils ne purent tirer parti des richesses du sol. A la Havane, en 1561, après la publication du livre de Thevet, on ne comptait encore que trois cents familles, et, à l'exception de cette ville, deux siècles devaient encore se passer avant que cette riche possession fut considérée comme autre chose qu'une étape commode.

une montagie pres de la mer, qui est toute de sel, plus haute que celle de Cypre, grād nōbre d'arbres de cotō, bresil et ebene. Que diray-ie du sel terrestre, qui se prend en une autre mōtagne fort haute et maritime? et de ceste espece s'en trouue pareillement en l'isle de Cypre, nommé des || Grecs ὅροπετος, lequel se prend aussi en une montagne prochaine de la mer. D'auantage se trouue en ceste isle abondāce d'azur, vermillō, alun, nitre, sel de nitre, galene et autres tels, qui se prennēt es entrailles de la terre. Et quāt aux oyseaux, vous y trouuerés une espece de perdrix assez petite, de couleur rougeastre par dehors, au reste diuersifiées de variables couleurs, la chair fort délicate. Les rustiques des mōtagnes en nourrissent un nōbre dās leurs maisons, cōme on fait les pouilles par deça. Et plusieurs autres choses dignes d'estre escrites et notées. En premier lieu y a une valée, laquelle dure enuirō trois lieües, entre deus mōtagnes où se trouue un nōbre infini de boules de pierre, grosses, moyēnes, et petites rondes cōme esteufs, engēdrées naturelemēt en ce lieu, combien que lon les iugeroit estre faites artificiellement. Vous y en verrés quelques fois de si grosses, que quatre hōmes seroyēt bien empêchez à en porter une : Les autres sont moindres, les autres si petites, qu'elles n'excedēt la quātité d'un petit esteuf. La secōde chose digne d'admiratiō est, qu'en la mesme isle, se trouue une mōtagne prochaine du riuage de la mer, de laquelle sort une liqueur semblable à cele que l'ō fait aux isles Fortunées, appellée Bré, cōme nous auions dit : laquelle matiere viēt à degoutter et rēdre dans la mer.

*Montagne de  
sel.*

*Sel terrestre.*

Fol. 143.

*Espece de  
perdris.*

*Liqueur  
admirable sortät  
d'une mōtagne.  
Bré, sorte de  
liqueur.*

Quinte Curse<sup>1</sup> en ses liures qu'il a fait des gestes d'Alexâdre le Grâd recite qu'iceluy estât arriué à une cité nomée Memi, voulut voir par curiosité une grâde fosse ou cauerne en laquelle auoit une fontaine rendât grande quâtité de gôme merueilleusement forte, quâd elle estoit appliquée avec autre matiere pour bastir : telemêt que l'Auteur estime pour

*Pourquoy iadis les murailles de Babylone ont été estimées si fortes.* ceste seule raison, les murailles de Babylone auoir esté si fortes, pour estre cōposées de tele matiere. Et nô seulemêt s'en trouue en l'isle de Cuba, mais aussi au païs de Themistitan, et du costé de la Floride. Quât aux isles de Lucaïa (ainsi nommées pour estre plusieurs en nombre) elles sont situées au nord de l'isle d'Cuba et de Saint Dominique. Ellessont plus de quatre cens en nombre, toutes petites, et non habitées, sinon une grande, qui porte le nom pour toutes les autres, nommée *Isles de Lucaïa.* Lucaïa<sup>2</sup>. Les habitans de ceste isle vont communément traffiquer en terre ferme, et aux autres isles.

<sup>1</sup> QUINTE CURCE. v, 1. Alexander ad Mennin urbem pervenit : caverna ubi est ex qua fons ingentem vim bituminis effundit.

<sup>2</sup> Les îles Lucayes ou Bahama sont plus nombreuses que ne le croyait Thevet. On en compte 3077, dont 19 habitées, 10 inhabitées, 661 cayes ou îlots rocheux et 2387 rocs ou récifs. Il est peu probable qu'au temps de Thevet une de ces îles fut encore habitée, car les Espagnols avaient transporté les inoffensifs insulaires qu'ils y rencontrèrent aux mines de Haïti ou aux pêcheries de perles de Cumana. Ce sont les Anglais qui s'y établirent de nouveau en 1629. Cf. BACOT, *The Bahamas, a sketch.* L'île dont parle Thevet se nomme aujourd'hui Grand Abaco ou Lucaya. Elle compte 2362 habitants.

Ceux qui font residence, tant hommes que femmes, sont plus blancs qu'en aucune des autres. Puis qu'il vient à propos de ces isles, et de leurs richesses, ie ne veux oublier à dire quelque chose des richesses de Potosi<sup>1</sup>: lequel prend son nom d'une haute montagne qui a de hauteur une grande lieüe, et une demie circuit, elevée en haut en façon de pyramide. Ceste montagne est merueilleusement riche à cause des mines d'argent, de cuiure, et estain, qu'on a trouué quasi aupres du coupeau de la mōtagne, et s'est trouuée là mine d'argent si tres bonne, qu'à un quintal de mine, se peut trouuer un demy quintal de pur argent. Les esclaves ne font autre chose que d'aller querir ceste mine, et la portent à la ville principale du païs, qui est au bas de la montagne, laquelle depuis la decouuerture a esté là bastie par les Espagnols. Tout le païs, isles, et terre ferme est habitée de quelques Sauvages tous nuds ainsi qu'aux autres lieus de l'Amérique. Voila du Peru et de ses isles.

<sup>1</sup> Transition singulière, puisque Potosi se trouve au centre du continent et non plus dans les Antilles. La montagne ou Cerro de Potosi est en effet en Bolivie. Ce furent longtemps les mines d'argent les plus riches du monde. D'apres Humboldt, elles ont fourni, depuis la découverte jusques en 1789, un total de 107,736,299 marcs d'argent. On y compte plus de 5,000 ouvertures, mais quelques-unes sont seules exploitées de nos jours.



*Description de la nouvelle Espagne et de la grande cité  
de Themistitan, située aux Indes Occidentales.*

**T**OUR ce qu'il n'est possible à tout homme de veoir sensiblement toutes choses, durant son aage, soit ou pour la continue mutation de tout ce qui est en ce monde inferieur, ou pour la longue distance des lieux et païs, Dieu a donné moyen de les pouuoir representer, nō seulement par escript, mais aussi par vray portrait, par l'industrie et labeur de ceux qui les ont veues. Je regarde que lon reduit bien par figures plusieurs fables anciennes, pour donner plaisir seulement : comme sont celles de Iason, d'Adonis, d'Acteon, d'Aeneas, d'Hercules : et pareillement d'autres choses que nous pouuons tous les iours voir, en leur propre essence, sans figure, comme sont plusieurs especes d'animaux. A ceste cause ie me suis auisé vous descrire simplement et au plus pres qu'il m'a esté possible la grande et ample cité de Themistitan <sup>1</sup>, estant suffisamment

*Themistitan.*

<sup>1</sup> Le vrai nom est Tenochtitlan, qui signifie cactus sur une pierre. Ce nom fut donné en 1325 à la ville alors fondée en souvenir du magnifique cactus sortant d'un rocher, que les Aztèques

informé que bien peu d'entre vous l'ayez veüe, et encores moins la pouuez aller voir, pour la longue, merueilleuse, et difficile nauigation qu'il vous conuiendroit faire. Themistitan est une cité située en la nouvelle Espagne, laquelle prend son commencement au destroit d'Ariane, limitrophe du Peru, et finist du costé du Nort, à la riuiere de Panuque : or fut elle iadis nommée *Anauach*<sup>1</sup>, depuis pour auoir esté decouverte, et habitée des Espagnols, a receu le nom de nouvelle Espagne. Entre lesquelles terres et provinces la premiere habitée, fut celle d'*Yucathā*<sup>2</sup>, laquelle a une pointe de terre, aboutissat à la mer, semblable à celle de la Floride : Laçoit que noz faiseurs de cartes ayēt oublié de marquer le meilleur, qui embellist leur descriptiō. Or ceste nouvelle Espagne de la part de Leuāt, Ponēt, et Midy, est entourée du grād Oceā : et du costé de Nort a le nouveau Môde lequel estât habité, voit encore par delà en ce mesme Nort, une autre terre nō cōgneüe<sup>3</sup> des

Nouvelle  
Espagne, iadis  
*Anauach*.

Situatiō de la  
Nouvelle  
Espagne.

trouvèrent près du bord du lac de Tezcuco, et au-dessus lequel planait un grand aigle tenant un serpent dans ses serres. C'est ce qui compose les armoiries du Mexique : Mexico fut le nom donné par les fondateurs au quartier des nobles, en l'honneur de Mextilli ou Mecill, premier grand Roi de leurs ancêtres.

<sup>1</sup> Anahuac fut en effet un des anciens noms du Mexique. Cf. BRASSEUR DE BOURBOURG. *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale durant les siècles antérieurs à Colomb*. — PRESCOTT. *Histoire de la conquête du Mexique*, etc.

<sup>2</sup> Le Yucatan est terminé par la pointe Catoche, en face de San Antonio de Cuba.

<sup>3</sup> Ce sont les pays désignés depuis sous le nom de Californie, et qui, pendant de longues années encore, devaient être marqués de la fatale légende *terra incognita*.

Modernes, qui est la cause que ie surseoy d'en tenir plus long propos. Or Themistitan, laquelle est cité forte <sup>1</sup>, grāde et tresriche au païs sus nommé, est située au milieu d'un grād lac. Le chemin par où lon y va, n'est point plus large, que porte la longueur de deux lances. Laquelle fut ainsi appellée du nom de celuy qui y mit les premiers fondemēts, surnommé Tenuth, fils puisné du roy Iztacmircoatz. Ceste cité a seulement deux portes <sup>2</sup>, l'une pour y entrer, et l'autre pour en sortir : et non loing de la cité, se trouve un pont de bois, large de dix pieds, fait pour l'accroissement et decroissement de l'eau : car ce lac croist et decroist à la semblance de la mer. Et pour la deffence de la cité y en a encores plusieurs autres, pour estre comme Venise edifiée en la mer. Ce païs est tout enuironné de fort hautes montagnes : et le plain païs a de circuit enuiron cent cinquante lieües, auquel se trouuent deux lacs, qui occupent une grande partie de la campagne, par ce qu'iceux lacs <sup>3</sup> ont de circuit cinquante lieües, dōt l'un est

L'opiniō de  
deux lacs.

<sup>1</sup> Themistitan est bâtie dans le lac de Tezcuco. Le plan de cette ville fut inséré de bonne heure dans les Atlas : nous ne mentionnerons que l'*Isolario* de BORDONE (pl. XI.) et le *Theatrum orbis terrarum* d'ORTELIUS. Il est facile de suivre sur la dernière planche de cet Atlas la description de Thevet.

<sup>2</sup> Les deux portes étaient celles de Tepeyacillo et de Iztpalapa. Quant aux ponts et chaussées, les principaux se nommaient Tacuha, Coyohacan et Coliahuaco. Voir le plan de Mexico dans le *Bernal Diaz*, trad. JOURDANET.

<sup>3</sup> Ces deux lacs sont ceux de Tezcuco et de Chalco. Voici comment les décrit Cortès dans sa 2<sup>e</sup> *Relation* : « Deux lagunes, l'une d'eau douce et l'autre d'eau salée, occupent presque toute

d'eau douce, auquel naissent force petits poissons et delicats, et l'autre d'eau salée laquelle outre son amertume est venimeuse, et pour ce ne peut nourrir aucun poisson, || qui est contre l'opinion de ceux qui pensent que ce ne soit qu'un mesme lac. La plaine est separée desdits lacs par aucunes montagnes, et à leur extremité, sont conioincts d'une estroicte terre, par où les hōmes se font conduire avec barques, iusques dedans la cité, laquelle est située däs le lac salé : et de là jusques à terre ferme, du costé de la chaussée, sont quatre lieües : et ne la sçauoirs mieux comparer en grandeur qu'à Venise. Pour entrer en *Comparaison de Themistitan.*

Fol. 145.

l'étendue de la plaine... Comme la lagune d'eau salée s'élève et décroît comme la mer, son excédant des crues se déverse dans la lagune d'eau douce par un courant rapide, ainsi que le pourrait faire un grand fleuve, et par conséquent l'eau douce se précipite dans le lac salé lorsque le niveau de celui-ci s'abaisse. » Tezcuco est le lac salé. On peut encore citer les deux lagunes de San Cristobal et Zumpango.

entre et sort, ils conduisent la dicte eau par canaux doux, de la hauteur d'un pas. En ce lac qui enroune la ville, les Espagnols ont fait plusieurs petites maisons<sup>1</sup>, et lieux de plaisance, les unes sur petites roches, et les autres sur pilotis de bois. Quant au reste Themistitan est situé à vingt degrés de l'élévation sur la ligne équinoxiale et à deux cens septante deux degrés de longitude. Elle fut prise de force par

Fernand Cortes<sup>2</sup>, capitaine pour l'Empereur en ces pays l'an de grâce mil cinq cens vingt et un, contenait lors septante mille maisons, tant grandes que petites. Le palais du Roy, qui se nommoit Mutueczuma<sup>3</sup>, avec ceux des Seigneurs de la cité, estoient fort beaux, grands, et spacieux. Les Indiens qui alors se tenoient en ladite cité auoient coustume de tenir de cinq iours en cinq iours le marché<sup>4</sup> en place à ce dediée. Leur traffique estoit de plumes d'oiseaux<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> La plus célèbre est celle de Chapultepec. On peut encore citer S. Magdalena, Tocubayo, Jesus del monte, Guadalupe, etc.

<sup>2</sup> La bibliographie de Fernand Cortes a été faite avec soin dans le 3<sup>e</sup> volume des *Voyageurs anciens et Modernes* d'ED. CHARTON. P. 420-424.

<sup>3</sup> Montezuma et non Mutueczuma. Son palais est décrit par BERNAL DIAZ. *Conquête de la Nouvelle Espagne*. § 91, et ANTONIO DE SOLIS. *Conquête du Mexique*. T. II. § 12, 14. L'emplacement de ce palais est aujourd'hui occupé en partie par la Casa del Estado.

<sup>4</sup> Sur le marché de Mexico, voir B. DIAZ. § 92.

<sup>5</sup> Sur l'habileté des Mexicains à travailler les plumes, on peut consulter la très intéressante dissertation de FERDINAND DENIS. *De arte plumaria*. D'après PRESCOTT. *Conquête du Mexique*. (Liv. I) : « L'art qui faisait leurs délices était le plumage ou

desquelles ils faisoient variété de belles choses : comme robes façonnées à leur mode, tapisseries, et autres choses. Et à ce estoient occupez principalement les vieux, quand ils vouloient aller adorer leur grande idole, qui estoit érigée au milieu de la ville en mode de théâtre, lesquels quand ils auoient pris aucun de leurs ennemis en guerre, ils le sacrifioient à leurs idoles, puis le mangeoient tenans cela pour maniere de religion. Leur traffique d'avantage estoit de peaux de bestes, desquelles ils faisoient robes, chausses, et une maniere de coqluches pour se garder tant du froid, que des petites mouches fort piquantes. Les habitans

travail en plumes, dont les brillants effets rivalisaient avec les plus belles mosaïques. Le magnifique plumage des oiseaux du tropique leur offrait la plus grande variété des couleurs, et le fin duvet des oiseaux mouches, dont les bocages de chevrefeuille du Mexique attiraient des essaims, leur fournissaient des teintes d'une douceur aérienne... Aucun produit de l'industrie américaine n'excita plus d'admiration en Europe. » Cf. B. DIAZ. § 91. — ACOSTA. IV, 37. — SAHAGUN. IX, 18, 21. — CARLI. *Lettres américaines*, XXI : « Je n'ai jamais rien vu de si exquis pour le brillant et l'habile gradation des couleurs comme pour la beauté du dessin. Il n'y a pas d'artiste européen capable de faire rien de pareil. »

<sup>1</sup> Sur les sacrifices sanglants du Mexique dans les teocallis, consulter PRESCOTT. *Conquête du Mexique*, liv. I. — CLAVIGERO. *Stor. del Messico*. I. P. 167. — SAHAGUN. *Hist. de Nuova España*. II, 2, 5, 24. — HERRERA. *Hist. gen.* III, 2, XVI. — ACOSTA. V, 9, 21, etc. Le nombre des victimes humaines fut parfois effroyable. D'après Torquemada (*Mon. Ind.* II, 63) 72,244. — D'après Ixtlilxochitl (*Hist. des Chichimeques*) 80,400. Ce sont probablement des chiffres exagérés. Pourtant les compagnons de Cortès (Gomara) comptèrent 136,000 crânes dans un seul des teocallis de Mexico.

du iourd'huy iadis cruels et inhumains<sup>1</sup>, par succession de temps ont changé si bien de meurs et de condition, qu'au lieu d'estre barbares et cruels, sont à present humains et gracieux, en sorte qu'ils ont laissé toutes anciennes incivilitez, inhumanitez et mauuaises coutumes : comme de s'entretuer l'un l'autre, manger chairs humaines<sup>2</sup>, auoir compagnie à la premiere femme qu'ils trouuoient, sans auoir aucun égard au sang et parentage, et autres semblables vices et imperfections. Leurs maisons sont magnifiquement basties<sup>3</sup> : entre les autres y a un fort beau palais, où les armes de la ville sont gardées : les rües<sup>4</sup>

<sup>1</sup> CH. DE LABARTE. *De l'état politique et social du Mexique avant l'arrivée des Espagnols.*

<sup>2</sup> Singulières exagérations : Les Mexicains immolaient mais ne dévoraient pas leurs prisonniers. Nous lisons pourtant dans BERNAL DIAZ (§ 83) que les Cholulans avaient préparé de grandes jartes pour y déposer, après les avoir salées, les chairs des Espagnols assassinés. Quant à leurs moeurs elles n'étaient ni meilleures ni pires que celles de leurs vainqueurs. L'institution du mariage était fort respectée. On avait même établi un tribunal uniquement chargé de discuter les questions qui s'y rattachaient. Le divorce ne pouvait être obtenu que par une sentence de cette cour, après une patiente audition des parties. Voir TORQUEMADA et CLAVIGERO. Ouv. cités.

<sup>3</sup> Les maisons de Mexico étaient presque toutes ornées de sculptures. Les fondations de la cathédrale ont été bâties avec des pierres sculptées. On ne peut creuser une cave sans déterrer quelque débris de l'art aztèque : mais on n'en fait aucun cas, et le gouvernement donne l'exemple du vandalisme. PIERRE MARTYR protestait déjà contre ces destructions systématiques. *De orbe novo.* Dec. V. § 10.

<sup>4</sup> Voici la description d'A. DE SOLIS (11, 12) : « Les rues de la ville étaient très larges et semblaient tirées au cordeau ; les

et places de ceste ville sont si droites que d'une porte lon peut voir en l'autre sans aucun empeschement. Bref ceste cité à present fortifiée<sup>1</sup> et enuironnée de rempars et fortes murailles à la façon de celles de par deça, et est une des gran || des, belles et riches, qui soient en toutes les prouvinces des Indes Occidentales, comprenant depuis le destroit de Magellan, qui est au delà la ligne cinquante deux degrez iusques à la dernière terre de L'abrador, laquelle tient cinquante et un degrez de latitude deça la ligne du costé du Nort.

Fol. 146.

unes, bâties sur pilotis le long de très-remarquables canaux, avaient des ponts pour le service des habitants, et les autres étaient construites le long des chaussées, en terre transportée de main d'homme. Quelques-unes avaient pour les piétons deux chaussées côtoyant les maisons. »

<sup>1</sup> Mexico était en effet une place de guerre redoutable. Protégée par les eaux qui l'entouraient de tous côtés, accessible seulement par trois chaussées, coupées de distance en distance, elle ressemblait à une immense forteresse. On se demande comment les Espagnols eurent l'audace de l'attaquer.



## CHAPITRE LXXIV.

### *De la Floride Peninsule.*

Mer marescageuse. **P**uis qu'en escriuant ce discours auons fait quelque mention de ceste terre appellée Floride<sup>1</sup>, encores qu'à nostre retour n'en soyons si pres approchez, considéré que nostre chemin ne s'adonnoit à d'escendre totalement si bas, toutefois que nous y tirames pour prendre le vent d'Est : il semble n'estre impertinent d'en reciter quelque chose, ensemble de la terre de Canada qui luy est voisine, tirant au Septentrion, estans quelques montagnes seulement entre deux. Poursuyuānis donc nostre chemin de la hauteur de la mesme Espagne, à dextre pour atteindre nostre Europe, non si tost, ne si droitement que nous le desirions, trouuames la mer assez favorable. Mais, cōme de cas fortuit, ie

<sup>1</sup> La Floride comprenait alors non seulement la péninsule qui a gardé ce nom, mais encore à peu près tous les Etats Unis actuels, ou du moins ce que l'on en connaissait. D'après GARCILASO DE LA VEGA (*Histoire de la Floride*. § 11), elle a pour limites au sud le golfe du Mexique, à l'est l'Atlantique, à l'ouest le nouveau Mexique ; ses frontières du nord sont encore inconnues.

me n'auisay de mettre la teste hors pour la contempler, ie la vei, tant qu'il fut possible etendre ma veue, toute couverte d'herbes<sup>1</sup>, et fleurs par certains endroits, les herbes presques semblables à noz geneureuses : qui me donna incontinent à penser que nous fussions près de terre, consideré aussi qu'en autre endroit de la mer ie n'en avois autat veu; toutefois ie me cognaus incontinent frustré de mon opinion, entendant qu'elles procedoient de la mer : et ainsi la vimes nous semée de ces herbes bien l'espace de quinze à vingt iournées. La mer en cest endroit ne porte gueres de poisson, car ces lieux semblent plus estre quelques marecages qu'autrement. Incontinent apres nous apparut autre signe et presage, d'une estoile à quatre, de Levant *Estoile à quatre.* au Septentrion : lesquels presages ie remets aux astrologues, et à l'experience que chacun peut avoir congueue. Apres (ce qui est encore pis) fumres agitez l'espace de neuf iours d'un vent fort contraire, iusques à la hauteur de nostre Floride. Ce lieu est une pointe de terre entrant en pleine mer bien cent lieues, vingt-cinq lieues en quarre, vingt-cinq degrez et demy deça la ligne, et cent lieues du cap de Baxa qui est près de là. Lors ceste grande terre de la Floride<sup>2</sup> est fort dangereuse à ceux qui naviguent du costé de Catay, Canibalu, Panuco, et Themistitan : car à la voir de loin on estimeroit que ce fut une isle située en pleine mer. D'avantage est ce lieu dangereux à cause des

*Situation de la Floride.*

<sup>1</sup> Il s'agit de la mer des Sargasses. Voir *Bulletin de la Société de Géographie*. Décembre 1872.

<sup>2</sup> Il s'agit ici uniquement de la presqu'île de Floride terminée par le cap Sable ou Agi.

Fol. 147.

eaües courantes, grandes et impetueuses, vents et tempestes, qui là sont ordinaires. Quant à la terre ferme de la Floride, elle tient de la part du Leuāt la prouince de Chicoma, et les isles nommées Bahama et Lucaïa. Du costé de Ponent elle tient la neuue Espagne, laquelle se diuise en la terre que l'on nomme Anahuac, de laquelle par cy deuant avons traité. Les provinces meilleures et plus fertiles de la Floride, c'est Paunac <sup>1</sup>, laquelle se confine à la neuue Espagne. Les gēs naturels de ce païs puissans et fort cruels, tous idolatres, lesquels quand ils ont nécessité d'eau ou du soleil pour leur iardins et racines, dont ils uiuent tous les iours, se vont prosterner deuant leurs || idoles, formées en figure d'hommes ou de bestes. Au reste ce peuple est plus cauteleux et rusé au fait de guerre que ceux du Peru. Quāt ils vont en guerre, ils portent leur Roy dans une grande peau de beste, et ceux <sup>2</sup> qui le portent, estans quatre en nombre, sont tous vestus et garniz de riches plumages. Et s'il est question de côbatre contre leurs ennemis, ils mettrōt leur Roy au milieu d'eux, tout vestu de fines peaux, et iamais ne partira de là, que toute la bataille ne soit finie. S'ils se sentent les plus foibles, et que le Roy face semblant de s'enfuyr, ils ne faudront de le tuer : ce qu'obseruent encore aujourd'huy les

<sup>1</sup> Paunac paraît correspondre au Texas et à la Louisiane d'aujourd'hui.

<sup>2</sup> Voir dans la collection des *Grands et petits voyages*, par DE BRY, les planches qui représentent les caciques portés en cérémonie par leurs sujets.

Perses et autres nations barbares du Leuât. Les armes de ce peuple sont arcs, garnis de flesches faites de bois qui porte venin, piques, lesquelles en lieu de fer sont garnies par le bout d'os de bestes sauvages, ou poissons, toutefois bien aguz. Les uns māgent leurs ennemis, quand ils les ont pris, comme ceux de l'Amérique, desquels auons parlé. Et cōbien que ce peuple soit idolatre, comme desia nous auons dit, ils croient toutesfois l'ame estre immortelle : aussi qu'il y a un lieu député pour les meschans, qui est une terre fort froide : et que les dieux permettent les pechez des mauuais estre punis. Ils croyent <sup>1</sup> aussi qu'il y a un nôbre infini d'hommes au ciel, et autant soubs la terre, et mille autres follies, qui se pourroient mieux comparer aux transformations d'Ouide, qu'à quelque chose d'où l'on puisse tirer rien mieux, que moyen de rire. D'avantage se persuadēt ces choses estres veritables comme font les Turcs et Arabes, ce qui est escrit en leur Alcoran. Ce païs est peu fertile la part qui approche à la mer. Ce peuple y est fort agreste, plus que celuy du Peru, ne de l'Amerique, pour auoir peu esté fréquenté d'autre peuple plus civil. Ceste terre ainsi en pointe fut nommée Floride <sup>2</sup>

*Floride  
pourquoys ainsi  
nōmē.*

<sup>1</sup> Voir à propos des croyances religieuses des indigènes Floridiens : LAUDONNIÈRE. *Histoire notable de la Floride* (édit. Jannet.) P. 94, 100, 142. GARCILASO DE LA VEGA. *Histoire de la Floride*, chap. IV.

<sup>2</sup> Ce fut Juan Ponce de Léon qui découvrit la Floride en 1512, mais le pays avait été, dès 1496, entrevu par Sebastiani Gabotto. D'après la tradition on lui donna ce nom, parce qu'elle fut découverte le jour de Pâques Fleuries. Voir GARCILASO DE LA VEGA. *Histoire de Floride*. § II. — GAFFAREL. *Histoire de la Floride française*.

l'an mil cinq cents douze, par ceux qui la decouvrirerent  
premierement, pour ce qu'elle estoit toute vendoyante,  
et garnie de fleurs d'infinies especes et couleurs.  
Entre ceste Floride et la riuere de Palme se trouuent

*Torau sauvage* diuerses especes de bestes monstrueuses.<sup>1</sup> : entre  
lesquels on peut voir une espece de grands taureaux,  
portans cornes longues seulement d'un pied, et sur  
le dos une tumeur ou eminence come un chameau :  
le poil long par tout le corps, duquel la couleur  
s'approche fort du poil d'une mule fanue, et encores  
plus l'est celuy qui est dessous le menton. On en  
amena une fois deux tous vifs en Espagne, de l'un  
desquels i'ay veu la peau et non autre chose, et n'y  
peuillent viure long temps. Cest animal ainsi que lon  
dit, est perpetuel ennemy du cheual, et ne le peut  
endurer pres de luy. De la Floride tirant au promon-  
toire de Baxe<sup>2</sup>, se trouve quelque petite riuere, ou

Fol. 148.

les esclaves vont pescher huitres, qui portent perles.

*Cap de Baxe.* Or depuis que sommes venus jusques la, que de tou-  
cher la collection des huitres, ne veux oublier par  
quel moyen les perles en sont tirees; tant aux Indes

Orientales que Occidentales, il faut noter que chacun  
chef de famille ayant grand troupe d'esclaves, ne  
scachant en quoy mieux les employer, les envoient à  
la marine, pour pescher (comme dit est) huitres,  
desquelles en portans pleines hottées, chez leurs

<sup>1</sup> Il s'agit du bison. Thevet en a donné une représentation  
assez exacte dans la planche qui accompagne sa description.

<sup>2</sup> Le cap de Baxe ou Baixos se retrouve dans l'Atlas  
d'Ortelius au sud du Labrador. Il paraît correspondre au cap  
Whipple actuel.

maistres, les posent dans certains grands veisseaux, lesquels estas à demy pleins d'eau, sont cause que les huitres, conservées là quelques iours, s'ouurent : et l'eau les nettoyât laissent ces pierres ou perles dans leurs veisseaux. La forme de les en tirer est telle : ils ostent premierement les huitres du veisseau, puis font couler l'eau par un trou, soubs lequel est mis un drap ou linge, à fin qu'avec l'eau les perles qui pourroient y estre ne s'ecoulent. Quant à la figure de ces huitres, elle est moult differente des nostres, tant en couleur, que escaille, ayans chascune d'elles, certains petits trous que lon pourroit iuger auoir esté faits artificiellement, là où sont comme liées ces petites perles par le dedans. Voila ce que i'ay bien voulu vous declarer en passant. D'icelles aussi s'en trouue au Peru, et quelques autres pierres en bon nombre : mais les plus fines se trouuent à la riuiere de Palme, et à celle de Panuco, qui sont distantes l'une de l'autre trente deux lieues : mais ils n'ont liberté d'en pescher, à cause des Sauuages qui ne sont encors tous reduits, adorans les creatures celestes, et attribuant la diuinité à la respiration, côme faisoiet ceux qui passerent ensemble plusieurs peuples des Scithes et Medes. Costoyans donc à senestre la Floride pour le vent qui nous fut contraire, approchastimes fort pres de Canada, et d'une autre contrée que lon appelle Baccalos, à nostre grand regret toutefois et *Pays de Baccalos* desauantage pour l'excessiue froidure, qui nous molesta l'espace de dix huit iours : combien que ceste terre de Baccalos <sup>1</sup> entre fort auant en pleine mer du

<sup>1</sup> Thevet veut parler du Labrador.

costé de Septentrion en forme de pointe, bien deux cens lieues, en distance à la ligne de quarante huit degrés seulement.

*Pointe de Baccalas.* Ceste pointe a esté appellée des *Baccales*, pour une espece de poisson, qui se trouve en la mer d'alentour, lequel ils nomment *Baccales*, entre laquelle et le cap del Gado y a diuerses isles peuplées, difficiles toutesfois à aborder, à cause de plusieurs rochers dont

*Baccales poison* elles sont enuironnées : et sont nommées isles de Cortes<sup>1</sup>. Les autres ne les estiment isles, mais terre ferme, dependante de ceste pointe de *Baccalos*.

*Isles de Cortes.* Elle fut decouverte premierement par Sebastian Babate<sup>2</sup> Anglois, lequel persuada au Roy d'Angleterre

*Voyage de Sebastian Babate Anglois.*

<sup>1</sup> Les îles de Cortes correspondent sans doute à l'archipel de Terre Neuve: Quant à la pointe des *Baccales*, on la retrouve à l'extrême nord de la baie de la Conception? C'est un rocher isolé, où se rassemblent des milliers d'oiseaux aquatiques, dont les cris servent d'avertissement aux marins pendant les brouillards : aussi les gouverneurs de Terre Neuve ont-ils défendu de tuer et même d'inquiéter ces oiseaux.

<sup>2</sup> Sebastiani Gabotto n'était pas Anglais, mais Vénitien au service du roi d'Angleterre. De plus ce n'est pas lui qui découvrit le nord de l'Amérique. Ces régions avaient été déjà visitées, et probablement depuis fort longtemps, sans parler des Northmans, par nos Basques. C'est à un certain Jean de Echaïde qu'on attribue l'honneur de cette découverte. Sur la septième feuille de l'Atlas de Bianco (1436) est marquée très à l'Ouest dans l'Atlantique l'île de Stokafixa, dans laquelle on a cru reconnaître le nom de Stokfish ou île des Morues. A partir de cette époque toutes les cartes portent, dans la même direction, un certain nombre d'îles désignées sous le nom de Stokfish ou Bacalaos. Ce mot *Bacalaos* est justement le mot basque qui signifie morue. Il s'est perpétué jusqu'à nos jours dans les parages de Terre Neuve. Aussi bien les dénominations Basques

Henry septième, qu'il iroit aisément par là au païs de Catay, vers le Nort, et que par ce moyen trouueroit espiceries et autres choses, aussi bien que le Roy de Portugal aux Indes : ioint qu'il se proposoit d'aller au Peru et Amerique, pour peupler le païs de nouueaux habitants, et dresser là une nouvelle Angleterre. Ce qu'il n'executa : vray est qu'il mist bien trois cens hommes en terre du costé d'Irlande au Nort, où le froid fit mourir presque toute sa compagnie, encores que ce fust au moys de iuillet. Depuis Iaques Quartier <sup>1</sup> (ainsi que luy ||mesme m'a recité) fist deux fois le voyage en ce païs là, c'est à sçauoir l'an mil cinq cens trente quatre, et mil cinq cens trente cinq.

Fol. 149.

abondent à Terre Neuve. Le nom de cap de *Raye* rappelle le basque *arraico*, qui veut dire poursuite ou approches, attendu qu'on doit en ranger les bords de très près à cause des écueils voisins. *Rognouse* rappelle *Aurongue* près Saint-Jean-de-Luz. *Ylicillo* signifie en basque trou à mouches, *Ophorportu* vase à lait, *Portuchoa* le petit port. Il existe donc dans cette île des traces persistantes des voyages et du séjour des Basques. Cf. GOYETCHE. *Histoire pittoresque de Saint Jean de Luz*. — J. PERES. *Revue Americaine*, 2<sup>me</sup> série, t. II. — GAFFAREL. *Jean Verazzano*. (*Explorateur*, 27 janvier 1876). — DESIMONI. *Voyage de Jean Verazzano*. (Archivio Storico Italiano, 4<sup>me</sup> liv.)

<sup>1</sup> Jacques Cartier fit au Canada non pas deux mais trois voyages. Le troisième eut lieu en 1541. La relation du premier voyage a été réimprimée en 1865 par MM. Michelant, et Ramé, et, en 1867, par M. Michelant ; celle du second en 1863 par MM. Tross et d'Avezac. Le troisième, dont la fin est perdue, n'est connu que par la traduction Italienne de Ramusio et la traduction Anglaise de Hackluyt (1600). Une traduction de cette traduction a été publiée par la Société littéraire et historique de Québec. Voir CHARTON. *Voyageurs anciens et modernes*. T. IV. P. 66-73.



## CHAPITRE LXXV.

*De la terre de Canada, dicté par cy devant Baccalos,  
découverte de nostre temps et de la maniere de viure  
des habitans.*

*Voyage de  
Seigneur Iaques  
Quartier en  
Canada.*

**P**OUR autant que ceste contrée au Septentrion a esté decouverte de nostre temps, par un nommé Iaques Cartier, Breton, maistre pillot et Capitaine, homme expert et entendu à la marine, et ce par le commandement du feu Roy François premier de ce nom, que Dieu absolue, ie me suis ausié d'en escrire sommairement en cest endroit, ce qu'il me semble meriter d'estre escript, combien que selon l'ordre de nostre voyage à retourner, il deuoit preceder le prochain chapitre. Qui m'a d'auantage inuité à ce faire, c'est que ie n'ay point veu homme<sup>1</sup>, qui en aye traicté autrement, combien que la chose ne soit sans merite en mon endroit, et

<sup>1</sup> Pourtant la première relation du second voyage de Cartier avait été publiée dès 1545 : *Brief recit, et succincte narration de la nauigation faicte es yslcs de Canada, Hochelage et Saguenay et autres... etc.* Paris. Ponce Rosset et Anthonie Leclerc, in-8° 48 ff. — On peut consulter sur les premiers ouvrages relatifs au Canada, HARRISSE. *Notes pour servir à l'histoire de la nouvelle France, (1545-1700.)*

que ie l'aye certainement appris dudit Quartier, qui en a fait la decouverte. Ceste terre, estant presque soubs le pole Arctique zeniculaire, est iointe par l'Occident à la Floride, et aux isles du Peru, et depuis là costoye l'Ocean, vers les Baccales, dont auons parlé. Lequel lieu ie crois que ce soit le mesme que ceux qui ont fait la dernière decouverte ont nommé Canada (comme il auient que souuent à plaisir lon nomme ce qui est hors de la connoissance d'autruy) se confinant vers Orient, à une mer prouenant de la Glaciale ou Hyperborée : et de l'autre costé à une terre ferme, dicte Campestre de Berge, au Suest ioinignant à ceste contrée. Il y a un cap appellé de Lorraine, autrement de ceux qui l'ont decouvert, Terre des Bretons<sup>1</sup>, prochaine des Terres neuues, où se prennent aujourd'huy les morües, un espace de dix ou douze lieües, entre les deux, tenant la dicte Terre neuue à ceste haute terre, laquelle nous auons nommée Cap de Lorraine : et est assise au Nordest, une assez spacieuse et longue isle entre deux, laquelle a de circuit enuiron quatre lieües. Ladicté terre commence tout aupres dudit cap, par deuers le Su,

Situation de  
la terre de  
Canada.

Cap de Lorraine  
ou terre des  
Bretons. Pesche  
de mourues.

<sup>1</sup> Le nom de terre des Bretons attribué à cette partie de l'Amérique est fort ancien. Nous lisons dans une note adressée par Catherine de Médicis à Forquevaux, ambassadeur de France en Espagne : « Aussi ne seroit-il raisonnable que sa maiesté Catholique voullit tellement empescher, brider et coarcter aux subiets de sa maiesté la liberté de la nauigation qu'ils ne puissent aller nauiguer et sacommoder ès autres lieux, mesme en celluy qui a esté descouvert passé cent ans par ses subiets, et qui est dès ce temps en tasmoinage de la descouverte faicté par les François appelle la terre et coste aux Bretons. » 28 novembre 1565.

*Situation du cap de Lorraine.* où se renge Est, Nordest, et Ouest, Surouest, la plus part d'icelle allant à la terre de Floride, se rēge en forme de demy cercle, tirant à Themistitan. Or pour retourner au cap de Lorraine <sup>1</sup>, dont nous avons parlé, il gist à la terre par deuers le Nort, laquelle est rengee par une mer Mediterranée (comme desia nous auons dit) ainsi que l'Italie entre la mer Adriatique et Ligustique <sup>2</sup>. Et depuis ledit cap allant à l'Ouest, Ouest et Surouest, se peut renger enuiron deux cens lieues, et tous sablons et arenes, sans aucun port ne haure. Ceste region est habitée de plusieurs gens, d'assez grande corpulence, fort malins, et portent ordinairement visage masqué, et deguisé par lineaments de rouges et pers : lesquelles couleurs ils tirent de certains fruits. Ladictre terre fut decouverte par le dedans de ceste mer, l'an mil cinq cēs trête cinq, par le seigneur Quartier <sup>3</sup>, comme nous auons dit, natif de Saint Malo. Donques outre le nombre des nauires dont il usa, pour l'execution de son voyage, avec quelques barques de soixante à quatre vingt hommes, rengea le païs par auant incongneu, iusques à un fleue grand et spacieux, lequel ils

Fol. 150.  
<sup>1</sup> La dénomination de cap de Lorraine n'a pas été conservée. Autant qu'on peut le conjecturer à travers les incertitudes de la description de Thevet, ce cap paraît correspondre au cap Canso ou au cap Sable qui terminent la nouvelle Ecosse.

<sup>2</sup> Le sinus Ligusticus répond au golfe de Gênes. Thevet aurait dû nommer la mer Tyrrénienne au lieu du golfe de Gênes.

<sup>3</sup> Il paraît néanmoins prouvé que Cartier avait été précédé dans ces parages par des Européens, sans doute par des Basques.

nomment l'Abaye de chaleur <sup>1</sup>, où il se trouue de *Abbaye de tresbon poisson et en abondance, principalemēt des chaleur, fleuve.* saulmons. Alors ils traffiquerent en plusieurs lieux circonuoisins, c'est à sçauoir les nostres de haches, cousteaux, hains à pescher, et autres hardes, contre peaux de cerfs, loutres, et autres sauagines, dont ils ont abondance. Les Barbares de ce païs leur firent bien bon accueil, se monstrant bien affectionnez enuers eux, et ioyeux de telle venue, connoissance, et amytié pratiquée et conceue les uns auecques les autres. Apres ce fait, passans outre, trouuerent autres peuples, presque contraires aux premiers, tant en langue que maniere de viure : et disoient estre descendus du grād fleuve de Chelogua <sup>2</sup>, pour aller faire la guerre aux premiers voisins. Ce que puis apres le capitaine Quartier a sceu, et véritablement entendu, par eux mesmes, d'une de leurs barques, qu'il prit auec sept hommes <sup>3</sup> : dont il retint deux, qu'il amena en France au Roy : lesquels il ramena à sa seconde

*Chelogua,  
fleuve.*

<sup>1</sup> Voici le passage de la relation de Cartier (D'après CHARTON. *Voyageurs anciens et modernes.* iv, 17) : « Le pays est plus chaud que n'est l'Espagne, et le plus beau qu'il est possible de voir, tout égal et uni, et il n'y a lieu si petit où il n'y ait des arbres... Il y a grande abondance de saumons : nous appelâmes ce golfe, golfe de la Chaleur. » Le nom s'est conservé : La baie des Chaleurs.

<sup>2</sup> Cartier n'a jamais désigné ce fleuve que sous le nom de Hochelagua.

<sup>3</sup> La relation de Cartier ne mentionne que cinq hommes. Quant aux deux Canadiens qui partirent avec Cartier, et revinrent à son second voyage, ils se nommaient Taiguragui et Domagaya. Ils lui rendirent de grands services.

nauigation : et les ayans de rechef amenez, ont pris le Christianisme, et sont ainsi decedez en France. Et n'a oncques esté entendue la maniere de viure de ces premiers Barbares, ne de ce qu'il y a en leur païs et region, pour ce qu'elle n'a esté hantée ne autrement traffiquée.



## CHAPITRE LXXVI.

*D'une autre contrée de Canada.*

*Autre region  
de Canada  
decouverte par  
la Quartier.*

*Mœurs amiables  
de ces Canadiens.*

UANT à l'autre partie de ceste region de Canada, où se tiennent et frequentent les derniers Sauuages, elle a esté depuis decouverte entre ledit fleuuue de Chelogua, plus de trois à quatre cens lieües par ledit Quartier, auecques le cōmandement du Roy : où il a trouué le païs fort peuplé, tant en sa seconde que premiere nauigation. Le peuple est autant obeissant et amiable qu'il est possible, et aussi familier, que si de tout temps eussent esté nourris ensemble, sans aucun signe de mauuais vouloir, ne autre rigueur. Et ilec fist ledit

Quartier quelque petit fort et bastiment pour hyuerner luy et les siens, ensemble pour se defendre contre l'iniure de l'air tant froid et rigoureux. Il fut assez bien traité pour le païs et la saison : car les habitans lui amenoient par chacun iour leurs barques chargées de poisson, côme anguilles, lamproyes et autres : pareillement de chairs sauvages, dont ils en prennent bonne quantité. Aussi sont ils grands veneurs, soit esté ou hyuer, auecques engins ou autremēt. Ils usent d'une maniere de raquettes<sup>1</sup> tissues de cordes en façon de crible, de deux piés et demy de long, et un pié de large, tout ainsi que vous represente la figure cy apres mise. Ils les portent soubs les pieds au froid et à la neige, specialement quand ils vont chasser aux bestes sauvages, à fin de n'enfoncer point dans les neiges, à la poursuite de leur chasse. Ce peuple se reuest de peaux de cerfs, couroyées et accommodées à leur mode. || Pour prendre ces bestes<sup>2</sup>, ils

Maniere  
de raquettes.

Usage de ces  
raquettes.

Fol. 151.

<sup>1</sup> Cf. Second voyage de CARTIER. § XII. — THEVET. *Cosmographie universelle*. P. 1011. — LESCARBOT. VI, 21.

<sup>2</sup> N. PERROT (P. 53, 4) raconte ainsi la chasse aux caribous ou cerfs : « On environne d'abord les savanes d'arbres et de perches, de distance en distance, où se tendent des lacets de peau crûe qui ferment un petit passage laissé à dessein. Quand tous ces pièges sont une fois dressez, on s'éloigne en marchant de front et faisant continuellement de grands cris ; ce bruit extraordinaire les épouvante et les met en fuite de tous costés ne sçachant plus où aller, ils viennent rencontrer cest embarras qui leur a esté préparé, et ne le pouvant franchir, ils sont contraints de le suivre pour se rendre dans le passage, où sont tendus les lacets à nœuds coulants, qui les saisissent par le col. » Cf. CHAMPLAIN (P. 266). — CHARLEVOIX. *Hist. de la Nouvelle France*. T. III. P. 128, 129.

*Comme ces  
Canadiens  
chassent le cerf  
et autres bestes  
sauvages.*

s'assembleront dix ou douze armés de longues lances ou piques grandes de quinze à seize pieds, garnies par le bout de quelque os de cerf ou autre beste, d'un pié de long ou plus, au lieu de fer, portans arcs et fleches garnies de mesme : puis par les neiges qui leur sont familières toute l'année, suyuans les cerfs au trac par lesdites neiges assez profondes, descourent la voye, laquelle estât ainsi decouverte, vous y planteront branches de cedre qui verdoyent en tout temps, et ce en forme de rets, sous lesquelles ils se cachent armez en ceste maniere. Et incontinent que le cerf attiré pour le plaisir de ceste verdure et chemin frayé s'y achemine, ils se iettent dessus à coups de piques et de fleches, tellement qu'ils le contraindront de quitter la voye, et entrer esprofondes neiges, voire iusques au ventre, où ne pouuant aisément cheminer, est attaint de coups iusques à la mort. Il sera escorché sur le champ, et mis en pieces, l'enueilleront en sa peau, et traineront par les neiges iusques en leurs maisons. Et ainsi les apportoient iusques au fort des François, chair et peau, mais pour autre chose en recompense, c'est à sçauoir quelques petits ferremens et autres choses. Aussi ne veux omettre cecy qui est singulier, que quâd lesdits

*Bruuage  
souuerain dont  
ils usent en  
leurs maladies.*

Sauuages sont malades de fieure ou persecutez d'autre maladie interieure, ils prennent des fueilles d'un arbre <sup>1</sup> qui est fort semblable aux cedres, qui se trou-

<sup>1</sup> L'arbre dont il est question paraît être le sapin du Canada (*Abies Canadensis*), doué de propriétés antiscorbutiques. On a encore émis l'opinion que ce pourrait être l'épine vinette qui a

uent autour de la montagne de Tarare, qui est au Lyonnais : et en font du ius, lequel ils boivent. Et ne faut doubter que dans vingt quatre heures il n'y a si forte maladie, tant soit elle inueterée dedans le corps, que ce breuuage ne guerisse : comme souuentes fois les Chrestiens ont experimenté, et en ont apporté de la plante par deça.



## CHAPITRE LXXVII.

*La Religion et maniere de viure de ces pauures  
Canadiens, et comme ils resistent au froid.*

 E peuple en sa maniere de viure et gouubernement, approche assez de la loy de nature. Leur mariage <sup>1</sup> est, qu'un homme prendra deux ou trois femmes sans autre solennité, comme

*Mariages des  
Canadiens.*

des propriétés analogues. D'après la relation de Cartier tous ses hommes, qui étaient malades du scorbut, furent guéris par la décoction des feuilles de cet arbre nommé *aneoda*.

<sup>1</sup> SAGARD (*Histoire du Canada. § 17*) reconnaît que le concubinage est fréquent au Canada, et il en donne une singulière

Fol. 145.  
*Osannaha.*

*Andouagni,*  
*Dieu des*  
*Canadiens.*

les Ameriques, desquels auons ia parlé. De leur religion, ils ne tiennent aucune methode ne ceremonie de reuerer ou prier Dieu, sinon qu'ils contemplent le nouueau crois[sant], appelé en leur lâgue *Osannaha*, disans que *Andouagni* l'appelle ainsi, puis l'enuoye peu à peu, qu'elle auance et retardé les eaux. Au reste, ils croyêt tresbien qu'il y a un Createur plus grād que le Soleil, la Lune, ne les Estoilles, et qui tient tout en sa puissance : et est celuy qu'ils appellēt *Andouagni*<sup>1</sup>, sans auoir toutefois forme, ne aucune methode de le prier : combien qu'en aucune region de Canada ils adorent des idoles<sup>2</sup>, et en aurôt aucunefois de telles en leurs loges, quarâte ou cinquante, comme veritablement m'a recité un pillot Portugais, lequel visita deux ou trois villages, et les loges où

excuse : « Les ieunes hommes qui ne se veulent point marier, ni obliger à une femme, tiennent ordinairement des filles à pot et à feu, qui leur seruent en la mesme maniere que s'ils en estoient les marys, il n'y a que le seul nom de différence, car ils ne les appellent point Atenouha femme, ains Asqua, compagne ou concubine... sans ceste licence de chercher amis, ie croy que beaucoup de filles resteroient vierges et sans marys, pour estre le nombre plus grand que celuy des hommes à mon avis: il en est de mesme en France, où les guerres consomment une infinité d'hommes. » Cf. LESCARBOT. *Histoire de la Nouvelle France*. VI. 13.

<sup>1</sup> Le nom de cette divinité supérieure variait : tantôt Cudoüagni, tantôt Youskeka. Voir SAGARD. Ouv. cité. § 30. — LESCARBOT. VI, 5. — CHAMPLAIN. III, II.

<sup>2</sup> Lescarbot affirme pourtant (VI, 5) que les Canadiens n'ont pas d'idoles : « Je ne trouve sinon les Virginiens qui facent quelque service divin. Ils représentent leurs Dieux en forme d'hommes, lesquels ils appellent *Kevuasouak*. »

habitoient ceux du païs. Ils croyent <sup>1</sup> que l'ame est immortelle, et que si un homme verse mal, apres la mort un grād oyseau prend son ame, et l'emporte : si au contraire, l'ame s'en va en un lieu décoré de plusieurs beaux arbres, et oyseaux chantans melodieusement. Ce que nous a fait entendre le Seigneur du païs de Canada, nommé *Donacona* <sup>2</sup> *Aguanna*, qui est mort en France bon chrestien, parlant François, pour y auoir esté nourry quatre ans. Et pour euiter prolixité en l'histoire de noz Canadiens, vous noterez que les pauures gens uniuersellement sont affligez d'une froideur perpétuelle, pour l'absence de Soleil, comme pouuez entendre. Ils habitent par villages et

*Opinion des  
Canadiens  
de l'immortalité  
de l'ame.*

*Donacona  
Aguaña, Roy  
de Canada.*

*Froideur  
extreme du païs  
de Canada.*

<sup>1</sup> Nous lisons dans la relation de Cartier : « Ils croyent aussi quand ils trepassent qu'ils vont ès estoiles : puis vont en beaux champs verds, pleins de beaux arbres et fruits somptueux. » CHAMPLAIN retrouvait la même croyance (§ v, P. 127) : « Ils croyent l'immortalité des âmes, et disent qu'ils vont se resjouir en d'autres pays avec leurs parents et amis qui sont morts. » PERROT (P. 40). « Tous les sauvages qui ne sont pas convertis croient l'âme immortelle, mais ils prétendent qu'en se séparant du corps, elle va dans un beau pays de campagne, où il ne fait ni froid ni chaud, et que l'air y est agréablement tempéré. » Chaque découverte de peuplades nouvelles n'a fait que rendre cette vérité plus incontestable. Cf. LALLEMAND. *Relations de 1626, 3 et 4.* — *Relations de 1634 (IV, 16), 1636 (II, 104-107)* 1637 (XI, 52), 1639 (X, 43). — *Lettres édifiantes* (VII, 11 et 12) etc. SAGARD. *Hist. du Canada*. P. 454, 457, 459, 473, 587.

<sup>2</sup> Donnacona fut en effet enlevé par Cartier (2<sup>e</sup> relation, § 20). Pour excuser cet enlèvement, on allégué que Cartier céda au désir de le convertir au christianisme, et de lui donner une idée de notre civilisation afin de hâter celle du Canada. Il lui avait bien promis de le ramener, mais ne put tenir sa promesse, car

*Loges des Canadiens.* hameaux en certaines maisons<sup>1</sup>, faites à la façon d'un demy cercle, en grandeur de vingt à trente pas, et dix de largeur, couvertes d'ecorces d'arbres, les autres de ioncs marins. Et Dieu sçait si le froid les penetre tant mal basties, mal couwertes, et mal appuyées tellement que bien souuent les piliers et cheurons flechissent et tombent pour la pesanteur de la neige estant dessus. Nonobstât ceste froidure tant excessiue, ils sont puissans et belliqueux, insatiables de trauail. Semblablement sont tous ces peuples septentrionaux ainsi courageux, les uns plus, les autres moins, tout ainsi que les autres tirans vers l'autre pole, specialement vers les tropiques et equinoctial sont tout au contraire : pour ce que la chaleur si vehemente de l'air leur tire dehors la chaleur naturelle, et la dissipe : et par ainsi sont chaulds seulement par dehors, et froids en dedans. Les autres ont la chaleur naturelle serrée et contrainte dedans par le froid extérieur, qui les rend ainsi robustes et vaille-

*Peuples du Septentrion pourquoi plus courageux que es Meridionaux*

Donnacona mourut en France moins de deux ans après y être arrivé. Trois sauvages qui survécurent seuls furent baptisés le 22 mars 1538 à Notre-Dame de Saint Malo. Cartier servit de parrain à l'un des trois.

<sup>1</sup> Sur la construction de ces cabanes, lire la curieuse description de SAGARD (Ouv. cité. § 13), qui d'ailleurs ne paraît les apprécier que médiocrement : « Je ne sçay si lon pourroit assez exagérer la peine et les incommoditez que lon souffre dedans ces chétifs palais, où l'on experimentera parfois les deux extremitez; un extreme chaud tel que l'on est à demy rosty, ou un extreme froid tel que l'on est à demy glacé, et puis des chiens vous importunent sans cesse pour auoir place près de vous, mais la fumée selon les vents en est insupportable. »

lans : car la force et faculté de toutes les parties du corps dépend de ceste naturelle chaleur <sup>1</sup>. La mer alentour de ce païs est donc glacée tirant au Nort, et ce pour estre trop elongnée du Soleil lequel d'Orient en Occident passe par le milieu de l'uniuers, obliquement toutefois. Et de tant plus que la chaleur naturelle est grande, d'autant mieux se fait la concoc-tion et digestion des viandes dans l'estomac : l'appetit aussi en est plus grand. Ainsi ce peuple de septentrion mange beaucoup plus que ceux de la part opposite : qui est cause que bien souuent en ce Canada y a famine, ioint que leurs racines et autres fruits desquels se doiuent sustenter et nourrir toute l'année, sont gelez, leurs riuieres pareillement, l'espace de trois ou quatre moys. Nous auons dit qu'ils couurent leurs maisons d'ecorces de bois, aussi en font-ils barques, pour pescher en eau douce et salée. Ceux du païs de Labrador, leurs voisins <sup>2</sup> (qui furent decouuers par les Espagnols, pensans de ce costé trouuer un destroit pour aller aux isles des Moluques,

*Mer glaciale.*

*Famine fréquente  
en Canada, et  
pourquois.*

*Païs de  
Laborador  
decouvert par  
les Espagnols.*

<sup>1</sup> Ces remarques sont fort justes : MONTESQUIEU les développera plus tard dans *l'Esprit des Lois*. Il est certain que les peuples du Nord sont en général plus braves que ceux du midi. Il est également prouvé qu'ils absorbent une quantité d'aliments bien plus considérable. Plus on s'avance dans le nord, plus cette faculté d'inglutition est prodigieuse.

<sup>2</sup> Ce ne furent pas les Espagnols mais les Portugais qui découvrirent le Labrador, et ils ne l'aperçurent avec Gaspard Cortereal qu'en 1501. Sebastiani Gabotto, qui voyageait alors au compte de l'Angleterre, l'avait déjà entrevu en 1497, et il est très probable que nos pêcheurs basques et bretons le connaissaient depuis bien plus longtemps.

où sont les espiceries) sont pareillement subis à ces froidures, et couurent leurs logettes de peaux de

Fol. 153.

poissons, et de bestes sauvages, comme aussi plu-

*Cōmunitē de  
vie entre les  
Canadiēs.*

sieurs autres Ca||nadiens. D'auantage lesdits Canadiēs

habitēt en cōmunitē<sup>1</sup>, ainsi que les Ameriques, et là

trauaille chacun selon ce qu'il sçait faire. Aucuns font

pots de terre, les autres plats, escuelles et cuillers de

boys : les autres arcs et fleches, paniers, quelques

autres habillemēs de peau, dōt ils se couurent contre

le froid. Les femmes labourent la terre<sup>2</sup>, et la re-

mucent avec certains instrumens faits de lōgues pierres

et semēt les grains, du mil specialemēt, gros cōme

pois, et de diuerses couleurs, ainsi que l'ō plāte les

legumes par deça. La tige croist en façō de cānes à

sucre, portāt trois ou quatre espis, dōt y en a tou-

siours un plus grād que les autres, de la façon de

*Febues blâches.*

nos artichaux. Ils plâtent aussi des feues plates, et

<sup>1</sup> SAGARD (Ouv. cité. § xi) : « En une cabane il y a plusieurs feux, et à chaque feu il y a deux mesnages, l'un d'un costé, et l'autre de l'autre, et cette cabane aura iusqu'à 8, 10 ou 12 feux qui font 24 mesnages, et les autres moins, selon qu'elles sont fort longues ou petites. »

<sup>2</sup> C'étaient encore les usages de la période connue sous le nom d'âge de pierre : Les Canadiens pourtant avaient aussi d'autres instruments : D'après SAGARD (Ouv. cité. § 14) : « Ils défrichent avec grand peine et travail pour n'avoir des instrumens propres et commodes, car ils n'ont pour tous outils que la hache et la petite pesle de bois, facite comme une oreille, attachée par le mollet au bout d'une manche. » LESCARBOT (Ouv. cité. § 24) : « Tous ces peuples cultivent la terre avec un croc de bois, nettoient les mauvaises herbes et les brûlent, puis assemblent leur terre en petites mottes éloignées l'une de l'autre de deux piez, etc. »

blâches côme neige, lesquelles sont fort bônes. Il s'en trouue de ceste espece en l'Amerique et au Peru. Il y a d'auâtage force citrouilles et coucourdes, lesquelles ils mangent cuites à la braise, côme nous faisons les poires de par deça. Il y a en outre une petite graine fort menue, ressemblât à la graine de Mariolaine, qui produist une herbe assez grâde. Ceste herbe est mer-ueilleusement estimée<sup>1</sup>, aussi la font ils secher au

*Citrouilles, et  
côme ils en  
usent.*

*Espece d'herbe*

1 Voir plus haut § xxxii. Cette herbe, déjà signalée par Colomb et par Cartier n'est autre que le tabac. Second voyage, § x. « Ils font poudre de ladite herbe, et la mettent à l'un des bouts dudit cornet, puis ils mettent un charbon de feu dessus et soufflent par l'autre bout, tant qu'ils s'emplissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et les narines comme par un tuyau de cheminée... Nous avons experimenté ladite fumée, après laquelle auoir mis dans notre bouche, il semble y auoir de la poudre de poivre, tant elle est chaude. Les Canadiens l'avaient en haute estime. LESCARBOT. (*Nouvelle France*. § 24) rapporte que « noz sauages font aussi grand labourage de *petun*, chose tres pretieuse entre eux et parmi tous ces peuples universelement. Apres qu'ils ont cuilli ceste herbe, ils la mettent secher à l'ombre et ont certains sachets de cuir pendus à leur col ou ceinture, dans lesquels ils en ont tousiours, et quant et quant un calumet ou *petunoir*, qui est un cornet troué par le côté, et dans le trou ils fichent un long tuyau duquel ils tirent la fumée... Et nos François qui les ont hanté sont pour la pluspart tellement affolez de ceste yvrongnerie de *petun* qu'ils ne s'en scauroient passer non plus que du boire et du manger, et à cela depensent de bon argent, car le bon *petun* qui vient du Brésil coute quelquefois un écu la liure. Cf. SAGARD. P. 182, 222, 228, 747 et surtout 604. « Le croy que le createur a donné aux Hurons le tabac ou *petun*, qu'ils appellent *houan-houan*, comme une manne nécessaire pour ayder à passer leur miserable vie, car outre qu'elle leur est d'un goust excellentis.

Soleil, apres en auoir fait grâd amas : et la portêt à leur col ordinairemêt en de petits sachets de peaux, de quelque beste avec une maniere de cornet persé, où ils mettêt un bout de ceste herbe ainsi sechée : laquelle ayans frottée entre leurs maïs, y mettent le feu, et en reçoivent la fumée par la bouche par l'autre bout du cornet. Et en prennêt en telle quâtité, qu'elle sort par les yeux et par le nez : et se perfumêt ainsi à toutes heures du iour. Noz Ameriques ont une autre maniere de se perfumer, cõme nous auons dit cy deuant.

*Usage de ceste  
herbe en  
parfuns.*



## CHAPITRE LXXVIII.

*Des habillemens des Canadiens, comme ils portent cheueux, et du traitement de leurs petits enfans.*

*Vestemens des  
Canadiens.*

es Canadiens trop mieux apris que les habitans de l'Amerique, se sçauent fort bien courir de peaux des bestes sauvages, auecques leur poil, acoustrées à leur mode, ainsi que desia nous sime, elle leur amortit la faim, et leur faict passer un long temps sans auoir nécessité de manger : et de plus elle les fortifie comme à nous le vin, car quand ils se sentent foibles, ils prennent un bout de petun et les voyla gaillards. »

auons touché, parauanture contrains pour le froid, et non autrement : laquelle occasion ne s'est presentée aux autres, qui les a fait demeurer ainsi nuds, sans aucune vergogne l'un de l'autre. Combien que ceux cy, i'entens les hommes, ne sont totalement vestuz, sinon enueloppez d'une peau pelüe <sup>1</sup>, en façō d'un dauanteau, pour couurir le deuant et parties honteuses : le faisans passer entremy les iambes, fermées à boutons sur les deux cuisses : puis ils se ceignent d'une large ceinture, qui leur affermist tout le corps, bras et iambes nues : hormis que par sus le tout ils portent un grand manteau de peaux coustües ensemble, si bien accoustrées, cōme si le plus habile peletier y auoit mis la main. Les manteaux sont faits, les uns de loutre, ours, martres, panteres, renards, lieures, rats, connins et autres peaux, courayées auecques le poil : qui a dōné argumient, à mon aduis, à plusieurs ignors de dire que les Sauuages estoyent velus. Aucuns ont escript <sup>2</sup> que Hercules de Lybie venant en France, trouua le peuple viuant presque à la maniere des

<sup>1</sup> LESCARBOT. *Nouvelle France.* vi, 9 : « Ils se couvrent d'une peau attachée par devant à une courroye de cuir, laquelle passant entre les fesses, va reprendre l'autre côté de ladite courroye par derriere. Et pour ce qui est du reste de leur vêtement, ils ont un manteau sur le dos fait de plusieurs peaux, si elles sont de loutres ou de castors, et d'une seule peau, si c'est de cuir d'ellan, ours, ou loup-cervier, lequel manteau est attaché avec une laniere de cuir par en haut, et mettent le plus souvent un bras dehors : mais estans en leurs cabanes, ils le mettent bas, s'il ne fait trop froid. Et ne le scauroy mieux comparer qu'aux peintures que l'on fait de Hercule. »

<sup>2</sup> DIODORE. IV, 19.

Fol. 154. Sauuages, qui sont tant aux Indes de Leuāt, qu'en l'Amerique, sans nulle ciuité : et alloyent les hommes et femmes presque tous nuds: les autres estoient vestus de peaux de diuerses especes de bestes. Aussi a esté la premiere cōdition du genre humain, estant au commencement rude, et mal poly : iusques à ce que par succession de temps, nécessité a constraint les hommes d'inuenter plusieurs choses, pour la conseruation et maintien de leur vie. Encores font en ceste rude inciuilité ces pauures Sauuages admirans nostre vesture, de quelle matiere et comment il est ainsi basti iusques à demander quels arbres portoyent ceste matiere, comme il m'a esté proposé en l'Amerique : estimans la laine croistre es arbre comme leur cotton. L'usage de laquelle a esté par long temps ignoré, et fut inuenté, comme veulent plusieurs, par les Atheniens, et mise en œuvre. Les autres <sup>1</sup> l'ont attribué à Pallas, pour ce que les laines estoient en usage auant les Atheniens, que leur ville fust bastie. Voilà pourquoi les Atheniens l'ont merueilleusement honorée, et eue en grande reuerence, pour auoir receu d'elle ce grand benefice. Et par ainsi est vraysemblable que lesdits Atheniens et autres peuples de la Grece, se vestoient de peaux, à la maniere de noz Canadiens : et à la similitude du premier homme, comme tesmoigne Saint Hierome, laissant exemple à sa postérité d'en user ainsi, et non aller tous nuds. En quoy ne pouuons assez louer et recongnoistre Dieu, lequel par singuliere affection, sur toutes les autres parties du monde, auroit uniquement fauorisé à nostre Eu-

*Usage de la  
laine par qui  
inuenté.*

<sup>1</sup> PLINE. *Hist. nat.* VII, 57.

rope. Reste à parler comme ils portent les cheueux, c'est à sçauoir autrement que les Ameriques. Tant hommes que femmes <sup>1</sup> portent les cheueux noirs, fort longs, et y a ceste difference seulement, que les hommes ont les cheueux troussez sur la teste, comme une queüe de cheual, avec cheuilles de bois à trauers : et là dessus une peau de tygre, d'ours, ou autres bestes : tellement qu'à les voir accoustrez en telle sorte, lon les iugeroit ainsi deguisez vouloir entrer en un theatre, ressemblans mieux aux portraits d'Hercules, que faisoient pour recreation les anciens Romains, et comme nous le peignons encores aujour-d'huy, qu'à autre chose. Les autres se ceignent et enueloppent la teste de martres zebelines, ainsi appellées du nom de la religion <sup>2</sup> située au Nort, où cest animal est frequent : lesquelles nous estimons precieuses par deça pour la rarité, et pour ce telles peaux sont reseruées pour l'ornement des Princes et grands Seigneurs, ayans la beauté coniointe avec la rarité. Les hommes ne portent aucune barbe <sup>3</sup>, nō plus que

*Maniere des  
Canadiés à  
porter leurs  
cheueux.*

*Martres  
Zebelines.*

<sup>1</sup> LESCARBOT. vi, 9. « Quant à ce qui est de l'habillement de tête, nul des Sauuages n'en porte : ains portent les cheueux battans sur les épaules tant hommes que femmes sans estre nouez, ny attachez sinon que les hommes en lient un trousseau au sommet de la teste de la longueur de quatre doits, avec une bende de cuir : ce qu'ils laissent prendre par derriere... Pour euiter l'empechement que cela leur apporteroit, ils les troussent comme noz palfreniers font la queüe d'un cheual, et y fichent les hommes quelque plume qui leur agrree, et les femmes une aiguille à trois pointes. »

<sup>2</sup> Sic pour region.

<sup>3</sup> Nous lisons dans LESCARBOT. *Nouvelle France.* vi, 10. « La

*Habillement des femmes de Canada.* ceux du Bresil, pour ce qu'ils l'arrachent selo qu'elle pullule. Quât aux femmes, elles s'habillêt de peaux de cerfs préparées à leur mode, qui est tres bône et meilleure que celle qu'on tient en France, sans en perdre un poil seul. Et ainsi enueloppées <sup>1</sup> se serrent tout le corps d'une ceinture lôgue, à trois ou quatre tours par le corps, ayans tousiours un bras et une mammelle hors de ceste peau, attachée sur l'une des espaules, comme une escharpe de pelerin. Pour cõtinuer nostre propos, les femmes de Canada portent chausses de cuir tanné, et fort bien labouré à leur mode, enrichi de quelque teinture faite d'herbes et fruits, ou bien de quelque terre de couleur, dont il y a plusieurs especes. Le soulier est de mesme matiere et cadeleure. Ils obseruent le mariage avec toute foy <sup>2</sup> fuyans adultere sur tout : vray est que chascun a deux ou trois femmes, cõme desia nous auons dit en un autre lieu. Le Seigneur du païs nom || mé Aga-

*Mariage des Canadiens.*  
*Agabanna.*  
Fol. 155.

barbe du menton leur est noire comme les cheveux. Ils en ostent toute la cause productiue, exceptez les Sagamoz, lesquelz pour la pluspart n'en ont qu'un petit... Pour ce qui est des parties inférieures, noz sauvages n'empechent point que le poil n'y vienne et prenne accroissement. On dit que les femmes y en ont aussi, et comme elles sont curieuses, quelques uns de noz gens leur ont fait à croire que celles de France ont de la barbe au menton. »

<sup>1</sup> Id. § 9. « Quant aux femmes, elles ont une ceinture par dessus la peau qu'elles ont velüe, et ressemblent (sans comparaison) aux peintures de Saint Jean Baptiste. Mais en hiver, ils font de bonnes manches de castor attachées par derrière qui les tiennent bien chaudement. »

<sup>2</sup> Voir plus haut, § LXXVII.

*hanna*<sup>1</sup>, en peut auoir autant que bon lui semble. Les filles ne sont desestimées pour auoir seruy à quelques ieunes hommes<sup>2</sup> auât qu'estre mariées ainsi qu'en l'Amerique. Et pource ont certaines loges en leur village, où ils se rencontrent, et communiquêt les hommes avec les femmes, separerez d'avec les ieunes gens, fils et filles. Les femmes vefues<sup>3</sup> ne se remarient iamais en quelque nombre qu'elles soient apres la mort de leur mary : ains viuent en dueil le reste de leur vie, ayans le visage tout noircy de charbon puluerisé avec huyle de poisson : les cheueux tousiours espars sur le visage, sans estre liez ne troussez par derriere, comme portent les autres : et se maintiennent ainsi iusques à la mort. Quant au traitemment de leurs petis enfans<sup>4</sup>, ils les lient et enue-

*Viduité fort honorée par les femmes de Canada.*

*Côme elles traitèt leurs petis enfans.*

<sup>1</sup> C'était le nom d'un des roitelets du pays lors du second voyage de Cartier, mais ce ne fut jamais un titre.

<sup>2</sup> LESCARBOT. VI, 13 : « Ils ont une autre coutume fort mauvaise de leurs filles. Car depuis qu'elles sont d'âge d'aller à l'homme, elles sont toutes mises en une maison de bordeau, abandonnées à tout le monde qui en veut, iusques à ce qu'elles ayent trouué leur parti : et tout ce auons veu par experiance. »

<sup>3</sup> On lit en effet dans Cartier : « Depuis que le mari est mort, iamais les femmes ne se remarient, ains font le dueil de ladite mort toute leur vie, et se teindent le visage de charbon pilé et de graisse de l'espesseur d'un couteau, et à cela conoit on qu'elles sont vefues » Pourtant ces usages ne se conservèrent pas toujours au Canada. Nous lisons en effet dans N. PERROT. P. 26 : « Si le mary vient à mourir, la femme ne se peut remarier qu'à celuy qui sera au gré de sa belle-mère, après deux années de deuil, qu'elle observe en se coupant les cheveux, etc. »

<sup>4</sup> N. PERROT. P. 31 : « Cet enfant a pour berceau une planche fort mince qui est ornée vers la teste de rassades ou de grelots,

*Superstition  
des Turcs.*

loppent en quatre ou cinq peaux de martres cousues ensemble : puis les vous attachent et garrotent sur une planche ou ais de bois persée à l'endroit du derrière, en sorte qu'il a tousiours ouuverture libre, et entre les iambes comme un petit entonnoir, ou gouttiere faite d'ecorce mollette, ou ils font leur eau sans toucher ne coïnquier leur corps, soit deuāt ou derrière, ne les peaux où ils sont enueloppez. Si ce peuple estoit plus prochain de la Turquie, i'estimois qu'ils auroient appris cela des Turcs : ou au cōtraire auoir enseigné les autres. Non pas que ie vueille dire que ces Sauuages estimēt estre pesché, que leurs enfants se mouillent de leur propre urine, comme ceste nation superstiteuse de Turquie : mais plus tost comme une ciuité qu'ils ont par dessus les autres. Parce que lon peut estimer combien ces pauures brutaux les surpassent en honesteté. Ils vous plantent ceste planche avecques l'enfant par l'extremité inferieure, pointue en terre, et demeure ainsi l'enfant debout pour dormir, la teste pendant en bas.

ou bien de ronds ou de canons de porcelaines. » — SAGARD.  
§ xix : « Lorsque l'enfant est emmailloté sur sa petite planchette, ordinairement enioliuée de matachias et chappelets de pourceleine, ils luy laissent une ouuerture, deuant la nature, par où il fait son eau, et si c'est une fille, ils y adioustent une fueille de blé d'Inde renuersée, qui sert à porter l'eau dehors, sans que l'enfant soit gasté de ses eaües, ny salle de ce costé là. »



## CHAPITRE LXXIX.

### *La maniere de leur guerre.*

**C**OMME ce peuple semble auoir presque mesmes  
meurs que les autres Barbares sauvages,  
aussi apres eux ne se trouue autre plus  
prôpt et coustumier de faire guerre l'côtre l'un autre,  
et qui approche plus de leur maniere de guerre,  
aucunes choses exceptées. Les Tontaniens, les Guad-  
dalpes, et Chicorins font guerre ordinaire contre les  
Canadiens, et autres peuples diuers, qui descendent  
de ce grand fleuve d'Ochelagua <sup>1</sup> et Saguené. Les-  
quelles riuieres sont merueilleusement belles et gran-  
des, portans tresbons poissons et en grande quantité :  
aussi par icelles peut on entrer bien trois cens lieues  
en païs, et es terres de leurs ennemis avec petites  
barques, sans pouuoir user de plus grands vaisseaux  
pour le danger des rochers <sup>2</sup>. Et disent les anciens

*Canadiens  
peuple  
belliqueux.*

*Tontaniens  
ennemis de ceux  
de Canada.*

*Ochelagua et  
Saguené fleuves  
de Canada.*

<sup>1</sup> L'Hochelagua correspond au Saint-Laurent. Le Saguenay a conservé son nom. Le premier de ces cours d'eau est navigable pour les plus grands vaisseaux jusqu'à Québec, à 150 lieues de son embouchure, pour les navires de 600 tonneaux jusqu'à Montréal à 60 autres lieues. Quant au Saguenay, on peut le remonter jusqu'au lac Saint-Jean, auquel il sert de déversoir.

<sup>2</sup> Allusion aux Sauts, assez fréquents sur le Saint-Laurent, (Cascades, Saint-Louis, Long Saut, Sainte-Marie, La Chine.)

*Preparative de  
guerre des  
Canadiens.*

Fol. 156.

du païs, que qui voudroit suyure ces deux riuières, qu'en peu de Lunes, qui est leur maniere de nombrer le temps, lon trouueroit diuersité de peuples, et abondance d'or et d'argent. Outre que ces deux fleuves separent l'un de l'autre, se trouuent et joignent ensemble en certain endroit, tout ainsi que le Rhosne et la Saone à Lyon : et ainsi assemblez se rendent bien auant dans la nouvelle Espagne : car ils sont confins l'un à l'autre <sup>1</sup>, comme la France et l'Italie. Et pour ce quâd il est question de guerre <sup>2</sup> en Canada, leur grand *Agahanna*, qui vaut autant à dire que Roy ou Signeur, commande aux autres Seigneurs de son obeissance, ainsi que chacun village à son superieur, qu'ils se deliberent de venir et trouuer par deuers luy en bon et suffisant equipage de gens, viures et autres munitiōs, ainsi que leur coustume est de faire. Lesquels incontinent chacun en son

<sup>1</sup> Géographie fantastique : Inutile de faire remarquer que le Saguenay et le Saint-Laurent ne se joignent qu'à leur confluent, et qu'ils n'ont jamais arrosé la Nouvelle Espagne ou Mexique.

<sup>2</sup> THEVET dans sa *Cosmographie universelle*, a longuement raconté ces guerres Canadiens. Il a même ajouté de curieux détails à ceux qu'il donne ici. LESCARBOT (vi, 25) a consacré tout un chapitre à la guerre. « Auant que partir, les nôtres ont la coutume de faire un fort, dans lequel se met toute la ieu-nesse de l'armée ; où estans, les femmes les viennent enuironner et tenir comme assiegés. Se voyans ainsi enueloppés, ils font des sorties pour euader et se liberer de prison. Les femmes qui sont au guet les repoussent, les arrêtent, font leur effort de les prendre. Et s'ils sont pris, elles chargent dessus, les battent, les dépouillent, et d'un tel succès, prennent bon augure de la guerre qui se va mener. S'ils eschappent, c'est mauvais presage.

endroit, se mettent en effort et deuoir d'obeir au commandement de leurs Seigneurs, sans en rien y faillir, ou aller au contraire. Et ainsi s'en viennent sur l'eau, avec leurs petites barquettes, longues, et larges bien peu, faites d'escore de bois, ainsi qu'en l'Amérique et autres lieux circonuoisins. Puis l'assemblée faite, s'en vont chercher leurs ennemis : et lors qu'ils sçauent les deuoir rencontrer, se mettront en si bon ordre pour combattre et donter assaut qu'il est possible, avec infinité de ruses et stratagemes, selon leur mode. Les attendans se fortifient leurs loges et cabanes,

*Stratagème de  
guerre usité des  
Canadiens.*



avec quelques pieces de bois, fagots, rameges, engréssez de certaine gresse de loup marin, ou autre poisson :

*Autres  
stratagèmes.*

et ce à fin qu'ils empoisonnent leurs ennemis s'ils approchent, mettans le feu dedans, dont il en sort une fumée grosse et noire, et dangereuse à sentir pour la puanteur tant excessiue, qu'elle fait mourir ceux qui la sentent : outre ce qu'elle aueugle les ennemis, qu'ils ne se peuuent voir l'un l'autre. Et vous sçauent adresser et disposer ceste fumée de telle methode que le vêt la chasse de leur costé à celuy des ennemis. Ils usent pareillement de poisons faits d'aucunes fueilles d'arbres, herbes, et fruits, lesquelles matières sechées au Soleil, ils meslent parmi ces fagots et ramaiges, puis y mettent le feu de loing, voyans approcher leurs ennemis. Ainsi se voulurent ils defendre contre les premiers, qui allerent decouvrir leur païs, faisās effort, avec quelques gresses et huiles, de mettre le feu la nuict es nauires des autres abordées au riuage de la mer. Dont les nostres informez de ceste entreprise, y donnerent tel ordre, qu'ils ne furent aucunement incommodez. Toutesfois i'ay entendu que ces pauures Sauvages n'auoient machiné ceste entreprise, que iustement et à bône raison, cōsideré le tort qu'ils auoient receu des autres. C'est qu'estans les nostres descenduz en terre, aucuns ieunes folastres par passetemps, vicieux toutefois et irraisonnables, comme par une maniere de tyrannie<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Ce furent surtout les Espagnols qui prirent plaisir à mas-sacrer les indigènes sans motif : aussi exciterent-ils contre eux des haines inexpiables. Il faut lire dans LAS CASAS l'abominable récit de leurs cruautés gratuites. Voir premier mémoire conte-nant la *Relation des cruautés commises par les Espagnols conquérans de l'Amérique*. Trad. LLORENTE. T. I, P. I, 116.

couppoient bras et iambes à quelques uns de ces pauures gens, seulement disoient-ils pour essayer, si leurs espées trenchoient bien, nonobstāt que ces pauures Barbares les eussent receu humainement, || auecques toute douceur et amytié. Et par ainsi depuis n'ont permis aucun Chrestiens aborder et mettre pié à terre en leurs riuages et limites, ne faire traffique quelçōque comme depuis lon a bien congneu par experience.

Or pour n'elongner dauantage de nostre propos, ces Canadiens marchent en guerre quatre à quatre, faisans, quand ils se voyent, ou approchent les uns des autres, cris et hurlemens merueilleux et espouventables (ainsi qu'auons dit des Amazones<sup>1</sup>) pour donner terreur, et espouenter leurs ennemis. Ils portent force enseignes, faites de branches de boulleaux, enrichies de pennages et plumages de cygnes. Leurs tabourins sont de certaines peaux tendues et bendées en maniere d'une herse, où lon fait le parchemin, portées par deux hômes de chacun costé, et un autre estât derriere frappant à deux bastons le plus imptueusement qu'il luy est possible. Leurs flustes sont faites d'os de iambes de cerf, ou autre sauuagine. Ainsi se combatent ces Canadiens à coups de fleches<sup>2</sup>,

Fol. 157.

*Cōme les  
Canadiens  
marchēt en  
guerre.*

*Façon de leurs  
tabourins, et  
cōme ils les  
portent.*

<sup>1</sup> Voir plus haut, § LIII.

<sup>2</sup> SAGARD (§ 27) a décrit tout au long les armes et les usages guerriers des Canadiens. « Ils n'ont pour toutes armes que la masse, l'arc et les fleches, lesquelles ils empannent de plumes d'aigles, comme les meilleures de toutes, et à faute d'icelles ils y en accommodent d'autres. Ils y appliquent aussi fort proprement des pierres tranchantes collées au bois, avec une colle de

*Maniere de leur combat.* rondes massues, bastons de bois à quatre quarres, lances, et piques de bois, aguisees par le bout d'os au lieu de fer. Leurs boucliers sont de pennaches, qu'ils portent au col, les tournâs davan ou derriere, quand bon leur semble. Les autres portent une sorte de morion fait de peaux

*Maniere que tenoyent les anciens à cōbatre.* d'ours fort espesses, pour la defence de la teste. Ainsi en usoient les anciens à la maniere des Sauuages : ils cōbattoient à coups de poing, à coups de pié, mordojent à belles dents, se prenoient aux cheueux et autres manieres semblables. Depuis à cōbattre ils userent de pierres, qu'ils iettoient l'un contre l'autre : cōme il appert mesmement par la Sainte Bible. D'auâtage Herodote en son quatrième liure, parlât de certain peuple qui se cōbattoit à coups de bastōs et de massue : il dit

*Cōbat de vierges aux festes de Minerue.* en outre que les vierges de ce païs auoient coustume de batailler tous les ans avec pierres et bastōs les unes contre les autres, à l'honneur de la déesse Minerue, le iour de son anniuersaire. Aussi Diodore au premier liure recite, que les massues et peaux de liōs estoient propres à Hercules pour cōbatre : car auparauant n'estoient encores les autres armes en usage. Qui voudra voir Plutarque et Iustin, et autres auteurs trouuera que les anciens Romains cōbattoient tous

poisson tres forte, et de ces fleches, ils en emplissent leur carquois, qui est fait d'une peau de chien passée. Ils portent aussi de certaines armures et cuirasse qu'ils appellent *aquientor*... Ces cuirasses sont faites avec des baguettes coupées de mesures et serrées les unes contre les autres, tissues et entrelassées de cordelettes fort durement et proprement. Ils se seruent aussi d'une rondache ou bouclier fait d'un cuir bouilly fort dure, et d'autres faits de planches de bois de cedre fort grands, larges et legers qui leur conurent presque tout le corps, etc. »

nuds. Les Thebains et Lacedemoniens se vengerēt de leurs ennemis à coups de leuiers et grosses massues de bois. Et ne faut estimer que lors ce pauure peuple ne fust autant hardi comme celui d'aujourd'huy, pour auoir demeuré tous nuds sans estre aucunement vestuz, cōme à present sont noz Canadiens de grosses peaux, destituez semblablement de moyens et ruses de guerre, dont ces Sauuages se sçauent ayder maintenāt. Je vous pourroys amener plusieurs auteurs parlās de la maniere que tenoient les anciens en guerre, mais suffira pour le present ce que i'ē ay allegué, pour retourner au peuple de Canada, qui est nostre principal propos. Ce peuple n'use de l'ennemy pris en guerre, cōme l'ō fait en toute l'Amerique, c'est à sçauoir qu'ils ne les mangent aucunement, ainsi que les autres. Ce qu'est beaucoup plus tolerable. Vray est, que s'ils prennēt aucūs de leurs ennemis, ou autremēt demeurent victorieux <sup>1</sup>, ils leur escorchent

*Coustume  
anciène des  
Thebais et  
Lacedemoniens  
à cobatre.*

*Comme les  
Canadiens traitèt  
leurs  
prisonniers.*

<sup>1</sup> LESCARBOT (vi, 15) : « La victoire acquise d'une part ou d'autre, les victorieux retiennent prisonniers les femmes et enfans, et leur tondent les cheueux, comme on faisoit anciennement par ignominie, ainsi qu'il se voit en l'histoire sacrée... Quant aux morts, ils leur coupent les têtes en si grand nombre qu'ils en peuuent trouuer, lesquelles se diuisent entre les capitaines, mais ils laissent la carcasse, se contentans de la peau, qu'ils font secher, ou la courroyent, et en font des trophées en leurs cabanes... et auenant quelque fête solennelle entre eux ils les prennent, et dansent avec, pendues au col, ou au bras, ou à la ceinture, et de rage quelquefois mordent dedans. » — Cf. le chapitre 28 de SAGARD intitulé : « *Des prisonniers de guerre, lesquels ils mangent en festin, apres les avoir faict cruellement mourir.* » Au chapitre 27 le même auteur fait remarquer « qu'il y a des na-

Fol. 158.  
la teste et le visage, et l'estendent à un cercle pour la secher : puis l'emportent en leur païs, la monstrās avec une gloire à leurs amis, femmes et vieillards, qui pour l'aage imbecille ne peuuent plus por||ter le fais, en signe de victoire. Au reste ils ne sont si enclins à faire guerre, comme les Perusiens, et ceux du Bresil, pour la difficulté paraucture, que causent les neiges et autres incommoditez, qu'ils ont par delà.

tions en nostre Amerique qui auoient accoustumé d'escorcher ceux qu'ils prenoient à la guerre, et de remplir de cendres leurs peaux, qu'ils appendoient à leurs places publiques, comme autant de trophées et de monumens de leurs beaux faits. Il y en auoit néanmoins plusieurs d'entre eux qui employoient ces peaux à d'autres usages, et en faisoient des tambours, disans que ces caisses quand on venoit à les batre, auoient une secrete vertu de mettre en fuite leurs ennemis. »



## CHAPITRE LXXX.

*Des mines, pierreries, et autres singularitez qui se trouuent en Canada.*

**T**E païs et terrouer de Canada, est beau et bien situé, et de soy tres bon, hormis l'intemperature du ciel, qui le defauorise : comme pouuez aysément coniecturer. Il porte plusieurs arbres et fruits, dont nous n'auons la cognosance par deça. Entre lesquels y a un arbre <sup>1</sup> de la grosseur et

*Bôte du païs  
de Canada.*

<sup>1</sup> Cet arbre est une espèce particulière de hêtre. SAGARD (§ 9) en parle en ces termes : « Si au temps que les bois estoient en seue, nous auions quelque indisposition ou debilité du cœur, on faisoit une fente dans l'escorce de quelques gros fouteau, et avec une escuelle on amassoit la liqueur qui en distilloit, qu'on beuoit comme un remede de bien peu d'effect, et qui affadit plus tost qu'il ne fortifie, mais on se sert de tout où la nécessité contrainct. » — THEVET. *Cosmographie universelle*. P. 1014 : « Le capitaine Iaques Cartier avec lequel me suis tenu cinq mois, en sa maison à Sainct Malo en Bretaigne, et autres capitaines et gentils hommes dignes de foy, mesmes un chanoine de la ville d'Angers qui assista à l'ambarquement, m'asseurerent tous la chose estre véritable. Les Canadeëns n'oubliront pas l'excellence de ceste liqueur, et se souviendront tousiours de ceux qui en trouuerent l'usage. »

forme d'un gros noyer de deça, lequel a demeuré longtemps inutile, et sans estre congnu, iusques à

*Suc dudit arbre ayant goust de vin.* tant que quelcun le voulant coupper en saillit un suc, lequel fut trouvé d'autant bon goust, et delicat, que

le bon vin d'Orleans, ou de Beaune : mesmes fut ainsi iugé par noz gens qui lors en firent l'experience : c'est à sçauoir le Capitaine, et autres gentils hômes de sa compagnie, et recueillirent de ce ius sur l'heure de quatre à cinq grands pots. Le vous laisse à penser, si depuis ces Canadiens afriandez à ceste liqueur, ne gardent pas cest arbre cherement, pour leur bruuage, puisqu'il est ainsi excellent. Cest arbre, en leur langue

*Couton arbre.* est appellé *Couton*. Une autre chose quasi incredible est, qui ne l'auroit veüe. Il se trouue en Canada

*Ceps de vigne naturels en Canada.* plusieurs lieux et contrées, qui portent tres beaux ceps de vigne <sup>1</sup>, du seul naturel de la terre, sans culture,

<sup>1</sup> On sait que les Norvégiens, quand ils débarquèrent en Amérique au X<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, y trouvèrent des vignes en telle abondance, qu'ils donnèrent au pays le nom de Vinland. Voir GRAVIER. *Découverte de l'Amérique par les Normands*. — RAFN. *Antiquitates Americanæ*, etc. CARTIER (Second voyage. § III.) « Etant à ladite île (il s'agit de l'île d'Orléans dans le Saint Laurent), nous la trouuames pleine de fort beaux arbres... et pareillement nous y trouuames force vignes, ce que nous auions vu par ci-deuant en toute la terre. Et pour cela, nous la nommames l'île de Bacchus. » Les missionnaires essayèrent plus tard de faire du vin avec les raisins du pays. On lit dans SAGARD (§ 9) : « Il fut tres bon et boullut en nostre petit baril et en deux autres bouteilles que nous auions; de mesme qu'il eust pu faire en de plus grands vaisseaux, et si nous en eussions encore eu d'autres, il y auoit moyen d'en faire une assez bonne prouision, pour la grande quantité de vignes et de raisins, qui sont en ce pais là. »

avec grande quantité de raisins gros, bien nourris, et tres bons à manger : toutefois n'est mention que le vin en soit bon en pareil. Ne doutez combien trouuerēt cela estrāge et admirable ceux, qui en firent la première decouverte. Ce païs est acompli de montagnes et plauures. En ces hautes montagnes se trouuent certaines pierres retirās en pesanteur et couleur à mine d'or : mais quand on la voulut esprouuer, si elle estoit legitime, elle ne peult endurer le feu, qu'elle ne fust dissipée et convertie en cendre. Il n'est impossible, qu'en cest endroit ne se trouuast quelque mine aussi bōne, qu'aux isles du Peru, qui caueroit plus auāt en terre. Quāt à mines de fer <sup>1</sup>, et

*Pierres de  
couleur de mine  
d'or.*

<sup>1</sup> CARTIER (3<sup>e</sup> voyage. § II) : « De l'autre costé de ladite montagne (le cap rouge, près Quebec) se trouue une belle mine du meilleur fer qui soit au monde... le sable sur lequel nous marchions est terre de mine parfaite prête à mettre au fourneau. Et sur le bord de l'eau, nous trouuames certaines feuilles d'un or fin, aussi epaisses que l'ongle... On voit des veines de l'espece des minéraux, et qui luisent comme or et argent..., en quelques endroits. Nous auons trouué des pierres comme diamants, les plus beaux, polis, et aussi merveilleusement taillés qu'il soit possible à homme de voir, et lorsque le soleil iette ses rayons sur ceux-ci, ils luisent comme si c'étaient des étincelles de feu. » En effet, le fer se rencontre fréquemment au Canada. L'or natif git en assez grande quantité dans le comté de Beauce. En fait de pierres précieuses, on trouve des agates, du jaspe, des labradoristes, des hyacinthes, des améthystes, du jais, et parfois des grains de rubis. Voir *Esquisse sur le Canada*, par J. TACHÉ. — SAGARD. (*Voyage au pays des Hurons*. II, 4), confirme la richesse minérale du pays : « Il y a des mines de cuivre qui ne deuroient pas estre mesprisées... on tient qu'il y en a encore vers le Saguenay, et mesme qu'on y trouuoit de l'or, des rubis et autres richesses... puis de certaines pierres bleues transparentes, les-

*Mines de fer, de cuire il s'en trouue assez. Au surplus de petites mines de cuire.* pierres, faites et taillées en pointe de diamant qui prouienent les unes en plainure, les autres aux montagnes. Ceux qui premierement les trouuerent, pensoyent estre riches en un moment, estimas que fussent vrays diamans, dont ils apporterent abōdance :

*Diamant de Canada, proverbe.* et de là est tiré le proverbe aujourd'huy connu par tout. C'est un diamant de Canada. De fait il tire au diamât de Calicut, et des Indes Orientales. Aucuns veulent dire, que c'est une espece de fin christal : de quoy ie ne puis donner autre resolution, sinon ensuyuant Pline <sup>1</sup>, qui dit le cristal prouenir de neige, et eau excessiuement gelée, et ainsi concrée. Parquoy es lieux subiets à glace et neige se peut faire que quelque partie d'icelles par succession de temps, se deseche et cōcrée en un corps luytant, et transparent cōme crystal. Solin estime ceste opinion faulse, que le cristal viene totalement de neige : car si ainsi estoit, il se troueroit seulement es lieux froids, || comme en Canada, et semblables regions froides, mais l'experiēce

*Opiniōs sur la cācreation du cristal.*

Fol. 159.

quelles ne vallent moins que les Turquoises. Parmy ces rochers de cuyure se trouuent aussi quelquefois des petits rochers couuers de diamants y attachez, et peux dire en auoir amassé et recueilly moy-mesme vers nostre couuent de Canada, qui sembloient sortir de la main du Lapidaire, tant ils estoient beaux, luisans et bien taillez. Je ne veux assurer qu'ils soient fins, mais ils sont agreables et escriuent sur le verre. »

<sup>1</sup> PLINE. *Hist. nat.* xxxvii, 9. *Contraria causa crystallum facit, gelu vehementiore concreto non aliubi certe reperitur, quam ubi maxime hibernæ nives rigent.*

nous monstre le contraire : cōme en l'isle de Cypre, Rhodes, et en plusieurs lieus d'Egypte et de la Grèce, cōme moymesme ay veu du temps que i'y estois, où il se trouuait, et encores se trouue aujour'd'huy abondance de cristal. Qui est vray argument de iuger que le cristal n'esti eau congelée, considéré qu'ē ces païs desquels parlons, la chaleur est trop plus frequente et vehemente sans comparaison, qu'en Canada païs affligé de perpetuelles froidures. Diodore dit que le cristal est concrēe d'eau pure, non congelée par froideur, mais plus tost sechée par chaleur vehemente. Neantmoins celuy de Canada est plus luyasant, et sent mieux en toutes choses sa pierre fine, que celuy de Cypre, et autres lieux. Les anciens Empereurs de Rome, estimoyent beaucoup le fin cristal, et en faisoyent faire des vases où ils mangeoyent. Les autres en faisoyent simulacres, qu'ils tenoient particulierement enfermez en leurs cabinets et tresors. Pareillement les Roys d'Egypte <sup>1</sup>, du temps que florisoit Thebes la Grande, enrichissoient leurs sepultures de fin cristal, que l'ō apportoit de l'Armenie maieur, et du costé de Syrie. Et de ce cristal estoyent representez les Roys par portraits au naturel, pour demeurer, ce leur sembloit, et estre en perpetuelle memoire. Voila cōme les Anciens estimerēt le cristal, et à quels usages estoit appliqué. Aujourd'hui il est employé à faire vases et coupes à boire, chose fort estimée, si elle n'estoit tant fragile. Au surplus en ce païs se trouue grande abondance de iaspes et cassidoines.

*Cristal de  
Canada.*

*Combien le  
cristal estoit  
estimé des  
anciens, et à  
quels usages  
appliqué.*

*Iaspes.  
Cassidoines.*

<sup>1</sup> PLINE. H. N. xxxvii, 9, 10.



## CHAPITRE LXXXI.

*Des tremblemens de terre et gresles ausquels est fort subiect ce pais de Canada.*

*Pais de Canada  
subiet à  
tremblement  
de terre et  
pourquoy.*

*Gresle frequente  
en Canada.*

**C**ESTE region de Canada est merueilleusement subiette aux tremblemens de terre <sup>1</sup>, et aux gresles : dont ce pauure peuple ignorant les choses naturelles, et encores plus les celestes tombët en une peur extreme, encores que teles choses leur soyent frequentes et familières, ils estiment que cela prouient de leurs Dieux, pour les auoir irritez et faschez. Toutesfois le tremblemèt de terre naturel, ne vient sinon des vents enfermez par quelques cauitez de la terre, lesquelz par grande agitation la font mouuoir, comme ils font sur la terre trembler arbres et autres choses : comme dispute tresbien Aristote <sup>2</sup> en ses Meteores. Quant à la gresle ce n'est de merueille si elle y est frequête, pour l'intemperature et inclemence de l'air, autant froid en sa moyenne region qu'en la plus basse, pour la distance du Soleil, qui n'en approche plus pres, que quâd il vient à

<sup>1</sup> Les tremblements de terre ne paraissent pas si fréquents au Canada que veut bien le dire Thevet.

<sup>2</sup> ARISTOTE. *Météores.* III, 552. C'est également la théorie de SÉNÈQUE dans ses *Questions naturelles*.

nostre tropique : pourquoy l'eau qui tōbe du ciel, l'air estāt perpetuellement froid, est tousiours cōgelée, qui n'est autre chose que neige ou gresle. Or ces Sauuages incontinent qui'ils sentent telles incommoditez, pour l'afflictio qu'ils en reçoivent, se retirent en leurs logettes, et avec eux quelque bestial, qu'ils nourrissent domestiquement, et là caressent leurs idoles, la forme desquelles n'est gueres differente à la fabuleuse Melusine de Lusignā, moitié serpent, moitié femme : veu que la teste avec la chevelure represente lourdement (selon leur bon esprit sauvage) une femme. Or le surplus du corps en forme de serpent, qui pourroit bailler argument aux Poëtes de faindre que Melusine soit leur déesse, veu qu'elle s'enfuit en volās, selon qu'aucuns fabulent, narrateurs dudit Romā, qu'ils tiennent en leurs maisons ordinairement. Le tremblemēt de terre est dāgereux, combien que la cause en soit euidente. Puis qu'il vient à propos de ce tr̄blemēs, nous en dirōs un mot, selon l'opinion des Philosophes naturels, et les inconueniēs qui en ensuiuent. Thale Milesien<sup>1</sup>, l'un des sept sages de la Grece, disoit l'eau estre cōmencement de toutes choses : et que la terre flottant au milieu de ceste eau, cōme une naue en plaine mer, estoit en un tremblement perpetuel, quelquefois plus grād, et quelquefois plus petit. De mesme opiniō a esté Democrite : et disoit dauātage, que l'eau sous terre creüe par pluye, ne pouuant pour

Fol. 160.

*Tr̄blemēns de  
terre dangereux*

*Opiniōs  
d'aucuns  
philosophes sur  
les tr̄blemēns  
de terre.*

<sup>1</sup> Tout ceci est la traduction ou du moins la paraphrase d'un chapitre de PLUTARQUE. *De placitis philosophorum.* III, 15.

son excessiue quantité estre cōtenue es veines et capacitez de la terre, causoit ce tremblement : et de là venir les sources et fontaines que nous auōs. Anaxogoras disoit estre le feu, lequel appetant (comme est son naturel) mōter en haut, et se unir au feu elemen-taire causoit non seulement ce tremblement, mais quelques ouuertures, goulfes, et autres semblables en la terre : cōme nous voyons en quelques endroits. En confermoit son opinion de ce que la terre bruloit en plusieurs lieux. Anaximenes asseuroit la terre mesme estre seule cause de ce trēblement, laquelle estant ouverte, pour l'excessiue ardeur du Soleil, l'air entroit dedans en grande quantité et avec violence : lequel par apres la terre estant reunie et reiointe, ne pouuant par où sortir, se mouuoit çà et là au ventre de la terre : et que de là venoit ce trēblement. Ce que me semble plus raisonnable, et approchât de la verité, selon que nous auōs dit, suyuans Aristote, aussi que le vent n'est autre chose, qu'un air impe-tueusemēt agité. Mais ces opiniōs laissées des causes naturelles du tremblement de terre, il se peut faire pour autres raisons, du vouloir et permission du Superieur, à nous toutefois incongnües. Les inconueniens qui en suruiennent, sont renuersemēs de villes et citez : cōme il aduint en Asie des sept citez, du temps de Tybere Cesar, et de la metropolitaine ville de Bithinie, durāt le regne de Cōstantin. Plusieurs aussi ont esté englouties de la terre, les autres submergées des eaux : cōme furent <sup>1</sup> Elicé et Bura aux

*Qu'est ce que  
le vent.*

*Inconueniens  
qui ensuyuent  
les tréblemens  
de terre.*

<sup>1</sup> PLINE. *Hist. nat.* II, 94. IV, 6.

poris de Corinthe. Et pour dire en bref, ce tréblement se fait quelquefois de telle vehemence, que outre les inconueniens predictis, il fait isles de terre ferme cōme il a fait de Sicile, et quelques lieux en Syrie et autres. Il unist quelquefois les isles à la continent, comme Pline dit estre aduenu de celles de Doromisce <sup>1</sup>, Perne en Milette : ayāt mesme fait qu'en la vieille Afrique plusieurs plaines et lieux chāpestres, se voyent aujourd'huy reduits en lacs. Aussi recite Seneque <sup>2</sup> qu'un troupeau de cinq cens ouailles et autres bestes et oyseaux, furent quelquefois engloutis et perdus par un tremblement de terre. Pour ceste raison ils se logent (la plus grande part) pres des riuages pour euiter ce tréblement, bien informés par experiance et nō de raison, que les lieux marescageux ne sont subiects à tremblemēs, cōme la terre ferme : et de ce la raison est bien facile à celuy qui entendra la cause du tréblement cy deuāt alleguée. Voyla pourquoi le tres riche || et renōmé temple de Diane, en Ephese, qui dura plus de deux cens ans, basti si sumptueusement, qu'il meritoit estre nôbré entre les spectacles du monde, fut assis sur pillotis en lieu de marais, pour n'estre subiet à tremblement de terre, iusques à tāt qu'un certain follastre nommé Heluidius <sup>3</sup>, ou cōme veulent aucuns, Eratosthenes, pour se faire cognoistre et parler de luy, y mist le

Fol. 161.

*Temple de Diane  
en Ephese,  
pourquoy fondé  
en lieu de  
marais.*

<sup>1</sup> PLINE. *Hist. nat.* II, 91. Dromiscus et non Doromisce.

<sup>2</sup> SÉNÈQUE. *Questions naturelles.* VI, 1.

<sup>3</sup> Double erreur de Thevet. Ce n'est ni Helvidius, ni Eratosthenes, mais Erostrate qui mit le feu au temple d'Ephèse.

feu, et fut conuerty en cendres. Pour ceste mesme cause les Romains auoient edifi  un t ple excell t ´ Hercules pres le Tibre, et là luy faisoyent sacrifices *Tr blement de terre en Canada* et oraisons. Or le tr blement en Canada est quelquefois si violent, qu  cinq ou six lieues de leurs *fort violent.* maisons ded s le païs, il se trouuera plus de deux mil arbres, aucunefois plus quelquefois moins, t bez par terre t t en m tagnes que plat païs, rochers r uersez les uns sur les autres, terres enfoncées et abism es : et tout cela ne prouiet d'ailleurs que de ce mouuem t et agitation de la terre. Aut t en peut il auenir es autres c tr es subiettes aux tr blem s de terre. Voila du tr blement de terre, sans plus el gner de nostre route.



## CHAPITRE LXXXII.

### *Du païs appellé Terre Neuue.*

**A**PRÈS estre departis de la hauteur du goulfe de Canada, fut question de passer outre, tirant nostre droit chemin au Nort, delaissans la terre de Labrador, et les isles qu'ils appellent des

Diables<sup>1</sup>, et le cap de Marco, distant de la ligne *Isles des Diables* cinquante six degrés, nous costoyames à senestre *Cap de Marco*. ceste contrée, qu'ils ont nomée Terre neuue, mer-ueilleusemēt froide : qui a esté cause que ceux qui premierement la descouurirent, n'y firent long seiour, ne ceux aussi qui quelquefois y vont pour traffiquer. Ceste Terre neuue est une regiō<sup>2</sup> faisant une des extremitez de Canada, et en icelle se trouue une riuiere, laquelle à cause de son amplitude et largeur semble quasi estre une mer, et est appellée la riuiere des trois freres, distāte des isles des Esores quatre cens lieües, et de nostre France neuf cens. Elle sépare la prouince de Canada de celle que nous appellons Terre neuue. Aucuns modernes l'ōt estimée estre un destroit de mer, comme celuy de Magellā, par lequel lō pourroit entrer de la mer Oceane à celle du Su ou Pacifique<sup>3</sup>, et de faict Gēma Frisius, encor

<sup>1</sup> Les fles des Diables sont marquées dans toutes les géographies du XVI<sup>e</sup> siècle. La carte de l'Atlantique insérée dans le *Ramusio* (II, 336) place au nord de Terre-Neuve l'ile des Diables, dont on voit, en effet, une légion voltiger à l'entour. Certeal (*Ramusio*, III, 129) donnait à une ile sur la côte du Labrador le nom d'*Isola de los Demonios*. Ruysch dans son *Atlas de 1507-1508* insère encore dans ces parages *une insula daemonum*. Thevet dans sa *Cosmographie universelle* et Ortelius dans son *Theatrum mundi* l'enregistrent avec soin. Ces îles paraissent correspondre aux nombreux îlots qui entourent Terre-Neuve.

<sup>2</sup> Erreur : Terre-Neuve étant une île et non pas une presqu'île. La prétendue rivière dont parle Thevet, se nomme le détroit de Belle-Isle.

<sup>3</sup> Ce fut, en effet, la grande préoccupation des navigateurs du XVI<sup>e</sup> siècle : tous ils cherchaient un passage vers les Indes.

qu'il fust expert en mathematiques, a toutesfois erré nous voulāt persuader que ceste riuiere, de laquelle nous parlons, est un destroit, lequel il nōme Septentrional, et mesmes l'a ainsi depaint en sa Mappemōde. Si ce qu'il en a escrit eust esté veritable, en vain les Espagnols et Portugais eussent esté chercher un autre destroit, distāt de cestuy cy de trois mil lieües pour entrer en ceste mer du Su, et aller aux isles des Moluques où sont les espiceries. Ce païs est habité de Barbares vestus<sup>1</sup> de peaux de sauuagines, ainsi que ceux de Canada, fort inhumains et mal traitables : comme bien l'experimentent ceux qui vont par delà

Gabotto, Cortereal, Verazzano, tous les hardis marins qui explorèrent les premiers l'Amérique septentrionale n'avaient pas d'autre but. Cartier, dans ses trois voyages au Canada, se croit toujours au moment de découvrir ce détroit. « La perfection qu'il cherche, écrira plus tard LESCARBOT, en parlant de Cartier, est de trouver un passage pour aller par là en Orient. » Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, le problème géographique qui fut discuté le plus ardemment, fut celui du fameux passage nord ouest; c'est seulement de nos jours qu'on a cessé de le rechercher pour s'occuper plus activement de la meilleure voie à suivre pour arriver au pôle nord.

<sup>1</sup> Un passage de la chronique de FABIEN, dans HAKLUYT, nous apprend que Sebastiani Gabotto emmena en Angleterre trois Indiens de Terre-Neuve. Le portrait de ces malheureux, arrachés à leur patrie, est assez curieux : « Ces sauvages étaient couverts de peaux d'animaux, mangeaient la chair crue, parlaient une langue que personne ne pouvait comprendre, et, dans toute leur conduite, ressemblaient à des bêtes brutes. » Ces insulaires se nommaient les Micmas. Il en reste encore quelques-uns dans l'intérieur de l'archipel. Voir GOBINNEAU. *Voyage à Terre-Neuve.*

pescher les morues, que nous māgeons par deça. Ce peuple maritime ne vit gueres d'autre chose que de poisson de mer, dont ils prennent grande quantité, specialement de loups marins, desquels ils mangent la chair, qui est tresbōne. Ils font || certaine huile de la gresse de ce poissō, laquelle deuient apres estre fondue, de couleur roussatre, et la boiuent au repas cōme nous ferions par deça du vin ou de l'eau. De la peau de ce poisson grande et forte, cōme de quelque grand animal terrestre, ils font manteaux et vestemēs à leur mode : chose admirable, qu'en un element si humide que cestuy là, qui est l'humidité mesme, se puisse nourrir un animal, qui aye la peau dure et seche, comme les terrestres. Ils ont semblablemēt autres poissons vestus de cuir assez dur, cōme marsouins et chiens de mer : les autres reuestus de coquilles fortes, cōme tortues, huitres et moulles. Au reste ils ont abondance de tous autres poissons, grāds et petis, desquels ils viuent ordinairement. Je m'esbahis que les Turcs, Grecs, Iuifs, et diuerses autres nations du Leuāt ne mangent point de dauphins, ny de plusieurs autres poissons, qui sont destituez d'escailles, tant de mer, que d'eau douce, qui me fait iuger que ceux cy sont plus sages, et mieux auisez de trouuer le goust des viandes plus delicates, que non pas ou les Turcs, ou Arabes, et autre tel fatras de peuple superstiteux. En cest endroit se trouuēt des balenes (i'entens en la haute mer, car tel poisson ne s'approche iamais du riuage) qui ne viuēt que de tels petis poissōs <sup>1</sup>. Toutesfois le poissō qu'or-

<sup>1</sup> Les baleines se nourrissent surtout d'un frêle crustacé,

Fol. 162.  
*Huile de gresse  
de poisson.*

*Superstition de  
diuerses nations  
du Leuāt.*

*De quels  
poissons vit la  
balene.*

dinairement mange la balene, n'est plus gros que noz carpes, chose quasi incredibile pour le respect de sa grandeur et grosseur. La raison est, ainsi que veulēt aucuns que la balene ayant le gosier trop estroit en proportion du corps, ne peut deuorer plus grād morceau. Qui est un secret encor admirable, duquel les anciēs ne se sont oncques auisez, voire ny les modernes, quoy qu'ils ayēt traité des poissons. La femelle ne fait iamais qu'un petit à la fois, lequel elle met hors comme un animāt terrestre sans œuf, ainsi que les autres poissons ouiperes. Et qui est encores plus admirable, elle allaitte son petit apres estre dehors : et pour ce elle porte mammelles au ventre soubs le nombril : ce que ne fait autre <sup>1</sup> poisson quelconque, soit de marine ou d'eau douce, sinō le loup. Ce que mesmement tesmoigne Pline. Ceste baleine est fort

*Rencontre d'une  
balene  
dangereuse sus  
la mer.*

dangereuse sus la mer, pour la rencontre, ainsi que bien sçauen les Bayonnois <sup>2</sup> pour l'auoir experimenté, car ils sont coustumiers d'en prendre. A ce propos, lors que nous estiōs en l'Amerique, le batteau de quelque marchāt qui passoit d'une terre à l'autre pour sa traffique, ou autre negoce, fut renuersé et mis à sac, et tout ce qui estoit dedās, par la rencōtre d'une balene, qui le toucha de sa queue. En ce mesme

presque microscopique, de l'ordre des brachiopodes, qui se développe en prodigieuse abondance. Les longues bandes rouges qui sillonnent l'Occéan glacial proviennent des myriades de ces animalcules, dont la quantité semble demeurer toujours la même, malgré la consommation qu'en font leurs ennemis.

<sup>1</sup> Erreur : tous les cétacés nourrissent ainsi leurs petits.

<sup>2</sup> Voir THEVET. *Casm. univ.* P. 1017.

endroit où conuerse la balene, se trouue le plus souuent un poisson, qui luy est perpetuel ennemy : *Poisson ennemy de maniere que s'approchât d'elle, ne fera faute de naturel de la la piquer soubs le ventre*<sup>1</sup> (qui est la partie la plus mollette) auecques sa langue trenchante et ague, comme la lancette d'un barbier : et ainsi offensée, à grād difficulté se peut sauuer, qu'elle ne meure, ainsi que disent les habitans de Terre neuue, et les pescheurs ordinaires. En ceste mer de Terre neuue se trouue une autre espece de poisson, que les Barbares du païs nomment *Hebec*, ayât le bec cōme un perroquet et autres poissons d'escaille. Il se trouve en ce mesme endroit abondance de dauphins, qui se mōstrent le plus souuent sus les ondes, et à fleur de l'eau, sautâs et voltigeans par dessus : ce qu'aucuns estimēt estre presage de tourmêtes et tempestes, auē vēs|| impetueux de la part dōt ils viennent, cōme Pline recite et Isidore en ses Etymologies, de ce que aussi l'experience m'a rendu plus certain, que l'autorité ou de Pline, ou autre des anciēs. Sās eslongner de propos, aucuns ont escrit qu'il y a cinq especes de presage et prognostic des tempestes futures sus la mer, cōme Polybius estât auecques Scipion Aemilian en Afrique. Au surplus y a abondâce de moules fort grosses. Quant aux animaux terrestres, vous y en trouuerez un grand nombre, et bestes fort sauages et dangereuses, cōme gros ours, lesquels presque tous sont blâcs. Et ce que ie dy des bestes s'estend iusques aux oyseaux desquels le plumage presque tire sur le

*Presage des  
tempes̄tes.*  
Fol. 163.

*Animaux  
estrâges.*

<sup>1</sup> PLINE. H. N. ix, §.

blanc<sup>1</sup> : ce que ie pense auenir pour l'excessiue froideur du païs. Lesquels ours iour et nuyt sont importuns es cabanes des Sauuages, pour mäger leurs huiles et poissons, quand il s'en trouue de reserue. Quant aux ours encore que nous en ayōs amplemēt traité en nostre Cosmographie du Leuāt nous dirons toutefois en passāt cōme les habitās du païs les prennent affligez de l'importunité qu'ils leur font. Dōcques ils font certaines fosses en terre fort profondes pres les arbres ou rochers, puis les couurent si finement de quelques branches ou fueillage d'arbres : et ce là où quelque essaim de mousches à miel se retire, ce que ces ours cherchēt et suyuent diligemment, et en sont fort friands, non comme ie croy tant pour s'en rassasier, que pour s'en guerir les ieuix qu'ils ont naturellement debiles, et tout le cerueau, mesmes qu'estans picquez de ces mousches rendent quelque sang, specialemēt par la teste, qui leur apporte grād allegement. Il se void là une espece de bestes grādes cōme buffles, portās cornes assez larges, la peau grisatre, dōt ils font vestemens : et plusieurs autres bestes, desquelleles les peaux sont fort riches et singulières. Le païs du reste est mōtagneux et peu fertile, tant pour l'intēperature de l'air, que pour la condition de la terre peu habitée et mal cultiuée. Des oyseaux, il ne s'en trouue un si grand nōbre qu'en l'Amérique, ou au Peru, ne de si beaux. Il y a deux especes d'aigles, dōt les unes habitēt les eaües, et ne

*Deux especes  
d'aigles.*

<sup>1</sup> Sur les ours blancs et leur chasse, consulter les diverses relations de voyages au pôle nord insérées dans le *Tour du Monde* (Kane, Hayes, Weyprecht, etc.)

viuent gueres que de poisson, et encores de ceux qui sont vestus de grosses escailles ou coquilles, qu'ils enleuēt en l'air, puis les laissent tōber en terre, et les rōpent ainsi pour māger ce qui est dedās. Cest aigle nidifie en gros arbres sus le riuage de la mer. En ce païs a plusieurs beaux fleuues, et abondance de bon poisson. Ce peuple n'appete autre chose, sinō ce qui luy est necessaire pour substenter leur nature, en sorte qu'ils ne sont curieux en viādes, et n'en vont querir es païs loingtains, et sont leurs nourritures saines, de quoy auïet qu'ils ne sçauent que c'est que maladies, ains viuēt en continuelle santé et paix, et n'ôt aucune occasion de côceuoir enuie les uns cōtre les autres, à cause de leurs biēs ou patrimoine, car ils sont quasi tous egaux en biēs, et sont tous riches par un mutuel contentemēt, et qualité de pauureté. Ils n'ont aussi aucū lieu député pour administrer iustice, parce qu'entre eux ne font aucune chose digne de reprehension. Ils n'ôt aucunes loix, ne plus ne moins que noz Ameriques et autre peuple de ceste terre cōtinente, sinon celle de la nature. Le peuple maritime se nourrist communement de poisson, cōme nous auōs desia dit : les autres eslongnez de la mer se cōtentēt des fruits de la terre, qu'elle produit la plus grād part sans culture, et estre labourée. Et ainsi en ont usé autrefois les anciens, cōme mesme recite Pline. Nous en voyons encores assez aujourd'hui que la terre nous produit elle mesme sans estre cultiuée. Dōt Virgile recite que la forest Dodonée commençant à se retraire, pour l'aage qui la surmontoit, ou bien qu'elle ne pouuoit satisfaire au nombre de

Fol. 164.

*Maniere de  
guerroyer des  
Sauuages de  
Terre Neuue.*

*Bâneries  
estrâges.*

peuple qui se multiploit, un chascun fut contraint de trauailler et soliciter la terre : pour en receuoir emolumēt nécessaire à la vie. Et voila quāt à leur agriculture. Au reste ce peuple est peu subiect à guerroyer si leurs ennemis ne les viennēt chercher. Alors ils se mettent tous en defense en la façō et maniere des Canadiens. Leurs instrumēs incitās à batailler, sont peaux de bestes tēdues en maniere de cercle, qui leur seruēt de tabourins, avec fleustes d'ossemens de cerfs, comme ceux des Canadiens. Que s'ils apperçoyuent leurs ennemis de loing, ils se prepareront de cōbatre de leurs armes, qui sont arcs et fleches : et auant qu'entrer en guerre leur principal guide, qu'ils tiennent cōme un Roy, ira tout le premier, armé de belles peaux et plumages, assis sur les espaulles de deux puissans Sauuages, à fin qu'un chacun le cognoisse, et soyent prôpts à luy obeir en tout ce qu'il cōmandera. Et quâd il obtient victoire, Dieu scāit cōme ils le caressent. Et ainsi s'en retournent ioyeux en leurs loges avec leurs bâniers deployées qui sont rameaux d'arbres garnis de plumes de cygnes voltigeās en l'air, et portās la peau du visage de leurs ennemis, tendue en petis cercles, en signe de victoire, comme i'ay voulu representer par la figure precedente.



## CHAPITRE LXXXIII.

*Des isles des Esores.*

Il ne reste plus de tout nostre voyage, qu'à traiter d'aucunes isles, qu'ils appellent des *Isles des Esores*, lesquelles nous costoyames à main dextre, et non sans grand danger de naufrage : car trois ou quatre degrez deçà et delà souffle ordinairement un vent <sup>1</sup> le plus merueilleux, froid, et imptueux, qu'il est possible : craintes pour ce respect, et redoutées des pilots et nauigās, comme le plus dangereux passage, qui soit en tout le voyage, soit pour aller aux Indes, ou à l'Amerique : et pouuez penser qu'en cest endroit la mer n'est iamais tranquille, ains se leue contremont, cōme nous voyons souuêtefois que le vent esleue la pouldre, ou festus de la terre, et les haulse droictement contremont, ce que nous appellōs cōmunement turbillon, qui se fait aussi bien

Fol. 165.

<sup>1</sup> Les Açores sont en effet sujettes à de soudaines tempêtes, à de brusques changements. Les navigateurs ne peuvent guère compter sur du beau temps durable que du solstice d'été à l'équinoxe d'automne. En hiver, sans parler des sautes de vent et de la grosse mer, tout l'archipel est sujet à des pluies et à des brouillards.

*pourquoy ainsi  
nommées et  
redoutées des  
nauigās.*

en la mer comme en la terre, car en l'un et en l'autre il se fait cōme une poincte de feu en pyramide, et esleue l'eau contremont, cōme i'ai veu mainte fois, parquoy semble que le vent a aussi un mouuement droit d'embas cōtremont, cōme mouuemēt circulaire, duquel i'ay dit en un autre lieu. Voyla pourquoy elles sont ainsi nōmmées pour le grand essor <sup>1</sup> que cause le vent esdites isles : car essorer vaut autant à dire cōme seicher, ou essuyer. Ces isles sont distantes de nostre France enuiron dix degrez et demi : et sont neuf <sup>2</sup> en nombre ; dont les meilleures sont habitées aujour'd'huy des Portugais, où ils ont enuoyé plusieurs esclaves, pour travailler et labourer la terre, laquelle par leur diligēce ils ont rēdue fertile de tous bōs fruits nécessaires à la vie humaine, de blé <sup>3</sup> principalement, qu'elle produit en telle abondance, que

Fertilité des  
iles Essores.

<sup>1</sup> D'après une étymologie beaucoup plus sérieuse, le nom d'Açores fut donné à ces îles par les premiers Portugais qui y abordèrent, à cause des nombreux oiseaux de proie (*açor*) qu'ils y rencontrèrent. Ne pas oublier d'ailleurs que cet archipel a parfois été nommé *Terceiras*, d'après l'île centrale du groupe ; et que les Anglais les appellent *Western Islands*. On trouve encore la dénomination d'*îles flamandes* à cause des familles flamandes qui les colonisèrent.

<sup>2</sup> On compte du moins neuf îles principales, Santa Maria, San Miguel avec les Formigas, Terceira, San Jorge, Pico, Fayal, Graciosa, Flores, Corvo.

<sup>3</sup> L'agriculture des Açores a traversé diverses phases de prospérité et de décadence. La canne à sucre fut d'abord cultivée, puis le pastel. Jean III, en frappant cette plante de droits énormes, tua cette industrie à laquelle succéda la culture des céréales. Aujourd'hui, la culture de la vigne et de l'oranger a pris le dessus.

tout le païs de Portugal en est fourny de là : et le trāsportent à belles nauires, avec plusieurs bons fruits, tant du naturel du païs, que d'ailleurs, mais un entre les autres nōmé *Hirci*<sup>1</sup>, dont la plāte a esté apportée des Indes, car au paravāt ne se trouuoit nullemēt, tant ainsi qu'aux isles Fortunées. Et mesme en toute nostre Europe, auāt que lon cōmençast à cultiuer la terre, à plâter et semer diuersité de fruits, les hōmes se cōtentoyent seulement de ce que la terre produisoit de son naturel : ayās pour bruuage, de belle eau clere : pour vestemens quelques escorces de bois, fueillages, et quelques peaux, cōme desia nous auons dit. En quoy pouuōs voir clerement une admirable prouidence de nostre Dieu, lequel a mis en la mer, soit Oceane ou Mediterranée, grād quantité d'isles, les unes plus grandes, les autres plus petites, soutenans les flots et tempestes d'icelle, sans toutefois aucunement bouger, ou que les habitans en soiēt de rien incommodez (le Seigneur, cōme dit le Prophete, luy ayant ordonné ses bornes, qu'elle ne sçauoit passer) dont les unes sont habitées, qui autrefois estoient desertes : plusieurs abandōnées qui iadis auoient esté peuplées, ainsi que nous voyons aduenir de plusieurs villes et cités de l'Empire de Grece, Trapezōde, et Egypte. L'ordonnāce du Createur estât telle, que toutes choses çà bas ne seroyent perdurables en leur estre, ains subiettes à mutatiō. Ce que considerās nos Cosmographes<sup>2</sup> modernes, ont adiousté

*Hircy.*

<sup>1</sup> C'est sans doute la canne à sucre.

<sup>2</sup> Voir plus haut. § xii.

aux tables de Ptolemée les chartes nouuelles de nostre temps, car depuis la congoissance et le temps qu'il escriuoit, sont aduenues plusieurs choses nouuelles. Noz Esoores <sup>1</sup> donques estoient desertes, auant qu'elles fussent congrnues par les Portugais, plaines toutefois de bois de toutes sortes : entre lesquels se trouue une

*Oracantin,* *espace de cedre.* espece de cedre, nōmé en lāgue des Sauuages *Oracantin*, dont ils font tresbeaux ouurages, comme tables, coffres, et plusieurs vaisseaux de mer. Ce bois <sup>2</sup> est à merueilles odoriferant et n'est subiect à putrefaction cōme autre bois, soit en terre ou en eau. Ce que Pline a bien noté, que de son temps lon trouue à Rome quelques liures de Philosophie en un se-  
*Coffre de cedre.* pulchre, entre deux pierres, dans un petit coffre, fait de bois de cedre, qui auoit demeuré soubs terre bien l'espace de cinq cens ans. L'auantage il me souuient

<sup>1</sup> Les Açores étaient connues des marins et des géographes de l'Europe, au moins un siècle avant que les Portugais y eussent abordé. Le père Cordeyro, auteur d'une histoire de l'archipel, raconte qu'un Grec y fut jeté par la tempête en 1370. Sur toutes les cartes du XIV<sup>e</sup> siècle, en remontant jusqu'au Portulan Médi-cien de 1351, sont figurées les îles avec une remarquable exactitude dans leur groupement, elles portent toutes des noms italiens (L'Ovo, Cabrera, Brazil, de Colombis, de la Ventura, San Zorzo, de Corvis marinis, etc.) Le hasard des courses maritimes avait donc révélé l'existence de cet archipel longtemps avant 1431, époque de l'arrivée des Portugais.

<sup>2</sup> Tous les navigateurs s'accordent à reconnaître qu'à l'époque de la découverte les îles étaient couvertes d'arbres. Fayal doit même son nom à la *myrica faya* ou arbousier hêtre qui s'y trouvait en abondance. Graciosa fut ainsi dénommée à cause de l'aspect verdoyant de ses rivages ; mais les forêts firent bientôt place aux plantations de sucre et de pastel.

auoir leu au<sup>ji</sup> trefois, qu'Alexandre le Grand passant en Fol. 166.  
la Taprobane, trouua une nauire de cedre sus le Nauiredecedre.  
riuage de la mer, où elle auoit demeuré plus de deux  
cens ans, sans corruption, ou putrefaction aucune.  
Et de là est venu le prouerbe latin, que lō dit, *Digna  
cedro*, des choses qui meritent eternelle memoire. Il  
me semble que ces cedres des Esores, ne sont si  
haut eleuez en l'air, ni de telle odeur, que ceux qui  
sont au destroit de Magellan, encores qu'il soit quasi  
en mesme hauteur, que lesdites isles des Esores. Il  
s'y trouue pareillement plusieurs autres arbres, arbris-  
seaux portant fruits tresbeaux à voir, specialement en  
la meilleure et plus notable isle, laquelle ils ont  
nommée isle de Saint Michel <sup>1</sup> et la plus peuplée. En  
ceste isle a une fort belle ville nagueres bastie avec un  
fort, là où les nauires tant d'Espagne que de Portugal  
au retour des Indes abordent, et se reposent auant  
qu'arriuer en leur païs. En l'une de ces isles a une  
montaigne <sup>2</sup> presque autant haute que celle de Tene-

Prouerbe.

*Isle de  
Saint Michel.*

<sup>1</sup> Saint-Michel a pour villa principale Ponta Delgada, qui doit son nom (pointe effilée) à la forme du cap avancé près duquel elle est bâtie ; mais l'importance de Ponta Delgada est toute moderne. La capitale de l'ile, au temps de Thevet, était Villa franca do Campo. Comme elle avait été détruite en 1522 par un violent tremblement de terre, qui avait arraché de leurs fondements deux collines voisines, Lorical et Rubacal, les Portugais venaient de la rebâtir.

<sup>2</sup> Thevet parle sans doute du pic qui a donné son nom à l'ile O Pico. Sa hauteur est de 2222 mètres. Par un temps clair on le distingue en mer d'une distance de 133 kilomètres. Bien que le sol soit pierreux et peu favorable à la culture des céréales, on y récolte encore un vin très estimé.

riffe, dont nous auons parlé : où il y a abondance de pastel, de sucre, et de vin quelque peu. Il ne s'y trouue aucune beste rauissante, oy bien quelques cheures sauuages, et plusieurs oyseaux par les bocages. De la hauteur de ces isles fut questiō de passer outre, iusques au cap de Fine terre, sur la coste d'Espagne, où abordames, toutefois bien tard, pour recouurer viures, dont nous auions grande indigence, pour filer et deduire chemin, iusques en Bretagne, contrée de l'obéissance de France.

*Cap  
de Fine terre.*

*Epilogue de  
l'auteur.*

Voilà, Messieurs, le discours de mon loingtain voyage au Ponent, lequel i'ay descrit, pour n'estre veu inutile et pour neant auoir executé telle entreprise, le plus sommairement qu'il m'a esté possible, non parauenture si eloquemment que meritent noz aureilles tāt delicates, et iugement si exquis. Et si Dieu ne m'a fait ceste grace de consumer ma ieunesse es bonnes lettres, et y acquerir autant de perfection que plusieurs autres, ains plus tost à la nauigation, ie vous supplieray affectueusement m'excuser. Cependant si vous plait agreablement receuoir ce mien escript tumultuairement comprins et labouré par les tempestes, et autres incommoditez d'eau et de terre, vous me donnerez courage, estāt seiourné et à repos par deça, apres auoir reconcilié mes esprits, qui sont comme espandus ça et là, d'crire plus amplement de la situation et distance des lieux, que i'ay obseruez oculairement, tant en Leuant, Midy, que Ponent : lesquelles i'espere vous monstrer à l'œil, et representer par vives figures, outre les cartes modernes, que i'oseray dire, sans offenser l'honneur de personne, manquer en plusieurs

*Cartes de  
l'auteur  
côtenans la  
situation et  
distace des  
lieux.*

choses, soit la faute des portrayeurs, tailleur, ou autres, ie m'en rapporte. D'auantage, encores qu'il est malaisé, voire impossible, de pouuoir iustement representer les lieux et places notables, leurs situations et distances, sans les auoir veües à l'œil : qui est la plus certaine congnoissance de toutes, comme un chacun peut iuger et bië entendre. Vous voyez cōbien longtemps nous auôs ignoré plusieurs païs, tant isles que terre ferme, nous arrestans à ce qu'en auoient veu et escript les Anciens : iusques à tant, que depuis quelque temps en ça, lô s'est hasardé à la nauigation, de maniere qu'aujourd'huy lon a decouvert tout notre Hemisphere, et trouué habitable : duquel Ptolomée, et les autres n'auoyent seulement recognu la moytié.

FIN.



## TABLE DES MATIÈRES.

---

	Pages.
<b>Notice Biographique.</b>	<b>V-XXXIII</b>
<b>Privilège.</b>	<b>XXXVII-XXXVIII</b>
<b>Dédicace au Cardinal de Sens.</b>	<b>XXXIX-XLII</b>
<b>Ode d'Estienne Iodelle.</b>	<b>XLIII-XLVI</b>
<b>Ode de Belleforest.</b>	<b>XLVII-LI</b>
<b>Poésie de Jean Dorat.</b>	<b>LIII</b>
<b>Préface aux Lecteurs.</b>	<b>LV-LX</b>
<b>Advertissement au Lecteur.</b>	<b>LXI-LXII</b>
<b>Chap. I. L'embarquement de l'auteur.</b>	<b>1-5</b>
<b>II. Du destroict anciennement nommé Calpe,         et au-iourhuy Gibaltar.</b>	<b>6-10</b>
<b>III. De l'Afrique en general.</b>	<b>10-14</b>
<b>IV. De l'Afrique en particulier.</b>	<b>14-18</b>
<b>V. Des isles Fortunées, maintenant appellées         Canaries.</b>	<b>18-26</b>
<b>VI. De la haute montagne du Pych.</b>	<b>26-29</b>
<b>VII. De l'isle de Fer.</b>	<b>29-33</b>
<b>VIII. Des isles de Madere.</b>	<b>33-37</b>
<b>IX. Du vin de Madere.</b>	<b>38-41</b>
<b>X. Du promontoire Verd et de ses isles.</b>	<b>41-48</b>
<b>XI. Du vin de palmiers.</b>	<b>48-52</b>
<b>XII. De la riuiere de Senegua.</b>	<b>53-60</b>
<b>XIII. Des isles Hesperides autrement dictes         de cap Verd.</b>	<b>60-63</b>

\*

	Pages.
Chap. XIV. Des tortues, et d'une herbe qu'ils appellent Orseille.	63-69
XV. De l'isle de Feu.	69-72
XVI. De l'Ethiopie.	73-78
XVII. De la Guinée.	78-84
XVIII. De la ligne Equinoctiale, et isles de Saint Homer.	85-90
XIX. Que non seulement tout ce qui est soubs la ligne est habitable, mais aussi tout le monde est habité, cōtre l'opinion des anciens.	91-97
XX. De la multitude et diuersite des poissons estant soubs la ligne Equinoctiale.	98-102
XXI. D'une isle nommée l'Ascention.	103-106
XXII. Du promontoire de Bonne Esperance et de plusieurs Singularitez obseruées en iceluy, ensemble nostre arriuée aux Indes Ameriques, ou France Antartique.	106-113
XXIII. De l'isle de Madagascar, autrement de S. Laurent.	114-120
XXIV. De nostre arriuée à la France Antartique, autrement Amerique, au lieu nommé cap de Frie.	120-125
XXV. De la riuiere de Ganabera autrement de Ianaire, et comme le pais où arriuasmes, fut nommé France Antarctique	126-129
XXVI. Du poisson de ce grand fleuve ses nommé.	129-132

	Pages.
<b>Chap. XXVII. De l'Amerique en general.</b>	<b>132-135</b>
<b>XXVIII. De la religion des Ameriques.</b>	<b>136-140</b>
<b>XXIX. Des Ameriques et de leur maniere de viure, tant hommes que femmes.</b>	<b>141-146</b>
<b>XXX. De la maniere de leur manger et boire.</b>	<b>147-151</b>
<b>XXXI. Contre l'opinion de ceux qui estiment les Sauvages estre pelus.</b>	<b>151-155</b>
<b>XXXII. D'un arbre nommé Genipat en langue des Ameriques, duquel ils font teinture.</b>	<b>155-160</b>
<b>XXXIII. D'un arbre nommé Paquouere.</b>	<b>160-163</b>
<b>XXXIV. La maniere qu'ils tiennent à faire incisions sur leur corps.</b>	<b>163-167</b>
<b>XXXV. Des visions, songes, et illusions de ces Ameriques, et de la persecution qu'ils reçoivent des esprits malins.</b>	<b>168-171</b>
<b>XXXVI. Des faux Prophetes et Magiciens de ce pais qui communiquent avec les esprits malins : et d'un arbre nommé Ahouai.</b>	<b>172-179</b>
<b>XXXVII. Que les Sauvages Ameriques croient l'ame estre immortelle.</b>	<b>180-183</b>
<b>XXXVIII. Comme ces Sauvages font guerre les uns contre les autres, et principalement contre ceux qu'ils nomment Margageas et Thabaiars, et d'un arbre qu'ils appellent Hayri, duquel ils font leurs bastons de guerre.</b>	<b>184-190</b>

	Pages.
Chap. XXXIX. La maniere de leurs combats, tant sur eau, que sur terre.	191-196
XL. Comme ces barbares font mourir leurs ennemis, qu'ils ont pris en guerre et les mangent.	197-205
XLI. Que ces Sauuages sont merueilleusement vindicatifs.	206-209
XLII. Du mariage des Sauuages Ameriques.	210-215
XLIII. Des ceremonies, sepulture, et funérailles qu'ils font à leurs decès.	216-221
XLIV. Des Mortugabes, et de la charité de laquelle ils usent envers les estrâgers	222-228
XLV. Description d'une maladie nommée Pians, à laquelle sont subiets ces peuples de l'Amerique, tant es isles que terre ferme.	228-232
XLVI. Des maladies plus frequëtes en l'Amerique, et la methode qu'ils obseruent à se guerir.	233-237
XLVII. La maniere de traffiquer entre ce peuple. D'un oyseau nommé Toucan, et de l'espicerie du pais.	238-243
XLVIII. Des oyseaux plus communs en l'Amerique.	243-249
XLIX. Des venaisons et sauuagines que prennent ces Sauuages.	250-255
L. D'un arbre nommé Hyourahé.	256-257
LI. D'un autre arbre nommé Vhebehasou, et des mouches à miel qui le frequen-tent.	258-261

	Pages.
<b>Chap. LII. D'une beste assez estrange, appellée Haüt.</b>	<b>261-264</b>
<b>LIII. Comme les Ameriques font feu, de leur opinion du deluge, et des ferremens dont ils usent.</b>	<b>264-270</b>
<b>LIV. De la riuiere des Vases, ensemble d'aucuns animaux qui se trouvent là enuiron, et de la terre nommée Morpion.</b>	<b>271-278</b>
<b>LV. De la riuiere de Plate, et pais circonvoisins.</b>	<b>279-285</b>
<b>LVI. Du detroit de Magellā et de celuy de Dariene.</b>	<b>285-292</b>
<b>LVII. Que ceux qui habitent depuis la riuiere de Plate iusques au detroit de Magellan sont nos Antipodes.</b>	<b>293-297</b>
<b>LVIII. Comme les Sauuages exercent l'agriculture et font iardins d'une racine nommée Manihot, et d'un arbre qu'ils appellent Peno-Absou.</b>	<b>298-306</b>
<b>LIX. Comme la terre de l'Amerique fut découverte, et le bois du Bresil trouué, avec plusieurs autres arbres non veuz qu'en ce pais.</b>	<b>306-311</b>
<b>LX. De nostre département de la France Antarctique ou Amerique.</b>	<b>311-316</b>
<b>LXI. Des Cannibales, tant de la terre ferme, que des isles, et d'un arbre nommé Acaiou.</b>	<b>316-322</b>

Chap. LXII. De la riuiere des Amazones, autrement dite Aurelane, par laquelle on peut nauiguer aux païs des Amazones, et en la France Antarctique.	323-328
LXIII. Abordement de quelques Espagnols en une contrée où ils trouuerent des Amazones.	329-336
LXIV. De la continuation du voyage de Mornion, et de la riuiere de Plate.	336-339
LXV. La separation des terres du Roy d'Espagne et du Roy de Portugal.	340-343
LXVI. Diuision des Indes Occidentales en trois parties.	344-348
LXVII. De l'isle des Rats.	348-352
LXVIII. La continuatiō de nostre chemin avecques la declaration de l'Astrolabe marin.	353-355
LXIX. Departement de nostre Equateur, ou Equinoxial.	356-360
LXX. Du Peru, et des principales prouvinces contenues en iceluy.	361-369
LXXI. Des isles du Peru, et principalement de l'Espagnole.	370-377
LXXII. Des isles de Cuba et Lucaa.	377-381
LXXIII. Description de la Nouuelle Espanne et de la grande cité de Themistitan située aux Indes Occidentales.	382-389
LXXIV. De la Floride peninsula.	390-397

